This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 437910

LB
475
.R75
1731
v.2

-443378-140

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES LETTRES.

LIVRE TROISIE'ME.

DE LA RHETORIQUE.

QUOIQUE les qualités naturelles ſoient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles ſuffiſent ſeules pour y réuſſir ; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puiſſent être d'un grand ſecours à l'orateur ; [a] ſoit pour lui

a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem eſſe arbitror, non ut ad repetiendum quid dicamus arte ducamur, ſed ut ea quæ natura, quæ ſtudio, quæ exercitatione conſequimur, aut recta eſſe confidamus, aut prava intelligamus, cùm, quo referenda ſint, didicerimus. *Cic. 2. de orat. n. 23.*

ſervir de guides en lui donnant des régles ſures, qui apprennent à diſcerner le bon du mauvais, ſoit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

[a] Ces préceptes, fondés ſur les principes du bon ſens & de la droite raiſon, ne ſont autre choſe que des obſervations judicieuſes, faites par d'habiles gens ſur les diſcours des meilleurs orateurs, qu'on a enſuite rédigées par ordre, & réunies ſous de certains chefs: ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art, mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il eſt aiſé par là de comprendre que la rhétorique ſans la lecture des bons écrivains, eſt une ſcience ſtérile & muette, & qu'ici, comme dans tout le reſte, [b] les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur ſe contente de montrer comme de loin aux

a Ego hanc vim intelligo eſſe in præceptis omnibus, non ut ea ſecuti oratores eloquentiæ laudem ſint adepti: ſed, quæ ſua ſponte homines eloquentes facerent, ea quoſdam obſervaſſe, atque id egiſſe. Sic eſſe non eloquentiam ex artificio, ſed artificium ex eloquentia natum. 1. *de orat. n.* 146.

b In omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm experimenta. *Quintil. l.* 2. *c.* 5.

jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur ſemble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on ſe propoſe dans la claſſe de rhétorique eſt de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les régles qu'on leur a données, & à imiter les modéles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le ſoin des maîtres, par raport à l'éloquence, ſe réduit à trois choſes, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la compoſition.

Quintilien nous apprend que de ſon tems la ſeconde de ces trois parties étoit abſolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de compoſition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales cauſes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très long, & dans des queſtions très épineuſes, & ſouvent aſſez inutiles : & c'eſt ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, ſi excellente d'ailleurs, paroit en pluſieurs endroits fort ennuieuſe. Il avoit le goût trop bon pour ne pas ſentir que la lecture

dés [a] auteurs eſt une des parties les plus eſſentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'eſprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas poſſible de réſiſter au torrent, & il ſe vit obligé malgré lui de ſe conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, ſe réſervant à ſuivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'eſt celle qui domine maintenant dans l'Univerſité de Paris, & à laquelle on n'eſt parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement ſur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain ſens être renfermées dans celle-ci.

[a] Ceterùm, ſentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd & longa conſuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. *Quintil. l.* 2. *c.* 5.

CHAPITRE PREMIER.

DES PRECEPTES DE RHETORIQUE.

LA BONNE maniére d'apprendre la rhétorique, ſeroit de la puiſer dans les ſources mêmes, je veux dire dans Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces Auteurs, ſurtout des Grecs, eſt beaucoup au-deſſus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les profeſſeurs peuvent ſe réſerver le ſoin de leur expliquer de vive voix les ſolides principes qui ſe trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particuliére, & ſe contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où ſeront traitées les matiéres qu'ils leur expliqueront. Car il ſeroit ce me ſemble honteux, qu'on ſortît de rhétorique

ſans avoir quelque idée & quelque connoiſſance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de ſuccès.

CE qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne conſiſte pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'uſage. On peut connoître le nombre des différentes parties du diſcours, celui des Tropes & des Figures, en ſavoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la compoſition. Cela eſt utile, & néceſſaire même juſqu'à un certain point, mais ne ſuffit pas : ce n'eſt là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les obſervations qui rendent raiſon & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'eſt un corps ſans ame. Quelques exemples éclairciront ma penſée.

C'EST UNE des régles de l'Exorde, que l'orateur, pour ſe concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modeſtement de lui-même, ne point trop montrer ſon éloquence, & rendre même ſuſpecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre

lui. Ce précepte eſt fort bon, & très néceſſaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, ſont d'un bien plus grand prix.[a] « Il eſt naturel, dit-» il, qu'on ſe ſente porté d'inclination » pour ceux qui ſont les plus foibles : » & un Juge religieux écoute volon-» tiers un avocat qu'il regarde comme » incapable de ſurprendre ſa religion, » & dont il ne croit point devoir ſe dé-» fier. De là, ajoute-t-il, le ſoin qu'a-» voient les anciens de cacher leur » éloquence, bien différent de la va-» nité des orateurs de notre ſiécle, » qui ne ſongent qu'à la montrer & à » l'étaler.

Il en raporte ailleurs une autre raiſon encore plus belle, puiſée dans la nature même, & fondée ſur la connoiſſance du cœur de l'homme.[b] « Il » ne ſied jamais à perſonne, dit-il, » de ſe vanter ſoi-même : mais un

a In his quoque commendatio tacita, ſi nos infirmos & impares ingeniis contrà agentium dixerimus.... Eſt enim naturalis favor pro laborantibus ; & judex religioſus libentiſſimè patronum audit, quem juſtitiæ ſuæ minimè timet. Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio, multum ab hac noſtrorum temporum jactatione diverſa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

b Omnis ſui vitioſa jactatio eſt, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè ; affertque audientibus non faſtidium modò, ſed plerumque etiam

» orateur ſur-tout a mauvaiſe grace
» de tirer vanité de ſon éloquence.
» Cela rebute ſes auditeurs, & ſou-
» vent même le rend odieux. Car il y
» a naturellement dans le cœur de
» l'homme je ne ſai quoi de grand,
» de noble, d'élevé, qui fait qu'il ne
» peut rien ſouffrir au-deſſus de lui.
» C'eſt pourquoi nous relevons volon-
» tiers ceux que nous trouvons abba-
» tus, ou qui s'abaiſſent eux-mêmes;
» parce que cela nous donne un air
» de ſupériorité, & que cet état d'a-
» baiſſement ne laiſſant plus de lieu à
» la jalouſie, un ſentiment naturel de
» bonté en prend auſſitôt la place.
» Au contraire, celui qui ſe fait trop
» valoir, bleſſe notre orgueil, en ce
» que nous croions qu'il nous rabaiſſe
» & nous mépriſe, & qu'il ne ſemble
» pas tant s'élever lui-même, que
» faire deſcendre les autres au-deſſous
» de lui.

ON MET ordinairement la brie-

odium. Habet enim mens noſtra ſublime quiddam, & erectum, & impatiens ſuperioris. Ideòque ab jectos, aut ſummittentes ſe, libenter allevamus, quia hoc facere tanquam majores videmur; & quoties diſceſſit æmulatio, ſuccedit humanitas. At, qui ſe ſupra modum extollit, pic. ere ac neſpicere creditur: nec tam ſe majorem, quàm minores ceteris facere. *Quintil. l.* 11. *c.* 1.

veté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit.* Si ce précepte n'est développé, il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout son jour. « Quand j'avertis que » la brieveté consiste à ne dire que ce » qu'il faut, je ne prétens pas que » l'orateur doive se borner à ce qui » suffit pour exposer simplement le fait. » La narration, pour être courte, ne » doit pas manquer de graces : autre- » ment elle seroit sans art, & ennuie- » roit. Car le plaisir trompe & amuse, » & ce qui plaît paroit moins durer ; » de même qu'un chemin riant & uni, » quoique plus long, fatigue moins » qu'un chemin plus court qui seroit » escarpé ou desagréable.

ON SENT bien [b] que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'élo-

a Quantum opus est autem, non ita solùm accipi volo, quantum ad judicandum sufficit : quia non inornata debet esse brevitas, alioqui sit indocta. Nam & fallit voluptas, & minùs longa quæ delectant videntur ; ut amœnum ac molliter, etiamsi est spatii amplioris, minùs fatigat quàm durum arduumque compendium. *Quintil. l. 4. c. 2.*

b His omnibus admi-

quence, & ſervent même à former & à nourrir le ſtile : au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une maniére ſi nue & ſi ſubtile, ne ſont propres qu'à deſſecher l'eſprit, & qu'à décharner le diſcours, en ne lui laiſſant ni force, ni agrément.

Mr Herſan, ancien Profeſſeur au College du Pleſſis, ſous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entiéres, & qui a contribué à former pluſieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Univerſité, avoit compoſé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les anciens. Mais il faudroit un tems trop conſidérable pour la dicter, ce qui eſt un grand inconvenient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la ſource même.

IL ME ſemble donc que pour ménager le tems, qui eſt fort précieux

cebitur dicendi ratio.... quæ alere facundiam, vires augere eloquentiæ poſſit. Nam plerumque nudæ illæ artes, nimia ſubtilitatis affectatione frangunt atque concidunt quicquid eſt in oratione generoſius, & omnem ſuccum ingenii bibunt, & oſſa detegunt. *Quinct. Præm. l. 2.*

dans les études, il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe ſervît dans l'Univerſité d'une rhétorique imprimée, qui fût courte, nette, préciſe; qui donnât des définitions bien exactes; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples; & qui indiquât ſur chaque matiére les beaux endroits de Cicéron, de Quintilien, & même de Longin, dont on a une ſi bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la claſſe une partie de ces endroits, & ils pourroient eux-mêmes conſulter les autres.

Je ſens bien qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de bien faire tout cela dans le cours d'une année: & le meilleur conſeil qu'on puiſſe donner aux parens qui ſouhaiteront que leurs enfans faſſent un ſolide progrès dans cette claſſe, qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reſte de leur vie quelque profeſſion qu'ils doivent embraſſer, c'eſt de les y faire reſter pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers, preſque encore enfans, peu avancés pour le jugement, peu formés dans la connoiſſance & dans l'uſage de la langue latine, & pour l'ordinaire peu

laborieux, puiſſent dans un eſpace ſi court ſaiſir les préceptes d'un art ſi important?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand, la Jeuneſſe dont on prenoit quelque ſoin s'y appliquoit ſérieuſement, & paſſoit pluſieurs années ſous les maîtres de rhétorique, comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même, comme s'en plaint un ancien, on ſe relâchoit quelquefois de cette excellente diſcipline, & des peres ambitieux, uniquement occupés du ſoin d'avancer leurs enfans, les pouſſoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées, comme s'il étoit auſſi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait paſſer par les différens degrés des études ordinaires, s'ils leur avoient laiſſé le tems de ſe mûrir l'eſprit par une lecture ſolide des auteurs, de ſe remplir des principes de la bonne philoſophie, de ſe former un ſtile exact & correct; ils les auroient mis en état de ſoutenir dignement tout le poids & toute la majeſté de l'éloquence.

CHAPITRE SECOND.

DE LA COMPOSITION.

C'EST ſur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque choſe d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de ſoin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui eſt comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réuſſir, ils doivent avoir fait dans les autres claſſes, par la lecture des auteurs, un amas & une proviſion des termes & des maniéres de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en ſorte que, lorſqu'il s'agira d'exprimer quelque penſée, & de la revétir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche tréſor, toutes les expreſſions dont ils auront beſoin.

ARTICLE PREMIER.

Des matiéres de Compoſition.

LES MATIERES de compoſition ſont une eſpéce de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire ſur le ſujet qu'on leur donne à compoſer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en propoſant dans la claſſe aux écoliers un ſujet à traiter ſur le champ, & les aidant à trouver des penſées, à les arranger, à les exprimer: ou par écrit, en dictant ſur quelque ſujet une matiére de compoſition qui ſoit digérée, qui fourniſſe pluſieurs penſées, qui en preſcrive l'ordre, & qui ne demande preſque que d'être étendue & ornée.

De ces deux maniéres, la premiére eſt la moins pratiquée, mais elle n'eſt pas la moins utile; & je ſuis perſuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'eſſai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'eſt plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainſi compoſer de tems en tems en ſa préſence, en les in-

terrogeant de vive voix, & leur faiſant trouver ce que l'on peut dire ſur un ſujet. Je donnerai dans la ſuite quelques modéles de ces ſortes de matiéres de compoſition.

IL EST naturel de commencer par les matiéres les plus faciles, & le plus à la portée des jeunes gens, telles que ſont les fables : & pour cela il ne ſera pas inutile de leur faire lire pendant les premiéres ſemaines celles de Phedre, qui ſont un modéle parfait pour cette ſorte de compoſition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine, qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de penſées qu'il n'y en a dans celles de Phedre, comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laiſſée ſur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera ſuccéder à ces fables de petites narrations, d'abord très ſimples, enſuite plus ornées : des lieux communs : des paralléles, ſoit entre de grands hommes d'un caractére différent dont on leur aura appris l'hiſtoire ; ſoit entre différentes profeſſions, comme on voit que Cicéron dans ſon plaidoier pour Muréna compare en-

ſemble l'art militaire & la juriſprudence ; ſoit entre différentes actions, comme le même Cicéron, dans le beau diſcours qu'il fit pour Marcellus, compare les vertus guerriéres de Céſar avec ſa clémence. Ces ſortes de matiéres fourniſſent beaucoup, & donnent lieu de trouver bien des penſées.

Les diſcours, les harangues, ſont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique ; & par cette raiſon il eſt juſte de les réſerver pour la fin.

LES MATIERES de compoſition, ſoit latines ſoit françoiſes, que le maître donnera, doivent être travaillées avec ſoin, & c'eſt de là que dépend principalement le ſuccès des écoliers. Il faut, comme le remarque Quintilien, leur applanir dans le commencement toutes les difficultés, & leur donner des matiéres proportionnées à leurs forces, & qui ſoient preſque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la ſorte, il ne faudra plus que les mettre, pour parler ainſi, ſur la voie, & leur tracer légérement le plan de ce qu'ils auront à dire, pour les accoutumer peu à peu à marcher ſeuls & ſans ſecours. Enſuite on ne fera pas

III. lib. p. 7.

mal de les abandonner entiérement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une ſorte de pareſſe & d'engourdiſſement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes. [a] C'eſt à peu près ce que nous voions que font les oiſeaux. Tant que leurs petits ſont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils ſont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à ſortir du nid, & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a eſſaié leurs forces, elle leur fait prendre l'eſſor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Profeſſeur de rhétorique, la maniére de corriger les compoſitions des écoliers eſt un des plus importans, & n'eſt pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien ſur cette matiére ſont tout-à-fait judicieuſes, & peuvent beaucoup ſervir *Lib. 2. c.*

a Cui rei ſimile quiddam facientes aves cernimus; quæ teneris infirmiſque fœtibus cibos ore ſuo collatos parturiunt: at cùm viſi ſunt adulti, paululum egredi nidis, & circumvolare ſedem illam præcedentes ipſæ docent: tum expertas vires libero cœlo ſuæque ipſorum fiduciæ permittunt. *Quintil. l.* 2. c. 7.

» comme il s'en explique au ſecond
» livre de l'Orateur : *Je veux*, dit-il,
» *qu'un jeune homme donne carriére à*
» *ſon eſprit, & qu'il montre de la fécon-*
» *dité.* La ſéchereſſe dans les maîtres
» n'eſt donc pas moins à craindre, ſur-
» tout pour les enfans, que ne le ſont
» des terres arides & brulées pour de
» jeunes plantes. Un jeune homme en-
» tre leurs mains rampe toujours, &
» n'oſe rien hazarder au-deſſus de la
» portée la plus commune. Ce qui n'eſt
» que maigreur, leur paroit ſanté; &
» ce qu'ils appellent jugement, eſt pu-
» re foibleſſe. Ils ſe perſuadent qu'il
» ſuffit d'être exemt de défauts : mais
» par là même ils tombent dans un
» grand défaut, qui eſt de manquer de
» perfections.

» Je [a] dois avertir auſſi que rien n'ab-
» bat ſi fort l'eſprit des enfans, que
» d'avoir un maître trop ſévére &
» trop difficile à contenter. Car ils ſe
» chagrinent, ils deſeſpérent du ſuc-

ſervitas eſt : & dum ſatis putant vitio carere, in idipſum incidunt vitium, quòd virtutibus carent. *Ibid.*

a Ne illud quidem quod admoneamus indignum eſt, ingenia puerorum nimiâ interim emendationis ſeveritate deficere. Nam & deſperant, & dolent, & noviſſimè oderunt : & quod maximè nocet, dum omnia timent, nihil conantur. *Ibid.*

» cès, & ils prennent enfin l'étude en » averſion : ou ce qui leur nuit autant, » la fraieur qu'ils ont de dire mal les » glace à tel point, qu'ils ne tentent » pas même de bien dire.

» Qu'un [a] maître, ſur-tout par raport » à cet âge, s'applique donc particulie- » rement à ſe rendre agréable, afin » d'adoucir par des maniéres inſinuan- » tes ce qu'il y a de dur dans la correc- » tion. Louer un endroit, trouver un » autre ſupportable, changer celui-ci, » & dire pourquoi il le change; rac- » commoder celui-là en lui mettant » un peu du ſien : voila comme il doit » s'y prendre.

» La [b] différence de l'âge en doit » mettre auſſi dans la maniére de cor- » riger les compoſitions, & l'on doit » demander plus ou moins, ſelon que » les écoliers ſont plus ou moins avan-

a Jucundus ergo tum maximè debet eſſe præceptor : ut, quæ alioqui naturâ ſunt aſpera, molli manu leniantur : laudare aliqua, ferre quædam, mutare etiam, reddita cur id fiat ratione ; illuminare interponendo aliquid ſui. *Ib.d.*

b Aliter autem alia ætas emendanda eſt, & pro modo virium exigendum & corrigendum opus. Solebam ego dicere pueris aliquid auſis licentius aut lætius, laudare illud me adhuc : venturum tempus, quo idem non permitterem. Ita & ingenio gaudebant, & judicio non fallebantur. *Ibid.*

» cés. Pour moi, quand je voiois des » enfans qui égaioient un peu trop leur » ſtile, & dont les penſées étoient plus » hardies que ſolides: Quant à préſent, » leur diſois-je, cela eſt bien : mais il » viendra un tems que je ne vous paſ- » ſerai pas la même choſe. Par là ils » ſe trouvoient flatés du côté de l'eſ- » prit, & n'étoient point trompés du » côté du jugement.

Je n'ai rien à ajouter à de ſi excellentes réflexions, ſinon ce que Quintilien lui-même y ajoute dans un autre endroit, où il traite des devoirs & des qualités d'un bon maître. [a] » Qu'il ne » refuſe point aux jeunes gens, dit- » il, la louange qu'ils méritent; mais » auſſi qu'il ne la prodigue pas : car » l'un jette dans le découragement, » & l'autre donne une ſécurité dan- » gereuſe. Quand il trouvera quelque » choſe à corriger, qu'il ne ſoit ni » amer, ni offenſant. Rien ne leur » donne tant d'averſion pour l'étude, » que de ſe voir continuellement repris

a In laudandis diſcipulorum dictionibus nec malignus, nec effuſus : quia res altera tædium laboris, altera ſecuritatem parit. In emendando quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à propoſito ſtudendi fugat, quòd quidam ſic objurgant, quaſi oderint. *Quintil. lib. 2, cap. 2.*

» avec un air chagrin, qui ſemble ve-
» nir d'un eſprit de haine.

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai raporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compoſitions de ſes écoliers, eſt de ne ſe pas contenter de blâmer les expreſſions & les penſées qui lui paroitront mauvaiſes, mais d'en rendre en même tems la raiſon, & d'y en ſubſtituer d'autres; de leur fournir ſur le champ quelques phraſes, quelques périodes, qui relevent & embelliſſent leurs compoſitions; de les leur faire retoucher une ſeconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matiéres corrigées au moins en partie, qui leur ſervent de modéles; & ſur-tout de ne les point rebuter par un air trop ſévére, mais de les animer & de les encourager par l'eſpérance du ſuccès, par des louanges diſpenſées à propos & avec meſure, & par tous les moiens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation eſt un des grands avantages des colléges: & Quintilien ne manque pas de le faire valoir com-

me une des plus fortes raiſons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui ſe fait en particulier.

» Un [a] enfant, dit-il, ne peut apprendre chez lui que ce qu'on lui » enſeigne, mais dans les écoles il » apprend encore ce qu'on enſeigne » aux autres. Il verra tous les jours » ſon maître approuver une choſe, » corriger l'autre, blâmer la pareſſe » de celui-ci, louer la diligence de » celui-là. Tout lui ſervira : l'amour » de la gloire lui donnera de l'émulation : il aura honte de céder à ſes » égaux : il voudra même ſurpaſſer les » plus avancés. Voila ce qui donne » de l'ardeur à de jeunes eſprits : & » quoique l'ambition ſoit un vice, on » en peut tirer du bien, & la rendre » utile.

Il parle enſuite de la coutume de diſtribuer les places dans la claſſe une fois chaque mois, & il ne manque

[a] Adde quòd domi ea ſola diſcere poteſt, quæ ipſi præcipientur : in ſchola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi : proderit alicujus objurgata deſidia, proderit laudata induſtria ; excitabitur laude æmulatio : turpe ducet cedere pari, pulcrum ſuperaſſe majores. Accendunt omnia hæc animos : & licet ipſa vitium ſit ambitio, frequenter tamen cauſa virtutum eſt. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

pas

pas de jetter à ſon ordinaire de l'agrément & de l'eſprit dans des choſes qui paroiſſent ſi petites & ſi communes.

[a] On établiſſoit, dit-il, réguliérement des examens pour juger du » progrès des écoliers : & quels efforts » ne faiſions-nous point pour remporter la palme ? Mais d'être le premier » de la claſſe & à la tête des autres, » c'étoit ſur-tout ce qui faiſoit l'objet » de notre ambition. Au reſte ce n'étoit » point une affaire décidée ſans retour » & pour toujours. A la fin du mois, » celui qui avoit été vaincu pouvoit » prendre ſa revanche, & renouveller » la diſpute, qui n'en devenoit que » plus échauffée. Car l'un dans l'attente d'un nouveau combat n'ou» blioit rien pour conſerver ſon avan» tage, & l'autre trouvoit dans ſa » honte & dans ſa douleur des forces » pour ſe relever de ſa défaite. Je puis

[a] Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò claſſem multo pulcherrimum. Nec de hoc ſemel decretum erat : triceſimus dies reddebat victo certaminis poteſtatem. Ita nec ſuperior ſucceſſu curam remittebat ; & dolor victum ad depellendam ignominiam concitabat. id nobis acriores ad ſtudia dicendi faces ſubdidiſſe, quàm exhortationes docentium, pædagogorum cuſtodiam, vota parentum, quarum animi mei conjectura colligere poſſum, contenderim. *Ibid.*

» assurer que cela nous donnoit plus de » courage & d'envie d'apprendre, que » ni les exhortations de nos maîtres, ni » la vigilance de nos surveillans, ni les » vœux empressés de nos parens.

Me seroit-il permis de méler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien? A la coutume de donner réguliérement les places chaque mois, dont il parle ici, & qui ne doit jamais être négligée, même dans les classes les plus avancées, j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il faloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres, je les séparois des plus forts, & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places : & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat, & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la maniére dont on peut former les jeunes gens à la Compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit.

LE moien le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de compoſer, c'eſt de les exercer d'abord de vive voix à la compoſition ſur des matiéres traitées par de bons auteurs, ſoit latins, ſoit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choiſi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les penſées, les tours, & les expreſſions; il lui ſera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes ſur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la maniére même à peu près dont chaque penſée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort ſur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainſi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit des matiéres de compoſition, tirées auſſi, s'il ſe peut, des

bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loiſir.

J'en propoſerai quelques modéles dans l'un & dans l'autre genre. Je n'apporterai ici qu'un ſeul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera pluſieurs autres dans la ſuite. Le récit de l'avanture arrivée à Canius, cité au nombre VI. de l'Article premier, où l'on traite du Genre ſimple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui ſera raporté Art. 11. du §. 11. où il s'agit des penſées; pourront ſervir de modéles pour les Narrations.

1. *Eloge de la clémence de Céſar.*

Marcellus en toute occaſion s'étoit déclaré contre Céſar d'une maniére tout-à-fait injurieuſe, & ſans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la priére du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ſes bonnes graces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il eſt aſſez naturel de la comparer avec les victoires de Céſar, & de lui donner la préférence. Ce ſera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun ſe raportera;

La clémence que Céſar vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup ſur toutes ſes victoires.

Mais cette propoſition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicateſſe. On demande aux écoliers s'il n'eſt point à craindre que cette comparaiſon, qui va, ce ſemble, à diminuer l'éclat des victoires, ne bleſſe un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, eſt de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerriéres de Céſar. Et c'eſt ce que Cicéron fait d'une maniére merveilleuſe. Cette régle de rhétorique ſera expliquée dans la ſuite ſous le titre de *Précautions oratoires.*

* *Nullius tantum eſt flumen ingenii, nulla dicendi aut ſcribendi tanta vis tantaque copia, quæ, non dicam exornare, ſed enarrare, C. Cæſar, res tuas geſtas* Pro Marcel. n. 4-10.

„ * Jamais l'éloquence
„ avec toutes ſes richeſſes
„ & toute ſa pompe, ja-
„ mais les plus beaux gé-
„ nies ne pourront, Cé-
„ ſar, ſoutenir la gran-
„ deur de vos exploits,
„ loin d'y pouvoir ajou-
„ ter un nouveau luſtre
„ par la maniére de les
„ raconter. J'oſe cepen-
dant aſſurer, & vous
me permettrez de le
dire ici en votre préſence, que parmi tant
d'actions ſi éclatantes
il n'en eſt point qui
vous ſoit plus glorieuſe
que celle dont nous
venons d'être les témoins. Je penſe ſouvent en moi-même,

poſſit : tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his eſſe laudem ampliorem, quàm eam, quam hodierno die conſecutus es. Soleo ſæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris uſurpare ſermonibus, omnes noſtrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentiſſimorumque populorum, omnes clariſſimorum Regum res geſtas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero præliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec diſſimilitudine bellorum poſſe conferri : nec verò disjunctiſſimas terras citiùs cujuſquam paſſibus potuiſſe peragrari, quàm tuis, non dicam curſibus, ſed victoriis illuſtrata ſunt. (alias, *luſtrata ſunt.*) *Quæ quidem ego*

» & je me fais un vrai
» plaiſir de le publier,
» que les hauts faits de
» nos plus célébres guer-
» riers, ceux des plus il-
» luſtres Potentats, ceux
» des plus belliqueuſes
» nations de l'univers,
» ne peuvent entrer en
» comparaiſon avec les
» vôtres, ſoit qu'on exa-
» mine la grandeur des
» guerres, ou la multi-
» tude des batailles, ou
» la varieté des pays, ou
» la rapidité du ſuccès,
» ou la diverſité des en-
» treprîſes. Vous avez ſou-
» mis par vos victoires
un grand nombre de ré-
gions ſéparées les unes
des autres par de vaſtes
eſpaces; & vous les avez
parcourues en conqué-
rant avec autant de vi-
teſſe qu'auroit pu faire
un voiageur. Il faudroit
s'aveugler volontaire-
ment pour ne pas con-
venir que de tels ex-
ploits ont une grandeur
qui paſſe preſque tout
ce que nos idées nous en
peuvent repréſenter. Il
y a néanmoins enco-
re quelque choſe de plus
grand & de plus admi-
rable.

niſi ita magna eſſe fatear, ut ea vix cujuſquam mens aut cogitatio capere poſſit, amens ſim : ſed tamen ſunt alia majora.

Après qu'on a pris cette précaution, on vient a comparer les actions guerriéres de Céſar avec la clémence qu'il a fait paroitre en rétabliſſant Marcellus; & l'on préfére celle-ci aux autres par trois raiſons, qui peuvent aiſément venir dans l'eſprit des jeunes gens, du moins les deux premiéres.

1. RAISON. Un Général n'a pas ſeul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que Céſar vient de montrer, lui eſt propre & perſonnelle. Voila la propoſition ſimple. L'éloquence conſiſte à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout ſon jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes pluſieurs choſes qui partagent avec le Général la gloire des combats : & ils ajoutent qu'il n'en eſt pas ainſi de celle que Céſar s'eſt acquiſe en pardonnant à Marcellus.

* *Nam bellicas laudes ſolent quidam*

„ * Car pour ce qui eſt des actions guerriéres, il ſe trouve des gens qui prétendent en diminuer l'éclat, en ſoutenant que le ſoldat en partage la gloire avec le Chef, qui dès-là ne

ac viribus debilitari frangique poſſit. Verùm animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adverſarium nobilitate, ingenio, virtute præſtantem, non modò extollere jacentem, ſed etiam amplificare ejus priſtinam dignitatem : hæc qui faciat, non ego eum cum ſummis viris comparo, ſed ſimillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque choſe de tumultueux, qui, même dans le récit qu'on en entend faire, cauſe je ne ſai quel trouble : au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'eſprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

* *Itaque, C. Cæſar, bellica tua laudes, celebrabuntur illa quidem non ſolùm noſtris, ſed penè omnium gentium literis at-*

„ * Vos conquêtes, Cé-
„ ſar, ſe liront à la vérité
„ dans nos annales, &
„ dans celles de preſque
„ tous les peuples, & la
„ poſtérité la plus reculée
„ ne ſe taira jamais ſur
„ vos louanges. Mais
„ lorſqu'on lit ou qu'on
„ entend le récit des guer-
„ res & des batailles, il
„ arrive je ne ſai com-
„ ment que l'admiration
„ qu'elles excitent, eſt en
„ quelque ſorte troublée
„ par le cri tumultueux
des ſoldats, & par le
ſon éclatant des trom-
pettes. Au contraire le
récit d'une action où
paroiſſent la clemence,
la douceur, la juſtice,
la modération, la ſa-
geſſe, principalement
ſi elle eſt faite malgré
la colére toujours enne-
mie des réflexions, &
dans la victoire natu-
rellement ſuperbe &
inſolente, le récit, dis-
je, de cette action,
même dans des hiſtoi-

que linguis; neque ulla unquam ætas de tuis laudibus conticeſcet: ſed tamen ejuſmodi res, etiam dum audiuntur aut dum leguntur, obſtrepi clamore militum videntur & tubarum ſono. At verò cùm aliquid clementer, manſuetè, juſtè, moderatè, ſapienter factum, in iracundia præſertim quæ eſt inimica conſilio, & in victoria quæ naturâ inſolens & ſuperba eſt, aut audimus aut legimus: quo ſtudio incendimur, non modò in geſtis rebus, ſed etiam in fictis, ut eos ſæpe, quos nunquam vidimus, diligamus?

* *Te verò, quem præſentem intuemur, cujus mentem ſenſuſque & os cernimus, ut, quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ*

», res qui ſont feintes, » produit en nous une ſi » douce & ſi vive impreſ» ſion d'eſtime & d'a» mour pour ceux qui en » ſont les auteurs, que » nous ne pouvons nous » empêcher de les cherir, » quand bien même nous » ne les aurions jamais » connus.

» * Vous donc, que » nous avons le bonheur » de voir de nos yeux, » dont nous connoiſſons » les diſpoſitions & les » ſentimens les plus inti» mes; vous, dont tous » les deſſeins ne tendent » qu'à conſerver à la République tout ce que « la fureur de la guerre « a épargnés: par quelles « louanges, par quelles « démonſtrations de zêle « & de reſpect pourrons- « nous vous témoigner « notre reconnoiſſance? « Oui, Céſar, tout eſt « ſenſible ici à une telle « généroſité, même ces « murailles, qui vou- « droient, ce ſemble, « marquer leur allégreſſe « de ce que vous allez « leur rendre leur ancien « éclat, & rétablir le « Sénat dans ſon ancienne « autorité.

fecerit, id esse salvum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? qua benevolentia complectemur? Parietes medius fidius, C. Cæsar, ut mihi videtur, hujus curia tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

MATIERE de Composition françoise donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroître de pieté & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impieté de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles ren-

dent l'homme ſoumis à Dieu.

C'eſt dans ces occaſions que M. de Turenne faiſoit paroitre plus de pieté. On l'a vû ſouvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue ſe proſterner par terre pour adorer Dieu. Il faiſoit dire la Meſſe tous les jours dans ſon camp, & y aſſiſtoit avec une ſinguliére devotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le ſuccès paroiſſoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire aſſurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur diſant : » Si Dieu ne nous ſoutient, & s'il n'a» cheve ſon ouvrage, il y a encore aſſez » de tems pour être battus.

En faiſant relire cette matiére, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des penſées.

MATIERE précédente traitée par M. Maſcaron dans l'oraiſon funebre de M. de Turenne.

» NE PENSEZ PAS, Meſſieurs, que » notre Heros perdît à la tête des ar» mées, & au milieu des victoires, ces » ſentimens de religion. Certes, s'il y a

» une occaſion au monde où l'ame plei-
» ne d'elle-même ſoit en danger d'ou-
» blier ſon Dieu, c'eſt dans ces poſtes
» éclatans, où un homme par la ſageſſe
» de ſa conduite, par la grandeur de ſon
» courage, par la force de ſon bras, &
» par le nombre de ſes ſoldats, devient
» comme le Dieu des autres hommes;
» & rempli de gloire en lui-même,
» remplit tout le reſte du monde d'a-
» mour, d'admiration, ou de fraieur.
» Les dehors même de la guerre, le ſon
» des inſtrumens, l'éclat des armes,
» l'ordre des troupes, le ſilence des ſol-
» dats, l'ardeur de la mélée, le com-
» mencement, le progrès, & la con-
» ſommation de la victoire, les cris
» différens des vaincus & des vain-
» queurs, attaquent l'ame par tant d'en-
» droits, qu'enlevée à tout ce qu'elle a
» de ſageſſe & de modération, elle ne
» connoit ni Dieu, ni elle-même. C'eſt
» alors que les impies Salmonées oſent
» imiter le tonnerre de Dieu, & répon-
» dre par les foudres de la terre aux fou-
» dres du ciel. C'eſt alors que les ſacri-
» léges Antiochus n'adorent que leurs
» bras & leurs cœurs; & que les inſo-
» lens Pharaons, enflés de leur puiſſan-
» ce, s'écrient: C'eſt moi qui me ſuis

» fait moi-même. Mais auſſi la religion
» & l'humilité paroiſſent-elles jamais
» plus majeſtueuſes, que lorſque dans
» ce point de gloire & de grandeur elles
» retiennent le cœur de l'homme dans
» la ſoumiſſion & la dépendance où la
» créature doit être à l'égard de ſon
» Dieu ?

» M. de Turenne n'a jamais plus vive-
» ment ſenti qu'il y avoit un Dieu au-
» deſſus de ſa tête, que dans ces occa-
» ſions éclatantes, où preſque tous les
» autres l'oublient. C'étoit alors qu'il
» redoubloit ſes priéres. On l'a vû mê-
» me s'écarter dans les bois, où la pluie
» ſur la tête, & les genoux dans la boue,
» il adoroit en cette humble poſture ce
» Dieu, devant qui les légions des an-
» ges tremblent & s'humilient. Les
» Iſraélites, pour s'aſſurer la victoire,
» faiſoient porter l'Arche d'alliance
» dans leur camp : & M. de Turenne
» croioit que le ſien ſeroit ſans force &
» ſans défenſe, s'il n'étoit tous les jours
» fortifié par l'oblation de la divine
» victime qui a triomphé de toutes les
» forces de l'enfer. Il y aſſiſtoit avec
» une devotion & une modeſtie capable
» d'inſpirer du reſpect à ces ames du-
» res, à qui la vûe des terribles myſté-
» res n'en inſpiroit pas.

» Dans le progrès même de la victoi-
» re, & dans ces momens d'amour pro-
» pre, où un Général voit qu'elle ſe dé-
» clare pour ſon parti, ſa religion étoit
» en garde, pour l'empêcher d'irriter
» tant ſoit peu le Dieu jaloux par une
» confiance trop précipitée de vaincre.
» En vain tout retentiſſoit des cris de
» victoire autour de lui : en vain les
» Officiers ſe flatoient, & le flatoient
» lui-même de l'aſſurance d'un heureux
» ſuccès. Il arrêtoit tous ces emporte-
» mens de joie, où l'orgueil humain a
» tant de part, par ces paroles ſi dignes
» de ſa pieté : *ſi Dieu ne nous ſoutient*,
» *& s'il n'acheve ſon ouvrage, il y a en-*
» *core aſſez de tems pour être battus.*

MEME MATIERE tirée de M. Flechier.

L'ORATEUR commencera par dire que M. de Turenne a montré par ſon exemple que la pieté attire les bons ſuccès, & qu'un guerrier eſt invincible, quand il a beaucoup de foi. Il raportoit à Dieu ſeul la gloire de ſes victoires, & ne mettoit ſa confiance qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme avec peu de troupes avoit attaqué tou-

tes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire eſt aſſurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre ſort n'eſt pas en nos mains, & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe :* & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu ſeul.

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il eſt difficile d'être victorieux, & d'être humble tout enſemble. Deux penſées, dont chacune ſera tournée en différentes maniéres, & montrée ſous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il eſt ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu, de publiques actions de graces, il eſt à craindre qu'il ne retienne en ſecret pour lui-même une partie de la gloire qui n'eſt dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agiſſoit pas ainſi. S'il marche, s'il défend des places, s'il ſe retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui raporte tout. Il faudra à cha-

cune des parties mettre une penſée particuliére.

» M. DE TURENNE a fait voir » que le courage devient plus ferme, » quand il eſt ſoutenu par des princi- » pes de religion ; qu'il y a une pieuſe » magnanimité, qui attire les bons ſuc- » cès malgré les périls & les obſtacles ; » & qu'un guerrier eſt invincible, » quand il combat avec foi, & quand » il préte des mains pures au Dieu des » batailles qui les conduit.

» Comme il tient de Dieu toute ſa » gloire, auſſi la lui raporte-t-il toute » entiére, & ne conçoit autre con- » fiance que celle qui eſt fondée ſur » le nom du Seigneur. Que ne puis- » je vous repréſenter ici une de ces » importantes occaſions où il attaque » avec peu de troupes toutes les forces » de l'Allemagne! Il marche trois jours, » paſſe trois rivieres, joint les enne- » mis, les combat, & les charge. Le » nombre d'un côté, la valeur de l'au- » tre, la fortune eſt lontems dou- » teuſe. Enfin le courage arrête la mul- » titude, l'ennemi s'ébranle, & com- » mence à plier. Il s'éleve une voix, » qui crie : Victoire. Alors ce Général » ſuſpend toute l'émotion que donne

Combat d'Entzan.

» l'ardeur du combat ; & d'un ton
» ſévére : *Arrêtez*, dit-il, *notre ſort*
» *n'eſt pas en nos mains ; & nous ſerons*
» *nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne*
» *nous favoriſe.* A ces mots il leve les
» yeux au ciel, d'où lui vient ſon
» ſecours ; & continuant à donner ſes
» ordres, il attend avec ſoumiſſion,
» entre l'eſpérance & la crainte, que
» les ordres du ciel s'exécutent.

» Qu'il eſt difficile, Meſſieurs,
» d'être victorieux, & d'être humble
» tout enſemble ! Les proſpérités mili-
» taires laiſſent dans l'ame je ne ſai
» quel plaiſir touchant, qui la rem-
» plit & l'occupe toute entiére. On
» s'attribue une ſupériorité de puiſ-
» ſance & de force : on ſe couronne
» de ſes propres mains : on ſe dreſſe
» un triomphe ſecret à ſoi-même : on
» regarde comme ſon propre bien ces
» lauriers qu'on cueille avec peine,
» & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang.
» Et lors même qu'on rend à Dieu de
» ſolennelles actions de graces, &
» qu'on pend aux voutes ſacrées de
» ſes temples des drapeaux déchirés
» & ſanglans qu'on a pris ſur les enne-
» mis, qu'il eſt dangereux que la va-
» nité n'étouffe une partie de la re-

» connoiſſance, qu'on ne mêle aux » vœux qu'on rend au Seigneur des » applaudiſſemens qu'on croit ſe de- » voir à ſoi-même, & qu'on ne re- » tienne au moins quelques grains de » cet encens qu'on va bruler ſur ſes » autels !

» C'eſt en ces occaſions que M. de » Turenne, ſe dépouillant de lui-mê- » me, renvoioit toute la gloire à celui » à qui ſeul elle appartient légitime- » ment. S'il marche, il reconnoit que » c'eſt Dieu qui le conduit & qui le » guide. S'il défend des places, il ſait » qu'on les défend en vain, ſi Dieu » ne les garde. S'il ſe retranche, il » lui ſemble que c'eſt Dieu qui lui » fait un rempart, pour le mettre à » couvert de toute inſulte. S'il com- » bat, il ſait d'où il tire toute ſa for- » ce; & s'il triomphe, il croit voir » dans le ciel une main inviſible qui » le couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques en- droits tirés des meilleurs auteurs, & qui me paroiſſent fort propres à for- mer le goût des jeunes gens, ſoit pour la lecture, ſoit pour la compo- ſition. Ce qui fait ordinairement la plus grande beauté des diſcours com-

poſés dans le genre démonſtratif, ſont les deſcriptions, les paralléles, les lieux communs. Pour en connoitre tout l'art & toute la délicateſſe, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une maniére commune & ordinaire : c'eſt ce que j'appelle réduire les choſes à une propoſition ſimple. J'eſſaierai d'en donner quelques modéles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

1. *VIE PRIVE'E de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je ſouhaiterois pouvoir vous le repréſenter tel qu'il étoit, lorſqu'après les travaux du Palais, il alloit paſſer les vacations à Baſville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture: tantôt méditant les diſcours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais : tantôt accommodant dans quelque allée de ſon jardin les differens des payſans.

„ QUE ne puis-je vous le repré- *Oraiſon funebre de M. de Lamoignon par M. Fleſchier.*
„ ſenter tel qu'il étoit, lorſqu'après un
„ long & pénible travail, loin du bruit
„ de la ville, & du tumulte des affai-

» mations populaires ; il rougiſſoit de
» ſes victoires ; il venoit recevoir des
» éloges comme on vient faire des
» apologies, & n'oſoit preſque abor-
» der le Roi, parce qu'il étoit obligé
» par reſpect de ſouffrir patiemment
» les louanges dont Sa Majeſté ne man-
» quoit jamais de l'honorer.

» C'eſt alors que dans le doux re-
» pos d'une condition privée, ce Prince
» ſe dépouillant de toute la gloire qu'il
» avoit acquiſe pendant la guerre, &
» ſe renfermant dans une ſocieté peu
» nombreuſe de quelques amis choi-
» ſis, s'exerçoit ſans bruit aux vertus
» civiles : ſincére dans ſes diſcours,
» ſimple dans ſes actions, fidéle dans
» ſes amitiés, exact dans ſes devoirs,
» réglé dans ſes deſirs, grand même
» dans les moindres choſes. Il ſe ca-
» che : mais ſa réputation le décou-
» vre. Il marche ſans ſuite & ſans
» équipage : mais chacun dans ſon
» eſprit le met ſur un char de triom-
» phe. On compte, en le voiant, les
» ennemis qu'il a vaincus, non pas
» les ſerviteurs qui le ſuivent. Tout
» ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour
» de lui ſes vertus & ſes victoires qui
» l'accompagnent. Il y a je ne ſai quoi
de

» de noble dans cette honnête ſimpli-
» cité; & moins il eſt ſuperbe, plus il
» devient vénérable.

3. *RECEPTION honorable de M. de Turenne par le Roi au retour de ſes campagnes. Sa modeſtie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autrefois, ſous les Empereurs, les plus grands Capitaines au retour de leurs campagnes étoient obligés d'éviter la rencontre de leurs amis, & de rentrer de nuit dans la ville, de peur de bleſſer la jalouſie du Prince, qui les recevoit très froidement, après quoi ils demeuroient confondus dans la foule. M. de Turenne a eû le bonheur de vivre ſous un Roi qui le combloit de louanges, & l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'avoit voulu ſouffrir. Il revenoit de ſes campagnes comme un ſimple particulier qui retourneroit d'une promenade. Les regards, les louanges, les applaudiſſemens de tout le peuple, ne faiſoient aucune impreſſion ſur lui.

» PERMETTEZ-MOI de rappeller » dans votre mémoire ces ſiecles fu- » neſtes de l'empire Romain, où il » n'étoit pas permis aux particuliers » d'être vertueux & illuſtres, parce

Oraiſon funébre de M. de Turenne, par M. Maſcaron.

» que les vices des Princes ne laiſſoient
» ni vertu ni gloire impunies. Après
» avoir conquis des provinces & des
» roiaumes, bien loin d'aſpirer à l'hon-
» neur du triomphe, il faloit à ſon
» retour éviter la rencontre de ſes
» amis, prendre la nuit de peur de
» trop arrêter les yeux du public. Une
» embraſſade froide, ſans entretien,
» & ſans diſcours, étoit tout l'accueil
» que le Prince faiſoit à un homme
» qui venoit de ſauver l'Empire. Du
» cabinet de l'Empereur où il ne fai-
» ſoit que paſſer, il étoit rejetté &
» confondu dans la foule des autres
» eſclaves : *Exceptuſque brevi oſculo,*
Tacite. » *nullo ſermone, turbæ ſervientium im-*
» *mixtus eſt.*

» M. de Turenne a eu le bonheur
» de vivre & de ſervir ſous un Mo-
» narque dont la vertu ne laiſſe rien
» à craindre à celle de ſes ſujets. Il
» n'y a point de grandeur ni de gloire
» qui puiſſe faire ombre à celle du
» ſoleil qui nous éclaire ; & l'impor-
» tance des ſervices n'eſt jamais à char-
» ge à un Prince convaincu par ſa pro-
» pre magnanimité qu'il les mérite.
» Ainſi les diſtinctions d'eſtime & de
» confiance de la part du Roi, valoient

» à M. de Turenne la gloire d'un » triomphe. Les récompenſes fuſſent » allées auſſi loin que ces diſtinctions, » ſi le Roi eût trouvé en lui un ſujet » docile à recevoir des graces. Mais » ce qui étoit l'effet d'une ſage poli- » tique dans les tems malheureux où » la vertu n'avoit rien tant à craindre » que ſon éclat, étoit en lui l'effet » d'une modeſtie naturelle & ſans » art.

» Il revenoit de ſes campagnes triom- » phantes avec la même froideur & la » même tranquillité que s'il fût revenu » d'une promenade, plus vuide de ſa » propre gloire, que le public n'en » étoit occupé. En vain les peuples » s'empreſſoient pour le voir. En vain » dans les aſſemblées ceux qui avoient » l'honneur de le connoître le mon- » troient des yeux, du geſte, & de » la voix à ceux qui ne le connoiſ- » ſoient pas. En vain ſa ſeule préſen- » ce, ſans train & ſans ſuite, faiſoit » ſur les ames cette impreſſion preſ- » que divine, qui attire tant de reſ- » pect, & qui eſt le fruit le plus doux » & le plus innocent de la vertu hé- » roique. Toutes ces choſes, ſi pro- » pres à faire rentrer un homme en

» lui même par une vanité rafinée, ou » à le faire répandre au dehors par » l'agitation d'une vanité moins ré- » glée, n'altéroient en aucune ma- » niére la ſituation tranquille de ſon » ame; & il ne tenoit pas à lui qu'on » oubliât ſes victoires & ſes triomphes. [Je croi qu'il faut, *qu'on n'oubliât*. Ce peut être une faute d'impreſſion.]

4. *FUITE de la Reine d'Angleterre ſur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à ſe retirer de ſon roiaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vûe des vaiſſeaux des rebelles qui la pourſuivoient de fort près. Ce voiage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait ſur la même mer, lorſqu'elle alloit prendre poſſeſſion du ſceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui eſt contraire.

Oraiſon funébre de la Reine d'Angleterre par M. Boſſuet.

» LA REINE fut obligée à ſe re- » tirer de ſon roiaume. En effet elle » partit des ports d'Angleterre à la » vûe des vaiſſeaux des rebelles, qui » la pourſuivoient de ſi près, qu'elle » entendoit preſque leurs cris & leurs

» menaces inſolentes. O voiage bien
» différent de celui qu'elle avoit fait
» ſur la même mer, lorſque venant
» prendre poſſeſſion du ſceptre de la
» Grande Bretagne, elle voioit pour
» ainſi dire les ondes ſe courber ſous
» elle, & ſoumettre toutes leurs va-
» gues à la dominatrice des mers !
» Maintenant chaſſée, pourſuivie par
» ſes ennemis implacables qui avoient
» eu l'audace de lui faire ſon procès,
» tantôt ſauvée, tantôt preſque priſe,
» changeant de fortune à chaque quart
» d'heure, n'aiant pour elle que Dieu
» & ſon courage inébranlable, elle
» n'avoit ni aſſez de vents ni aſſez de
» voiles pour favoriſer ſa fuite pré-
» cipitée.

PARALLELES.

J'appelle ainſi les endroits où l'orateur raproche & compare enſemble des objets contraires ou différens. Ces ſortes de peintures plaiſent extrêmement à l'eſprit par la variété des images qu'elles lui préſentent, & donnent beaucoup d'agrément au diſcours. On en a déja remarqué dans les deſcriptions précédentes : j'en raporterai encore quelques exemples.

I. *PARALLELE de M. de Turenne & de M. le Cardinal de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pendant que M. de Turenne prenoit des places, & vainquoit les ennemis ; M. le Cardinal de Bouillon convertiſſoit les hérétiques, & rétabliſſoit les temples.

Oraiſon funèbre de M. le Turenne, par M. Fleſchier.

» QUELLE étoit ſa joie, lorſqu'après avoir forcé des villes, il voioit » ſon illuſtre Neveu, plus éclatant » par ſes vertus que par ſa pourpre, » ouvrir & réconcilier des Egliſes ? » Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux » que puiſſant, l'un faiſoit proſpérer » les armes, l'autre étendoit la reli- » gion : l'un abbattoit des rempars, » l'autre redreſſoit des autels : l'un » ravageoit les terres des Philiſtins, » l'autre portoit l'Arche autour des » pavillons d'Iſraël. Puis uniſſant en- » ſemble leurs vœux, comme leurs » cœurs étoient unis, le Neveu avoit » part aux ſervices que l'Oncle ren- » doit à l'état, & l'Oncle avoit part » à ceux que le Neveu rendoit à » l'Egliſe.

2. *PARALLELE des maux violens, & des maladies de langueur.*

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas ſouf-
» fert de ces cruelles pointes de douleur
» qui percent le corps, qui déchirent
» l'ame, & qui épuiſent en un moment
» toute la conſtance d'un malade....
» Mais ſi la miſéricorde de Dieu a adou-
» ci la rigueur de ſa pénitence, ſa juſti-
» ce en a augmenté la durée; & il n'a pas
» falu moins de force à ſoutenir cette
» longue épreuve, que ſi elle avoit été
» plus courte & plus rigoureuſe.

Oraiſon funébre de M. de Montauſier, par M. Flechier.

» En effet dans les maux violens la na-
» ture ſe recueille toute entiére, le cœur
» ſe munit de toute ſa conſtance. On
» ſent beaucoup moins, à force de trop
» ſentir; & ſi l'on ſouffre beaucoup, on
» a toujours la conſolation d'eſpérer
» qu'on ne ſouffrira pas lontems. Mais
» les maladies de langueur ſont d'autant
» plus rudes que l'on n'en prévoit pas
» la fin. Il faut ſupporter & les maux, &
» les remedes, auſſi facheux que les
» maux mêmes. La nature eſt tous les
» jours plus accablée: les forces dimi-
» nuent à tous momens, & la patience
» s'affoiblit auſſi bien que celui qui
» ſouffre.

3. *PARALLELE. LA REINE servant lès pauvres à l'Hôpital, & prenant part à la gloire & aux triomphes du Roi.*

Oraiſon funebre de la Reine, par M. Fleſchier.

» COMPAGNES fidéles de ſa pieté » qui la pleurez aujourd'hui, vous la » ſuiviez quand elle marchoit dans cet- » te pompe chrétienne ; plus grande » dans ce dépouillement de ſa gran- » deur, & plus glorieuſe lorſqu'entre » deux rangs de pauvres, de malades, » ou de mourans, elle participoit à » l'humilité & à la patience de JESUS- » CHRIST, que lorſqu'entre deux » haies de troupes victorieuſes, dans » un char brillant & pompeux, elle » prenoit part à la gloire & aux triom- » phes de ſon Epoux.

4. *PARALLELE d'un Juge méchant & d'un Juge ignorant.*

Oraiſon funébre de M. de Lamoign. par M. Fleſchier.

» IL AUROIT cru manquer à la » partie la plus eſſentielle de ſon état, » ſi, comme il ſentoit ſes intentions » droites, il ne les rendoit éclairées. » Auſſi diſoit-il ordinairement, qu'il » y avoit peu de différence entre un » Juge méchant, & un Juge ignorant. » L'un au moins a devant ſes yeux

» les régles de ſon devoir, & l'image
» de ſon injuſtice : l'autre ne voit ni
» le bien ni le mal qu'il fait. L'un
» péche avec connoiſſance ; & il eſt
» plus inexcuſable : mais l'autre péche
» ſans remords, & il eſt plus incorri-
» gible. Mais ils ſont également cri-
» minels à l'égard de ceux qu'ils con-
» dannent ou par erreur, ou par malice.
» Qu'on ſoit bleſſé par un furieux,
» ou par un aveugle, on ne ſent pas
» moins ſa bleſſure : & pour ceux qui
» ſont ruinés, il importe peu que ce
» ſoit ou par un homme qui les trompe,
» ou par un homme qui s'eſt trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déja cité pluſieurs, je n'en raporterai ici qu'un ſeul, où l'on fait voir combien l'emploi de Lieutenant de Police dans Paris eſt important & difficile.

» LES citoiens d'une ville bien po- *M. de Fontenelle.*
» licée jouiſſent de l'ordre qui y eſt
» établi, ſans ſonger combien il en
» coute de peines à ceux qui l'établiſ-
» ſent ou le conſervent ; à peu près
» comme tous les hommes jouiſſent de
» la régularité des mouvemens céleſtes

» ſans en avoir aucune connoiſſance :
» & même, plus l'ordre d'une Police
» reſſemble par ſon uniformité à celui
» des corps céleſtes, plus il eſt inſen-
» ſible ; & par conſéquent il eſt tou-
» jours d'autant plus ignoré, qu'il eſt
» plus parfait. Mais qui voudroit le
» connoître & l'aprofondir, en ſeroit
» effrayé. Entretenir perpetuellement
» dans une ville telle que Paris une
» conſommation immenſe, dont une
» infinité d'accidens peuvent toujours
» tarir quelques ſources ; réprimer la
» tyrannie des marchands à l'égard du
» public, & en même tems animer
» leur commerce ; empêcher les uſur-
» pations mutuelles des uns ſur les
» autres, ſouvent difficiles à déméler ;
» reconnoitre dans une foule infinie
» tous ceux qui peuvent ſi aiſément
» y cacher une induſtrie pernicieuſe,
» en purger la ſocieté, ou ne les
» tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui
» être utiles par des emplois dont
» d'autres qu'eux ne ſe chargeroient
» pas, ou ne s'acquitteroient pas ſi
» bien ; tenir les abus néceſſaires dans
» les bornes préciſes de la néceſſité
» qu'ils ſont toujours prêts à franchir,
» les renfermer dans l'obſcurité à

» laquelle ils doivent être condan-
» nés, & ne les en tirer pas même
» par des châtimens trop éclatans ;
» ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer
» que punir, & ne punir que rarement
» & utilement ; pénétrer par des con-
» duits ſouterrains dans l'intérieur des
» familles, & leur garder les ſecrets
» qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il
» n'eſt pas néceſſaire d'en faire uſage ;
» être préſent par tout ſans être vû ;
» enfin mouvoir ou arréter à ſon gré
» une multitude immenſe & tumul-
» tueuſe, & être l'ame toujours agiſ-
» ſante & preſque inconnue de ce
» grand corps ; voila quelles ſont en
» général les fonctions du Magiſtrat de
» la Police. Il ne ſemble pas qu'un
» homme ſeul y puiſſe ſuffire, ni par
» la quantité des choſes dont il faut
» être inſtruit, ni par celles des vûes
» qu'il faut ſuivre, ni par l'applica-
» tion qu'il faut apporter, ni par la va-
» riété des conduites qu'il faut tenir,
» & des caractéres qu'il faut prendre.
» Mais la voix publique répondra ſi
» M. d'Argenſon a ſuffi à tout.

ON ſent bien que des modéles ſi beaux, ſi parfaits dans leur genre, propoſés aux jeunes gens, ſoit pour

objet de leur lecture, ſoit pour matiére de leurs compoſitions, ſur tout quand ils ſont expliqués & dévelopés par un maître habile, ſont fort capables de leur élever l'eſprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'eſt une des raiſons qui m'a porté à choiſir ces exemples dans le genre démonſtratif, qui eſt plus ſuſceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre aſſez conſidérable de ces endroits choiſis des bons auteurs, il ſera utile de leur y faire remarquer la différence des ſtiles & des caractéres, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, ſoit pour le langage, ſoit pour le ſtile.

Je n'ai cité juſqu'ici que quatre auteurs; non qu'il n'y en ait encore pluſieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples: mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci ſe ſont trouvés ſous ma main. Ils ſont tous excellens: mais aucun d'eux ne reſſemble aux autres, & ils ont chacun un caractére particulier qui les diſtingue; & peutêtre ne ſont-ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Flechier, eſt une pureté de langage, une élé-

gance de ſtile, une richeſſe d'expreſſions brillantes & fleuries, une grande beauté de penſées, une ſage vivacité d'imagination, & ce qui en eſt une ſuite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme ſenſibles & palpables.

Mais il me ſemble qu'on voit régner dans tous ſes écrits une ſorte de monotonie & d'uniformité. Preſque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes maniéres. L'antithéſe ſaiſit preſque toutes ſes penſées; & ſouvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle eſt rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainſi elle termine heureuſement le magnifique éloge que M. Flechier fait du Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendreſſe.* Quand elle roule ſur un jeu de mots, elle eſt moins eſtimable : *Heureux qui n'alla pas après les richeſſes! Plus heureux qui les refuſa quand elles allérent à lui!* Elle peut même devenir ennuieuſe, quelque ſolide qu'elle ſoit, quand elle eſt trop ſouvent répétée : *Qui ne ſait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne ſont pas encore connues : qu'elle eut de la ſageſſe en un tems où*

Oraiſon funebre de M. le Tellier.

Oraiſon funebre de M. de Lamoig.

Oraiſon funebre de M. de Montauſier.

l'on n'a preſque pas encore de la raiſon... & qu'elle fut capable de donner des conſeils en un tems où les autres ſont à peine capables d'en recevoir !

M. BOSSUET écrit d'une maniére toute différente. Peu occupé des graces légéres du diſcours, & quelquefois même négligeant les régles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au ſublime, au pathétique. Il eſt vrai qu'il eſt moins égal, & ſe ſoutient moins ; & c'eſt le caractére du ſtile ſublime: mais en récompenſe il enleve, il ravit, il tranſporte. Les figures les plus vives lui ſont ordinaires & comme naturelles.

Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

» O mere, ô femme, ô reine admi-
» rable, & digne d'une meilleure for-
» tune, ſi les fortunes de la terre étoient
» quelque choſe ! Enfin il faut céder à
» votre ſort.

» Elle vit avec étonnement, que
» quand l'heure fut arrivée, Dieu alla
» prendre comme par la main le Roi
» ſon fils pour le conduire à ſon trône.
» Elle ſe ſoumit plus que jamais à
» cette main ſouveraine, qui tient du
» plus haut des cieux les rénes de tous
» les empires ; & dédaignant les trônes
» qui peuvent être uſurpés, elle attacha

» ſon affection au roiaume où l'on ne » craint point d'avoir des égaux, [a] & » où l'on voit ſans jalouſie ſes con- » currens.

Il fait ainſi le portrait de Cromwel. » Un homme s'eſt rencontré d'une » profondeur d'eſprit incroiable, hy- » pocrite rafiné autant qu'habile poli- » tique, capable de tout entreprendre » & de tout cacher, également actif » & infatigable dans la paix & dans » la guerre, qui ne laiſſoit rien à la » fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter » par conſeil & par prévoiance; mais » au reſte ſi vigilant, & ſi prêt à tout, » qu'il n'a jamais manqué les occaſions » qu'elle lui a préſentées: enfin un de » ces eſprits remuans & audacieux, » qui ſemblent être nés pour changer » le monde.

Il décrit dans un autre endroit la maniére dont la Princeſſe Henriette Anne d'Angleterre fut délivrée comme par miracle des mains des rebelles.

» Malgré les tempêtes de l'océan, & » les agitations encore plus violentes » de la terre, Dieu la prenant ſur ſes » ailes, comme l'aigle prend ſes petits, *Oraiſon funebre de Madame la Ducheſſe d'Orleans.*

[a] Plus amant illud regnum, in quo non timent habere conſortes. *S. Auguſtin.*

» la porta lui-même dans ce roiaume ;
» lui-même la poſa dans le ſein de
» la Reine ſa mere, ou plutôt dans
» le ſein de l'Egliſe Catholique.

Oraiſ. funebre de Marie Thereſe d'Autriche.

» Que dirai-je davantage ? Ecoutez
» tout en un mot. Fille, Femme,
» Mere, Maîtreſſe, Reine, telle que
» nos vœux l'auroient pu faire, plus
» que tout cela Chrétienne, elle ac-
» complit tous ſes devoirs ſans pré-
» ſomption, & fut humble non ſeu-
» lement parmi toutes les grandeurs,
» mais encore parmi toutes les vertus.

» Glaive du Seigneur, quel coup
» vous venez de fraper ! Toute la
» terre en eſt étonnée.

Il emploie quelquefois les antitheſes, mais elles deviennent ſublimes dans ſon diſcours. » Malgré le mau-
» vais ſuccès de ſes armes infortu-
» nées, (il s'agit de Charles I. Roi
» d'Angleterre) ſi on a pu le vaincre,
» on n'a pu le forcer : & comme il
» n'a jamais refuſé ce qui étoit raiſon-
» nable étant vainqueur, il a toujours
» rejetté ce qui étoit foible & injuſte
» étant captif.

Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre.

M. MASCARON tient quelque choſe du caractére des deux Auteurs dont je viens de parler, ſans pour-

tant leur reſſembler entiérement. Il a en même tems beaucoup d'élégance, & beaucoup de nobleſſe : mais il eſt, ce me ſemble, moins orné que l'un, & moins ſublime que l'autre. L'art ſe montre chez lui avec moins d'oſtentation que dans le premier, ce qui eſt un grand art ; peut-être auſſi la nature y eſt-elle moins riche & moins hardie que dans le ſecond.

Oraiſon funebre de M. de Turenne.

» Rome profane lui eût dreſſé des » ſtatues ſous l'empire des Céſars ; & » Rome ſainte trouve de quoi l'admi- » rer ſous les Pontifes de la religion » de Jeſus-Chriſt.

» M. de Turenne vainqueur des en- » nemis de l'Etat, ne cauſa jamais à » la France une joie ſi univerſelle & ſi » ſenſible, que M. de Turenne vaincu » par la vérité, & ſoumis au joug de » la foi.

» Anges du premier ordre, Eſprits » deſtinés par la Providence à la garde » de cette grande Ame, dites-nous » quelle fut la joie de l'Egliſe du ciel » à la converſion de ce Prince, & » avec quelles réjouiſſances furent re- » çus les premiers parfums des oraiſons

» de ce nouveau Catholique, lorſque
» du pié des autels de l'Agneau ſacrifié
» vous les portâtes au pié de l'autel de
» l'Agneau régnant dans la gloire.

» Jamais homme ne fut plus pro-
» pre à donner de grands ſpectacles
» à l'univers : mais jamais homme ne
» ſongea moins aux applaudiſſemens
» des ſpectateurs.

» Sa maniére, ſans avoir rien de
» dur, mettoit pourtant ſur ſon viſage
» tout le reſſentiment d'une modeſtie
» indignée.

» Auſſi éloigné dans ſes récits du
» faſte de la modeſtie, que de celui de
» l'orgueil.

» Que ne peut pas un grand Maî-
» tre, lorſqu'il trouve un génie du
» premier ordre à former ? A peine
» M. de Turenne a-t-il donné ſes pre-
» miers conſeils, qu'il ſe voit hors
» d'état d'en donner d'autres, pré-
» venu par les lumiéres, par la péné-
» tration, & par l'heureuſe & ſage
» impétuoſité du courage de ce grand
» Monarque. (Louis XIV.) Comme
» on voit la foudre conçue preſque en
» un moment dans le ſein de la nue,
» briller, éclater, fraper, abbattre ;

» ces premiers feux d'une ardeur mi-
» litaire ſont à peine allumés dans le
» cœur du Roi, qu'ils brillent, écla-
» tent, frapent par tout.

L'AUTEUR du lieu commun ſur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractére tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai raporté eſt d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroiſſent moins affectées, quoique la matiére fût fort ſuſceptible de ces tours brillans & fleuris, auſquels on a mieux aimé ſubſtituer la ſolidité des choſes & des penſées.

Les Eloges Académiques, compoſés par le même auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenue & ſubtile*, le ſtile en eſt plus ſimple, comme il a dû l'être, mais c'eſt une ſimplicité qui eſt jointe avec beaucoup d'eſprit. On en jugera par quelques endroits choiſis que j'en vais citer. Ils feront connoitre, pour me ſervir des termes mêmes que l'auteur emploie en parlant de l'un de ſes confreres, que « tout ce qu'il dit lui
» appartient : j'ajouterois volontiers,
» & la maniére dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des deſcriptions très naïves, mais très vives.

» M. Dodart, dit-il, dans l'eloge » de cet illuſtre Académicien, étoit » né d'un caractére ſérieux ; & l'at- » tention chrétienne avec laquelle il » veilloit perpétuellement ſur lui-mê- » me, n'étoit pas propre à l'en faire » ſortir. Mais ce ſérieux, loin d'avoir » rien d'auſtére ni de ſombre, laiſſoit » paroître aſſez à découvert un fonds » de cette joie ſage & durable, qui » eſt le fruit d'une raiſon épurée, & » d'une conſcience tranquille. Cette » diſpoſition ne produit pas les em- » portemens de la gaieté, mais une » douceur égale, qui cependant peut » devenir gaieté pour quelques mo- » mens, & par une eſpéce de ſurpriſe. » Et de tout cela enſemble ſe forme » un air de dignité qui n'appartient » qu'à la vertu, & que les dignités » même ne donnent point.

» M. DE VAUBAN mépriſoit cette » politeſſe ſuperficielle dont le monde » ſe contente, & qui couvre ſouvent » tant de barbarie : mais ſa bonté, » ſon humanité, ſa libéralité, lui

» compoſoient une autre politeſſe plus
» rare, qui étoit toute dans ſon cœur.
» Il ſeïoit bien à tant de vertus de né-
» gliger des dehors, qui, à la vérité
» lui appartiennent naturellement, mais
» que le vice emprunte avec trop de
» facilité.

» A LA FORME de dialogue, &
» à cette maniére de traiter la philoſo-
» phie, on reconnoit que Cicéron a
» ſervi de modele : (il s'agit de la phi-
» loſophie de M. du Hamel.) Mais on
» le reconnoit encore à une latinité
» pure & exquiſe ; &, ce qui eſt plus
» important, à un grand nombre d'ex-
» preſſions ingénieuſes & fines, dont
» ces ouvrages ſont ſemés. Ce ſont des
» raiſonnemens philoſophiques, qui
» ont dépouillé leur ſéchereſſe natu-
» relle, ou du moins ordinaire, en
» paſſant au travers d'une imagination
» fleurie & ornée, & qui n'y ont pris
» cependant que la juſte doſe d'agré-
» ment qui leur convenoit. Ce qui ne
» doit être embelli que juſqu'à une
» meſure préciſe, eſt ce qui coute le
» plus à embellir.

» IL REGNE en cet ouvrage (la recherche de la vérité du Pere Malle-

branche) » un grand art de mettre des
» vérités abſtraites dans leur jour, de
» les lier enſemble, de les fortifier
» par leur liaiſon .... La diction,
» outre qu'elle eſt pure & châtiée, a
» toute la dignité que les matiéres de-
» mandent, & toute la grace qu'elles
» peuvent ſouffrir. Ce n'eſt pas qu'il
» eût apporté aucun ſoin à cultiver
» les talens de l'imagination : au con-
» traire il s'eſt toujours fort attaché à
» les décrier. Mais il en avoit natu-
» rellement une fort noble & fort vive,
» qui travailloit pour un ingrat mal-
» gré lui, & qui ornoit la raiſon en ſe
» cachant d'elle.

» LA BOTANIQUE n'eſt pas une
» ſcience ſédentaire & pareſſeuſe, qui
» ſe puiſſe acquerir dans le repos &
» dans l'ombre d'un cabinet .... Elle
» veut que l'on coure les montagnes
» & les forêts, que l'on graviſſe contre
» des rochers eſcarpés, que l'on s'ex-
» poſe aux bords des précipices. Les
» ſeuls livres qui peuvent nous in-
» ſtruire à fond dans cette matiére,
» ont été jettés au hazard ſur toute
» la ſurface de la terre ; & il faut ſe
» réſoudre à la fatigue & au péril de

» les chercher & de les ramaſſer.....
» Son Inclination dominante (de M. de
» Tournefort) lui faiſoit tout ſur-
» monter. Ces rochers affreux & preſ-
» que inacceſſibles qui l'environnoient
» de toutes parts *dans les Pyrenées*,
» s'étoient changés pour lui en une
» magnifique bibliothéque où il avoit
» le plaiſir de trouver tout ce que ſa
» curioſité demandoit, & où il paſſoit
» des journées délicieuſes.

L'auteur des Eloges ſait emploier à propos certains traits d'hiſtoire & d'antiquité, fort propres à apprendre aux jeunes gens l'uſage ſobre & raiſonnable qu'on en doit faire dans la compoſition.

» On lui a reproché (à M. Parent)
» d'être obſcur dans ſes écrits. Car
» nous ne diſſimulons rien, & nous
» ſuivons en quelque ſorte une loi de
» l'ancienne Egypte, où l'on diſcutoit
» devant des Juges les actions & le
» caractére des morts, pour régler ce
» qu'on devoit à leur mémoire.

» Un roi d'Arménie demanda à Né-
» ron un acteur excellent, & propre
» à toutes ſortes de perſonnages, pour
» avoir, diſoit-il, en lui ſeul une Troupe

» entiére. On eût pu dire de même » avoir en M. de la Hire ſeul une Aca- » démie entiére de ſciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit embraſſé preſque toutes les ſciences: » Nous ſommes obligés de le partager » ici, & pour parler philoſophique- » ment, de le décompoſer. De plu- » ſieurs Hercules l'antiquité n'en a fait » qu'un : & du ſeul M. Leibnitz, nous » ferons pluſieurs ſavans.

» Il alla (M. Fagon) en Auvergne, » en Languedoc, en Provence, ſur les » Alpes & ſur les Pyrenées, & n'en re- » vint qu'avec de nombreuſes colonies » de plantes deſtinées à repeupler ce » déſert : c'eſt-à-dire, le Jardin Royal, » qui étoit ſi dénué de plantes, que ce » n'étoit preſque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quelque tache parmi tant de beautés, on pourroit peutêtre en ſoupçonner quelqu'une dans un certain tour de penſées un peu trop uniforme, quoique les penſées ſoient fort diverſifiées, qui termine la plupart des articles par un trait court & vif en forme de ſentence, & qui ſemble avoir ordre de s'emparer de la fin des périodes comme

me d'un poſte qui lui appartient à l'excluſion de tout autre.

Ce qui éleve l'eſprit, devroit toujours auſſi élever l'ame.

La même pieté qui le rendoit digne d'entrer dans l'Egliſe, l'en éloignoit.

La même cauſe qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

Plus les yeux ont vû, plus la raiſon voit elle-même.

Ce qu'il croïoit, il le voioit; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient. &c.

Je craindrois qu'un modéle ſi autoriſé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces ſortes de traits, appellés dans Séneque, *ſtimuli quidam & ſubiti ictus ſententiarum*; qui ſelon le même auteur, ſemblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudiſſement, & qui étoient inconnus à la ſaine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plauſibilis oratio.* Epiſt. 100. Epiſt. 59.

Il ne s'enſuit pas pour cela qu'ils doivent être entiérement rejettés: ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au diſcours, comme on le voit ſouvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire eſt à craindre, &

c'eſt cette raiſon qui m'oblige à inſiſter ſouvent & fortement ſur ce point.

CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'AI déja remarqué, en parlant des différens devoirs du Profeſſeur de rhétorique par raport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en étoit une des parties les plus eſſentielles, & qu'on pouvoit dire en un ſens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet c'eſt en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes uſage dans la compoſition.

Les régles qui regardent l'explication des auteurs conviennent ſans doute juſqu'à un certain point à toutes les claſſes: mais cependant elles appartiennent d'une maniére plus particuliére à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'eſprit plus formé, ſont auſſi plus en état d'en profiter. Juſques-là on s'eſt plus appliqué à leur appren-

dre les régles & les principes de la grammaire, & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage. [a] Mais le devoir propre du Rhéteur, c'eſt de leur faire ſentir l'économie d'un diſcours, les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

» [b] Il fera obſerver comment dans » l'exorde on ſe rend les auditeurs fa- » vorables : quelle clarté il y a dans » la narration, quelle briéveté, quel » air de ſincérité, quel deſſein caché » quelquefois, & quel artifice ; car ici » le ſecret de l'art n'eſt gueres connu » que des maîtres de l'art : quel ordre » enſuite & quelle juſteſſe dans la » diviſion : comment l'orateur ſait trou- » ver avec eſprit & entaſſer les uns ſur » les autres un grand nombre de moiens » & de raiſonnemens ; comment il eſt

a Demonſtrare virtutes, vel, ſi quando ita incidat, vitia, id profeſſionis ejus atque promiſſi, qui ſe magiſtrum eloquentiæ pollicetur, maximè proprium eſt. *Quinctil. l. 2. c. 5.*

b Quæ in procœmio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitas, fides, quod aliquando concilium & quàm occulta calliditas ; (namque ea ſola in hoc ars eſt quæ intelligi niſi ab artifice non poſſit :) quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm ſubtilis & crebra argumentatio ; quibus vitiis inſpiret, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis aſperitas, in jocis urbanitas : ut denique dominetur in

» tantôt véhément & ſublime, tantôt
» au contraire doux & inſinuant; quelle
» force & quelle violence il met dans
» ſes invectives, quel ſel & quel agré-
» ment dans ſes railleries : enfin com-
» ment il remue les paſſions, comment
» il ſe rend maître des cœurs, & tourne
» les eſprits ſelon qu'il lui plait. De là
» paſſant à l'élocution, il leur fera re-
» marquer la proprieté, l'élégance, la
» nobleſſe des expreſſions : en quelle
» occaſion l'amplification eſt louable,
» & quelle eſt la vertu oppoſée : la
» beauté des métaphores, & les dif-
» férentes figures : ce que c'eſt qu'un
» ſtile coulant & périodique, mais
» pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de Quintilien comme un excellent abrégé des préceptes de Rhétorique, & des devoirs du maître en expliquant les auteurs. Tout ce que je dirai dans la ſuite ne ſervira qu'à le développer & à le mettre dans un plus grand jour.

affectibus, atque in pectora irrumpat, animumque judicum ſimilem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi, quod verbum proprium, ornatum, ſublime : ubi amplificatio laudanda, quæ virtus ei contraria : quid ſpecioſè tranſlatum : quæ figura verborum; quæ lenis & quadrata, virilis tamen compoſitio. *Quintil. l. 2. c. 4.*

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractéres d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques réglés générales de Rhétorique qui me paroitront les plus propres à former le goût, ce qui eſt proprement le but que je me propoſe dans cet ouvrage. Je paſſerai enſuite aux obſervations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions ſur l'éloquence du barreau, de la chaire, & ſur celle de l'Ecriture ſainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être ſuperficielle & rapide. [a] Il faut revoir ſouvent les mêmes endroits, ſur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le ſens & les beautés : ſe les rendre familiers preſque juſqu'à les ſavoir par cœur. Le moien le plus aſſuré de profiter de cette lecture, qu'on doit

a Optimus quiſque legendus eſt, ſed diligenter, ac penè ad ſcribendi ſolicitudinem . . . Repetamus autem, & tractemus : & ut cibos manſos ac prope liquefactos dimittimus, quo facilius digerantur, ita lectio non cruda, ſed multa iteratione mollita, & velut confecta, memoriæ in tutionique tradatur. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

regarder comme la nourriture de l'eſprit, eſt de la digérer à loiſir, & de la convertir par là, pour ainſi dire, en ſa propre ſubſtance.

Pour cela [a] Il ne faut pas ſe piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui ſont les plus eſtimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que [b] Séneque dit d'une vaſte bibliothéque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'eſprit, elle ne ſert le plus ſouvent qu'à y jetter le deſordre & la confuſion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choiſis, & les étudier à fond, que de promener ſa curioſité ſur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

ARTICLE PREMIER.

DES TROIS DIFFERENS genres ou caractéres d'éloquence.

COMME [c] il y a trois devoirs principaux de l'orateur, qui ſont

a Tu memineris ſui cujuſque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multùm legendum eſſe, non multa. *Plin. Epiſt.* 9. *l* 7.

b Quo mihi innumerabiles libros & bibliothecas? . . Onerat diſcentem turba, non inſtruit: multoque ſatius eſt paucis te auctoribus tradere, quàm errare per multos. *Senec. de Tranq. an. c.* 9.

c Erit eloquens is qui ita dicet, ut probet, ut

d'inſtruire, de plaire, & de toucher; il y a auſſi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre ſimple, le genre ſublime, & le genre tempéré.

Le premier a paroit convenir plus particuliérement à la Narration & à la Preuve. Son caractére principal eſt la clarté, la ſimplicité, la préciſion. Il n'eſt pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut ſouffrir que de ſimples, & rejette ceux qui ſentent l'affectation

delectet, ut flectat. Probare, neceſſitatis eſt; delectare, ſuavitatis; flectere, victoriæ... ſed quot officia oratoris, tot ſunt genera dicendi: ſubtile, in probando; modicum, in delectando; vehemens, in flectendo. *Orat. n. 69.*

a Illo ſubtili præcipue ratio narrandi probandique conſiſtet. *Quintil. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres eſſe dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipſum deceat, ſic hæc ſubtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo ſit venuſtius, ſed non ut appareat. Tum removebitur omnis inſignis ornatus, quaſi margaritarum: nec calamiſtri quidem adhibebuntur. Fucati verò medicamenta candoris & ruboris omnia repellentur: elegantia modò & mundicia remanebit. Sermo purus & latinus: dilucidè planéque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit uſus oratoriæ quaſi ſupellectilis. *n. 80.*

Figuras adhibet quidem hic ſubtilis, ſed paulo parciùs. Nam ſic, ut in epularum apparatu, à magnificentia recedens, non ſe parcum ſolùm, ſed etiam elegantem videri volet; eliget quibus utatur... Aberunt quæſitæ venuſtates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifeſtè deprehenſum appareat. *Ibid. n. 84.*

& le fard. Ce n'eſt pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeſte, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en releve encore le prix. La naïveté des penſées, la pureté du langage, & je ne ſai quelle élégance qui ſe fait plus ſentir qu'elle ne paroit, en ſont tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui ſemblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en eſt de ce genre d'écrire comme de ſes tables ſervies proprement & ſimplement, dont tous les mets ſont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout rafinement, toute délicateſſe étudiée, tout ragoût recherché.

[a] Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier ; noble, riche, abondant, magnifique : c'eſt ce qu'on appelle le grand, le ſublime. Il met en uſage tout ce que l'éloquence

a Tertius eſt ille amplus, copioſus, gravis, ornatus: in quo profectò vis maxima eſt. Hic eſt enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere paſſæ ſunt, & hanc eloquentiam, quæ curſu magno ſonituque ferretur, quam ſuſpicerent omnes, quam admirarentur, quam ſe aſſequi poſſe diffiderent. Hujus eloquentiæ eſt tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat.* n. 97.

Nam & grandiloqui,

a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de fraper les eſprits: la nobleſſe des penſées, la richeſſe des expreſſions, la hardieſſe des figures, la vivacité des mouvemens. C'eſt cette ſorte d'éloquence qui dominoit autrefois ſouverainement à Athénes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maitreſſe abſolue des délibérations publiques. C'eſt elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudiſſemens. C'eſt elle qui tonne, qui foudroie, & qui a, ſemblable à un fleuve rapide & impétueux, entraine & renverſe tout ce qui lui réſiſte.

Enfin il y a un troiſiéme b genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres: qui n'a ni la ſimplicité du premier, ni la force du ſecond: qui en approche, mais ſans leur reſſem-

ut ita dicam, fuerunt, cum ampla & ſententiarum gravitate, & majeſtate verborum; vehementes, varii, copioſi, graves, ad permovendos & convertendos animos inſtructi & parati. *Orat.* n. 20.

a At ille qui ſaxa devolvat, & pontem indignetur, & ripas ſibi faciat, multus & torrens, judicem vel nitentem contrà ferret, cogeretque ire quà rapit. *Quinct. l.* 12. *c.* 10.

b Eſt quidam interjectus intermedius, & quaſi temperatus, nec acumine poſterio um, nec fulmine utens ſuperiorum; vicinus amborum, in neutro excellens; utriuſque particeps, vel utriuſque, ſi verum quærimus, potiùs expers. Iſque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens,

bler ; qui participe de l'un & de l'autre, ou, pour parler plus juſte, qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier, mais moins d'élévation que le ſecond. Il admet tous les ornemens de l'art, la beauté des figures, l'éclat des métaphores, le brillant des penſées, l'agrément des digreſſions, l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins, ſemblable à une belle riviére, dont l'eau eſt claire & pure, & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I.

Du Genre ſimple.

I. DE ces trois genres d'écrire, le premier, qui eſt le ſimple, n'eſt pas le plus facile, quoiqu'il le paroiſſe.

præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n.* 20

Uberius eſt aliquantoque robuſtius quàm hoc humile, ſummiſſus autem quàm illud ampliſſimum. . . Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt, plurimumque eſt in hac orationis forma ſuavitatis. *Ibid. n.* 91.

Medius hic modus & tranſlationibus crebrior, & figuris erit jucundior; egreſſionibus amœnus, compoſitione aptus, ſententiis dulcis : lenior tamen, ut amnis lucidus quidam, & virentibus utrinque ſylvis inumbratus. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

a Summiſſus eſt & humilis, conſuetudinem imitans, ab indiſertis replus quàm opinione differens. Itaque eum qui

Comme le ſtile qu'on y emploie eſt fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la maniére commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réuſſir ; & quand on lit ou qu'on entend un diſcours de ce genre, les moins éloquens ſe croient capables de l'imiter. On le croit, mais on ſe trompe; & pour s'en [a] convaincre, il ne faut qu'en faire l'eſſai : car après bien des efforts, on ſera contraint ſouvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir. [b] Ceux qui ont quelque goût de la vraie éloquence, & qui y ſont le plus verſés, reconnoiſſent qu'il n'y a rien de ſi difficile que de parler avec juſteſſe & ſolidité, & cependant d'une maniére ſi ſimple & ſi naturelle, que chacun ſe flate d'en pouvoir faire autant.

audiunt, quamvis ipſi infantes ſint, tamen illo modo coaidunt ſe poſſe dicere. Nam orationis ſubtilitas, imitabilis quidem illa videtur eſſe exiſtimanti, ſed nihil eſt experienti minùs. *Orat. n. 76.*

a Ut ſibi quivis Speret idem, ſudet multum, fruſtraque laboret Auſus idem. *Horat.*

b Rem indicate ſermonis quotidiani, & in quemcumque etiam indoctiorum cadentis eſſe exiſtimant : cùm interim, quod tanquam facile contemnunt, neſcias præſtare minùs velint, an poſſint. Neque enim aliud in eloquentiâ cuncta experti difficilius reperient, quàm id quod ſe dicturos fuiſſe omnes putant, poſtquàm audierunt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

II. Cicéron, dans ſon premier livre de l'orateur, fait remarquer [a] que dans les autres arts ce qui eſt le plus excellent, eſt le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matiére d'éloquence c'eſt un défaut eſſentiel de s'écarter de la maniére ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le ſtile de l'orateur doive être ſemblable à celui du peuple, ou à celui qui regne dans les converſations : mais il veut que l'orateur évite avec ſoin les expreſſions, les tours, les penſées, qui par trop de rafinement, ou par trop d'élévation, rendroient le diſcours obſcur & inintelligible. Comme il ne parle que pour ſe faire entendre, il eſt certain que le plus grand de tous les défauts où il puiſſe tomber eſt de parler de telle ſorte qu'on ne l'entende point. Ce qui diſtingue donc ſon ſtile de celui de la converſation, n'eſt point à proprement parler la difference des termes. [b] Car ils ſont, à peu de choſe près,

a In ceteris artibus id maximè excellit, quod longiſſimè ſit ab imperitorum intelligentia ſenſuque diſjunctum : in dicendo autem vitium vel maximum eſt, à vulgari genere orationis atque à conſuetudine communis ſenſus abhorrere. *Lib. 1. de Orat. n. 11.*

b Non ſunt alia ſermonis, alia contentionis verba; neque ea in

les mêmes de part & d'autre ; & ſoit pour le langage ordinaire, ſoit pour le diſcours le plus pompeux, ils ſont puiſés dans la même ſource : mais l'orateur fait par l'uſage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainſi dire, du commun, & leur préter une grace & une élégance toute particuliére, qui cependant eſt ſi naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même ſorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui ſe trouve entre deux paſſages de Cicéron ſur la matiére que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuſe. « Cicé-» ron, [a] dit-il, a écrit quelque part » que la perfection conſiſte à dire de » ces choſes qu'il ſemble que tout le » monde pourroit aiſément dire de » même, à quoi néanmoins on trouve

genere ad uſum quotidianum, alio ad ſcenam pompamque ſumuntur : ſed ea nos cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib.* 3. *de Orat n.* 177

a Cicero quodam loco ſcribit id eſſe optimum, quod cùm te facile credideris conſequi imitatione, non poſſis. Alio vero, non ſe id egiſſe, ut ita diceret quomodo ſe quilibet poſſe confideret, ſed quomodo nemo. Quod poteſt pugnare inter ſe videri. Verum utrumque, ac meritò, laudatur. Cauſa enim mo-

» plus de difficulté qu'on ne penſoit » quand on vient à le tenter. Et dans » un autre endroit il dit qu'il ne s'eſt » point étudié à parler comme chacun » s'imagineroit pouvoir le faire, mais » comme perſonne n'oſeroit l'eſpérer : » en quoi il ſemble ſe contredire. » Cependant l'un & l'autre eſt fort » juſte : car de l'un à l'autre il n'y a » de diſtance que le ſujet que l'on » traite. En effet cette ſimplicité, & » cet air négligé d'un ſtile naturel où » il n'y a rien d'affecté, ſied admira- » blement bien aux petites cauſes ; & » le grand, le merveilleux convient » fort aux grandes. Cicéron excelle » en ces deux qualités : dont l'une, à » ce qu'il ſemble aux ignorans, eſt » fort aiſée à attraper ; mais au juge- » ment des connoiſſeurs ni l'une ni » l'autre ne l'eſt. « On voit par là que le ſtile ſimple doit être emploié quand on parle de choſes ſimples & communes ; & qu'il convient ſur tout aux récits, & aux parties du diſcours où

doque diſtat : quia ſimplicitas illa, & velut ſecuritas inaffectatæ orationis mirè tenues causas decet ; majoribus illud admirabile dicendi genus magis convenit. In utroque eminet Cicero : ex quibus alterum imperiti ſe poſſe conſequi credent, neutrum qui intelligunt. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

l'orateur ne ſonge qu'à inſtruire ſes auditeurs, ou à s'inſinuer doucement dans leurs eſprits.

IV. [a] De là venoit cette attention des anciens à cacher l'art, qui ceſſe en effet de l'être s'il eſt viſible, bien différente de l'oſtentation & du faſte de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur eſprit. [b] De là certaines négligences qui ne choquent point & ne déplaiſent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choſes que des mots. [c] De là enfin cet air de modeſtie & de retenue que les anciens avoient ſoin ordinairement de faire paroitre dans l'exorde & dans la narration, pour le ſtile, pour l'expreſſion, pour les penſées, pour le ton même & le geſte. L'orateur, n'eſt pas encore admis dans

a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam ſimulatio: multum ab hac temporum noſtrorum jactatione diverſa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

b Habet ille ſtilus quiddam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quàm de verbis laborantis. *Orat. n. 77.*

c Frequentiſſimè proœmium decebit & ſententiarum, & compoſitionis, & vultûs modeſtia... Diligenter ne ſuſpecti ſimus in illa parte vitandum : propter quod minimè oſtentari debet in principiis cura, quia videtur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi ... Nondum recepti ſumus, & cuſtodit nos recens auditorium attentio. Magis conciliatis animis, & jam calentibus, hæc libertas feretur. *Quintil. l. 4. c. 1.*

les eſprits. On l'obſerve avec attention. Alors tout ce qui ſent l'art eſt ſuſpect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faiſant craindre qu'on ne veuille lui dreſſer des embuches. Dans la ſuite il eſt moins ſur ſes gardes, & laiſſe plus de liberté.

[a] Cicéron remarque que Démoſthéne a ſuivi cette régle dans ſon beau plaidoier pour Ctéſiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeſte, & ne paſſe à ce ſtile vif & véhément qui regne dans la ſuite, qu'après s'être inſinué peu à peu & comme par degrés dans les eſprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raiſon que l'on marque quelque timidité en commençant, & [b] il releve dans Craſſus ce caractére de modeſtie & de retenue, qui bien loin de nuire à ſon diſcours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus eſtimable par

a Demoſthenes in illa pro Cteliphonte oratione longè optima, ſummiſſus à principio; deinde, dum de legibus diſputat, preſſiùs; poſt ſenſim incedens, judices ut vidit ardentes, in reliquis exultavit audaciùs *Orat n.* 26. Principia verecunda, non elatis intenſa verbis. *Ibid. n.* 121.

b Fuit mirificus quidam in Craſſo pudor, qui tamen non modo non obeſſet ejus orationi, ſed etiam probitatis commendatione proderet. 1. *de Orat. n.* 122.

l'idée avantageuſe qu'il donnoit de ſa perſonne.

Homére & Virgile, dont la poéſie eſt ſi noble & ſi ſublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poémes par un début fort ſimple, & très éloigné de l'enflure de ces vers qu'Horace critique avec raiſon dans un poéte de ſon tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

[a] Il eſt ridicule en effet de crier ſi haut, & de promettre de ſi grandes choſes dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être ſimple & ſans affectation. [b] Ce feu, cet éclat ſi vif, dégénérent ſouvent en fumée ; au lieu qu'un ſtile plus ſimple d'abord & moins éclatant plait extrémement quand il eſt ſuivi d'une grande lumiére.

Cette régle, que l'exorde doit être ſimple & modeſte, n'eſt point générale, ni pour la proſe, ni pour la poéſie. Il y a des harangues dont le ſujet ſouffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble &

a Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu ? *Horat. de art. poet.*

b Non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem cogitat. *Ibid.*

grand ; & le début le plus ſublime convient parfaitement à l'Ode, au lieu qu'il pourroit bleſſer ailleurs. M. de la Mothe, dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes, apporte une bonne raiſon de cette différence, pour ce qui regarde la poéſie. » C'eſt, dit-il, » que le Poeme étant un ouvrage de » longue haleine, il eſt dangereux de » commencer d'un ton difficile à ſou- » tenir : au lieu que l'Ode étant reſ- » ſerrée dans d'étroites bornes, on ne » court aucun riſque à échauffer d'a- » bord le lecteur, qui n'aura pas le » tems de ſe réfroidir par la longueur » de l'ouvrage. Ainſi un homme qui » auroit à faire une longue courſe, » devroit ſe ménager d'abord, pour » ne pas épuiſer trop tôt ſes forces : & » au contraire, celui qui n'auroit à » fournir qu'une petite carriére, pour- » roit par un premier effort augmenter » ſa légéreté naturelle, & en achever » plus rapidement ſa courſe.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractére de ſimplicité qui regne dans les anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature, & leur répéter ſouvent que la meilleure éloquence eſt celle

qui eſt la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici conſiſte dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plait extrémement par cette raiſon là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent [a] un nom qui eſt fort expreſſif: c'eſt ἀφέλεια. Ἀφελὴς ſe dit d'un genre de vie ſimple, frugale, modeſte, honnête, ſans luxe, ſans faſte, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien auſſi de ſuperflu. C'eſt à peu près ce qu'Horace appelle *ſimplex munditiis :* une élégante ſimplicité.

VI. Le récit de l'avanture arrivée à Canius eſt de ce genre. Il ſe trouve dans le troiſiéme livre des Offices de Cicéron : je le raporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

* *C. Canius, eques Romanus nec infacetus, & ſatis literatus, cùm ſe Syracuſas, otiandi, ut ipſe dicere ſolebat, non*

a Ipſa illa ἀφέλεια ſimplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatur, ornatum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

„ * C. Canius, Chevalier Romain, homme agréable & de bon eſprit, & qui n'étoit point ſans étude, étant allé à Syracuſe, non pour affaire, mais *pour ne rien faire*, comme il avoit accoutumé de dire, fit ſavoir qu'il ſeroit bien aiſe d'acheter une maiſon de

negotiandi causa, contulisset; dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, *nec infacetus*, & *satis literatus* ! Le françois en rend très bien le ſens, mais n'eſt ni ſi court ni ſi vif. Il y a un agrément dans cette eſpéce de jeu de mots, *otiandi*, *negotiandi*; & dans ces diminutifs, *dictitabat*, *hortulos*, qui ne peut ſe tranſporter dans une langue étrangére.

* *Quod cùm percrebuisset, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; & simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cùm ille promisisset, tum Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines gratiosus,*

„ plaiſance proche de la „ ville, pour y aller quelquefois ſe divertir avec „ ſes amis, & ſe dérober „ aux viſites.

„ * Ce bruit s'étant répandu dans la ville, un „ certain Pythius, qui faiſoit la banque à Syracuſe, lui dit qu'il en „ avoit une qui à la verité „ n'étoit point à vendre, „ mais qu'il la lui offroit „ pour en uſer comme ſi elle étoit à lui, & le pria d'y venir manger le lendemain. Canius l'ayant promis, l'autre, qui par ſon commerce s'étoit acquis toutes ſortes de gens, fit venir les pêcheurs, les pria de venir le lendemain pêcher devant ſa maiſon, & leur donna quelques autres ordres qui convenoient à ſon deſſein. “

piſcatores ad ſe convocavit, & ab his petivit ut ante ſuos hortulos poſtridie piſcarentur, dixitque quid eos facere vellet. Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui eſſet, ut argentarius, apud omnes ordines gratioſus.* Elle n'eſt pas ſi bien rendue dans le françois, qui ne fait pas aſſez entendre que ſa caiſſe lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les perſonnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui eſt bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum.*

* *Ad cœnam tempore venit Canius. Opiparè à Pythio apparatum convivium. Cymbarum ante oculos multitudo. Pro ſe quiſque quod ceperat, afferebat: ante pedes Pythii piſces abjiciebantur.* Le ſtile concis, où les verbes ſont ſupprimés, eſt fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'eſt une beauté, dont notre langue eſt rarement ſuſceptible. Il y a ce me ſemble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii piſces abjiciebantur*, une belle image de gens

« * Canius ne manqua pas au rendez-vous. Il trouva un feſtin magnifique, & toute la mer couverte de barques de pêcheurs, qui venoient l'un après l'autre apporter à Pythius une grande quantité de poiſſons, comme s'ils fuſſent venus de les prendre devant lui. »

quibus ipſis, cùm ex eo quæreretur quid eſſet dolus malus, reſpondebat, cùm eſſet aliud ſimulatum, aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de penſées & d'expreſſions, on ne changera rien au fonds, & l'on n'aura omis aucune des circonſtances néceſſaires, [a] mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicateſſe, c'eſt-à-dire, tout ce qui rend le diſcours orné.

VII. Je ne puis m'empêcher de raporter encore ici une petite hiſtoire que Pline le naturaliſte nous a conſervée, où l'on verra dans un ſeul mot, ce que c'eſt que cet ornement ſimple & naturel dont nous parlons. Un eſclave, qui s'étoit tiré de ſervitude, aiant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de ſoin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel ſuccès lui attira la jalouſie de tous ſes voiſins, qui l'accuſérent d'uſer de magie, & d'emploier des ſortiléges, pour procurer à ſon petit champ une ſi étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres ſtériles. Il fut appellé en

Plin. lib. 18. cap. 6.

[a] Caret ceteris lenociniis expoſitio; & niſi commendetur hoc vepuſtate, jaceat neceſſe eſt. *Quintil. l. 4. c. 2.*

jugement

jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'aſſignation étant venu, il comparut. On ſait que l'aſſemblée du peuple ſe tenoit dans la place publique. [a] Il amena avec lui ſa fille, qui étoit une groſſe payſanne très laborieuſe, bien nourrie & bien vêtue, dit l'hiſtorien de qui ce fait eſt tiré. Il fit apporter tous ſes inſtrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très peſans, une charrue bien équippée & bien entretenue, & fit auſſi venir ſes bœufs qui étoient gros & gras. Puis ſe tournant vers les Juges : Voila, dit-il, mes ſortiléges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Veneficia mea, Quirites, hæc ſunt.* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes ſueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit : *Nec poſſum vobis oſtendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliaſque, & ſudores.* Les ſuffrages ne furent point partagés, & il fut abſous d'une commune voix.

Il n'y a perſonne qui à la ſimple

a Inſtrumentum ruſticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Piſo) bene curatam ac veſtitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderoſos, boves ſaturos.

lecture de ce récit ne ſoit frapé de la beauté de cette réponſe, *veneficia mea, Quirites, hæc ſunt* : Voila mes ſortiléges. Mais en quoi donc conſiſte cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque penſée extraordinaire, quelque expreſſion brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure ſublime ? Rien de tout cela. C'eſt la naïveté ſeule de cette réponſe & une ingénieuſe ſimplicité, puiſée dans la nature même, qui plait & qui charme. Qu'on ſubſtitue à ce peu de paroles ſi ſimples & ſi peu recherchées le diſcours le plus ſpirituel & le plus orné qu'il ſoit poſſible d'imaginer, on ôte a la réponſe du payſan toute ſa grace. C'eſt ainſi, comme le raporte le même Pline, que Néron par un mauvais goût qui lui faiſoit préférer le brillant à la ſimplicité, gâta une des plus belles ſtatues de Lyſippe, en la faiſant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art : *cùm pretio periſſet gratia artis, detractum eſt aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la ſtatue recouvra ſon ancien prix.

Plin. lib. 34. cap. 8.

§. II.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, eſt ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Motte le définit ainſi dans le diſcours qui eſt à la tête de ſes Odes : *Je crois*, dit-il, *que le ſublime n'eſt autre choſe que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & préciſion.* Il rend enſuite raiſon de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuſes. Je ne ſai pourtant ſi la derniére partie de cette définition eſt bien juſte : *exprimés avec élégance & préciſion.* Ces deux qualités ſont-elles donc ſi eſſentielles au ſublime, que ſans elles il ne puiſſe ſubſiſter? Je croiois que *l'élégance*, bien loin de faire le caractére propre du ſublime, ſouvent lui étoit oppoſée ; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Motte. L'un eſt de Moyſe: *Dieu dit, que la lumiére ſe faſſe, & la lumiére ſe fit;* l'autre d'Homére: *Grand Dieu, rends nous le jour, & combats contre nous.*

Pour *la préciſion*, ou *briéveté*, elle convient quelquefois au ſublime, lorſqu'il conſiſte dans une penſée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me ſemble qu'elle n'en fait pas l'eſſence. * Il y a dans Démoſthéne & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui ſont pourtant tres ſublimes, quoique la briéveté ne s'y rencontre point. J'uſe de la liberté que M. de la Motte donne a ſes lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expoſe ſimplement mes doutes, mais en les ſoumettant à ſes lumiéres. L'admirable traité de Longin ſur cette matiére ſeroit ſeul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai preſque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui ſeront pour eux comme autant de régles & de principes.

M. Deſpreaux prétend que par ſublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le ſtile ſublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frape dans le diſcours, & qui fait qu'un ouvrage enleve, ravit, tranſporte. Le ſtile ſublime,

* *Ce n'eſt point apparemment cette eſpéce de ſublime qu'on définit ici.*

dit-il, veut toujours de grands mots ; mais le ſublime ſe peut trouver dans une ſeule penſée, dans une ſeule figure, dans un ſeul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui ſouffre pluſieurs difficultés, je me contente d'avertir que par ſublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & ſe trouve dans la ſuite du diſcours ; & celui qui eſt plus court, & conſiſte dans des traits vifs & frapans : parce que dans l'une & dans l'autre eſpéce, j'y trouve également une maniére de penſer & de s'exprimer avec nobleſſe & grandeur, ce qui fait proprement le ſublime.

I. Le ſtile ſimple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans ſon genre, & rempli de graces ſouvent inimitables, eſt bon pour inſtruire, pour prouver, & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets, ſans leſquels [a] Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés ſimples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de ſtile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le *Longin. chap.* 1.

a Eloquentiam, quæ admirationem non habet, nullam judico. *Cic. in Epiſt. ad Brut.*

genre ſublime produit en nous une certaine admiration mélée d'étonnement & de ſurpriſe, qui eſt toute autre choſe que de plaire ſeulement, ou de perſuader. Nous pouvons dire à l'égard de la perſuaſion, que pour l'ordinaire elle n'a ſur nous qu'autant de puiſſance que nous voulons. Il n'en eſt pas ainſi du ſublime. Il donne au diſcours une vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute... Par ce ton de majeſté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y régnent, il enleve l'auditeur, & le laiſſe comme abbatu & ébloui, pour ainſi dire, de ſes tonnerres & de ſes éclairs.

Chap. 28.

II. C'eſt ce que [a] Quintilien remarque au ſujet d'un endroit ſublime & éclatant du plaidoier de Cicéron pour Cornelius Balbus, où il avoit inſéré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non ſeulement

Pro Cornel. Balbo n. 9. 26.

a Nec fortibus modò ſed etiam fulgentibus armis præliatus in cauſa eſt Cicero Cornelii: qui non aſſecutus eſſet docendo judicem tantùm, & utiliter demum ac latinè perſpicuèque dicendo, ut populus Romanus admirationem ſuam non acclamatione tantùm, ſed etiam plauſu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expreſſit illum fragorem. Nec enim

par des acclamations, mais même par des battemens de main extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arrachérent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions; mais l'effet subit d'une espéce de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux mêmes, sans leur laisser le tems de songer, ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voila proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, éleve l'ame au-dessus d'elle même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une im- *Longin. ch.*

nsolita laus esset prosecuta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos crebro, qui aderant, nec insisse quid facerent, nec sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

preſſion, à laquelle il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de réſiſter, & dont le ſouvenir dure, & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le ſtile commun & ordinaire, quoique rempli de beautés & de graces, ne touche, pour ainſi dire, que la ſurface de l'ame, & la laiſſe dans ſa ſituation tranquille & naturelle. En un mot, l'un plait & flate, l'autre ravit
p. 29. & tranſporte. C'eſt ainſi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruiſſeaux, bien que l'eau en ſoit claire & tranſparante, & utile même pour notre uſage : mais nous ſommes véritablement ſurpris quand nous regardons le Danube, le Nil, le Rhin, & l'Ocean ſur tout.

IV. On diſtingue pluſieurs ſortes de ſublime. Il n'eſt pas toujours véhément & impétueux. Le ſtile de Platon ne laiſſe pas d'être élevé, bien qu'il coule ſans être rapide, & ſans faire
p. 10. de bruit. Démoſthéne eſt grand, quoique ſerré & concis ; & Cicéron l'eſt auſſi, quoique diffus & étendu. On peut comparer Démoſthéne à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force, & de la véhémence avec laquelle il ravage, pour ainſi dire, &

emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embraſement il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diverſement dans ſes ouvrages, & qui à meſure qu'il s'avance prend toujours de nouvelles forces. Au reſte, continue Longin, le ſublime de Démoſthéne vaut ſans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes paſſions, quand il faut, pour ainſi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance eſt meilleure, lorſqu'on veut, ſi j'oſe me ſervir de ces termes, répandre une roſée agréable dans les eſprits.

V. Le vrai ſublime conſiſte dans une maniére de penſer noble, grande, magnifique; & il ſuppoſe par conſéquent dans celui qui écrit ou qui parle un eſprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui ſoit au contraire rempli de hautes idées, de ſentimens généreux, & de je ne ſai quelle noble fierté qui ſe faſſe ſentir en tout. Cette élévation d'eſprit & de ſtile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Aſie avec *Chap.* 7.

ſa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui diſoit Parmenion, *ſi j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi auſſi*, repliqua ce Prince, *ſi j'étois Parmenion.* N'eſt-il pas vrai qu'il faloit être Alexandre pour faire cette réponſe ?

Je raporterai ici quelques exemples de penſées ſublimes, qui en feront mieux ſentir la beauté & le caractére que tous les préceptes.

Æn. l. 6. v. 847. &c.

Excudent alii ſpirantia mollius æra. . . .
Orabunt cauſas melius, &c.
Tu regere imperio populos, Romane, memento.
Hæ tibi erunt artes; paciſque imponere morem,
Parcere ſubjectis, & debellare ſuperbos.

Horat. Od. 1. lib. 2.

Et cuncta terrarum ſubacta
Præter atrocem animum Catonis.

M. de Peliſſon dans l'éloge du Roi parle ainſi : *Ici il détruiſoit le duel..... Ici il ſavoit pardonner nos fautes, ſupporter nos foibleſſes, deſcendre du plus haut de ſa gloire dans nos moindres intérêts; tout à ſes peuples, Général, Legiſlateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Pere*

c'eſt-à-dire, véritablement Roi.

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même; & le monde, que Dieu avoit fait pour manifeſter ſa puiſſance, ſembloit être devenu un temple d'idoles. Boſſuet univ.

Il reſtoit environ cinq cens ans juſques aux jours du Meſſie. Dieu donna à la majeſté de ſon fils de faire taire les Prophétes durant tout ce tems, pour tenir ſon peuple en attente de celui qui devoit être l'accompliſſement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (*contra Deum*) tous les Rois de la terre? Rac. Eſt

En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre.
Pour diſſiper leur ligue il n'a qu'à ſe montrer.
Il parle, & dans la poudre il les fait tous rentrer.
Au ſeul ſon de ſa voix la mer fuit, le ciel tremble.
Il voit comme un néant tout l'univers enſemble,
Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ſes yeux comme s'ils n'étoient pas.

Cet autre trait du même poéte n'eſt pas moins grand, quoiqu'en un ſeul vers.

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le ſublime vient de la nobleſſe & de la grandeur des penſées. Mais il faut avouer que ce qui eſt dit de Dieu efface tout le reſte. Auſſi eſt-il juſte que devant lui tout diſparoiſſe & s'anéantiſſe.

VI. La nobleſſe des penſées entraine ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour ſervent beaucoup à relever les penſées. Mais il faut bien ſe donner de garde de prendre pour ſublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement ſur de grands mots aſſemblés au hazard, & qui n'eſt à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'eſt pas moins vicieuſe dans le diſcours que dans les corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuſe: mais au-dedans elle eſt creuſe & vuide.... Ce défaut n'eſt pas facile à éviter. Car comme en toutes choſes naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons ſur tout d'être accuſés de ſéchereſſe ou de peu de force, il arrive, je ne ſai comment, que la plupart tombent dans ce vice, ſon-

Longin. ch. 5.

Chap. 2.

des ſur cette maxime commune : Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arréter où il faut, comme fait Cicéron, qui au raport de [a] Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui eſt ſage juſques dans ſon enthouſiaſme... Ces déclamateurs latins, dont Séneque le pere raporte les ſentimens dans la délibération que fait Alexandre pour ſavoir s'il doit pouſſer ſes conquêtes au delà de l'Ocean, ſont outrés & exceſſifs. Les uns di ent, [b] qu'Alexandre ſe doit contenter d'avoir vaincu où l'aſtre du jour ſe contente de luire ; [c] qu'il eſt tems qu'Alexandre ceſſe de vaincre où le monde ceſſe d'être, & le ſoleil d'éclairer : [d] les autres, que la fortune met à ſes victoires les mêmes limites, que la nature met au monde ; qu'Alexandre [e] eſt grand pour le monde, & que le monde eſt petit pour Alexandre ; [f] qu'il n'y a rien

Le P. Bouhours

a Non ſupra modum elatus Tullius. *Quintil. l. 12. c. 10.*

b Satis ſit hactenus vicisse Alexandro, qua mundo lucere ſatis eſt.

c Tempus eſt Alexandrum cum orbe & cum ſole deſinere.

d Eumdem fortuna victoriæ tuæ, quem natura, finem facit.

e Alexander orbi magnus eſt ; Alexandro orbis anguſtus eſt.

f Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ultra oceanum. *Suaſor. 1.*

au dela d'Alexandre, non plus qu'au dela de l'Ocean.

Ce que dit un Hiſtorien au ſujet de Pompée, n'eſt gueres moins outré. [a] *Telle fut*, dit-il, *la fin de Pompée, après trois Conſulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir domté l'univers; la fortune s'accordant ſi peu avec elle même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ſes victoires, lui manqua pour ſa ſépulture.*

L'endroit ſuivant de Malherbe l'eſt encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'eſt alors que ſes cris en tonnerres s'éclattent:
Ses ſoupirs ſe font vents qui les chênes combattent;
Et ſes pleurs qui tantôt deſcendoient mollement,
Reſſemblent un torrent qui des hautes montagnes
Ravageant & noïant les voiſines campagnes,
Veut que tout l'univers ne ſoit qu'un élément.

a Hic poſt tres conſulatus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus: in tantum in illo viro à ſe diſcordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deeſſet ad ſepulturam. *Vellei. Paterc. lib.* 2.

Cet excellent Poéte ſort ici viſiblement de ſon caractére, & nous montre combien il eſt aiſé que l'enflure prenne la place du grand & du ſublime. Cette piéce étoit ſans doute un ouvrage de la jeuneſſe de Malherbe, que ſes autres compoſitions ſemblent deſavouer.

VII. Les figures ne ſont pas une des moindres parties du ſublime, & ce ſont elles qui donnent le plus de vivacité au diſcours. Démoſthéne, après la perte de la bataille de Chéronée, veut juſtifier ſa conduite, & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbatus par cette défaite. *Non, Meſſieurs*, leur dit-il, *non vous n'avez point failli. J'en jure par les manes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cauſe dans les plaines de Marathon, à Salamine, devant Platée.* Il pouvoit dire ſimplement que l'exemple de ces grands hommes juſtifioit leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique maniére d'affirmer par des ſermens ſi extraordinaires & ſi nouveaux, il éleve ces anciens citoiens au deſſus de la condition humaine, il inſpire à ſes audi- *Longin. ch. 14.*

teurs l'eſprit & le ſentiment de ces illuſtres morts, & il égale en quelque ſorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juſte colére des dieux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une maniére fort ſublime, en apoſtrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique. * *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obteſtor; voſque Albanorum obruta ara, ſacrorum populi Romani ſocia & æquales, quas ille præceps amentia, cæſis proſtratiſque ſanctiſſimis lucis, ſubſtructionum inſanis molibus oppreſſerat: veſtra tum ara, veſtra religiones viguerunt,*

Mil. n. 85.

„ * Je vous atteſte & vous implore, ſaintes Collines d'Albe, que Clodius a profanées; Bois reſpectables qu'il a abbatus; ſacrés Autels, lien de notre union & auſſi anciens que Rome même, ſur les ruines deſquels cet impie avoit élevé ces maſſes énormes de bâtimens: votre religion violée, votre culte aboli, vos miſtéres pollus, vos dieux outragés, ont enfin fait éclater leur pouvoir & leur vengeance. Et vous, divin Jupiter Latial, dont il avoit ſouillé les lacs & les bois par tant de crimes & d'impuretés, du ſommet de votre ſainte montagne vous avez enfin ouvert les yeux ſur ce ſcélérat pour le punir. C'eſt à

veſtra vis valuit, quam ille omni ſcelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis ſancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, fineſque, ſæpe omni nefario ſtupro & ſcelere maculârat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuiſti. Vobis illa, vobis, veſtro in conſpectu, ſera, ſed juſta tamen & debita pœna ſoluta ſunt.

Oraiſon funebre de M. de Turenne.

Mr. Flechier décrit une mort bien différente d'une maniére fort ſublime, en faiſant uſage auſſi des plus vives figures. *O Dieu terrible, mais juſte en vos conſeils ſur les enfans des hommes, vous diſpoſez & des vainqueurs, & des victoires! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puiſſance renverſe ceux que votre puiſſance avoit élevés. Vous immolez à votre ſouveraine grandeur de grandes victimes, & vous frapez, quand il vous plait, ces têtes illuſtres, que vous avez tant de fois couronnées.* Cet endroit eſt grand certainement, & le ſeroit peut-être encore plus, s'il y avoit moins d'antitheſes.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcene tragique; que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres

„ vous, & ſous vos „ yeux; c'eſt à vous „ qu'une lente, mais juſte vengeance, a immolé „ cette victime, dont le „ ſang vous étoit dû. „

trophées, que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frapé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées.

§. III.

Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'éloquence dont nous avons parlé juſqu'ici, ſavoir le ſimple & le ſublime, il y en a un troiſiéme, qui tient comme le milieu entre les deux autres, & que nous pouvons appeller le genre orné & fleuri, parce que c'eſt celui où l'éloquence étale ce qu'elle a de plus beau & de plus brillant. Il nous reſte à faire ſur cette ſorte de ſtile quelques réflexions, qui aideront les jeunes gens à diſcerner les ornemens ſolides de ceux qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajouterai point d'exemples, parce que ceux que j'ai cités ci-devant en parlant de la compoſition, & pluſieurs de ceux que je citerai encore dans la ſuite, ſont dans le genre fleuri, & peuvent ſervir pour la matiére que je traite ici.

I. On appelle ornement en matiére d'éloquence, certains tours, certaines

manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une maniére toute simple, pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher: à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moien de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur: mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parce qu'elle n'est frapée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien [a] que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat:

a Multum ad fidem adjuvat audientis voluptas. *Quinil. l. 5. c. 14.* Nescio quomodo etiam credit facilius quæ audienti jucunda sunt, & voluptate ad fidem ducitur. *lib. 4. cap. 2.*

& c'eſt ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur ſatisfait en même tems l'eſprit & l'imagination. Il donne à l'eſprit la vérité & la ſolidité des penſées & des preuves, qui eſt comme ſa nourriture naturelle ; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicateſſe, l'agrément des expreſſions & des tours, qui ſont plus de ſon reſſort, & lui appartiennent plus particuliérement.

II. [a] Il y a des gens ennemis de tout ornement du diſcours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le ſtile ſimple & nud reſſemble à celui de la converſation, qui regardent comme ſuperflu tout ce qu'on ajoute à la pure néceſſité, & qui croient que c'eſt deshonorer la vérité que de lui préter une parure étrangére, dont, ſelon eux, elle n'a pas beſoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philoſophes, ou devant des perſonnes exemtes de toute paſ-

[a] Quidam nullam eſſe naturalem eloquentiam putant, niſi quæ ſit quotidiano ſermoni ſimillima, ... contenti promere animi voluntatem, nihilque accerſiti & elaborati requirentes : quicquid huc ſit adjectum, id eſſe affectationis, & ambitioſæ in loquendo jactantiæ, remotumque à veritate. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

ſion & de toute prévention, peut-être ce ſentiment pourroit-il paroître raiſonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne ſoit ainſi ; & ſi l'orateur ne ſavoit gagner ſes auditeurs par le plaiſir, & les entraîner par une douce violence, la juſtice & la vérité ſuccomberoient ſouvent ſous les efforts des méchans. [a] C'eſt ce qu'autrefois Rutilius, le plus juſte & le plus homme de bien qui fût à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui ; parce que, comme s'il eût été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on emploiât d'autres armes pour ſa défenſe que celles de la ſimple vérité. Il n'en auroit pas été ainſi, dit Antoine à Craſſus dans un des dialogues de Cicéron, ſi vous l'aviez défendu, non à la maniére des philoſophes, mais à la vôtre : & quelque corrompus

a Cùm eſſet ille vir (Rutilius) exemplum, ut ſcitis, innocentiæ... noluit ne ornatiùs quidem aut liberiùs cauſam dici ſuam, quàm ſimplex ratio veritatis ferebat.... Quòd ſi tibi, Craſſe, pro P. Rutilio, non philoſophorum more, ſed tuo licuiſſet dicere; quam iſ ſcelerati illi fuiſſent, ſicuti fuerunt peſtiferi cives ſupplicioiſque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evelliſſet vis orationis tuæ. Nunc talis vir amiſſus eſt, dum cauſa ita dicitur, ut ſi in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. 1. *de Orat.* n. 229. 230.

que fuſſent ſes Juges, votre éloquence victorieuſe auroit ſurmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injuſtice un citoien, ſi digne d'être conſervé.

III. C'eſt cette habileté à orner & à embellir un diſcours, qui met de la différence entre un homme diſert, & un homme éloquent. [a] Le premier ſe contente de dire ſur une matiére ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent, il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme diſert, c'eſt-à-dire, qui s'explique ſeulement avec clarté & ſolidité, laiſſe ſon auditeur froid & tranquille ; & n'excite point en lui ces ſentimens d'admiration & de ſurpriſe, qui, [b] ſelon Cicéron, ne peuvent être l'effet que d'un diſcours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant, ſoit pour les penſées, ſoit pour les expreſſions.

a M. Antonius ait (*l.* 2. *de Orat. n* 94) à ſe diſertos viſos eſſe multos, eloquentem autem neminem. Diſertis ſatis putat, dicere quæ oporteat ; ornatè autem dicere, proprium eſſe eloquentiſſimi. *Quintil. Proœm. l.* 8.

b In quo igitur homines exhorreſcunt ? Quem ſtupefacti dicentem audiunt ? .... qui diſtinctè, qui explicatè, qui abundanter, qui illuminatè & rebus & verbis dicunt : id eſt, quòd dico ornatè. *l.* 3. *de Orat. n.* 53.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui eſt uniquement pour l'oſtentation, & qui n'a d'autre but que le plaiſir de l'auditeur, comme les diſcours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puiſſances, certains panégyriques, & d'autres piéces ſemblables;[a] où il eſt permis de déploier toutes les richeſſes de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Penſées ingénieuſes, expreſſions frapantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur[b] peut non ſeulement le montrer, mais même en quelque ſorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'eſt venu que pour entendre un beau diſcours, & dont il ne peut enlever les ſuffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

a Illud genus oſtentationi comparatum ſolam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit... Quare quicquid erit ſententiis populare, verbis nitidum, figuris jucundum, tranſlationibus magnificum, compoſitione elaboratum, velut inſtitor quidam eloquentiæ, intuendum & penè pertractandum dabit. *Quintil. l. 8. c. 3.*

b In hoc genere permittitur adhibere plus cultûs, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, ſed oſtentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Q. l. 2. c. 12.*

V. [a] Il eſt pourtant néceſſaire, même dans ce genre, que les ornemens ſoient diſpenſés avec une ſorte de ſobriété & de ſageſſe, & l'on doit ſurtout y jetter une grande variété. Cicéron inſiſte beaucoup ſur ce principe, comme ſur une des régles de l'éloquence les plus importantes. Il faut, dit-il, choiſir un genre d'écrire, qui ſoit agréable & qui plaiſe à l'auditeur, de ſorte néanmoins que cet agrément & ce plaiſir ne viennent point enfin à lui cauſer du dégoût. Car c'eſt l'effet que produiſent ordinairement les choſes qui frapent d'a-

a Ut conſperſa ſit quaſi verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem orationem, ſed ita diſtinctum, ut ſint quaſi in ornatu diſpoſita quædam inſignia & lumina. Genus dicendi eſt eligendum, quod maximè teneat eos qui audiant, & quod non ſolùm delectet, ſed etiam ſine ſatietate delectet. Difficile enim dictu eſt, quænam cauſa ſit, cur ea, quæ maximè ſenſus noſtros impellunt voluptate & ſpecie prima acerrimè commovent, ab iis celeriſſime faſtidio quodam & ſatietate abalienemur.... Omnibus in rebus, voluptatibus maximis faſtidium finitimum eſt: quo hoc minùs in oratione mirémur, in qua vel ex poëtis, vel ex oratoribus, poſſumus judicare, concinnam, diſtinctam, ornatam, feſtivam, ſine intermiſſione, ſine reprehenſione, ſine varietate, quamvis claris ſit coloribus picta vel poëſis vel oratio, non poſſe in delectatione eſſe diuturna... Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac ſumma laus umbram aliquam & receſſum; quo magis id, quod erit illuminatum, extare atque eminere videatur. *De Orat. n. 96. 97. 98. 100. 101.*

bord

bord les ſens par un vif ſentiment de plaiſir, ſans qu'on puiſſe trop en rendre la raiſon. Il en apporte pluſieurs exemples, tirés de la peinture, de la muſique, des odeurs, des liqueurs, des viandes ; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le raſſaſiement ſuivent de près les grands plaiſirs, & que c'eſt ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & inſipide, il en conclut qu'il n'eſt pas étonnant que ſoit en proſe, ſoit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il eſt trop uniforme, & toujours ſur le même ton, ne ſe faſſe pas lontems gouter. Un diſcours qui eſt par tout ajuſté & peigné, ſans mélange & ſans varieté, où tout frape, tout brille ; un tel diſcours cauſe plutôt une eſpéce d'éblouiſſement, qu'une véritable admiration : il laſſe & il fatigue par trop de beautés, & il déplait à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumiére.

VI. Si cela eſt vrai, même dans ces ſortes de diſcours qui ne ſont que pour l'apparat & pour la cérémonie, com-

bien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires ſérieuſes & importantes, telles que ſont celles dont ſe charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau ? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, &, ce qui eſt bien plus conſidérable, du ſalut éternel ; eſt-il permis à un orateur de s'occuper du ſoin de ſa réputation, & de chercher à faire paroître de l'eſprit ? [a] Ce n'eſt pas qu'on prétende bannir de ces diſcours les graces & la beauté du ſtile. Mais les ornemens qu'il eſt permis d'y emploier, doivent être plus graves, plus modeſtes, plus ſévéres, [b] & partir plutôt du fonds de la matiére même, que du génie de l'orateur. J'aurai occaſion de traiter ce ſujet avec plus d'étendue. [c] On peut trop le répéter : il faut que cette parure ſoit mâle, noble, & chaſte. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute affèterie ; qui brille

a Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus ſit ornatus, ſed uti preſſior, & ſeverior. *Q. l. 8, c. 3.*

b Omnia potiùs à cauſa, quàm ab oratore, profecta credantur. *Quinct. l. 4. c. 2.*

c Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & ſanctus ſit : nec effeminatam levitatem, nec fuco eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quintil. l. 8. c. 3.*

pourtant, mais de ſanté, s'il faut ainſi dire, & qui ne doive ſa beauté qu'à ſes forces. [a] Car il en doit être du diſcours, comme du corps humain, qui tire ſes véritables agrémens de ſa bonne conſtitution : au lieu que le fard & l'artifice ne ſervent qu'à gâter le viſage par le ſoin même qu'on prend de l'embellir.

VII. [b] C'eſt un grand principe, qui ſe vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choſes qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont auſſi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace. [c] Qu'on faſſe quelque attention ſur la ſymétrie &

a Corpora ſana, & integri ſanguinis, & exercitatione firmata, ex iiſdem his ſpeciem accipiunt, ex quibus vires : namque & colorata, & adſtricta, & lacertis expreſſa ſunt. Sed eadem ſi quis vulſa atque fucata muliebriter comat, fœdiſſima ſint ipſo formæ labore. *Quintil. Proœm. l.* 8.

b Ut in pleriſque rebus incredibiliter hoc natura eſt ipſa fabricata, ſic in oratione, ut ea, quæ maximam in ſe utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel ſæpe etiam venuſtatis. 3. *de Orat. n.* 178.

c Singula hanc habent in ſpecie venuſtatem, ut non ſolum ſalutis, ſed etiam voluptatis causâ inventa eſſe videantur... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis... Capitolii faſtigium illud, & ceterarum ædium, non venuſtas, ſed neceſſitas ipſa fabricata eſt. *n.* 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè neceſſitatem, ſuavitas quædam ac lepos conſequatur. *n.* 181.

l'arrangement des différentes parties qui compoſent un édifice ou un vaiſſeau, qui entrent dans la ſtructure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne ſe laſſe point d'y admirer; on reconnoitra que chacune de ces parties, dont l'utilité ſeule ou la néceſſité ſembleroit avoir fait naitre l'idée, contribue auſſi beaucoup à la beauté du tout. Il en eſt ainſi du diſcours, dont la [a] vraie beauté n'eſt jamais ſéparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup ſervir pour diſtinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui ſont faux & étrangers : il n'y a qu'à examiner s'ils ſont utiles ou néceſſaires au ſujet que l'on traite. [b] Il y a un ſtile éblouiſſant, qui impoſe par le vain éclat de l'expreſſion, ou qui court ſans ceſſe après de petites penſées froides & pueriles, ou qui eſt toujours monté ſur des échaſſes, ou qui s'égare en des lieux communs vuides de ſens, ou qui brille de je ne

a Nunquam vera ſpecies ab utilitate dividitur. *Quintil. l.* 8. *c.* 3.

b Vitioſum eſt & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentiâ reſultat, aut puerilibus ſententiolis laſcivit, aut immodico tumore turgeſcit, aut inanibus locis bacchatur, aut caſuris ſi leviter excutiantur floſculis nitet, aut præcipitia pro ſublimibus habet. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

ſai quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les ſecouer, ou qui ſe guinde enfin juſqu'aux nues pour attraper le ſublime. Tout cela n'eſt point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure : & pour le bien faire ſentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrémement attentifs à cette exacte ſévérité des bons écrivains, ſoit anciens, ſoit modernes, qui ne ſortent point de leur ſujet, & n'outrent rien. [a] Car ces fauſſes graces, & ces fauſſes beautés diſparoiſſent, quand on leur en oppoſe de ſolides.

IX. Je dirois volontiers des graces du ſtile fleuri par raport aux beautés d'un ſtile plus ſolide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres. [b] La nature, dit-il, ſemble avoir voulu ſe jouer & comme s'égaier dans cette varieté de fleurs dont elle orne les champs &

a Evaneſcunt hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fuco citra purpuram placet... Si vero judicium his corruptis acrius adhibeas ; jam illud quod fefellerat, exuat mentitum colorem, & quadam vix enarrabili fœditate palleſcat. *Ibid.*

b Inenarrabilis florum varietas ; quando nulli poteſt facilius eſſe loqui, quàm rerum naturæ pingere, laſcivienti præſertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua uſus alimentique gratia genuit, ideoque ſæcula annoſque tribuit iis. Flores verò

les jardins : variété incomprehenſible, & que nulle deſcription ne peut exprimer ; parce que la nature eſt bien plus habile à peindre, que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaiſir, auſſi ne leur donne-t-elle ſouvent pour durée que le court eſpace d'un jour : au lieu que pour les arbres deſtinés à la nourriture de l'homme & aux uſages de la vie, elle leur accorde pluſieurs années, & quelquefois des ſiecles entiers ; ſans doute pour nous avertir que ce qui eſt fort brillant paſſe bien vîte, & perd bientôt ſa vivacité & ſon éclat. Il eſt aiſé de faire l'application de cette penſée aux beautés du ſtile dont nous parlons ici, auxquelles on ſait que les orateurs donnent ordinairement le nom de [a] fleurs.

odoreſque in diem gignit : magna (ut palam eſt) admonitione hominum, quæ ſpectatiſſimè floreant, celerrimè marceſcere. *Pl. hiſt. nat. l.* 21. *c.* 1.

[a] Ut conſperſa ſit verborum ſententiarumque floribus, id non debet eſſe fuſum æquabiliter per omnem orationem. 3. *Orat. n.* 96.

§. IV.

Réflexions générales ſur les trois Genres d'Eloquence.

IL ſeroit inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur, puiſqu'il doit les embraſſer tous,[a] & que ſon habileté conſiſte à ſavoir les emploier à propos ſelon la différence des matiéres qu'il traite, de ſorte qu'il puiſſe les tempérer l'un par l'autre, & méler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force.[b] D'ailleurs ces trois genres, dans la diverſité de ſtiles qui les diſtingue, ont pourtant quelque choſe de commun qui les réunit, ſavoir un certain goût de beauté ſolide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empécher de remarquer que cette éloquence fleurie

a Magni judicii, ſummæ etiam facultatis eſſe debebit moderator ille & quaſi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique oppus ſit, & poterit, quotumque modo poſtulabit cauſa, dicere. *Orat. n.* 70.

b Si habitum etiam orationis & quaſi colorem aliquem requiritis, eſt plena quædam, & tamen teres; & tenuis, & non ſine nervis ac viribus; & ea, quæ particeps utriuſque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris inſidere quidam venuſtatis non fuco illitus, ſed ſanguine diffuſus debet color. 3. *de Orat. n.* 199.

& brillante, qui, pour ainſi dire, petille par tout d'eſprit, qui prodigue ſans meſure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne aſſez ſouvent la préférence ſur toutes les autres, qui paroit ſi fort du goût de notre ſiécle, & qui étoit preſque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, eſt pourtant d'un très médiocre uſage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette ſorte d'éloquence n'eſt point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'eſt pas propre non plus pour les écrits de pieté & de morale, pour les livres de controverſe, pour les diſſertations ſavantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de litérature. L'hiſtoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un ſtile ſi affecté; & il paroitroit encore plus inſupportable dans les lettres, dont la ſimplicité fait le principal caractére. A quoi ſe trouvera donc réduite cette éloquence ſi vantée? Je laiſſe au lecteur le ſoin de parcourir les endroits & les occaſions où elle peut être raiſonnablement admiſe, & de juger ſi elle mérite tous nos ſoins & toute notre eſtime.

Ce n'eſt pas que tous ces autres ouvrages ſoient ennemis de l'ornement. Cicéron en eſt une grande preuve, & il peut ſeul nous ſuffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juſte idée du ſtile épiſtolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remerciment, de louange. Quelques-unes ſont gaies & enjouées, où il badine avec eſprit; d'autres graves & ſérieuſes, où il examine des queſtions importantes : dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne ſont pas à mon ſens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de ſa province, ſont un parfait modéle de la netteté, de l'ordre, & de la préciſion qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit ſur tout y remarquer la maniére adroite & inſinuante qu'il emploie pour ſe concilier les bonnes graces de Caton, & pour ſe le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa

Epiſt 2. & 4. lib. XV. ad Famil.

Epiſt. 12. V. ad Atil. fameuſe lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'hiſtoire de ſon Conſulat, ſera toujours regardée avec raiſon comme un monument éclatant de ſon éloquence, auſſi bien que de ſa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à ſon frere Quintus, où toutes les graces & toutes les fineſſes de l'art ſont miſes en uſage. Ses traités de Rhétorique & de Philoſophie ſont des chef-d'œuvres dans leur genre; & les derniers montrent comment les matiéres les plus ſubtiles & les plus épineuſes peuvent être traitées avec élégance & délicateſſe. Pour ſes harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes ſortes de ſtiles, le ſimple, l'orné, le ſublime.

Que dirai-je des Auteurs Grecs? Le caractére propre d'Homére n'eſt-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choſes, & de joindre à une ſublimité merveilleuſe une ſimplicité qui n'eſt pas moins admirable? Y a-t-il un ſtile plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé, que celui de Platon? Eſt-ce ſans raiſon que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tems

à Athénes, [a] Démoſthéne a eu le premier rang, & a été regardé preſque comme la régle de l'éloquence ? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens hiſtoriens, eſt-il un homme ſenſé qui ſe laſſe de la lecture de Plutarque ? Or de tous ces auteurs ſi anciennement & ſi généralement eſtimés, y en a-t-il un ſeul qui ait donné dans ce goût de pointes, de penſées brillantes, de figures recherchées, de beautés entaſſées les unes ſur les autres ? Et combien ce ſtile, qui eſt banni de preſque tous les diſcours ſérieux, doit-il paroitre quelque choſe de petit, de mince, de puerile, en comparaiſon de cette noble ſimplicité, ou de cette ſage grandeur, qui font le caractére de tous les bons ouvrages, & qui ſont d'uſage, pour toutes les matiéres, pour tous les tems, & pour toutes les conditions ?

MAIS pour en juger ainſi, il ne faut que conſulter la nature. On ne peut nier que ces jardins ſi peignés, ſi ajuſtés, ſi enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant ; ces parterres d'un goût ſi délicat, ces jets-d'eau,

a Quorum longe princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

ces caſcades, ces boſquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oſeroit-on comparer tout cela au magnifique ſpectacle que préſente une belle [a] campagne, où l'on ne ſait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ſes eaux avec majeſté ; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paiſſent ſans ceſſe rendent comme vivantes & animées ; ou ces gazons naturels qui ſemblent inviter au repos, [b] & dont l'éclatante verdure n'eſt point ternie par des ouvrages de marbre ; ou ces riches coteaux ſi merveilleuſement diverſifiés par des maiſons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte ; ou ces hautes montagnes qui ſemblent ſe perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, preſque auſſi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui

a Terra veſtita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo inſatiabili varietate diſtinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos amnium, riparum veſtitus viridiſſimos, ſpeluncarum concavas altitudines, ſaxorum aſperitates, impendentium montium altitudines, immenſitateſque camporum. *Lib. 2. de nat. deor. n. 98.*

b Viridi ſi margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum. *Juven. l. 1. Saty. 3.*

qui en eſt le créateur? Voila ce qu'eſt le ſtile le plus fleuri auprès de la grande & ſublime éloquence.

Le célébre Atticus, ſi connu par les lettres que Cicéron lui a écrites, ſe promenant avec lui dans une île fort agréable près de l'une des maiſons de campagne que ce fameux Orateur [a] aimoit plus que toutes les autres, parce que c'étoit le lieu de ſa naiſſance; lui diſoit, en admirant la beauté du payſage, que la magnificence des plus ſuperbes maiſons de campagne, ces ſales pavées de marbre, ces lambris dorés, ces vaſtes piéces d'eau qui faiſoient l'admiration des autres, que tout cela lui paroiſſoit petit & mépriſable, quand il le comparoit avec cette île, ce ruiſſeau, cette campagne ſi riante qu'il avoit pour lors devant les yeux: & il re-

a Hoc ipſo in loco... ſcito me eſſe natum. Quare id eſt neſcio quid, & latet in animo ac ſenſu meo, quo me plus hic locus fortaſſe delectet. 2. *de leg. n.* 3.

Equidem, qui nunc primùm huc venerim, ſatiari non queo: magnificaſque villas, & pavimenta marmorea, & laqueata tecta contemno. Ductus verò aquarum, quos iſti tubos & euripos vocant, quis non, cùm hæc videat, irriſerit. Itaque, ut tu paulo antè de lege & jure diſſerens, ad naturam referebas omnia; ſic in his ipſis rebus, quæ ad quietem animi delectationemque quæruntur, natura dominatur. *Ibid. n.* 2.

marque judicieuſement que ce ſentiment n'eſt point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il eſt dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'eſprit; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de penſées brillantes & de tours ingenieux & recherchés, qui ſemble vouloir prendre le deſſus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raiſon de dire que s'il faloit [a] néceſſairement choiſir entre la ſimplicité encore groſſiére des anciens écrivains, & la licence démeſurée des nouveaux, il préféreroit ſans héſiter les premiers aux ſeconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un diſcours, que l'on peut, ce me ſemble, propoſer comme un modéle achevé de cette éloquence noble & ſublime, & en même tems naturelle & ſans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractéres. Ce diſcours fut prononcé par M. Ra-

a Si neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam. *Quintil. l. 8. c. 5.*

cine dans l'Académie Françoiſe à la réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui ſuccedoit au célébre Pierre Corneille ſon frere. M. Racine après avoir comparé ce dernier aux Eſchyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuſe Athénes ne s'honore pas moins que des Thémiſtocles, des Periclès, des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux, continue ainſi :

» Oui, Monſieur, que l'ignorance » rabaiſſe tant qu'elle voudra l'élo- » quence & la poéſie, & traite les » habiles écrivains de gens inutiles » dans les Etats ; nous ne craindrons » point de le dire à l'avantage des let- » tres, & de ce corps fameux dont » vous faites maintenant partie : du » moment que des eſprits ſublimes, » paſſant de bien loin les bornes com- » munes, ſe diſtinguent, s'immortali- » ſent par des chef-d'œuvres comme » ceux de Monſieur votre frere ; quel- » que étrange inégalité que durant » leur vie la fortune mette entre eux » & les plus grands Heros, après leur » mort cette différence ceſſe. La po- » ſtérité, qui ſe plait, qui s'inſtruit » dans les ouvrages qu'ils lui ont

» laiſſes, ne fait point de difficulté de
» les egaler à tout ce qu'il y a de plus
» conſidérable parmi les hommes, fait
» marcher de pair l'excellent Poéte
» & le grand Capitaine. Le même
» ſiécle qui ſe glorifie aujourd'hui d'a-
» voir produit Auguſte, ne ſe glorifie
» guéres moins d'avoir produit Ho-
» race & Virgile. Ainſi, lorſque dans
» les âges ſuivans on parlera avec
» étonnement des victoires prodigieu-
» ſes, & de toutes les grandes choſes,
» qui rendront notre ſiécle l'admira-
» tion de tous les ſiécles à venir, Cor-
» neille, n'en doutons point, Cor-
» neille tiendra ſa place parmi tou-
» tes ces merveilles. La France ſe ſou-
» viendra avec plaiſir, que ſous le
» régne du plus grand de ſes Rois a
» fleuri le plus grand de ſes poétes.
» On croira même ajouter quelque
» choſe à la gloire de notre auguſte
» Monarque, lorſqu'on dira qu'il a
» eſtimé, qu'il a honoré de ſes bien-
» faits cet excellent génie: que même
» deux jours avant ſa mort, & lorſ-
» qu'il ne lui reſtoit plus qu'un ra'on
» de connoiſſance, il lui envoia encore
» des marques de ſa libéralité; &
» qu'enfin les dernières paroles de Cor-

» neille ont été des remercimens pour
» LOUIS LE GRAND.

A l'occaſion de M. Bergeret, Secretaire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Academie Françoiſe, M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV. dont j'inférerai ici une partie.

» Qui l'eût dit au commencement de
» l'année derniére, & dans cette mê-
» me ſaiſon où nous ſommes, lorſ-
» qu'on voioit de toutes parts tant de
» haines éclater, tant de ligues ſe for-
» mer, & cet eſprit de diſcorde &
» de défiance qui ſoufflo't la guerre
» aux quatre coins de l'Europe: qui
» l'eût dit, qu'avant la fin du prin-
» tems tout ſeroit calme? Quelle ap-
» parence de pouvoir diſſiper ſitôt
» tant de ligues? Comment accorder
» tant d'intérêts ſi contraires? Com-
» ment calmer cette foule d'Etats &
» de Princes, bien plus irrités de no-
» tre puiſſance, que des mauvais trai-
» temens qu'ils prétendoient avoir
» reçus? N'eût-on pas cru que vingt
» années de conférences ne ſuffiſoient
» pas pour terminer toutes ces que-
» relles? La diéte d'Allemagne, qui
» n'en devoit examiner qu'une par-

» tie, depuis trois ans qu'elle y étoit
» appliquée, n'en étoit encore qu'aux
» préliminaires. Le Roi cependant,
» pour le bien de la chrétienté, avoit
» réſolu dans ſon cabinet qu'il n'y eût
» plus de guerre. La veille qu'il doit
» partir pour ſe mettre à la tête d'une
» de ſes armées, il trace ſix lignes,
» & les envoie à ſon ambaſſadeur à la
» Haie. Là-deſſus les Provinces déli-
» bérent, les Miniſtres des Hauts Alliés
» s'aſſemblent : tout s'agite, tout ſe
» remue. Les uns ne veulent rien céder
» de ce qu'on leur demande : les au-
» tres redemandent ce qu'on leur a
» pris : mais tous ont réſolu de ne point
» poſer les armes... Le Roi cepen-
» dant, d'un côté fait prendre Luxem-
» bourg, de l'autre s'avance lui-même
» aux portes de Mons : ici il envoie
» des Généraux à ſes Alliés, là il fait
» foudroier Gênes : il force Alger à lui
» demander pardon : il s'applique mê-
» me à régler le dedans de ſon roiaume,
» ſoulage les peuples, & les fait jouir
» par avance des fruits de la paix :
» & enfin, comme il l'avoit prévû,
» voit ſes ennemis, après bien des
» conférences, bien des projets, bien
» des plaintes inutiles, contraints d'ac-

» cepter ces mêmes conditions qu'il » leur a offertes, ſans avoir pu en rien » retrancher, y rien ajouter; ou pour » mieux dire, ſans avoir pu, avec » tous leurs efforts, s'écarter d'un ſeul » pas du cercle étroit qu'il lui avoit » plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du ſublime. Tout y plait, tout y frape; & ce n'eſt point par des graces affectées, par des antitheſes bien meſurées, par des penſées éblouiſſantes: rien de tout cela ne s'y trouve. C'eſt la ſolidité & la grandeur des choſes mêmes & des idées qui enleve, ce qui fait le caractére de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démoſthéne. L'éloge du Roi eſt terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une alluſion délicate à un fait célébre de l'hiſtoire Romaine, & laiſſe beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre. *Sans avoir pu s'écarter d'un ſeul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine aſſiſter à l'entrevûe où le fier Romain Popilius aiant preſcrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, &

» ce, depuis trois ans qu'elle y étoit
» arrêtée, n'en étoit encore qu'aux
» préliminaires. Le Roi cependant,
» pour le bien de la chrétienté, avoit
» résolu dans son cabinet qu'il n'y eût
» plus de guerre. La veille qu'il doit
» partir pour se mettre à la tête d'une
» de ses armées, il trace six lignes,
» & les envoie à son ambassadeur à la
» Haye. Aussitôt les Provinces déli-
» bèrent, les Ministres des Hauts Alliés
» s'assemblent : tout s'agite, tout se
» remue. Les uns ne veulent rien céder
» de ce qu'on leur demande : les au-
» tres remontrent ce qu'on leur a
» déjà fait sur-tout de ne point
» poser les armes... Le Roi cepen-
» dant, s'étant fait prendre Luxem-
» bourg, se hâte d'avancer lui-même
» aux portes de Mons : ici il envoie
» ses ordres à ses Alliés, là il fait
» bombarder Gênes : il force Alger à lui
» demander pardon : il s'applique mê-
» me à régler le dedans de son royaume,
» soulage ses peuples, & les fait jouir
» par avance des fruits de la paix :
» & enfin, comme il l'avoit prévû,
» voit les ennemis, après bien des
» conférences, bien des projets, bien
» des paroles inutiles, contraints d'en-

[illegible] 19
[illegible] qu'il
[illegible] en rien
[illegible] pour
[illegible] avec
[illegible] d'un ſeul
[illegible] qu'il lui avoit
[illegible].

[illegible] dans ces deux
[illegible], au grand, [illegible]
[illegible] plaît, tout y frappe;
[illegible] par des graces ame-
[illegible] ſes antitheſes bien ména-
[illegible] ſes penſées éblouiſſantes
[illegible] tout cela ne s'y trouve. C'eſt
[illegible] de la grandeur des choſes
[illegible] des idées qui enleve, ce
fait le caractère de la vraie & de
vraie eloquence, telle qu'on l'a
urs admirée dans Démoſthene.
ge du Roi eſt terminé par une
e tout-à-fait noble, qui renfer-
ne alluſion délicate à un fait cé-
de l'hiſtoire Romaine, & laiſſe
coup plus à découvrir qu'elle ne
tre. *Sans avoir pu s'écarter d'un*
pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu
ur tracer. On s'imagine aſſiſter à
revûe où le fier Romain Popilius
t preſ[illegible] part du Senat des
lition [illegible] à Antiochus, &

voiant que ce Roi cherchoit à éluder, l'enferma[a] dans un cercle qu'il traça autour de lui avec la baguette qu'il avoit à la main, & l'obligea de lui rendre une réponſe poſitive avant que d'en ſortir. Ce trait d'hiſtoire, dont on laiſſe au lecteur le ſoin & le plaiſir de faire lui-même l'application, a beaucoup plus de grace, que ſi l'on avoit cité l'endroit d'où il eſt tiré.

ARTICLE SECOND.

De ce que l'on doit principalement obſerver en liſant ou en expliquant les Auteurs.

JE RÉDUIRAI ces obſervations à ſept ou huit chefs, qui ſont le raiſonnement & les preuves, les penſées, le choix des mots, leur arrangement, les figures, certaines précautions oratoires, les paſſions. Je mélerai quelquefois à ces obſervations des exemples tirés des meilleurs Auteurs, qui ſerviront à éclaircir les préceptes, & apprendront l'art de compoſer.

[a] Popilius virga quam in manu gerebat circumſcripſit regem, ac: *Priuſquam hoc circulo exieris*, inquit, *redde reſponſum, ſenatui quod referam.* Obſtupefactus tam violento imperio, parumper cùm hæſitaſſet: *Faciam*, inquit, *quod cenſet ſenatus.* *Liv. lib. 45. n. 12.*

§. I.

Du Raiſonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus néceſſaire, la plus indiſpenſable, qui en eſt comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres ſe raportent. Car les expreſſions, les penſées, les figures, & toutes les autres ſortes d'ornemens dont nous parlerons dans la ſuite, viennent au ſecours des preuves, & ne ſont emploiées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. [a] Elles ſont au diſcours ce que ſont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la ſolidité; qui couvrent & embelliſſent les os & les nerfs, mais qui les ſuppoſent, & n'en peuvent tenir lieu. [b] Je ne diſconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, &

a Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nerviſque illis, quibus cauſa continetur, adjiciunt ſuperinducti corporis ſpeciem. *Quintil. l. 5. c. 9.*

b Nec abnuerim eſſe aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipſa plus valent, cùm ſe didiciſſe Judex putat: quod conſequi niſi argumentatione, aliaque omni fide rerum, non poſſumus. *Ibid.*

encore plus à toucher : mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de ſuccès, lorſqu'on aura inſtruit & convaincu les auditeurs ; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raiſonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un diſcours, une harangue, un ouvrage, ſe rendent ſur tout attentifs aux preuves & aux raiſons ; qu'ils les ſéparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient ſe laiſſer éblouir ; qu'ils les peſent & les conſidérent en elles-mêmes ; qu'ils examinent ſi elles ſont ſolides, ſi elles ſont au ſujet, & ſi elles ſont à leur place. Il faut que toute la ſuite, toute l'économie du diſcours ſoit bien préſente à leur eſprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils ſoient en état de rendre raiſon du deſſein de l'auteur, & de dire ſur chaque endroit : Ici il veut prouver telle choſe, & il la prouve par telles raiſons.

[a] PARMI les preuves il y en a de fortes & de convainquantes, ſur cha-

[a] Firmiſſimis argumentorum ſingulis inſtandum, infirmiora congreganda ſunt : quia illa per ſe fortiora non oportet circumſtantibus obſcurare, ut qualia ſunt appareant ; hæc imbecilla

cune deſquelles il faut inſiſter, & qu'il faut montrer ſéparément, de peur qu'elles ne ſoient obſcurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légéres, qu'il faut entaſſer enſemble; afin qu'elles ſe prêtent un mutuel ſecours, en ſuppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort ſenſible de ces derniéres. Il s'agiſſoit d'un homme accuſé d'avoir tué un de ſes proches pour recueillir ſa ſucceſſion : & voici les preuves qu'on en apportoit : *Hereditatem ſperabas, & magnam hereditatem; pauper eras, & tum maximè à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas ſciebas.* C'eſt-à-dire : » Vous eſpériez une ſuc» ceſſion, & une grande ſucceſſion : » vous étiez pauvre, & actuellement » preſſé par vos créanciers : vous aviez » offenſé celui qui vous avoit nommé » ſon héritier; & vous ſaviez qu'il de» voit changer ſon teſtament. [a] Ces preuves, conſidérées ſéparément, ſont

naturâ, mutuo auxilio ſuſtinentur. Itaque ſi non poſſunt valere quia magna ſunt, valebunt quia multa ſunt. *Quintil. lib. 5. c. 12.*

[a] Singula levia ſunt & communia, univerſa verò nocent, etiamſi non ut fulmine, tamen ut grandine. *Ibid.*

légéres & communes, mais jointes enſemble elles ne laiſſent pas de fraper, non comme la foudre qui renverſe, mais comme la grêle dont les coups redoublés ſe font ſentir.

Il faut éviter de trop inſiſter ſur des choſes qui ne le méritent pas : [a] car alors nos preuves, outre qu'elles ſont ennuieuſes, deviennent encore ſuſpectes par le ſoin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui ſemble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

Quintil. l. 5. c. 12. On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des eſprits; ou à la fin, pour y laiſſer une plus forte impreſſion; ou partie au commencement, partie à la fin, ſelon l'ordre de bataille que nous voions dans Homére; ou enfin s'il n'eſt pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles aillent toujours en augmentant. Cicéron ſemble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort, & jetter entre deux ce qu'on a de plus foible:

Iliad. l. 4. v. 297.

Cic. l. 2. de Orat. n. 314. & in Orat. n. 50.

a Nec tamen omnibus ſemper quæ invenerimus argumentis onerandus eſt judex: quia & tædium afferunt, & fidem detrahunt. *Ibid.*

mais

mais dans ſes Partitions Oratoires [a] il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ſes preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur ſage & prévoiant doit ſur cela conſulter la diſpoſition de ſes auditeurs, & ſe régler ſur leur goût. Quintilien auſſi ſans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être different ſelon l'exigence des matiéres que l'on traite, de ſorte pourtant que jamais le diſcours n'aille en déclinant, & ne finiſſe par de minces & de foibles raiſons, après qu'on en a emploié d'abord de fortes.

LA liaiſon des preuves entr'elles n'eſt pas une choſe indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du diſcours. Elle dépend de la juſteſſe & de la délicateſſe des tranſitions, [b] qui ſont comme un nœud dont on ſe ſert pour unir des parties & des propoſitions, qui ſouvent pa-

a Semperne ordinem collocandi, quem volumus, tenere poſſumus? Non ſanè. Nam auditorum autes moderantur oratori prudenti & provido, & quod reſpuunt immutandum eſt. *In Partition. Orat. n.* 15.

b Ita res diverſæ diſtantibus ex locis, quaſi invicem ignotæ non colliderentur, ſed aliqua ſocietate cum prioribus ac ſequentibus ſe copulaque tenebunt.... Ita ut corpus ſit, non membra... Ac videbitur non ſolùm compoſita oratio, ſed etiam continua. *Quintil. lib.* 7. c. 1.

roiſſent n'avoir aucun raport, qui ſont indépendantes & comme étrangéres à l'égard les unes des autres, & qui ſans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer enſemble. L'art de l'orateur conſiſte donc alors à ſavoir par de certains tours, & de certaines penſées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union ſi naturelle, qu'elles ſemblent faites les unes pour les autres, & que toutes enſemble elles forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour-d'Auvergne, qui a mélé ſon ſang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut enſuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'héréſie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs Correction, qui lui fournit une tranſition toute naturelle. » Mais que dis-je? Il ne faut pas

» l'en louer ici, il faut l'en plaindre. » Quelque glorieuſe que fût la ſource » dont il ſortoit, l'héréſie des derniers » tems l'avoit infectée.

IL Y A encore une obſervation plus importante. [a] Il ne ſuffit pas d'avoir trouvé des preuves ſolides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies enſemble : il faut ſavoir les développer, & leur donner une juſte étendue pour en faire ſentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage poſſible. C'eſt ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'eſt en cela que conſiſte principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur : & c'eſt en quoi Cicéron a ſur tout réuſſi. J'en raporterai un ſeul exemple, tiré de ſon plaidoier pour Milon.

A pluſieurs preuves, par leſquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le deſſein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonſtance du tems, & il demande s'il eſt vraiſemblable qu'à la veille preſque des aſſemblées du peuple Romain où ſe devoient donner les charges, Milon qui ſon-

a Quædam argumenta ponere ſatis non eſt, adjuvanda ſunt. *Quintil. l. 5. c. 12.*

geoit à demander le Conſulat, eût été aſſez imprudent pour aliéner de lui tous les eſprits par un ſi lâche aſſaſſinat. *Præſertim, Judices, cùm honoris ampliſſimi contentio & dies comitiorum ſubeſſet.* Cette réflexion eſt fort ſenſée: mais ſi l'orateur s'étoit contenté de la montrer ſimplement, ſans lui prêter le ſecours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une maniére merveilleuſe, en montrant comment dans une telle conjoncture on eſt circonſpect & attentif juſqu'au ſcrupule à ménager les bonnes graces & les ſuffrages des citoiens. » Je ſai, dit » Cicéron, juſqu'où va la timidité de » ceux qui briguent les charges, & » combien la demande du Conſulat » entraîne avec elle de ſoins & d'in» quiétudes. Nous craignons, non» ſeulement ce qu'on peut nous repro» cher ouvertement, mais ce qu'on » peut penſer de nous en ſecret & » dans le fond du cœur. Le moindre » bruit, la fable la plus vaine & la » moins fondée nous allarme & nous » déconcerte. Nous étudions avec in» quiétude les yeux, les regards, les » paroles de tout le monde. Car rien

Pro Mil. n. 42. & 43.

» n'eſt ſi délicat, ſi fragile, ſi incer-
» tain, ni ſi variable que la volonté
» des citoiens à l'égard de quiconque
» prétend aux charges publiques. Non
» ſeulement ils s'irritent & s'offen-
» ſent de la faute la plus légére : ils
» conçoivent même ſouvent de capri-
» cieux & d'injuſtes dégoûts pour les
» plus belles actions. *Quo quidem tem-*
pore (ſcio enim quàm timida ſit ambi-
tio, quantaque & quàm ſolicita cupidi-
tas Conſulatûs) omnia, non modò quæ
reprehendi palam, ſed etiam quæ obſcurè
cogitari poſſunt, timemus : rumorem,
fabulam fictam, falſam perhorreſcimus :
ora omnium atque oculos intuemur.
Nihil enim eſt tam molle, tam tene-
rum, tam aut fragile aut flexibile,
quàm voluntas erga nos ſenſuſque civium,
qui non modò improbitati iraſcuntur can-
didatorum, ſed etiam in rectè factis
ſæpe faſtidium. Eſt-il poſſible de mieux
peindre, d'un côté la bizare légéreté
du peuple, de l'autre les craintes &
les inquiétudes continuelles de ceux
qui briguoient ſes ſuffrages ? Il con-
clud ce raiſonnement d'une maniére
encore plus vive, en demandant s'il
y a la moindre vraiſemblance que
Milon, uniquement occupé depuis ſi

lontems de l'attente de ce grand jour, eût oſé ſe préſenter devant l'auguſte aſſemblée du peuple les mains encore fumantes du ſang de Clodius, & portant ſur ſon front & dans toute ſa contenance l'orgueilleux aveu de ſon crime. *Hunc diem igitur campi ſperatum atque exoptatum ſibi proponens Milo, cruentis manibus ſcelus & facinus præ ſe ferens & confitens, ad illa auguſta centuriarum auſpicia veniebat? Quàm hoc non credibile in hoc! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui ſe, interfecto Milone, regnaturum putaret!*

Il faut avouer que ce ſont ces ſortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlevent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pouſſer trop loin, & ſe défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ſes ſaillies, s'arrête mal à propos ſur des choſes étrangéres au ſujet, ou de peu de conſéquence, ou qui inſiſte trop lontems ſur les choſes mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roſcius, il fait de longues réflexions ſur le ſupplice des parricides, qui étoient

Pro Roſc. Amer 70-72.

enfermés tout vivans dans un ſac, & enſuite jettés dans la mer. [a] L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ſes applaudiſſemens. En effet il eſt difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. [b] Cependant Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long uſage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une eſpéce de maturité, reconnut dans la ſuite que ſi cet endroit avoit été ſi fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés ſolides & réelles, que dans l'eſpérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST comme je l'ai déja remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur propoſer un ſujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver ſur le champ ce qu'on

a Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum. *Cic. in Orat. n.* 170.

b Cùm ipſa oratio jam noſtra caneſceret, haberetque ſuam quandam maturitatem, & quaſi ſenectutem. *Brut. n.* 8.

Quæ nequaquam ſatis deferbuiſſe pòſt aliquando ſentire cœpimus .... Sunt enim omnia ſicut adoleſcentis, non tam re & maturitate, quàm ſpe & expectatione laudati. *Orat. n.* 107.

Illa pro Roſcio juvenilis redundantia. *Ibid. n.* 108.

peut dire ſur ce ſujet, en les interrogeant de vive voix, & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roſcius, pour qui Cicéron plaida, étoit accuſé d'avoir tué ſon pere, & l'accuſateur n'apportoit aucune preuve ſolide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accuſateur. Ils répondront ſans doute que pour donner quelque vraiſemblance à une telle accuſation, il faut que les preuves ſoient en grand nombre, bien convaincantes, & tout-à-fait inconteſtables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de ſon pere : montrer dans ſa vie précédente des déréglemens & des deſordres qui préparent à croire un tel crime : & quand tout cela ſeroit démontré, produire des preuves certaines d'un fait ſi incroiable, marquer le lieu, le tems, les témoins, les complices ; ſans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action ſi noire, qui ſuppoſe un monſtre qui a étouffé tous les ſentimens de la nature. On aura pris ſoin auparavant de leur raconter l'hiſtoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué, & que les Juges renvoié-

rent absous, persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours, en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres, livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les parricides, en faisant voir l'énormité de ce crime, montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes, & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron, qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron, & les harangues de Tite-Live, peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte, mais fort éloquente, & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la maniére dont il faut lire les au-

teurs, & celle dont ils doivent compoſer.

EXPLICATION d'une harangue de Tite-Live.

Tit. Liv. l. 23. n. 9.

JE SUPPOSE qu'on donne à un jeune homme pour matiére de compoſition le diſcours de Pacuvius à ſon fils Perolla. Voici quel en eſt le ſujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'oppoſition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de ſentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit ſon entrée. Cette journée ſe paſſa en joie & en feſtins. Deux freres, qui étoient les plus conſidérables de la ville, donnérent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius ſeuls de tous les Capouans furent admis à ce repas; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour ſon fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le paſſé à la priére de ſon pere. Après le repas Perolla conduiſit ſon pere dans un endroit écarté, & là tirant de deſſous ſa robe un poignard, il lui déclara le deſſein qu'il avoit formé de tuer An-

nibal, & de ſceller par ſon ſang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner ſon fils d'une ſi funeſte réſolution. Ce diſcours, dans de telles circonſtances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en ſoi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en préſente trois aſſez naturellement. Le premier ſe tire du danger où il s'expoſe en attaquant Annibal au milieu de ſes gardes. Le ſecond regarde le pere même, qui eſt réſolu de ſe mettre entre Annibal & ſon fils, & qu'il faudra par conſéquent percer le premier. Un troiſiéme ſe tire de ce que la religion a de plus ſacré, la foi des traités, l'hoſpitalité, la reconnoiſſance. Voila le premier pas qu'il faut faire en compoſant, qui eſt de trouver des preuves & des moiens: & c'eſt ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en eſt la premiére partie.

Après qu'on a trouvé des raiſons, on ſonge à l'ordre qu'il faut leur donner: & cet ordre demande, dans une harangue auſſi courte que celle-ci, qu'elles

aillent toujours en croiſſant, & que les plus fortes ſoient miſes à la fin. La religion n'eſt pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractére de celui dont il s'agit: c'eſt donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, ſon danger perſonnel, le touchent bien plus vivement: ce motif doit tenir la ſeconde place. Le reſpect & la tendreſſe pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, paſſent tout ce qu'on peut imaginer: c'eſt donc par où il faudra finir. Voila ce qui s'appelle en Rhétorique *Diſpoſition*, & qui en eſt la ſeconde partie.

Reſte l'*Elocution*, qui fournit les expreſſions & les tours, & qui par la varieté & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du diſcours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'EXORDE, eſt courte, mais vive & touchante. * *Per ego te, fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæſo-*

„ * Mon fils, je vous prie & vous conjure par „ tous les droits les plus „ ſacrés de la nature & „ du ſang, de ne point „ entreprendre de commettre ſous les yeux de „ votre pere une action „ également criminelle „ en elle-même, & funeſte par les ſuites qu'elle „ aura pour vous. „

ne, ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis. Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui eſt tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quæcumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette propoſition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui repréſente le crime & les ſuites funeſtes d'un tel meurtre, eſt comme l'abrégé de tout le diſcours. Il pouvoit dire ſimplement, *ne occidere Annibalem in conſpectu meo velis.* Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la religion. Il ſe ſubdiviſe en trois autres, qui ne ſont preſque que montrés, mais d'une maniére fort vive & fort éloquente, ſans qu'il y ait aucune circonſtance omiſe, ni aucun mot qui ne porte. 1. La foi des traités confirmée par le ſerment & les ſacrifices. 2. Les droits ſacrés & inviolables de l'hoſpitalité. 3. L'autorité d'un pere ſur ſon fils. * *Pauca hora ſunt, intra quæ jurantes quicquid deorum eſt, dextra dextras*

„ * Il n'y a que peu de „ momens que nous „ nous ſommes liés par „ les ſermens les plus ſolennels, que nous avons donné à Annibal les marques les plus ſaintes d'une ami-

jungentes, fidem obſtrinximus, ut ſacratas fide manus digreſſi ab colloquio extemplo in eum armaremus? Surgis ab hoſpitali menſa, ad quam tertius Campanorum adhibitus ab Annibale es, ut eam ipſam menſam cruentares hoſpitis ſanguine? Annibalem pater filio meo potui placare: filium Annibali non poſſum?

II. MOTIF. * *Sed ſit nihil ſanctiſ; non fides, non religio, non pietas: audeantur infanda, ſi non perniciem nobis cum ſcelere afferunt.* Ce n'eſt là qu'une tranſition : mais combien eſt-elle ornée ! Quelle juſteſſe & quelle élégance dans cette diſtribution, qui reprend en trois mots les trois parties du premier motif ! *fides*, pour le traité : *religio*,

„ tié inviolable : & ſor-
„ tis à peine de cet en-
„ tretien, nous arme-
„ rions contre lui cette
„ même main, que nous
„ lui avons préſentée
„ pour gage de notre fi-
„ délité ! Cette table, où
„ préſident les dieux ven-
„ geurs des droits de
„ l'hoſpitalité, où vous
„ avez été admis par une
„ faveur que deux ſeuls
„ Campaniens partagent
„ avec vous, vous ne la
„ quittez cette table ſa-
„ crée que pour la ſouil-
„ ler un moment après
„ du ſang de votre hôte ?

Hélas ! après avoir ob- “
tenu d'Annibal la grâ- “
ce de mon fils, ſeroit-il “
bien poſſible que je ne “
puſſe obtenir de mon “
fils celle d'Annibal ? “

* Mais ne reſpectons “
rien, j'y conſens, de “
tout ce qu'il y a de “
plus ſacré entre les “
hommes : violons tout “
enſemble la foi, la re- “
ligion, la piété : ren- “
dons nous coupables “
de l'action du monde “
la plus noire ſi notre “
perte ne ſe trouve pas “
ici infailliblement join- “
te avec le crime. “

pour l'hoſpitalité : *pietas*, pour le reſpect qu'un fils doit à ſon pere. *Audeantur infanda, ſi non perniciem nobis cum ſcelere afferunt.* Cette penſée eſt fort belle, & conduit naturellement du premier motif au ſecond.

* *Unus aggreſſurus es Annibalem ? Quid illa turba tot liberorum ſervorumque ? Quid in unum intenti omnium oculi ? Quid tot dextræ ? Torpeſcent-ne in amentia illa ? Vultum ipſius Annibalis, quem armati exercitus ſuſtinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu ſuſtinebis ?* Quelle foule de penſées, de figures, d'images ! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, ſans s'expoſer à un danger certain de mourir. Quelle admirable oppoſition entre des armées entiéres qui ne peuvent ſoutenir le viſage d'Annibal, le peuple Romain même que ſes regards

„* Seul vous prétendez attaquer Annibal ? „ Mais quoi ! Cette foule d'hommes libres & „ d'eſclaves qui l'environnent ; tous ces yeux „ attachés ſur lui pour „ veiller ſans ceſſe à ſa „ ſureté ; tant de bras „ toujours prêts à s'employer à ſa défenſe : „ eſperez vous qu'ils demeurent glacés & immobiles au moment „ que vous vous porterez à cet excès de fureur ? Soutiendrez-vous „ le regard d'Annibal, ce „ regard redoutable, que „ ne peuvent ſoutenir les „ armées entiéres, & qui „ fait trembler le peuple „ Romain ?

ſont trembler, & un foible particulier ! *tu.*

III. MOTIF. * *Et, alia auxilia deſint, me ipſum ferire, corpus meum opponentem pro corpore Annibalis ſuſtinebis? Atqui per meum pectus petendus ille tibi transfigendusque eſt.*

Je n'admire pas moins la ſimplicité & la briéveté de ce dernier motif, que la vivacité du précédent. Un jeune homme ſeroit bien tenté d'ajouter ici quelques penſées, & d'étendre cet endroit: Pourrez-vous tremper vos mains dans le ſang d'un pere? arracher la vie à celui de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un maître comme Tite-Live ſent bien qu'il ne faut que montrer un tel motif, & que vouloir l'amplifier, c'eſt l'affoiblir.

PERORAISON. ** *Deterreri hic ſine te potiùs, quàm illic vinci. Valeant preces apud te meæ, ſicut pro te hodie valuerunt.*

„ * Et quand même „ tout autre ſecours lui „ manqueroit, aurez- „ vous le courage de me „ frapper moi-même lorſ- „ que je le couvrirai de „ mon corps, & que je „ me préſenterai entre „ lui & vos coups? car „ je vous le déclare, ce „ n'eſt qu'en me perçant „ le flanc que vous pou- „ vez aller juſqu'à lui. „

** Laiſſez-vous flé- „ chir en ce moment „ plutôt que de vouloir „ périr dans une entre- „ priſe ſi mal concertée. „ Souffrez que mes prié- „ res aient ſur vous quel- „ que pouvoir, après „ qu'elles ont été au- „ jourd'hui ſi puiſſantes „ en votre faveur. „

Juſqu'ici Pacuvius avoit emploié les figures les plus vives & les plus preſſantes : tout étoit animé & plein de feu : ſes yeux, ſon viſage, ſes mains en diſoient ſans doute encore plus que ſa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il prend un ton plus tranquille, & finit par les priéres, qui dans la bouche d'un pere ſont plus fortes que toutes les raiſons. Auſſi le fils ne put-il tenir contre cette derniére attaque. Les larmes, qui commencérent à couler de ſes yeux, firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baiſers du pere, qui le tint lontems tendrement embraſſé, & ſes priéres redoublées avec inſtance, achevérent de le perſuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens, medium complectitur, atque oſculo hærens, non ante precibus abſtitit, quàm pervicit ut gladium poneret, fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II.

Des Penſées.

PENSE'E eſt un mot fort vague & fort général, qui a pluſieurs ſignifications bien différentes, auſſi bien que le mot latin *ſententia*. On voit aſſez que ce que nous examinons ici ſont les penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſ-

prit, & qui en ſont une des principales beautés.

C'eſt ici proprement ce qui fait le fonds, & comme le corps du diſcours: [a] car l'élocution n'en eſt que le vétement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, ſi ſouvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, [b] que les mots ne ſont que pour les choſes: qu'ils ne ſont deſtinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos penſées: [c] que les expreſſions les plus choiſies & les plus brillantes, ſi elles ſont dépourvûes de ſens, ne doivent être regardées que comme un ſon vuide & mépriſable, qui n'a rien que de ridicule & d'inſenſé. Qu'au contraire il faut faire cas des penſées & des raiſons ſolides, quoique deſtituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque maniére qu'elle ſe montre, eſt tou-

a Quorumdam elocutio res ipſas effeminat; quæ illo verborum habitu veſtiuntur. *Quintil. Proœm. l.* 8.

b Sit cura elocutionis quàm maxima, dum ſciamus tamen nihil verborum cauſâ eſſe faciendum, cùm verba ipſa rerum gratiâ ſint reperta. *Quintil. Proœm. l.* 8.

Quibus (verbis) ſolum à natura ſit officium attributum, ſervire ſenſibus. *Quintil l.* 12. *c.* 10.

c Quid eſt tam furioſum quàm verborum vel optimorum atque ornatiſſimorum ſonitus inanis, nulla ſubjecta ſententia nec ſcientia. 1. *de Orat. n.* 51.

jours eſtimable : en un mot que [a] l'orateur peut donner quelque ſoin aux mots, mais qu'il doit ſa principale attention aux choſes.

On fera remarquer auſſi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les penſées dont ils embelliſſent leur diſcours ſont ſimples, naturelles, intelligibles : qu'elles ne ſont point affectées ni recherchées, & comme amenées par force, pour faire montre d'eſprit, mais qu'elles naiſſent toujours du fonds même de la matiére qui y eſt traitée, dont elles paroiſſent ſi inſéparables, qu'on ne voit pas comment les choſes auroient pu ſe dire autrement, & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même maniére. Un exemple rendra ces obſervations plus ſenſibles.

COMBAT DES HORACES & des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat eſt, ſans conteſtation, un des plus beaux endroits de Tite-Live, & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des penſées naturelles & ingénieuſes. Pour en bien connoitre l'art & la délicateſſe, *Lib. 1. n. 1*

[a] Curam ergo verborum, rerum volo eſſe ſollicitudinem. *Quintil. Præam. l. 8.*

il ne faut que la réduire à un récit tout ſimple, en n'omettant aucune des circonſtances eſſentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux diſtinguer, & pour les pouvoir enſuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

1. *Fœdere icto trigemini, ſicut convenerat,*
2. *arma capiunt. Statim in medium inter*
3. *duas acies procedunt. Conſederant utrinque pro caſtris duo exercitus, in hoc ſpe-*
4. *ctaculum totis animis intenti. Datur ſignum, inſeſtiſque armis terni juvenes*
5. *concurrunt. Cùm aliquandiu inter ſe æquis viribus pugnaſſent, duo Romani, ſuper alium alius, vulneratis tribus*
6. *Albanis, expirantes corruerunt. Illi ſuperſtitem Romanum circumſiſtunt. Fortè is integer fuit. Ergo, ut ſegregaret pugnam eorum, capeſſit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affe-*
7. *ctum corpus ſineret. Jam aliquantum ſpatii ex eo loco, ubi pugnatum eſt, aufugerat, cùm reſpiciens videt magnis intervallis ſequentes: unum haud procul ab ſeſe abeſſe; in eum magno impetu*
8. *redit, eumque interficit. Mox properat ad ſecundum, eumque pariter neci dat.*

Jam æquato marte ſinguli ſupererant, 9.
numero pares, ſed longè viribus diverſi. Romanus exultans, DUOS *inquit,* 10.
FRATRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Tum gladium ſuperne illius jugulo defigit: jacentem ſpoliat. Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt. Inde ex* 11.
utraque parte ſuos ſepeliunt. 12.

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de penſées & d'images qui intéreſſent & qui frapent vivement le lecteur, & lui rendent cette action ſi préſente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ſes propres yeux, en quoi conſiſte la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que conſulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a du ſe paſſer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonſtance avec des couleurs ſi vives, mais ſi naturelles, qu'on s'imagine aſſiſter à ce combat. C'eſt ce que Tite-Live fait d'une maniére merveilleuſe.

Fœdere icto trigemini, ſicut convenerat, arma capiunt. Cùm ſui utroſque ad- 1. 2.

„ 1. Le traité conclu, les trois freres de côté & „ d'autre prennent les armes comme on en étoit convenu. „

„ 2. Pendant que cha- „

hortarentur, Deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu ſit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces & ſuopte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les ſiens, & leur repréſentât que la patrie entiére étoit attentive à leur combat. Cette penſée eſt fort belle, mais le devient bien plus par la maniére dont elle eſt tournée. Une exhortation plus longue ſeroit froide & languiſſante. En liſant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3. *Conſederant utrinque pro caſtris duo exercitus, periculi magis præſentis quàm*

„que parti exhorte les „ſiens à bien faire leur „devoir, en leur repré„ſentant que les dieux, „la patrie, leurs peres & „leurs meres, tout ce „qu'il y avoit de ci„toiens dans la ville & „dans l'armée, ont les „yeux attachés ſur leurs „armes & ſur leurs bras; „ces généreux Athletes, „pleins de courage par „eux-mêmes, & animés „encore par de ſi puiſ„ſantes exhortations, s'avancent au milieu des deux armées.“

3. Elles étoient rangées de côté & d'autre autour du champ de bataille, exemte à la vérité du péril préſent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agiſſoit de ſavoir lequel des deux peuples commanderoit à l'autre, & que la valeur d'un ſi petit nombre de combattans alloit décider de leur ſort. Occupés

cura expertes : quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti ſuſpenſique in minimè gratum ſpectaculum animo intenduntur. Rien ne convenoit mieux ici que cette penſée, *periculi magis præſentis quàm cura expertes :* & Tite-Live en apporte auſſitôt la raiſon. Quelle image ces deux mots, *erecti ſuſpenſique*, peignent à l'eſprit !

Datur ſignum ; infeſtiſque armis, velut 4. *acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec bis, nec illis periculum ſuum, publicum imperium ſervitiumque obverſatur animo, futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipſi feciſſent. Ut primo ſtatim concurſu in-*

„ de ces penſées, & dans „ l'attente inquiette de „ ce qui alloit arriver, „ ils donnent donc toute „ leur attention à un „ ſpectacle qui ne pou- „ voit pas ne les point „ allarmer.

„ 4. On donne le „ ſignal : & ces braves „ heros, marchent trois „ à trois les uns con- „ tre les autres, por- „ tant en eux ſix le „ courage de deux gran- „ des armées. Inſenſibles „ de part & d'autre à „ leur propre péril, ils „ n'ont devant les yeux que la ſervitude ou la liberté de leur patrie, dont le ſort déſormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, & qu'on vit briller leurs épées, les ſpectateurs ſaiſis de crainte & d'allarme, ſans que l'eſperance panchât encore de part ou d'autre, reſtérent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'uſage de la voix & de la reſpiration.

crepuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit ; & neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entiéres, & en avoient le courage: insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur, & de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat ? Ici les expressions sont toutes poétiques; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobrieté, étoient appellées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaler par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurérent sans espérance, mais non sans inquiétude.

tude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui reſtoit ſeul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de ſon péril. N'étoit-ce pas là la véritable diſpoſition des deux armées après la chute des deux Romains; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'eſt-il pas copié d'après nature?

Conſertis deinde manibus, cùm jam 5. *non motus tantùm corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, ſed vulnera quoque & ſanguis ſpectaculo eſſent; duo Romani ſuper alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum caſum cùm conclamaſſet gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam ſpes tota, nondum tamen cura deſeruerat, exanimes vice unius quem tres Curiatii circumſteterant.*

Je raporterai le reſte de ce récit ſans preſque y faire aucune réflexion,

„ 5. Enſuite, lorſqu'en „ étant venus aux mains, „ ce ne fut plus ſeule- „ ment le mouvement „ des bras & l'agitation „ des armes qui ſervirent „ de ſpectacle, mais qu'on „ aperçut des bleſſures, „ & qu'on vit couler le „ ſang, deux Romains „ tombérent morts aux „ piés des Albains, qui „ tous trois avoient été bleſſés. A leur chute, " l'armée ennemie pouſſa " de grands cris de joie, " pendant que de l'au- " tre côté les légions Ro- " maines demeurérent " ſans eſpérance, mais " non ſans inquiétude, " tremblant pour le Ro- " main qui étoit reſté " ſeul, & que les trois " Albains avoient entou- " ré. "

pour éviter une ennuieuſe longueur. Je dois ſeulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, auſſi bien que de l'hiſtoire en général, ſelon la judicieuſe remarque de [a] Cicéron, c'eſt la merveilleuſe variété qui y régne par tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'eſpérance, de joie, de déſeſpoir, de douleur, cauſés par des changemens ſubits & des viciſſitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable ſurpriſe, qui tiennent juſqu'à la fin l'eſprit du lecteur comme en ſuſpens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaiſir incroiable, ſur tout quand le récit ſe termine par un événement intéreſſant & ſingulier. Il ſera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui ſuit.

6. *Fortè is integer fuit; ut univerſis ſolus nequaquam par, ſic adversùs ſingulos*

a Multam caſus noſtri tibi varietatem in ſcribendo ſuppeditabunt, plenam cujuſdam voluptatis, quæ vehemen ter animos hominum in legendo ſcripto retinere poſſit. Nihil eſt enim aptius ad delectationem lectoris, quàm temporum varietates fortunæque viciſſitudines..... Ancipites variique caſus habent admirationem, expectationem, lætitiam, moleſtiam, ſpem, timorem. Si vero exitu notabili concluduntur, explent animus jucundiſſimæ lectionis voluptate. *Cic. Ep.* 12. *l.* 5. *ad famil.*

6. Heureuſement il étoit ſans bleſſure; ainſi trop foible contre tous

ferox. Ergo, ut ſegregaret pugnam eorum, capeſſit fugam, ita ratus ſecuturos, ut quemque vulnere affectum corpus ſineret.

Jam aliquantum ſpatii ex eo loco, ubi 7. *pugnatum eſt, aufugerat, cùm reſpiciens videt magnis intervallis ſequentes: unum haud procul ab ſeſe abeſſe. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatiis ut opem ferant fratri, jam Horatius cæſo hoſte victor ſecundam pugnam petebat.*

Tum clamore, qualis ex inſperato fa- 8. *ventium ſolet, Romani adjuvant militem ſuum: & ille defungi prælio feſtinat. Priùs itaque quàm alter, qui nec procul aberat, conſequi poſſet, & alterum Curiatium conficit.*

„enſemble, mais plus „fort que chacun d'eux, „il uſe d'un ſtratagéme „qui lui réuſſit. Pour di„viſer ſes ennemis, il „prend la fuite, perſuadé „qu'ils le ſuivroient plus „ou moins vîte, ſelon „qu'il leur reſtoit plus „ou moins de force.

„7. Déja il étoit aſſez „loin de l'endroit où „l'on avoit combattu, „lorſque tournant la tête „il voit les Curiaces à „une aſſez grande di„ſtance les uns des au„tres, & l'un d'eux tout „proche de lui. Il re-

vient ſur celui-ci de toute ſa force: & tandis que l'armée d'Albe crie à ſes freres de le ſecourir, déja Horace, vainqueur de ce premier ennemi, court à une ſeconde victoire.

8. Alors les Romains animent leur guerrier par des cris, tels que le mouvement ſubit d'une joie inſpérée en fait pouſſer, & lui de ſon côté ſe hâte de mettre fin au ſecond combat. Avant donc que l'autre qui n'étoit pas fort éloigné, eût pu

9. *Jamque æquato marte ſinguli ſupererant, ſed nec ſpe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant : alter, feſſum vulnere, feſſum curſu trahens corpus, victuſque fratrum ante ſe ſtrage, victori objicitur hoſti. Nec illud prælium fuit.*

Quelle beauté d'expreſſions & de penſées ! Quelle vivacité d'images & de deſcriptions !

10. *Romanus exultans*, DUOS, *inquit*, FRATRUM MANIBUS DEDI : TERTIUM CAUSÆ BELLI HUJUS-CE, UT ROMANUS ALBANO IMPERET, DABO. *Malè ſuſtinenti arma, gladium ſupernè jugulo defigit : jacentem ſpoliat.*

„ l'atteindre, il couche „ ſon ennemi par terre. „ 9. Il ne reſte ni plus „ de chaque côté qu'un „ combattant : mais ſi le „ nombre étoit égal, les „ forces & l'eſpérance ne „ l'étoient pas. Le Ro- „ main ſans bleſſure, & „ fier d'une double vi- „ ctoire, marche plein de „ confiance à ce troiſié- „ me combat. L'autre au „ contraire, affoibli par „ le ſang qu'il a perdu, „ & épuiſé par la cour- „ ſe, le traîne à peine, „ & déja vaincu par la „ mort de ſes freres, comme une victime ſans défenſe, préſente la gorge à ſon vain- queur. Auſſi ne fut-ce point un combat.

10. Horace, triomphant déja par avance : J'ai immolé, dit-il, les deux premiers aux manes de mes freres, j'immolerai le troiſié- me à ma patrie, afin que Rome devienne maîtreſſe d'Albe, & lui faſſe la loi. A peine Curiace pouvoit-il ſoutenir ſes armes : il lui enfonce ſon épée dans la gorge, & enſuite le dépouille.

Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat. 11.

Ad sepulturam inde suorum nequaquam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienæ facti. 12.

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

„ 11. Les Romains reçoivent Horace dans „ leur camp avec une „ joie & une reconnoissance d'autant plus vives, qu'ils avoient été „ plus près du danger.

„ 12. Après cela, chaque parti songe à ensevelir „ les siens, mais avec des „ dispositions bien différentes, les Romains étant „ devenus maîtres de leurs „ ennemis, & les Albains „ se voiant soumis à une „ domination étrangére. „

DIFFERENTES REFLEXIONS *ſur les penſées.*

I. LA VERITE' eſt la premiére qualité, & comme le fondement des penſées. Les plus belles ſont vicieuſes, ou plutôt celles qui paſſent pour belles, & qui ſemblent l'être, ne le ſont pas en effet, ſi ce fonds leur manque. *page* 9.

Les penſées ſont les images des choſes, comme les paroles ſont les images des penſées: & penſer, à parler en général, c'eſt former en ſoi la peinture d'un objet ou ſpirituel ou ſenſible. Or les images & les peintures ne ſont véritables, qu'autant qu'elles ſont reſſemblantes. Ainſi une penſée eſt vraie, lorſqu'elle repréſente les choſes fidélement; & elle eſt fauſſe, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne ſont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité qui eſt indiviſible ailleurs, ne l'eſt pas ici. Les penſées ſont plus ou moins vraies, ſelon qu'elles ſont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entiére fait ce que nous appellons la juſteſſe de la penſée. C'eſt-à-dire, que comme les

habits ſont juſtes quand ils viennent bien au corps, & qu'ils ſont tout à fait proportionnés à la perſonne qui les porte; les penſées ſont juſtes auſſi, quand elles conviennent parfaitement aux choſes qu'elles repréſentent: de ſorte qu'une penſée juſte eſt, à parler proprement, une penſée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page* 41.

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine ſur Didon, qui a été traduite ſi heureuſement en notre langue. Pour la bien entendre il faut ſuppoſer ce que raconte l'hiſtoire, que Didon ſe ſauva en Afrique avec toutes ſes richeſſes après que Sichée eut été tué; & ce que feint la poéſie, qu'elle ſe tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido, nulli bene nupta marito: *Auſon.*
Hoc pereunte, fugis; hoc fugiente, peris.

Pauvre Didon, où t'a * réduite
De tes maris le triſte ſort?
L'un, en mourant, cauſe ta fuite:
L'autre, en fuiant, cauſe ta mort.

* *On a remarqué ici une faute contre la langue, qui demande* réduit *au maſculin parce que le nominatif eſt après le verbe.*

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours ſi juſtes ſoient eſſentiels à la juſteſſe. Elle ne demande pas toujours

tant de ſymétrie, ni tant de jeu : il ſuffit que la penſée ſoit vraie dans toute ſon étendue, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. *pages* 41. 42.

Plutarque, qui étoit un eſprit ſolide, condanne la penſée fameuſe d'un hiſtorien ſur l'incendie du temple d'Ephéſe: *Qu'il ne faloit pas s'étonner que ce temple magnifique conſacré à Diane eût été bruſé la nuit même qu'Alexandre vint au monde : parce que la déeſſe aiant voulu aſſiſter aux couches d'Olympias, fut ſi occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il eſt ſurprenant que [a] Cicéron trouve cette penſée jolie, lui qui penſe & juge toujours ſainement. Mais il eſt encore plus ſurprenant que Plutarque, ce cenſeur ſi auſtére, ait oublié ſa ſévérité, en ajoutant que la réflexion de l'hiſtorien eſt ſi froide, qu'elle ſuffiſoit pour éteindre l'incendie. *pages* 49. *&* 50.

Quintilien ſe moque avec raiſon de quelques Orateurs qui diſoient comme quelque choſe de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur*

a Concinnè, ut multa, Timæus; qui cùm in hiſtoria dixiſſet, qua nocte natus Alexander eſſet, eadem Dianæ Epheſiæ templum deflagraviſſe: adjunxit, minimè id eſſe mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adeſſe voluiſſet, abfuiſſet domo. *De nat. deor. l. 2. n. 69.*

source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant. ([a] Ces comparaisons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.) *page* 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : & pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes : *Sententia Crassi tam integra, tam vera, tam nova.* C'est-à-dire, qu'outre la vérité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frape & qui le surprenne... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément,

De orat. lib. 2. n. 188.

[a] Quorum utrumque in iis est, quæ me juvene ubique cantari solebant : Magnorum fluminum navigabiles fontes sunt : & generosioris arboris statim planta cum fructu est. *Quintil. l. 8. c. 4.*

& même de la délicateſſe dans les maiſons bien bâties : & c'eſt auſſi ce que je voudrois dans les penſées dont nous parlons. La vérité, qui plaît tant ailleurs ſans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'eſt quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choſes. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne perſonne. Voila une penſée fort vraie : mais c'eſt une penſée bien ſimple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la maniére qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainſi, comme vous ſavez :

Pallida mors æquo pulſat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. *Carm. lib.* 1. *Od.* 4.

» La mort renverſe également les pa-
» lais des Rois, & les cabanes des pau-
» vres. Le ſecond prend un autre tour.

Le pauvre en ſa cabane où le chaume le couvre
Eſt ſujet à ſes loix,
Et la Garde qui veille aux barriéres du Louvre

N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poéte latin eſt plus figuré, & plus vif ; celui du poéte françois eſt plus naturel & plus fin ; il y a de la nobleſſe dans l'un & dans l'autre. *pages* 75. 78. 79.

1. (Ce qui releve ſur tout un diſcours,) ce ſont les penſées qui ont de l'élévation, & qui ne repréſentent à l'eſprit que de grandes choſes. La ſublimité, la grandeur dans une penſée, eſt juſtement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la penſée convienne au ſujet. Car c'eſt une régle générale, qu'il faut penſer ſelon la matiére qu'on traite ; & rien n'eſt moins raiſonnable [b] que d'avoir des penſées ſublimes dans un petit ſujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit preſque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand ſujet qui en demanderoit de ſublimes. *page* 80.

[c] *Vous n'avez reçu rien de plus grand*

a Non ad perſuaſionem, ſed ad ſtuporem rapiunt grandia. *Long. de ſublim. ſect.* 1.

b A ſermone tenui ſublime diſcordat, ſitque curruptum, quia in plano tumet. *Q. l.* 8. *c.* 3.

c Nihil habet nec fortuna tua majus, quàm ut poſſis, nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quàm plurimos. *Orat. pro Lig. n.* 38.

de la fortune, que le pouvoir de conſerver la vie à une infinité de perſonnes; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'eſt à Céſar que parle ainſi l'Orateur Romain; & voici comme un hiſtorien parle de ce dernier : [a] *Il n'a dû ſon élévation qu'à lui-même; & ſon grand génie a empêché que les nations vaincues n'euſſent par l'eſprit autant d'avantage ſur les Romains, que les Romains en avoient ſur elles par la valeur.* Mais le vieux Séneque dit quelque choſe de plus magnifique, en diſant que [b] *Cicéron eſt le ſeul eſprit qu'ait eu le peuple Romain égal à ſon empire.* pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de Céſar, [c] en diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'oppoſer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans; que quand les montagnes les plus hautes ſeroient applanies, quand les fleuves les plus profonds ſeroient à ſec,

a Omnia incrementa ſua ſibi debuit : vir ingenio maximus, qui effecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Velleius. Paterc. lib.* 2

b illud ingenium quod ſolum populus Romanus par imperio ſuo habuit. *Controv. lib.* 1.

c Perfecit ille, ut, ſi montes reſediſſent, amnes exaruiſſent, non naturæ præſidio, ſed victoria ſua rebuſque geſtis Italiam munitam haberemus. *Contra Piſ. n.* 82.

l'Italie n'auroit rien à craindre ; & que les belles actions, les victoires de Céſar la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *page* 87.

Pompée aiant défait Tigrane roi d'Arménie, ne le ſouffrit pas lontems à ſes piés, & lui remit ſa couronne ſur la tête.[a] *Il le rétablit en ſa premiére fortune*, dit un hiſtorien, *jugeant qu'il étoit auſſi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* page 88.

L'Oraiſon funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Ducheſſe d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Boſſuet,) ſont pleines de ces penſées qu'Hermogéne nomme majeſtueuſes.

» Son grand cœur a ſurpaſſé ſa naiſ-
» ſance : toute autre place qu'un trône
» eût été indigne d'elle.

» Douce, familiére, agréable autant
» que ferme & vigoureuſe, elle ſavoit
» perſuader & convaincre auſſi bien
» que commander, & faire valoir la
» raiſon non moins que l'autorité.

» Malgré les mauvais ſuccès de ſes

a In priſtinum fortunæ habitum reſtituit, atque pulchrum eſſe judicans, & vincere reges, & facere. *Val. Max. libr.* 5. *c.* 1.

» armes infortunées, (*C'eſt de Charles*
» *I. roi d'Angleterre dont parle l'auteur*)
» ſi on a pu le vaincre, on n'a pas pu
» le forcer; & comme il n'a jamais refu-
» ſé ce qui étoit raiſonnable étant vain-
» queur, il a toujours rejetté ce qui étoit
» foible & injuſte étant captif. *p.* 105.

Ces ſortes de penſées portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos paſſions, & nous laiſſent l'éguillon dans l'ame.

2. Voila donc une premiére eſpece de penſées, qui ne gagnent pas ſeulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la ſeconde eſpece ſont les agréables, qui ſurprennent & qui frapent quelquefois autant que les nobles & les ſublimes; maīs qui font par l'agrément ce que font les autres par la nobleſſe & par la ſublimité..... Les penſées ſublimes ſont auſſi agréables, mais ce n'eſt pas l'agrément qui en fait le caractére. Elles plaiſent, parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'eſprit; au lieu que celles-ci ne plaiſent que parce qu'elles ſont agréables. Ce qu'il y a de charmant

en elles, eſt comme en certaines peintures, quelque choſe de doux, de tendre, & de gracieux. C'eſt en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne conſiſte pas dans ce que nous appellons plaiſant, mais dans je ne ſai quelle grace qu'on ne ſauroit définir en général, & dont il y a plus d'une ſorte. *p.* 131. *&* 132. *Satyr.* 1. *lib.* 2.

Les comparaiſons tirées des ſujets fleuris & délicieux ſont des penſées agréables, de même que celles qu'on tire des grands ſujets ſont des penſées nobles. » Il me paroit, dit Coſtar, » que c'eſt un grand avantage d'être » porté au bien ſans nulle peine ; & il » me ſemble que c'eſt un ruiſſeau tran- » quille, qui ſuivant ſa pente naturel- » le, coule ſans obſtacle entre deux » rives fleuries. Je trouve au contraire » que ces gens vertueux par raiſon, » qui font quelquefois de plus belles » choſes que les autres, ſont de ces jets- » d'eau où l'art fait violence à la natu- » re, & qui après avoir jailli juſques » au ciel, s'arrêtent bien ſouvent par » le moindre obſtacle. « C'eſt encore penſer joliment que de dire, avec Balzac d'une petite riviére : « Cette » belle eau aime tellement ce pays,

» qu'elle ſe diviſe en mille branches,
» & fait une infinité d'îles & de tours
» afin de s'y amuſer davantage. *p.* 137.
138.

Les fictions ingénieuſes ne font point un moins bel effet en proſe qu'en vers. Ce ſont pour l'eſprit autant de ſpectacles divertiſſans, qui ne manquent point de plaire aux perſonnes éclairées... Pline le jeune exhortant par ſon exemple Corneille Tacite à étudier juſques dans la chaſſe, lui dit [a] que l'exercice du corps réveille l'eſprit : que les bois, la ſolitude, le ſilence même qu'on garde en certaines chaſſes aident fort à bien penſer : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voila une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord [b] qu'à une chaſſe où l'on prit trois ſangliers dans

a Mirum eſt ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique ſylvæ, & ſolitudo, ipſumque illud ſilentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta ſunt... Experiens non Dianam magis in montibus quàm Minervam inerrare. *lib.* 1. *ep.* 6.

b Ad retia ſedebam: erant in proximo non venabulum aut lancea, ſed ſtylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, ſi manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

les toiles, il étoit aſſis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, révant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'eſprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il raportât au moins ſes tablettes pleines. Cela eſt penſé joliment: mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve eſt comme Diane hôteſſe des bois, qu'on la trouve dans les vallons & ſur les montagnes. *pages* 139. 140.

L'agrément nait d'ordinaire de l'oppoſition ſur tout dans les penſées doubles qui ont deux ſens, & comme deux faces: car cette figure, qui ſemble nier ce qu'elle établit, & qui ſe contredit en apparence, eſt très élégante. Sophocle dit que les préſens des ennemis ne ſont pas des préſens, & qu'une mere inhumaine n'eſt pas mere. Séneque, [a] qu'une grande fortune eſt une grande ſervitude: Tacite, [b] qu'on fait quelquefois toutes ſortes de baſſeſſes & d'actions ſerviles pour regner. [c] Horace parle d'une folle ſa-

a Magna ſervitus eſt magna fortuna. *de Conſol. ad Polyb.*

b Omnia ſerviliter pro dominatione. *Hiſt. lib.* 1.

c Inſanientis dum ſapientiæ conſultus erro ... Strenua nos exercet inertia ... Rerum concordia diſcors. *Horat.*

geſſe, d'une pareſſe empreſſée, & d'une concorde diſcordante. Quelqu'un a dit, que les Rois ſont eſclaves ſur le trône; que le corps & l'ame ſont deux ennemis qui ne ſe peuvent quitter, & deux amis qui ne ſe peuvent ſouffrir. Selon Voiture, le ſecret pour avoir de la ſanté & de la gaieté, eſt que le corps ſoit agité, & que l'eſprit ſe repoſe. Le même dit, en parlant d'une perſonne de qualité qui avoit de l'eſprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce: Je ne me trouve jamais ſi glorieux que quand je reçois de ſes lettres, ni ſi humble que lorſque j'y veux répondre. *page* 146.

Cependant il ne faut pas croire qu'une penſée ne puiſſe être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu: la ſeule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle conſiſte cette naïveté dans je ne ſai quel air ſimple & ingénu, mais ſpirituel & raiſonnable, tel qu'eſt celui d'un villageois de bon ſens, ou d'un enfant qui a de l'eſprit. *page* 150.

3. Il y a une troiſiéme eſpece de penſées, qui avec de l'agrément ont de la délicateſſe, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le

prix, vient de ce qu'elles ſont délicates... On peut dire qu'une penſée délicate eſt la plus fine production, & comme la fleur de l'eſprit.... Il faut à mon avis, raiſonner de la délicateſſe des penſées qui entrent dans les ouvrages d'eſprit, par raport a celle des ouvrages naturels. [a] Les plus délicats ſont ceux où la nature prend plaiſir à travailler en petit, & dont la matiére preſque imperceptible fait qu'on doute ſi elle a deſſein de montrer ou de cacher ſon adreſſe. Tel eſt un inſecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins ſous la vûe, ſelon l'auteur de l'hiſtoire naturelle. *page* 158. *&* 160.

Diſons par analogie qu'une penſée où il y a de la délicateſſe a cela de propre, qu'elle eſt renfermée en peu de paroles, & que le ſens qu'elle contient n'eſt pas ſi viſible ni ſi marqué. [b] Il ſemble d'abord qu'elle le cache en

a Rerum natura nuſquam magis, quàm in minimis, tota. *Plin. lib.* 11. *c.* 2.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas, multis nulla ſui parte mirabilior. *Idem. l.* 37. *Præam.*

b Auditoribus grata ſunt hæc, quæ cùm intellexerint, acumine ſuo delectantur, & gaudent, non quaſi audiverint, ſed quaſi invenerint. *Quintil. l.* 8. *c.* 2.

partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laiſſe ſeulement entrevoir, pour nous donner le plaiſir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'eſprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & emploier même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microſcopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux perſonnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le ſens d'une penſée délicate. Ce petit myſtére eſt comme l'ame de la délicateſſe des penſées : en ſorte que celles qui n'ont rien de myſtérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui ſe montrent toutes entiéres à la premiére vûe, ne ſont pas délicates proprement, quelque ſpirituelles qu'elles ſoient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicateſſe ajoute je ne ſai quoi au ſublime & à l'agréable. Des exemples rendront la choſe plus claire. *pages* 160. 161.

Pline le Panégyriſte dit à ſon Prince, qui avoit refuſé lontems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : [a] *Vous êtes le ſeul à qui il eſt ar-*

a Soli omnium contigit tibi, ut pater patriæ eſſes, antequam fieres.

vivé d'être Pere de la patrie, avant que de le devenir. page 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ſes inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoia des blés en abondance au ſecours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre. [a] *Le Nil*, dit Pline, *n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* page 163.

Le même auteur dit ſur l'entrée de Trajan dans Rome : [b] *Les uns publioient après vous avoir vû, qu'ils avoient aſſez vécu; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* page 165.

Il y a beaucoup de délicateſſe dans la réflexion de Virgile ſur l'imprudence ou la foibleſſe d'Orphée, qui en ramenant ſa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment : [c] *Folie pardonnable à la vérité, ſi les dieux des enfers ſavoient pardonner!* page 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à Céſar : [d] *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* page 209.

a Nilus Ægypto quidem ſæpe, ſed gloriæ noſtræ nunquam largior fluxit.

b Alii ſe ſatis vixiſſe, te viſo, te recepto : alii nunc magis eſſe vivendum prædicabant.

c Cùm ſubita incautum dementia cepit amantem; Ignoſcenda quidem, ſcirent ſi ignoſcere manes. *Georg. lib. 4.*

d Obliviſci nihil ſoles niſi injurias. *Orat. pro Ligar. n. 35.*

Outre la délicateſſe des penſées qui ſont purement ingénieuſes, il y en a une qui vient des ſentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. [a] *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poéte au ſujet de la mort d'un frere qu'il aimoit paſſionnément: *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie : mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainſi d'une perſonne qui lui étoit extrémement chere: [b] *Dans les lieux les plus ſolitaires & les plus déſerts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'eſt plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue eſt entre un Paſſant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidele.

LE PASSANT.

Ne crains tu point que l'Oiſeleur
Ne te faſſe mourir comme elle?

a Nunquam ego te, vitâ frater amabilior, Aſpiciam poſthac: at cer- | tè ſemper amabo. *Catul.*

b In ſolis tu mihi multa locis. *Tibul.*

LA TOURTERELLE.

Si ce n'eſt lui, ce ſera ma douleur.

pages 213. 216. *&* 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également ſenſée & ſpirituelle du Pere Bouhours, qui ſe trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSE'ES INGENIEUSES. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les penſées & dans les expreſſions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de juſteſſe (& de délicateſſe) ſe perd quand on les veut mettre dans une autre langue : à peu près comme ces eſſences exquiſes, dont le parfum ſubtile s'évapore quand on les verſe d'un vaſe dans un autre.* page 195.

DES PENSE'ES BRILLANTES.

IL Y A une ſorte de penſées, peu connues chez les écrivains du bon ſiécle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles conſiſtent dans une maniére de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plait ſur tout par une certaine pointe d'eſprit, qui frape par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénéque contribua

beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : [a] & du tems de Quintilien il y étoit ſi général & ſi dominant, que les Orateurs ſe faiſoient une loi de terminer preſque chaque période par quelque penſée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & ſe récriât.

Les réflexions de Quintilien ſur ce ſujet ſont tout-à-fait ſenſées. [b] Il ne condanne pas ces ſortes de penſées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le diſcours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élévation : il en condanne ſeulement l'abus & la trop grande affectation. [c] Il veut qu'on les regarde comme les yeux du diſcours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. [d] Il conſent qu'on ajoute à la maniére d'écrire des anciens cette nouvelle grace,

a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſenſus, in fine ſermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas ducunt, reſpirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil lib.* 8. *c.* 5.

b Quod tantum in ſententia bona crimen eſt? Non cauſæ prodeſt? non judicem movet? non dicentem commendat? *Ibid.*

c Ego hæc lumina orationis velut oculos quoſdam eloquentiæ eſſe credo: ſed neque oculos eſſe toto corpore velim. *Ibid.*

d Patet media quædam via: ſicut in cultu victuque acceſſit aliquis cum reprehenſionem nitor, quem, ſicut poſſumus, adjiciamus virtutibus *Ib.*

comme

comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne maniére de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condanner, & dont même on doit tâcher de faire une ſorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. [a] Car, après tout, l'ancienne ſimplicité ſeroit encore plus eſtimable que cette nouvelle licence.

[b] En effet, lorſque ces penſées ſont en trop grand nombre, elles s'entremuiſent & s'étoufent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui ſont plantés trop près les uns des autres: & elles cauſent la même obſcurité & la même confuſion dans le diſcours, que la trop grande multitude de perſonnages dans un tableau.

[c] D'ailleurs, comme ces ſortes de penſées, dont la beauté conſiſte à être

a Si neceſſe ſit, veterem illum horrorem dicendi malim, quàm iſtam novam licentiam.

b Denſitas earum obſtat invicem, ut in ſatis omnibus fructibuſque arborum nihil ad juſtam magnitudinem adoleſcere poteſt, quod loco, in quem creſcat, caret. Nec pictura, in qua nihil circumlitum eſt, eminet: ideòque artifices etiam, cùm plura in unam tabulam opera contulerunt, ſpatiis diſtinguunt . . ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

c Facit res eadem conciſam quoque orationem. Subſiſtit enim omnis ſententia; ideòque poſt eam utique aliud eſt initium. Unde ſoluta ferè oratio, & è ſingulis non membris ſed fruſtis collata, ſtructurâ caret; cùm illa rotunda & undique circumciſa inſiſtere invicem nequeant. *Ibid.*

courtes & vives, ſont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un ſens complet, il arrive de là que le diſcours eſt extrêmement coupé & concis, ſans liaiſon & comme découſu, compoſé plutôt de piéces & de morceaux, que de membres & de parties qui faſſent un tout. Or une telle compoſition paroit entiérement oppoſée au nombre & à l'harmonie du diſcours, qui demande plus de ſuite & plus d'étendue.

[a] On peut dire auſſi que ces penſées brillantes reſſemblent moins à une flamme lumineuſe, qu'à ces étincelles de feu qui échapent au travers de la fumée.

[b] Enfin comme on n'eſt attentif qu'à les entaſſer, on devient peu délicat dans le diſcernement & le choix, & il ne ſe peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Séneque, on ſent bien que ce que je viens de dire eſt ſon portrait, & le caractére propre de

a Lumina illa non flammæ, ſed ſcintillis inter fumum emicantibus, ſimilia dixeris. *Ibid.*

b Hoc quoque accidit, quòd ſolas captanti ſententias, multas neceſſe eſt dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim poteſt eſſe delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

ſes ouvrages : & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit, [a] où après avoir rendu juſtice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ſes écrits beaucoup de belles penſées & de maximes ſolides pour les mœurs, il ajoute que par raport à l'éloquence ils ſont d'un goût dépravé & corrompu preſque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils ſont pleins de défauts agréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'eſt pourquoi il dit qu'il auroit été à ſouhaiter qu'un ſi beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, ſi riche & ſi fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un diſcernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ſes productions; qu'il eût ſu en faire le choix, & ſurtout qu'il n'eût

[a] Multæ in eo claræque ſententiæ, multa etiam morum gratiâ legenda: ſed in eloquendo corrupta pleraque, atque eo perniciosiſſima, quòd abundant dulcibus vitiis. Velles eum ſuo ingenio dixiſſe, alieno judicio. Nam ... ſi non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum, quàm puerorum amore comprobaretur ... Multa probanda in eo, multa etiam admiranda ſunt, eligere modò curæ ſit; quod utinam ipſe feciſſet! Digna enim fuit illa natura, quæ meliora vellet, quæ quod voluit effecit. *Quintil. l.* 10 *c.* 1.

point affoibli l'importance des matiéres qu'il traite par un amas de petites penſées, [a] qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'eſprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je raporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puiſſent comparer ſon ſtile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir ſi le jugement qu'en porte Quintilien eſt fondé ſur de bonnes raiſons, ou s'il n'eſt que l'effet de ſa prévention contre Séneque.

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

Senec. de beneſ. lib. 6. c. 31.

* *Cùm bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitumque quàm caducis confideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium*

a Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excuſſæ riſum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quintil. lib.* 8 *c.* 5.

„ * Dans le tems que „ Xerxès, enflé d'orgueil, „ & aveuglé par une vaine confiance en ſes forces, ſongeoit à porter „ la guerre contre la Gréce, tous les courtiſans „ qui l'environnoient travaillérent à l'envie à le „ pouſſer par des flateries „ outrées dans le précipice „ où ſon ambition l'entraînoit. L'un diſoit que „ la nouvelle ſeule de la „ guerre jetteroit le trouble parmi les Grecs, „ & qu'au premier bruit „ de ſa marche ils pren-

belli, & ad primam adventûs famam terga verſuros. Alius, nihil eſſe dubii quin illa mole non vinci ſolùm Græcia, ſed obrui poſſet: magis verendum ne vacuas deſertaſque urbes invenirent, & profugis hoſtibus vaſtæ ſolitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere poſſent. Alius, illi vix rerum naturam ſufficere: anguſta eſſe claſſibus maria, militi caſtra, explicandis equeſtribus copiis campeſtria: vix patere cœlum ſatis ad emittenda omni manu tela.

** Cùm in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem nimia æſtimatione ſui furentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius ſolus dixit, ipſam*

„ droient la fuite : un „ autre, qu'avec une ar„ mée ſi nombreuſe il „ étoit ſûr, non ſeulement „ de vaincre la Gréce, „ mais de l'accabler ; & „ que tout ce qu'il avoit „ à craindre étoit de trou„ ver à ſon arrivée les „ villes déſertes, & les „ campagnes réduites en „ ſolitudes par la retraite „ précipitée des habitans, „ & de n'avoir plus de „ quoi emploier de ſi „ grandes forces. D'un „ autre côté on lui faiſoit „ entendre qu'à peine la „ nature entiére lui ſuffi„ roit-elle : que les mers, étoient trop étroites “ pour contenir ſes flotes, “ que nul camp ne pour“ roit renfermer ſes trou“ pes de pié ; qu'il n'y “ avoit point de plaine “ aſſez étendue pour ſa “ cavalerie ; & qu'à peine “ l'air ſuffiroit-il pour les “ traits qu'on auroit à “ lancer. “

* Parmi tous ces diſ“ cours, ſi capables de “ faire tourner la tête à “ un Prince déja enivré “ de l'idée de ſa gran“ deur, Démarate Lacé“ démonien fut le ſeul “ qui osât repréſenter au “ Roi, que ce qui faiſoit “

illam qua ſibi placeret multitudinem, indigeſtam & gravem, metuendam eſſe ducenti; non enim vires, ſed pondus habere: immodica nunquam regi poſſe; nec diu durare, quicquid regi non poteſt.

* *In primo, inquit, ſtatim monte Lacones objecti dabunt tibi ſui experimentum. Tot iſta gentium millia trecenti morabuntur: hærebunt in veſtigio fixi, & commiſſas ſibi anguſtias tuebuntur, & corporibus obſtruent. Tota illos Aſia non movebit loco. Tantas minas belli, & penè totius humani generis ruinam, paucissimi ſuſtinebunt. Cùm te mutatis legibus ſuis*

„ le ſujet de ſa confiance, „ étoit ce qui devoit lui „ inſpirer le plus de „ crainte: Que ce vaſte „ corps d'armée, cette „ maſſe énorme & monſtrueuſe, n'avoit que „ de la peſanteur, & non „ de la force: Qu'il n'eſt „ pas poſſible de gouverner ce qui n'a ni borne „ ni meſure, & que ce „ qui ne peut être gouverné, ne peut ſubſiſter „ longtems.

„ * Une poignée de „ gens que vous rencontrerez d'abord à une „ premiére montagne, „ vous fera connoître ce „ que ſont les citoiens de „ Sparte. Trois cens Spartiates arréteront ces millions d'hommes que vous traînez avec vous. Inébranlables dans le poſte qu'on leur aura confié, ils le défendront juſqu'au dernier ſoupir, & feront une barriére & un rempart de leurs corps. Toutes les forces de l'Aſie ne leur feront pas faire un pas en arriére. Seuls ils ſoutiendront le choc formidable de preſque tout l'univers réuni contre eux. Après avoir forcé la nature à changer toutes ſes loix pour vous ouvrir un paſſage, vous demeurerez tout court à un défilé. Vous pourrez juger des pertes que vous ferez dans

natura tranſmiſerit, in ſemita hærebis; & æſtimabis futura damna, cùm putaveris quanti Thermopylarum angustia conſtiterint. Scies te fugari poſſe, cùm ſcieris poſſe retineri.

* *Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit: deindè hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

** *Verum eſt quod dicitur, majorem belli apparatum eſſe, quàm qui recipi ab his regionibus poſſit, quas oppugnare conſtituis. Sed hæres contra nos eſt. Ob hoc ipſum, te Græcia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.*

*** *Præterea, qua una rebus ſalus eſt,*

„ la fuite, par ce que „ vous aura coûté le „ paſſage des Thermopy„ les. En voiant qu'on „ peut vous arrêter, vous „ comprendrez qu'on „ pourra auſſi vous mettre en fuite.

„ Vos armées, com„ me un torrent impé„ tueux dont rien ne peut „ ſoutenir le premier „ effort, pourront d'a„ bord tout diſſiper: mais „ bientôt vos ennemis ſe „ rallieront, & vous at„ taquant de divers côtés, „ vous détruiront par vos „ propres forces.

** On dit vrai, quand on avance que le pays que vous voulez attaquer n'a pas un eſpace ſuffiſant pour un appareil de guerre ſi immenſe: mais c'eſt préciſément ce qui fait contre nous. La Gréce vous vaincra, parce qu'elle ne peut vous contenir. Vous ne pouvez faire uſage que d'une partie de vous même.

*** D'ailleurs, ce qui fait la ſureté & la reſſource d'une armée, vous devient abſolument im-

occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.

* *Ceterùm, non est quòd exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus Duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

** *Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt : stratusque per*

„ praticable. Vous ne „ pourrez ni donner les „ ordres à propos, ni „ vous trouver à tems au „ premier mouvement, „ ni soutenir ceux qui „ plient, ni rassurer ceux „ qui commencent à s'é- „ branler. Vous serez „ vaincu lontems avant „ que d'être à portée de „ vous en apercevoir.

„ * Au reste, ne vous „ flatez pas que vos trou- „ pes ne puissent rien „ trouver qui leur résiste, „ parce que le nombre „ prodigieux en est in- „ connu même à leur „ Chef. Il n'y a rien de „ si grand qui ne puisse „ périr : puisqu'au défaut „ de tout autre obstacle, „ sa grandeur même est une cause de ruine. "

** Tout ce que Démarate avoit prédit à Xerxès, arriva. Ce Prince, qui se piquoit de surmonter tous les obstacles que les dieux & les hommes mettoient à ses entreprises, qui changeoit & renversoit tout ce qui s'opposoit à son passage, fut arrêté par trois cens hommes : & bientôt Xerxès, voiant les débris de ses formidables armées répandus dans toutes les parties de la Gréce, comprit quelle difference il y avoit entre une foule d'hommes, & une armée. "

tetam paſſim Graciam Xerxes intellexit, quantum ab exercitu turba diſtaret.

* *Itaque Xerxes, pudore quàm damno miſerior, Demarato gratias egit, quòd ſolus ſibi verum dixiſſet, & permiſit petere quod vellet. Petit ille ut Sardes, maximam Aſiæ civitatem, curru vectus intraret, rectam capite tiaram gerens : id ſolis datum regibus. Dignus fuerat præmio, antequam peteret. Sed quàm miſerabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, niſi qui non dicebat ſibi !*

Il faut avouer que ce morceau de Séneque eſt fort beau, & que le diſcours de Démarate eſt plein de ſens & de réflexions ſolides : mais il me ſemble que le ſtile en eſt trop uniforme, & que l'antitheſe s'y montre trop ſouvent. Les penſées ſont trop ſerrées &

» * Alors ce Prince, » plus malheureux encore par la honte d'une » ſi folle expédition, que » par la perte qu'il y fit, » reme.cia Démarate de » ce que ſeul il lui avoit » dit la vérité, & lui permit de lui demander » telle grace qu'il voudroit Celui-ci demanda » d'entrer à Sardes, l'une » des plus grandes villes » d'Aſie, monté ſur un char, portant la tiare droite ſur la tête, privilége qui n'étoit accordé qu'aux rois. Il auroit mérité cette récompenſe, s'il ne l'avoit pas demandée. Mais que doit-on penſer d'une nation, où il ne ſe trouva perſonne pour dire la vérité au Roi, qu'un homme qui ne ſe la diſoit pas à lui-même ? "

trop entaſſées. [a] Elles ſont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raiſon rendent le ſtile trop concis & ſautillant. [b] Une eſpéce de pointe finit preſque chaque période. *Scies te fugari poſſe, cùm ſcieris poſſe retineri.... Ob hoc ipſum te Græcia vincet, quia non capit..... Multò antè vinceris, quàm victum eſſe te ſentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit ſéparé; mais quand tout un ouvrage eſt ſur ce ton, il eſt difficile d'en ſoutenir ſans peine une lecture un peu longue & ſuivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais D'ailleurs un ſtile ſi coupé & ſi bruſque peut-il être enploié dans les diſcours où il s'agit d'inſtruire & de toucher les auditeurs; & par cette raiſon convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces ſortes de penſées qui terminent la période d'une maniére courte & vive: mais il ſait emploier avec diſcrétion & ſobriété ces graces du diſcours, qui en font le ſel & l'aſſaiſon-

a Unde ſoluta ferè oratio, & è ſingulis non membris ſed ſtruſtis collata.

b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis ſenſus, in fine ſermonis ſeriat autem.

nement, & qui par cette raiſon ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus ſanè noſter Demoſthenes, qui illo ſuſurro delectari ſe dicebat aquam ferentis muliercula, ut mos in Gracia eſt, inſuſurrantiſque alteri: Hic eſt ille Demoſthenes. Quid hoc levius? at quantus orator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipſe ſecum.* Cette penſée a beaucoup de raport avec celle de Séneque: *Quam miſerabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, niſi qui non dicebat ſibi!* *Lib. 5. Tuſcul. n. 103.*

2. *Réflexion de Séneque ſur une parole d'Auguſte.*

Séneque raporte une parole d'Auguſte, qui ſe repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les deſordres de ſa fille, diſoit que cette imprudence ne lui ſeroit pas échapée, ſi Agrippa ou Mécéne euſſent vécu. *De Benef. l. 6. c. 32.*

„ a Il faloit que Démoſthéne, que nous admirons tant, fût bien vain, d'être auſſi ſenſible qu'il avoue lui-même qu'il l'étoit à ce petit mot flateur d'une torteuſe d'eau, qui le montrant au doit, diſoit à ſa voiſine: Vois-tu bien? C'eſt là ce Démoſthéne. Quelle petiteſſe! Et cependant quel grand orateur que Démoſthéne? Mais c'eſt qu'il avoit appris à parler aux autres, & qu'il ſe parloit rarement à lui-même. “

Horum nihil mihi accidiſſet, ſi aut Agrippa, aut Mecenas vixiſſet. Séneque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très ſenſée : * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile eſt ! Cæſa ſunt legiones, & protinus ſcripta : fracta claſſis, & intra paucos dies natavit nova : ſævitum eſt in opera publica ignibus, ſurrexerunt meliora conſumptis. Tota vita, Agrippæ & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'eſt plus beau ni plus ſolide que cette penſée, *Toutes les pertes ſe réparent excepté celle d'un ami* : mais il faloit en demeurer là.

** *Quid putem ?* ajoute Séneque. *Defuiſſe ſimiles qui aſſumerentur, an ipſius vitium fuiſſe, qui maluit queri quàm quærere? Non eſt quod exiſtimemus Agrippam*

„ * Tant il eſt difficile „ de trouver parmi tant „ de millions d'hommes „ de quoi en remplacer „ deux ! Des légions ont „ été taillées en piéces, „ on en a bientôt levé „ d'autres : une flote a „ été briſée en peu de „ jours, on en bâtit une „ nouvelle : le feu a „ conſumé des édifices „ publics, on en voit „ d'autres plus ſomptueux „ que les premiers ſortir „ preſque auſſitôt de ter- „ re. Mais, tant que vé- cut Auguſte, la place „ d'Agrippa & de Méce- „ ne demeura toujours „ vacante. „

** Que penſerai-je de „ cette parole d'Auguſte ? „ Dois-je croire qu'en „ effet il ne reſtoit plus „ dans tout l'Empire de „ tels hommes qu'il pût „ choiſir pour amis, „ ou ſi c'étoit la faute „ du Prince, qui aimoit „ mieux ſe plaindre, que „ d'en chercher ? Il n'y „ a pas d'apparence „ qu'Agrippa & Mécéne

& Mecenatem ſolitos illi vera dicere : qui, ſi vixiſſent, inter diſſimulantes fuiſſent. Regalis ingenii mos eſt, in præſentium contumeliam amiſſa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non eſt.

Outre que rien n'eſt plus petit que ce jeu de mots, *maluit queri quàm quærere*; la ſeconde réflexion ruine abſolument la premiére. Celle-ci ſuppoſe qu'il eſt fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Séneque fait-il cette injure à Auguſte, ou plutôt à ſes deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas oſé le faire dans l'occaſion dont il s'agit? Mécéne étoit de tout tems en poſſeſſion de lui parler librement; & l'on ſait que dans un jugement où Auguſte paroiſſoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cauſe de la preſſe, lui jetta un billet

„ euſſent coutume de lui dire la vérité; & s'ils avoient vécu, ils auroient dans cette occaſion gardé le ſilence comme les autres. Mais le caractére des Princes eſt d'aimer à dire du bien des morts pour faire honte & peine aux vivans; & de louer dans les premiers une liberté courageuſe de dire la vérité, dont ils n'ont plus rien à craindre.“

Surge tandem carnifex. où il avoit écrit : *Levez-vous, & ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, lorſqu'Auguſte, maître de l'Empire, délibéra ſur le parti qu'il devoit prendre, il oſa bien lui conſeiller de rétablir la République dans ſon ancienne liberté.

On voit par là que Séneque manquoit d'une qualité eſſentielle à l'orateur, qui eſt de ſavoir ſe tenir dans les bornes du vrai & du beau ; & de retrancher impitoiablement tout ce qui eſt au dela du parfait, ſelon cette belle régle d'Horace : *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.* [a] Il étoit trop amateur de ſon propre génie : il ne pouvoit ſe réſoudre à perdre ni à ſacrifier aucunes de ſes productions : & ſouvent par de petites & minces penſées il affoibliſſoit la force & aviliſſoit la nobleſſe des choſes dont il parloit.

Satyr. 10. lib. 1.

3. *Autre penſée de Séneque ſur la rareté des vrais amis.*

Senec. de Benef. l. 6. c. 34. On trouve dans le même endroit une autre penſée au ſujet des amis qui

a Si aliqua contemniſſet . . . . Si non omnia ſua amaſſet, ſi rerum pondera minutiſſimis ſententiis non fregiſſet, conſenſu potiùs eruditorum quàm puerorum amore comprobaretur. *Quintil. l. 10. c. 1.*

eſt fort belle. Séneque parle de cette foule de perſonnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. * *Ad quemcumque iſtorum veneris*, dit-il, *quorum ſalutatio urbem concutit, ſcito, etiamſi animadverteris obſeſſos ingenti frequentia vicos, & commeantium in utramque partem catervis itinera compreſſa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quæritur. Illò recipiendus eſt, illic retinendus, & in ſenſus recondendus.* On ne peut nier qu'il n'y ait une grande beauté & une grande vivacité dans cette penſée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum.* Après tout ce qui a été dit du fracas que cauſe dans la ville ce concours incroiable de citoiens qui s'empreſſent d'aller chez les grands, & qui rempliſſent leur maiſon, cette oppoſition

„ * Si vous allez „ chez quelqu'un de ces „ grands Seigneurs chez „ qui toute la Ville abon- „ de pour leur faire la „ cour, ſachez que bien „ que vous trouviez les „ rues aſſiégées & les „ chemins bouchés par- „ une foule innombrable „ de perſonnes qui vont „ & qui retournent, ce- pendant vous venez „ dans un lieu rempli „ d'hommes, & vuide „ d'amis. C'eſt dans le „ cœur qu'il faut cher- „ cher l'ami, & non „ dans l'antichambre. „ C'eſt là où il faut le „ recevoir & le retenir, „ & l'y mettre comme „ en dépôt & en ſureté. „

eſt fort belle ; *in locum hominibus plenum, amicis vacuum :* foule de courtiſans, ſolitude d'amis. Mais que ſignifie ce qui ſuit : *in pectore amicus, non in atrio quaritur?* » Il faut chercher l'ami » dans le cœur, & non dans l'antichambre. J'y voi une antitheſe, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le ſens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il faloit porter de cet auteur. » De tous les écri» vains ingénieux, dit-il, celui qui ſait » le moins réduire ſes penſées à la me» ſure que demande le bon ſens, c'eſt » Séneque. Il veut toujours plaire, & » il a ſi peur qu'une penſée belle d'elle» même ne frape pas, qu'il la propoſe » dans tous les jours où elle peut être » vûe, & qu'il la pare de toutes les » couleurs qui peuvent la rendre agréa» ble : de ſorte qu'on peut dire de lui » ce que ſon pere diſoit d'un orateur de » leur tems : [a] *En répétant la même » penſée, & la tournant de pluſieurs fa» çons, il la gâte : n'étant pas content d'a» voir bien dit une choſe une fois, il fait en*

a Habet hoc Montanus vitium, ſententias ſuas repetendo corrumpit : dum non eſt contentus unam rem ſemel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controv. 5. lib. 9.*

ſorte qu'il ne l'a pas bien dite. » Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui ſent bien le ſtile Italien, mais qui a du ſens. » *Séneque*, dit ce Cardinal, *parfume ſes* » *penſées avec un ambre & une civette* » *qui à la longue donnent dans la tête :* » *elles plaiſent au commencement, & laſ-* » *ſent fort dans la ſuite.*

Un autre auteur fort célébre porte le même jugement de Séneque ; & donne en peu de mots d'excellentes régles ſur les penſées. *M. Nicole dans l'éducat. d'un Prince, 2. part. n. 39. & 40.*

» Il y a, dit-il, deux ſortes de » beautés dans l'éloquence, auſquel- » les il faut tâcher de rendre les en- » fans ſenſibles. L'une conſiſte dans » les penſées belles & ſolides, mais » extraordinaires & ſurprenantes. Lu- » cain, Séneque, & Tacite ſont rem- » plis de ces ſortes de beautés. L'au- » tre, au contraire, ne conſiſte nulle- » ment dans les penſées rares ; mais » dans un certain air naturel, dans » une ſimplicité facile, élégante, & » délicate, qui ne bande point l'eſ- » prit, qui ne lui préſente que des » images communes, mais vives & » agréables, & qui ſait ſi bien le ſui- » vre dans ſes mouvemens, qu'elle ne » manque jamais de lui propoſer ſur

» chaque ſujet les objets dont il peut » être touché, & d'exprimer toutes » les paſſions & les mouvemens, que » les choſes qu'elle repréſente y doi- » vent produire. Cette beauté eſt celle » de Térence & de Virgile. Et l'on » voit par là qu'elle eſt encore plus » difficile que l'autre, puiſqu'il n'y a » point d'auteurs dont on ait moins » approché que de ces deux là.

» Si l'on ne ſait méler cette beauté » naturelle & ſimple avec celle des » grandes penſées, on eſt en danger » d'écrire & de parler d'autant plus » mal, que l'on s'étudiera davantage » à bien écrire & à bien parler : & » plus on aura d'eſprit, plus on tom- » bera dans un genre vicieux. Car c'eſt » ce qui fait qu'on ſe jette dans le ſtile » des pointes, qui eſt un très mauvais » caractére. Quand même les penſées » ſeroient ſolides & belles en elles- » mêmes, néanmoins elles laſſent & » accablent l'eſprit, ſi elles ſont en » trop grand nombre, & ſi on les em- » ploie en des ſujets qui ne les deman- » dent point. Séneque, qui eſt admi- » rable étant conſidéré par parties, » laſſe l'eſprit quand on le lit tout de » ſuite ; & je croi que ſi Quintilien

» a dit de lui avec raiſon, qu'il eſt rem-
» pli de défauts agréables, *abundat dul-*
» *cibus vitiis*, on en pourroit dire avec
» autant de raiſon, qu'il eſt rempli de
» beautés deſagréables par leur multi-
» tude, & par ce deſſein qu'il paroit
» avoir eu de ne rien dire ſimplement,
» & de tourner tout en forme de poin-
» te. Il n'y a point de défaut qu'il faille
» plus faire ſentir aux enfans, lorſqu'ils
» ſont un peu avancés, que celui-là :
» parce qu'il n'y en a point qui faſſe
» plus perdre le fruit des études en ce
» qui regarde le langage & l'éloquence.

[a] Cela n'empéche pas que la lecture de Séneque ne puiſſe être fort utile aux jeunes gens, quand ils commenceront à avoir le goût & le jugement formés par celle de Cicéron. Séneque eſt un eſprit original, propre à donner de l'eſprit aux autres, & à leur faciliter l'invention. On peut tirer du traité de la clémence, & de celui de la briéveté de la vie, beaucoup d'endroits, qui accoutumeront les jeunes gens à trouver d'eux-mêmes des penſées. Cette lecture leur ſervira auſſi à faire le

a Verùm ſic quoque jam robuſtis, & ſeveriore genere ſatis firmatis, legendus, vel ideo, quòd exercere poteſt utrinque judicium. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

diſcernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Séneque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractére de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déja remarqué, ils ſont mélés de charmes capables de ſéduire les plus clairvoians.

§. III.

Du choix des Mots.

ON a vu dans tous les exemples que j'ai cités juſqu'ici, combien le choix des mots ſert à mettre les penſées & les preuves dans leur jour, & à en faire ſentir la beauté & la force. Ce ſont en effet les expreſſions qui donnent aux choſes une nouvelle grace, & qui leur prétent ce vif colori ſi propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans, de ſorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement ſeul des expreſſions, preſque toute la beauté du diſcours diſparoit & s'évanouit.

Il ſemble que le principal uſage que l'homme devroit faire de ſa raiſon, ſeroit de n'être attentif qu'aux choſes mêmes qu'on lui dit, ſans ſe mettre en peine de la maniére dont elles lui ſont préſentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'eſt peutêtre une des ſuites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les ſens nous ne ſommes preſque touchés que de ce qui les frape & les remue, & que ſouvent nous ne jugeons des penſées auſſi bien que des hommes, que par le vétement & la parure.

Ce n'eſt pas que je regarde comme un défaut en ſoi-même de préférer ce qui eſt orné & embelli à ce qui ne l'eſt pas. Nous portons en nous un attrait, non ſeulement pour le bon & le vrai, mais auſſi pour le beau. Et cet attrait, ce ſentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a preſque rien offert à nos yeux qui ne ſoit gracieux & aimable. Le deſordre conſiſte en ce que l'on eſt plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on eſt uniquement touché des embelliſſemens, ſans faire attention

aux choſes mêmes. Mais il eſt dans l'ordre, & c'eſt le premier deſſein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur ſervent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs eſt bon & vrai.

C'eſt donc une néceſſité abſolue à l'orateur de donner un ſoin particulier à l'élocution, [a] qui le met en état de produire ſes penſées au dehors, ſans quoi tous ſes autres talens, quelque grands qu'ils fuſſent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie ſoit bien eſſentielle à l'éloquence, puiſqu'elle lui a donné ſon nom. [b] Auſſi voions-nous que c'eſt elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des ſtiles, d'où dépend pour l'ordinaire le ſuccès d'un diſcours, & qui eſt à proprement parler ce que nous enſeigne l'art : car le reſte dépend plus du génie & de la nature.

a Eloqui, hoc eſt omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : ſine quo ſupervacua ſunt pricra, & ſimilia gladio condito, atque intra vaginam ſuam hærenti. *Quintil. in Proœm. l. 8.*

b Hoc maximè docentur : hoc nullus niſi ante aſſequi poteſt : hoc maximè orator oratore præſtantior : hoc genera ipſa dicendi alia aliis potiora ; ut appareat in hoc & vitium & virtutem eſſe dicendi. *Ibid.*

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'eſt une choſe merveilleuſe comment des mots qui ſont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particuliére, maniés avec art, & appliqués à certains uſages, acquiérent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il ſignifie *bâtir une maiſon*, eſt un mot fort ſimple. Quand le poéte l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornoient leurs têtes :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum
Ædificat caput : *Juvenal. Satyr. 7. v. 500.*

c'eſt comme un diamant qui brille d'une vive lumiére. M. Deſpreaux a bien ſu profiter de la penſée & de l'expreſſion de Juvenal :

Et qu'une main ſavante, avec tant d'artifice,
Bâtit de ſes cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'eſt l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils ſont deſtinés pour exprimer les penſées, c'eſt d'elles qu'ils

doivent naître : [a] car les bonnes expreſſions ſont ordinairement attachées aux choſes mêmes, & les ſuivent comme l'ombre ſuit le corps. C'eſt une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de ſon ſujet, comme ſi elles ſe déroboient à nous & qu'il fallût leur faire une eſpéce de violence pour les emploier. Les plus naturelles ſont les meilleures. [b] Je ſuppoſe, comme je l'ai déja dit ailleurs, qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit, que par une lecture exacte &

a Res & ſententiæ vi ſuâ verba parient, quæ ſemper ſatis ornata mihi quidem videri ſolent, ſi ejuſmodi ſunt ut ea res ipſa peperiſſe videatur. a. *de Orat. n.* 146.

Rerum copia, verborum copiam gignit. *Cic.* 3. *de Orat. n.* 125.

Cùm de rebus grandioribus dicas, ipſæ res verba rapiunt. *Lib.* 3. *de fin. n.* 19.

Verba erunt in officio... ſic ut ſemper ſenſibus inhærere videantur, atque ut umbra corpus ſequi. *Quintil. in Procem. l.* 8.

Plerumque optima rebus cohærent, & cernuntur ſuo lumine. At nos quærimus illa, tanquam lateant ſemper, ſeque ſubducant... Optima ſunt minimè accerſita, & ſimpliciſſimæ atque ab ipſa veritate profectis ſimilia. *Ibid.*

b Qui rationem loquendi primùm cognoverit, tum lectione multa & idonea copioſam ſibi verborum ſupellectilem comparaverit... ei res cum nominibus ſuis occurrent. Sed opus eſt ſtudio præcedente, & acquiſita facultate & quaſi repoſita. *Ibid.*

Onerandum complendumque pectus maximarum rerum & plurimarum ſuavitate, copia, varietate. *Lib.* 3. *de Orat. n.* 121.

Celeritatem dabit conſuetudo. Paulatim res ſe ciliùs ſe oſtendent, ver-

ſérieuſe

érieuſe des bons auteurs on s'eſt fait un amas de riches expreſſions, mais ſur tout qu'on s'eſt rempli l'eſprit de toutes les connoiſſances néceſſaires à l'orateur : pour lors la diction ne coute preſque rien. Quand on compoſe, il en eſt des mots comme des domeſtiques dans une maiſon bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle, ils ſe préſentent d'eux-mêmes, & ſont toujours prêts au beſoin. Il ne s'agit que d'en faire le choix, & de ſavoir les emploïer chacun dans leur place.

Ce choix coute d'abord plus de tems & de peine, parce qu'alors il faut examiner, peſer, comparer : mais dans la ſuite il devient ſi facile & ſi naturel, que [a] les mots s'offrent d'eux-mêmes, & naiſſent ſous la plume, preſque ſans qu'on y penſe. [b] Un ſoin ſcrupuleux & exact eſt bon pour les commencemens : mais il doit diminuer & diſparoître à meſure qu'on

ba reſpondebunt, compoſitio ſequetur : cuncta denique, ut in familia bene inſtituta in officio erunt .... ſic ut non requiſita reſpondere, ſed ut ſemper ſenſibus inhærere videantur. *Quintil. l.* 10. *c.* 3. *& l.* 8. *in Proœm.*

a Verba omnia, quæ ſunt cujuſque generis maximè illuſtria, ſub acumen ſtyli ſubeant & ſuccedant neceſſe eſt. *Lib.* 1. *de Orat n.* 151.

b Iſta quærendi, judicandi, comparandi anxietas, dum diſcimus adhibenda eſt, non cùm

avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontens d'eux-mêmes & ingénieux à ſe tourmenter, rejettent toutes les expreſſions qui ſe préſentent d'abord à eux quelque bonnes qu'elles ſoient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires; & qui perdent le tems à ſe donner ainſi à eux-mêmes la torture en diſputant avec chaque mot & preſque avec chaque ſyllabe. [a] Travail infructueux, délicateſſe mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne ſeroit pas fort eſtimable, s'il coutoit toujours tant de peine, & s'il

dicimus... Quibuſdam tamen nullus finis calumniandi eſt, & cum ſingulis penè ſyllabis commorandi: qui, etiam cùm optima ſint reperta, quærunt aliquid quod ſit magis antiquum, remotum, inopinatum.... increduli quidam, & de ingenio ſuo peſſimè meriti, qui diligentiam putant facere ſibi ſcribendi difficultatem. *Quint. in Proœm. l.* 8.

a Abominanda hæc infelicitas erat., quæ & curſum dicendi refrenat, & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis ſumma dicendi eſt admiratione digna, ſi infelix uſque ad ultimum ſollicitudo perſequitur, ac oratorem macerat & coquit, ægrè verba verentem, & perpendendis coagmentandiſque eis intabeſcentem. Nitidus ille, & ſublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l.* 12. *c.* 10.

ſaloit être condanné toute ſa vie à l'ennuieuſe occupation de chercher, de peſer, d'ajuſter des mots. L'orateur, s'il eſt digne de ce nom, poſſédera tous les tréſors de l'éloquence ; & les maniera en maître qui diſpoſe de ſon bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicateſſe du latin, pluſieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le ſiége de Veies pendant l'hiver, ſe ſert d'une comparaiſon tirée de la chaſſe, & il dit que le plaiſir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des ſaiſons dans les lieux les plus âpres & les plus eſcarpés. *Obſecro vos, venandi ſtudium ac voluptas homines per nives ac pruinas in montes ſylvaſque rapit : belli neceſſitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel luſus ac voluptas elicere ſolet ?* Quelle force n'a point cette expreſſion *rapit ?* Pour la bien ſentir, il ne faut que la comparer avec une autre expreſſion que Séneque emploie Liv. lib. 5. n. 5.

dans une penſée à peu près ſemblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur inſatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voiages par terre & par mer. *Alium mercandi præceps cupiditas circa omnes terras, omnia maria, ſpe lucri ducit.* Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une paſſion auſſi violente que l'avarice : *præceps cupiditas.*

De brevit. vitæ, c. 2.

Salluſte décrit l'acharnement des ſoldats contre les vaincus, & en apporte la raiſon. *Igitur hi milites, poſtquam victoriam adepti ſunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe ſecundæ res ſapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expreſſion, *fatigant.* Eſt-il poſſible de marquer d'une maniére plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à eſſuier dans la proſpérité ? Elle les attaque, elle les pourſuit ſans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni treve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & ſi elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle ſemble eſpérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de laſſitude. *Secundæ res ſapientium animos fatigant.*

Cette expreſſion m'en rappelle une autre de Tacite, qui n'eſt pas moins énergique. *An cùm Tiberius, poſt tantam rerum experientiam, vi dominationis convulſus & mutatus ſit, C. Cæſarem, &c.* M. d'Ablancourt traduit ainſi ce paſſage. » Si Tibere, après une longue » expérience, s'étoit laiſſé corrompre » à ſa fortune, que deviendroit Cali» gula, &c. Cette traduction énerve toute la force de la penſée, qui conſiſte dans ces deux mots, *convulſus*, & *vi dominationis*. *Convellere*, ſignifie arracher, déraciner, enlever avec force, faire ſortir de ſa place par violence. Il y a dans l'autorité ſouveraine un faſte, un orgueil, une hauteur, qui attaquent les meilleurs Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y réſiſter, en ſorte qu'arrachés à eux-mêmes, & à leurs bonnes inclinations, ils ſont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulſus & mutatus.* Annal. l. c. 48.

Le même Tacite dans ſes hiſtoires parle de la proſpérité dans le même ſens que Salluſte, mais ſous une autre idée. *Fortunam adhuc tantùm adverſam tuliſti. Secundæ res acrioribus ſtimulis animos explorant : quia miſeriæ tolerantur;* Hiſtor. l. c. 13.

felicitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, precipua humani animi bona, tu quidem eâdem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio blanditia pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : » La fortune jusqu'ici t'a été » contraire, maintenant elle se change. » Prens garde de pouvoir aussi bien » supporter ses faveurs que ses injures. Car la prospérité a des éguillons » bien plus puissans, que l'adversité : » parce que nous cédons aux uns, & » que nous résistons aux autres. Quand » tu conserverois ta vertu, ceux qui » approcheront de toi perdront la leur. » La flaterie prendra la place de la vérité, l'intérêt celle de l'affection, » dont il est le poison & le venin. Il y auroit bien des choses à dire sur cette traduction : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrumpet adulatio.* Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la fla-

terie, elle ſaura bien, malgré toutes les barriéres qu'on lui oppoſera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les paſſages, pour arriver juſqu'à lui. Le françois ne préſente point cette idée : *La flaterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliſte attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenſes énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleuſement cette penſée par un ſeul mot qui eſt tout-à-fait énergique. *Cujus neſcio an ædilitas maximè proſtraverit mores.* » Son édilité acheva d'abbatre & de renverſer les mœurs. *Lib. 36. c. 1*

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expreſſions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agrémens.

Cet homme (Machabée) *que Dieu avoit mis autour d'Iſrael comme un mur d'airain où ſe briſérent tant de fois toutes les forces de l'Aſie, après avoir défait de nombreuſes armées... venoit tous les ans, comme le moindre des Iſraelites, réparer avec ſes mains triomphantes les ruines du ſanctuaire.* *M. Fléchier*

On l'a vu (M. de Turenne) *dans la fameuſe bataille des Dunes, arracher les*

armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus.

Il attacha par des nœuds de reſpect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices... Par quelle inviſible chaîne entrainoit-il ainſi les volontés?

Combien de fois eſſaia-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la vérité?

On a pu remarquer dans pluſieurs des exemples que je viens de citer, que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du diſcours. Elles produiſent ſur-tout cet effet, ſelon la remarque de Quintilien, lorſqu'elles ſont figurées & métaphoriques. *Diſcamus ſpes effrenatas & animum in futura eminentem velut in vinculis habere....* *Vide quantum rerum per unam gulam tranſiturarum permiſceat luxuria, terrarum mariſque vaſtatrix.* Le même Sénéque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainſi: *Loquax & ingenioſa in contumelias profectorum provincia, in qua etiam qui vitaverunt culpam, non effugerunt infamiam, eam velut unicum ſanctitatis exemplum ſuſpexit.* Cicéron.

Senec. de tranq. anim.

Idem Epiſt. 95.

De conſol. ad Helv. c. 17.

dit quelque choſe de pareil de ſon frere. *Quæ cùm honeſta ſint in his privatis noſtris quotidianiſque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur neceſſe eſt.* Epiſt. 1. ad Quint. frat. lib. 1.

a Sans les épithétes le diſcours languit, & paroit preſque ſans ame & ſans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me ſervir de la comparaiſon de Quintilien, il en eſt des épithétes dans le diſcours, comme des valets dans l'armée, qui la ſurchargeroient extrêmement, & ne ſerviroient qu'à l'embarraſſer, ſi chaque ſoldat avoit le ſien : parce qu'alors on doubleroit le nombre ſans doubler les forces.

§. IV.

De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT diſconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quel-

a Talis eſt ratio hujuſce virtutis, ut ſine appoſitis nuda ſit, & incompta oratio. Ne oneretur tamen multis. Nam ſit longa & impedita, ut.... eam judices ſimilem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque : in quo & numerus eſt duplex, nec duplum vitium. *Quint. l. 8. c. 6.*

quefois même à la force du diſcours. [a] Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend ſenſible au nombre & à la cadence : & pour introduire dans les langues cette eſpéce d'harmonie & de concert, il n'a falu que conſulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que ſonder & interroger, pour ainſi dire, les oreilles, que [b] Cicéron appelle avec raiſon un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que ſoit une penſée en elle-même, ſi les mots qui l'expriment ſont mal arrangés, la délicateſſe de l'oreille en eſt choquée. [c] Une compoſition dure & rude la bleſſe, au lieu qu'elle eſt agréablement flatée de celle qui eſt douce

a Natura ducimur ad modos. *Quintil. l. 9. c. 4.*

Aures, vel animus aurium nuntio naturalem quandam in ſe continet vocum omnium menſionem... Animadverſum eſt eadem natura admonente, eſſe quoſdam certos curſus concluſioneſque verborum. *Orat. n.* 177. 178.

b Graves ſententiæ inconditis verbis elatæ offendunt aures, quarum eſt judicium ſuperbiſſimum. *Orat. n.* 150.

Aurium ſenſus faſtidioſiſſimus. *Lib. 4. ad Heren. n.* 32.

c Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata ſemper expectat. Mutila ſentic quædam, & quaſi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur: productiora alia, & quaſi immoderatiùs excurrentia; quæ magis etiam aſpernantur aures. *Orat. n.* 177. 178.

Optimè de illa (compoſitione) judicant aures, quæ & plena ſentiunt, & parum expleta deſiderant, & fraco-

& coulante. Si le nombre eſt mal ſoutenu, & que la chute en ſoit trop promte; elle ſent qu'il y manque quelque choſe, & n'eſt point ſatisfaite. Si au contraire il a quelque choſe de traînant & de ſuperflu, elle le rejette & ne le peut ſouffrir. En un mot il n'y a qu'un diſcours plein & nombreux qui puiſſe la contenter.

Une preuve que ce goût eſt naturel, [a] c'eſt qu'il eſt commun au ſavant & à l'ignorant: avec cette différence néanmoins, que [b] le premier en connoit les raiſons, & que l'autre n'en juge que par le ſentiment. Auſſi [c] Cicéron ne comprend-il pas qu'on puiſſe être homme, & ne pas ſentir le nombre & l'harmonie du diſcours: & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit ſouvent à tout un peuple, qui

fis offenduntur, & lenibus mulcentur, & contortis excitantur, & ſtabilia probant, clauda deprehendunt, redundantia & nimia faſtidiunt. *Quinctil. l. 9. c. 4.*

a Unum eſt & ſimplex aurium judicium, & promiſcuè ac communiter ſtultis ac ſapientibus à natura datum. *Cic. pro Font. n. 12.*

b Docti rationem componendi intelligunt, indocti voluptatem. *Quint. l. 9. c. 4.*

c Quod qui non ſentiunt, quas aures habeant, aut quid in his hominis ſimile ſit, neſcio. Meæ quidem, &c. Quid dico meas? Conciones ſæpe exclamare vidi, cùm aptè verba cecidiſſent. *Orator. n. 168.*

charmé par des chutes nombreuſes de périodes, témoignoit ſon contentement & ſon goût par des acclamations publiques & générales.

Il eſt donc très important que les jeunes gens ſoient formés de bonne heure à diſcerner dans les auteurs cet arrangement. [a] Il faut leur faire admirer comment les mots ſont dans la main de l'Orateur comme une cire molle & fléxible; qu'il manie & qu'il tourne comme il veut, & à laquelle il fait prendre toutes les formes qu'il lui plait : comment par la différente ſtructure qu'il leur donne, le diſcours tantôt marche avec une gravité majeſtueuſe, ou coule avec une promte & légére rapidité; tantôt charme & enléve l'auditeur par une douce harmo-

a Nihil eſt tam tenerum, neque tam flexibile, neque quod tam facile ſequatur quocumque ducas, quàm oratio .. Ea nos (verba) cùm jacentia ſuſtulimus è medio, ſicut molliſſimam ceram ad noſtrum arbitrium formamus & fingimus. Itaque tum graves ſumus, tum ſubtiles, tam medium quiddam tenemus : ſic inſtituam noſtram ſententiam ſequitur orationis genus. *Lib.* 3. *de Orat.* n. 176. 177.

Rebus accommodanda compoſitio, ut aſperis aſperos etiam numeros adhiberi oporteat, & cum dicente æquè audientem exhorreſcere. *Quintil. l.* 9. *c.* 4.

Idque ad omnem rationem, & aurium voluptatem, & animorum motum mutatur & vertitur. *Ibid.*

nie, ou le pénétre d'horreur & de ſaiſiſſement par une cadence dure & âpre, ſelon la différence des ſujets qu'il traite. On leur fera obſerver que cet arrangement a une vertu merveilleuſe non ſeulement pour plaire, mais encore pour faire impreſſion ſur les eſprits. [a] Car, comme le remarque Quintilien, il n'eſt guéres poſſible qu'une choſe aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en eſt comme le veſtibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plait, [b] & il eſt conduit par le plaiſir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la meſure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainſi dire tout taillés, [c] ſon habileté conſiſte à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger enſemble de telle ſorte, que leur concours & leur union, ſans laiſſer aucun vuide, ni cauſer aucune rudeſſe,

a Nihil intrare poteſt in affectum, quod in aure velut quodam veſtibulo ſtatim offendit *Ibid.*

b Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

c Collocationis eſt componere & ſtruere verba ſic, ut neve aſper eorum concurſus, neve hiulcus ſit, ſed quodammodo coagmentatus & levis... Hæc eſt collocatio, quæ junctam orationem efficit, quæ cohærentem, quæ levem, quæ æquabiliter fluentem. *j. de Orat. n.* 171. 172.

rendent le diſcours doux, coulant, agréable. Et il n'eſt point de mots, quelque durs qu'ils paroiſſent par eux-mêmes, qui placés à propos par une main habile ne puiſſent contribuer à l'harmonie du diſcours : [a] comme dans un bâtiment les pierres les plus brutes & les plus irréguliéres y trouvent leur place. Iſocrate, à proprement parler, fut le premier chez les Grecs qui les rendit attentifs à cette grace du nombre & de la cadence : & nous verrons bientôt que Cicéron rendit le même ſervice à la langue de ſon pays.

Les régles que Cicéron & Quintilien ont données ſur cette matiére, en marquant la nature des différens piés qu'on doit emploier dans le diſcours, peuvent ſervir aux jeunes gens, pourvû qu'on en faſſe un choix judicieux. Les obſervations de Sylvius, intitulées *progymnaſmata*, qui ſont à la fin de l'apparat de Cicéron, peuvent auſſi leur être d'un grand uſage. Mais le meilleur maître qu'ils puiſſent conſulter & étudier ſur cette matiére, eſt Cicéron lui-même. Ce fut lui qui le premier

a Sicut in ſtructura ! cui applicari, & in quo saxorum ruditum etiam poſſit inſiſtere. *Quintil.* ipſa enormitas invenit, *l. 9. c. 4.*

s'aperçut que la langue latine manquoit d'une beauté que les anciens Romains avoient abſolument ignorée ou négligée, & qui pouvoit cependant en relever beaucoup le prix & l'excellence. Comme il étoit extrêmement jaloux de l'honneur de ſa patrie, il entreprit, en donnant au diſcours latin du ſon, de la cadence, & de l'harmonie, d'égaler, s'il ſe pouvoit, la langue de ſon pays à celle des Grecs, qui a de ce côté un merveilleux avantage. Il eſt étonnant de voir comment en peu d'années il amena ſur ce point la langue latine à une ſouveraine perfection, qui n'eſt ordinairement le fruit que d'une longue expérience, & qui s'avance peu à peu par des accroiſſemens fort lents. C'eſt donc lui que les jeunes gens doivent ſe propoſer pour modéle en ceci comme dans tout le reſte. Ils trouveront dans les hiſtoriens de belles penſées, & de riches expreſſions : mais ils ne doivent pas y chercher un arrangement de mots nombreux & périodiques.[a] Le ſtile de l'hiſtoire, qui doit être aiſé, naturel, coulant, ne s'ac-

a Hiſtoriæ, quæ currere debet ac ferri, minùs conveniunt interſtentes clauſulæ. *Quintil. l. 9. c. 4.*

commode point de ces cadences graves & meſurées que demande la majeſté d'un diſcours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus ſûr de faire ſentir aux jeunes gens la beauté de l'arrangement des mots, eſt de pratiquer ce que Cicéron lui-même a fait dans les livres de l'orateur en traitant cette matiére : c'eſt-à-dire de choiſir dans les livres qu'on leur explique, quelques endroits des plus nombreux & des plus périodiques, & d'en déranger l'ordre & la ſtructure. [a] Les mêmes penſées & les mêmes expreſſions demeureront, mais non pas la même grace, ni la même force : & plus ces endroits brilleront par le ſens & par la diction, plus ils deviendront choquans par ce dérangement, parce que la magnificence même des mots le rendra encore plus remarquable. Les oreilles des jeunes gens, formées de cette ſorte par une lecture aſſidue de Cicéron, & accoutumées à la cadence douce & harmonieuſe de ſes périodes, de-

a Quod cuique vitium erit vehementer, dulciter, ſpecioſe dictum, ſolvat & turbet: abierit omnis vis, jucunditas, decor ... Illud notaſſe ſatis habeo, quo pulchriora & ſenſu & elocutione diſſolveris, hoc orationem magis deformem fore : quia negligentia collocationis ipſa verborum luce deprehenditur. *Ibid.*

viendront fines, délicates, difficiles à contenter; &, comme il le dit de lui-même, [a] elles diſcerneront parfaitement une période pleine & nombreuſe, & elles ſentiront auſſi ſi quelque choſe y manque ou eſt de trop.

[b] Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tiſſu de la période, & que ce ſoit de cette union & de ce concert de toutes les parties que réſulte l'harmonie dont nous parlons: cependant on convient que c'eſt à la fin ſurtout qu'il paroit & ſe fait ſentir. Les oreilles, entraînées dans le reſte par la continuité des paroles comme par un torrent, ne ſont en état de bien juger des ſons, que lorſque le cours rapide du diſcours s'arrêtant pour un moment leur laiſſe une eſpéce d'entrepos. Auſſi eſt-ce en cet endroit que l'admiration de l'au-

a Meæ quidem (aures) & perfecto completoque verborum ambitu gaudent, & curta ſentiunt, nec amant redundantia. *Orat n.* 168.

b In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inſerta eſt (compoſitio.) Magis tamen deſideratur in clauſulis, & apparet. Aures continuam vocem ſecutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis flumine, tum magis judicant, cùm ille impetus ſtetit, & intuendi tempus dedit. Hæc eſt ſedes orationis: hoc auditor exſpectat: hîc laus omnis declamat. *Quintil. lib. 9. c. 4.*

diteur, ſuſpendue juſques-là par un plaiſir enchanteur, éclate tout à coup par des cris & des applaudiſſemens publics.

[a] Le commencement demande auſſi un ſoin particulier, parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle, en remarque aiſément les défauts.

C'eſt donc ſur le commencement & ſur la fin de la période que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens: & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuſe variété que Cicéron a répandue dans ſes nombres, pour éviter l'ennuieuſe uniformité des mêmes cadences, qui laſſent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue ſi triviale, *eſſe videatur*, dont on lui a juſtement reproché l'affectation, & par laquelle il termine un grand nombre de ſes phraſes. Elle ſe trouve plus de dix fois dans la ſeule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié, qui peut convenir aux diſcours d'appareil & de cérémonie,

a Proximam clauſulis diligentiam poſtulant initia: nam & ad hæc intentus auditor eſt. *Ibid.*

tels que ſont ceux du genre démonſtratif, [a] où l'auditeur n'étant point ſur ſes gardes contre les ſurpriſes de l'art, ne craint point qu'on tende des piéges à ſa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences meſurées & nombreuſes, il ſait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaiſir. Il n'en eſt pas ainſi quand il s'agit de matiéres graves & ſerieuſes, où l'on ne cherche qu'à inſtruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir auſſi quelque choſe de grave & de ſérieux, [b] & il faut que cette amorce du plaiſir qu'on prépare aux auditeurs ſoit comme enveloppée & cachée ſous la ſolidité des penſées & ſous la beauté des expreſſions, dont ils ſoient tellement occupés, qu'ils paroiſſent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

a Cùm is eſt auditor, qui non vereatur ne compoſitæ orationis inſidiis ſua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium ſervienti. *Orat. n.* 208.

b Sic minimè animadverteretur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis induſtria : quæ latebit eò magis, ſi & verborum & ſententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda ſibi cenſent, verba dico & ſententias : eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus ; qui tamen ſi abeſſet, illa ipſa delectarent. *Ibid. n.* 199.

EXEMPLES.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour ſe convaincre par ſes propres yeux, ou plutôt par ſes oreilles, de tout ce qui a été dit juſqu'ici.

Pro Mur. n. 4. *Quòd ſi è portu ſolventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, præcipere ſummo ſtudio ſolent & tempeſtatum rationem, & prædonum, & locorum, quòd natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfuncti ſumus, ingrediuntur: quo tandem me animo eſſe oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas reipublicæ tempeſtates eſſe ſubeundas!* Rien n'eſt plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

Ibid. n. 21. *Omnes urbanæ res, omnia hæc noſtra præclara ſtudia, & hæc forenſis laus & induſtria, latent in tutela ac præſidio bellicæ virtutis. Simul atque increpuit ſuſpicio tumultûs, artes illico noſtræ conticeſcunt.* Cette cadence finale, qui eſt un dichorée, eſt extrêmement nombreuſe: & c'eſt par cette raiſon même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop ſouvent dans le diſcours.

parce que l'affectation, même dans les meilleures choses, devient vicieuse. *Animadverti, Judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes.* Pro Cluent. n. 1. L'ordre naturelle demandoit qu'on mît, *in duas partes divisam esse.* Quelle différence ! *Rectum erat, sed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faisant remarquer cet arrangement.

Quam spem cogitationum & consiliorum meorum, cùm graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maximæ molestiarum & turbulentissimæ tempestates extiterunt. Lib. 1. de Orat. n. 2. La musique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuse que l'est celle de ces périodes ?

Hæc Centuripina navis erat incredibili celeritate velis ... Evolârat jam è conspectu ferè fugiens quadriremis, cùm etiam tunc cetera naves in suo loco moliebantur. Verrin. 7. n. 87. Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, aussi bien que leur arrangement ; & le choix des lettres mêmes presque toutes liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis.* Cette cadence du commencement, *evolarat jam*, *&c.* est aussi promte & légére

que le vaiſſeau même : au lieu que celle de la fin, compoſée d'un ſeul mot fort long & peſant, repréſente merveilleuſement les efforts d'une flote mal équipée : *moliebantur.*

Epiſt. 99. *Reſpice celeritatem rapidiſſimi temporis : cogita brevitatem hujus ſpatii, per quod citatiſſimi currimus.* Il eſt viſible que Séneque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres.

Pro Mur. §. 21. *Servius agitat rem militarem : inſectatur totam hanc legationem : aſſiduitatis, & operarum harum quotidianarum putat eſſe conſulatum.* On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels aſſez longs & de même terminaiſon, qui par tout ailleurs feroient un très mauvais effet, pour rendre plus mépriſable & plus dégoutante la profeſſion que ſon adverſaire prenoit à tâche de relever. Il paroit avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulcram! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.*

Eunuch. Act. 2. ſc. 3.

Le même orateur, voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le deſſein d'attaquer Clodius,

décrit ainſi ſon équipage. *Cùm hic inſidiator, qui iter illud ad eadem faciendam apparaſſet, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne ſent pas à la ſimple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'emploier ici de longs mots, compoſés de pluſieurs ſyllabes, & qu'il les a exprès entaſſés les uns ſur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarraſſer qu'à ſervir dans un combat?

D'une ſeconde ſorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé juſqu'ici n'a pour but, à parler proprement, que le plaiſir de l'oreille, & ſe termine à rendre le diſcours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ſes penſées de la grace, que de la force. Cet arrangement conſiſte à diſpoſer de telle ſorte certaines expreſſions, que le diſcours aille toujours en croiſſant, & que les derniéres ſoient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque cho-

ſe à celles qui ont précédé. Quelquefois auſſi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particuliére, & qui font la principale force d'une penſée ou d'une deſcription, afin d'être ſéparés, pour ainſi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produiſent ſur l'eſprit tout leur effet. Cette ſorte d'arrangement n'eſt pas moins remarquable que la premiére, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés auſſi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui ſeules ſeroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

Philip. 2. n. 63. 1. *Tu iſtis faucibus, iſtis lateribus, iſta gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippiæ nuptiis exhauſeras, ut tibi neceſſe eſſet in populi Romani conſpectu vomere poſtridie.* Quintilien peſe tous les mots de cette deſcription. *Quid fauces & latera*, dit-il, *ad ebrietatem? Minimè ſunt otioſa. Nam reſpicientes ad hæc poſſumus æſtimare quantum ille vini in Hippiæ nuptiis exhauſerit, quod ferre & coquere non poſſet illa gladiatoria corporis firmitate.*

On

On ſent aſſez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croiſſant. On remarqueroit peut-être moins la raiſon qui a porté Cicéron à rejetter à la fin ce mot, *poſtridie*, ſi Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sæpe eſt vehemens aliquis ſenſus in verbo: quod ſi in media parte ſententiæ latet, tranſiri intentione, & obſcurari circumjacentibus ſolet, in clauſula poſitum aſſignatur auditori & infigitur, quale eſt illud Ciceronis:* UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. *Transfer hoc ultimum, minùs valebit. Nam totius ductûs hic eſt quaſi mucro, ut per ſe fœdæ vomendi neceſſitati, jam nihil ultrà expectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non poſſet* POSTRIDIE. Quintil. l. 9. c. 4.

Mais écoutons Cicéron qui dévelope lui même ſa penſée, & nous fait toucher au doit tout ce qui y eſt renfermé. *O rem non modò viſu fœdam, ſed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidiſſet, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Romani, negotium publicum ge-* Philip. 2. n. 63.

rens, magiſter equitum, cui ructare turpe eſſet, is vomens fruſtis eſculentis, vinum redolentibus, gremium ſuum & totum tribunal implevit. Il eſt viſible que les derniéres expreſſions enchériſſent toujours ſur les premiéres. *Singula incrementum habent. Per ſe deforme, vel non in cœtu vomere : in cœtu etiam non populi : populi etiam non Romani : vel ſi nullum negotium ageret, vel ſi non publicum, vel ſi non magiſter Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa ſingulos gradus moraretur : hic in ſublime etiam currit, & ad ſummum pervenit non nixu, ſed impetu.* Voila un beau modéle d'explication pour les maîtres.

Quint. l. 8. c. 4.

Au reſte quelque belle que ſoit la deſcription que fait ici l'orateur Romain du vomiſſement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertiſſant d'abord de l'effet qu'elle doit produire : *O rem non modo viſu fœdam, ſed etiam auditu :* je ne croi pas que notre langue, délicate comme elle eſt ſur les bienſéances, pût ſouffrir ce détail de circonſtances qui bleſſent & révoltent l'imagination ; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, fruſtis eſculen-*

sis. * C'eſt une occaſion de faire ſentir aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage inconteſtable que la nôtre a en cela ſur la grecque & ſur la latine.

2. *Stetit ſoleatus Prætor populi Romani cum pallio tunicaque talari muliercula nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la penſée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raiſon, lorſque je tâcherai de développer la beauté de cette deſcription, & je raporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit. *Verrin.* 7. n. 85.

3. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium Romanorum, lictor Sextius.* Qui mettroit *lictor Sextius* au commencement, gâteroit tout : il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du diſcours, [a] qui doit, ſelon les régles de la Rhétorique & du bon ſens, aller toujours en croiſ- *Verrin.* 7. n. 117.

* *Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomiſſement après le repas, fort ordinaire pour lors, rendoit-elle ces expreſſions moins choquantes.*

[a] Creſcere ſolet oratio verbis omnibus altiùs atque altiùs inſurgentibus. *Quintil. l. 8. c. 4.*

ſant. Cette régle cependant céde ici à la délicateſſe de l'oreille, qui auroit été bleſſée, ſi l'on eût mis *terror morſque ſociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

§. V.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'éxprimer qui s'éloignent en quelque choſe de la maniére commune & ſimple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au diſcours. Elles conſiſtent ou dans les mots, ou dans les penſées. Je renferme dans les premiéres ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puiſſe y avoir quelque différence.

Il eſt bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'uſage que la bonne éloquence fait faire des figures, le ſecours qu'elle en tire, non ſeulement pour plaire, mais auſſi pour perſuader & pour toucher; & comment ſans elles le diſcours languit, tombe dans une eſpéce de monotonie,

& eſt preſque comme un corps ſans ame. Quintilien nous en donne une juſte idée par une comparaiſon qui eſt fort naturelle. [a] Une ſtatue, dit-il, toute unie & toute d'une piéce depuis le haut juſqu'en bas, la tête droite ſur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroitroit immobile & comme morte. Ce ſont les differentes attitudes des piés, des mains, du viſage, de la tête, qui variées en une infinité de maniéres ſelon la diverſité des ſujets, communiquent aux ouvrages de l'art une eſpéce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

[b] LA METAPHORE eſt une figure, qui à la place des mots propres qui

a Recti corporis vel minima gratia eſt. Neque enim adverſa ſit facies, & demiſſa brachia, & juncti pedes, & à ſummis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut ſic dixerim motus, dat actum quemdam effictis. Ideo nec ad unum modum formatæ manus, & in vultu mille ſpecies ... Quam quidem gratiam & delectationem afferunt figuræ, quæque in ſenſibus, quæque in verbis ſunt. *Quintil. l. 2. c. 14.*

b Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem neceſſitas genuit inopiâ coacta primò & anguſtiis, poſt autem delectatio jucunditaſque celebravit. Nam ut veſtis frigoris depel-

naturelles qui ſont ſous la main : elle fait une agréable illuſion à l'eſprit, en lui montrant une choſe, & lui en ſignifiant une autre : enfin elle donne du corps, pour ainſi dire, aux choſes les plus ſpirituelles, & les fait preſque toucher au doit & à l'œil par les images ſenſibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand ſoin de commencer toujours par l'explication du ſens ſimple & naturel, ſur lequel eſt fondé le ſens figuré, & ſans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus ſûr auſſi & le plus facile de faire ſentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, eſt de ſubſtituer le ſimple au figuré, & de dépouiller une phraſe fort brillante de tous ſes ornemens, en la réduiſant à une propoſition toute ſimple. C'eſt la méthode

petita ſumere : vel quòd is, qui audit, aliò ducitur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ maxima eſt delectatio.. vel quòd omnis tranſlatio, quæ quidem ſumpta ratione eſt, ad ſenſus ipſos admovetur, maximè oculorum, qui eſt ſenſus acerrimus. *Lib.* 3. *de Orat.* n. 159. 160.

que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modéle pouvons-nous ſuivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expreſſion métaphorique qui ſe trouve dans ces vers d'un ancien poéte :

Vive, Ulyſſes, dum licet :
Oculis poſtremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit* CAPE, *non* PETE ; *haberet enim moram ſperantis diutius eſſe ſe ſe victurum : ſed* RAPE. *Hoc verbum eſt ad id aptatum, quod antè dixerat, dum licet.* Horace emploie la même penſée : *Lib. 3. Orat. n. 16*

Dona præſentis capelætus horæ. *Od. 8. l.*

Un habile Interpréte prétend qu'il faut lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raiſon. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout ſoin & de toute inquiétude, & ſe flatant de l'eſpérance d'une longue vie, jouit paiſiblement des plaiſirs que chaque jour lui préſente ; & le mot *cape* convient fort à une telle ſituation : au lieu que chez l'ancien poéte on exhorte Ulyſſe à ſaiſir le moment préſent, de peur qu'il ne fuï

échape, & ne lui ſoit enlevé par une mort promte & imprévûe : *Poſtremum lumen radiatum rape.* Cicéron s'eſt ſervi d'un mot pareil, & non avec moins de grace. *Quo quiſque eſt ſolertior & ingenioſior, hoc docet iracundius & laborioſius. Quod enim ipſe celeriter arripuit: id cùm tardè percipi videt, diſcruciatur.* Il ſuffit d'avertir qu'il ne dit pas *facilè didicit*, mais *celeriter arripuit* : on en ſent bien la difference.

Pro Quint. Roſc. n. 31.

Quand la métaphore eſt continuée, & qu'elle ne conſiſte pas en un ſeul mot, on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem cæteras tempeſtates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum ſemper Miloni putavi eſſe ſubeundas.* On pouvoit dire ſimplement : *Equidem multa pericula in populi concionibus ſemper Miloni putavi eſſe ſubeunda.*

M. Fléchier. *Souvenez-vous du commencement & des ſuites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embraſe aujourd'hui toute l'Europe.*

Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & produiſirent cette premiére fleur de re-

putation qui répand ſon odeur [a] *plus agréable que les parfums ſur tout le reſte d'une belle vie.*

[b] Il faut, quand on emploie cette figure, avoir ſoin de demeurer toujours dans la même ſimilitude, & ne pas ſauter bruſquement d'une image à une autre, ni par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere verſus :

où il joint enſemble deux idées bien différentes, le tour, & l'enclume. Mais quelques interprétes l'excuſent. Je ne ſai ſi l'on ne pourroit pas faire auſſi juſtement le même reproche à Cicéron dans ce paſſage du ſecond livre de l'Orateur : *Ut cùm in ſole ambulem, etiamſi ob aliam cauſam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer : ſic, cùm iſtos libros ad Miſenum ſtudioſiùs legerim, ſentio orationem meam illorum quaſi cantu colorari.* Comment concilier ces deux

Lib. 2. de Orat. n. 60.

a Melius eſt nomen bonum, quàm unguenta pretioſa. *Eccleſ.* 7. 2.

b Id imprimis eſt cuſtodiendum, ut quo ex genere cœperis tranſlationis, hoc deſinas. Multi enim, cùm initium à tempeſtate ſumpſerunt, incendio aut ruina finiunt : quæ eſt inconſequentia rerum fœdiſſima. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

derniers mots, *cantu & colorari !* & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit ?

LA PÉRIPHRASE, ou CIRCONLOCUTION. Cette figure eſt quelquefois abſolument néceſſaire, comme lorſque l'on parle de choſes que la bienſéance ne permet pas d'exprimer par leurs noms, *ad requiſita natura.* Souvent elle n'eſt emploiée que pour l'ornement : & cela eſt aſſez ordinaire aux poëtes. Quelquefois on s'en ſert pour exprimer plus noblement une choſe qui ſans cela paroitroit baſſe, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propoſitions qui bleſſeroient ſi elles étoient préſentées nuement & ſimplement.

Sallust.

1. *Pour l'ornement.*

Maſcaron. *Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'eſtime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine* (M. de Turenne) *donne une place illuſtre à ſes glorieuſes cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conſervent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes.* Au lieu de dire ſimplement : *donne une place à ſes cendres dans le tombeau des Rois.*

C'eſt-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore,
Où le Perſe eſt brulé de l'aſtre qu'il adore. *Deſpr.*

2. *Pour relever des choſes communes ou baſſes.*

Déja prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effraié nos provinces. C'eſt-à-dire, l'armée des Allemans. *Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés.* C'eſt-à-dire, les canons. *Flech.*

3. *Pour adoucir des propoſitions dures.*

Cicéron, dans le plaidoier pour Milon, forcé d'avouer que ſes gens avoient tué Clodius, ne le dit pas ainſi; *interfecerunt, jugularunt Clodium:* mais en uſant de périphraſe il cache l'horreur de ce meurtre ſous une idée qui ne pouvoit déplaire aux juges, & qui ſembloit même les intéreſſer. *Fecerunt id ſervi Milonis (dicam enim non derivandi criminis cauſa, ſed ut factum eſt) neque imperante, neque ſciente, neque præſente domino, quod ſuos quiſque ſervos in tali re facere voluiſſet.* *Pro Mil. n. 29.*

Vibius Virius, lorſqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poiſon pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains, au lieu de dire que ce poiſon leur procurera une promte mort, décrit par une élégante périphraſe les malheurs dont ce breuvage les délivrera, & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satiatis vino ciboque poculum idem, quod mihi datum fuerit, circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu, animum à contumeliis, oculos, aures, à videndis audiendiſque omnibus acerbis indigniſque quæ manent victos, vindicabit.*

liv. lib. 26. 13

Manlius ſavoit combien le nom ſeul de Roi étoit odieux aux Romains, & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une maniére adroite en ſe contentant de prendre le titre de Protecteur, mais en leur inſinuant que celui de Roi, qu'il ſe donne bien de garde de nommer, le mettroit plus en état de leur rendre ſervice. *Ego me patronum profiteor plebis, quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos, ſi quo inſigni magis imperii honoriſve nomine veſtrum appellabitis ducem, eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.*

liv. lib. 6. 18.

On a remarqué avec raiſon[a] certains tours dont les anciens ſe ſont ſervis pour adoucir des propoſitions dures & choquantes. Thémiſtocle voiant approcher Xerxès avec une armée formidable, conſeilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville ; mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux : *Ut urbem apud deos deponerent ; quia durum erat dicere, ut relinquerint.* Un autre étoit d'avis qu'on fit fondre des ſtatues d'or dreſſées à la Victoire, pour ſubvenir aux néceſſités de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il faloit faire uſage des victoires. *Et qui victorias aureas in uſum belli conflari volebat, ita declinavit, victoriis utendum eſſe.*

LA RE'PETITION eſt une figure aſſez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes ſortes. Elle eſt fort propre à exprimer le caractére des paſſions vives & impétueuſes, telles que ſont par exemple la colére & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même choſe, qui ne voient que cet objet, & qui

a Celebrata apud Græcos ſchemata, per quæ res aſperas molliùs ſignificant. *Quintil. l. 9 c. 1.*

par cette raiſon répétent ſouvent les termes qui le repréſentent. C'eſt ainſi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. Geor. v. 465. TE dulcis conjux, TE ſolo in littore ſecum, TE veniente die, TE decedente canebat.

Lib. 2. ep. 1. Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius, qui avoit été ſon tuteur, & qu'il regardoit comme ſon Pere. *Volui tibi multa alia ſcribere, ſed totus animus in hac una contemplatione defixus eſt. Virginium cogito, Virginium video, Virginium jam vanis imaginibus, recentibus tamen, audio, alloquor, teneo.*

Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona, miſerum me! (conſumptis enim lacrymis tamen infixus animo haret dolor) bona, inquam, Cn. Pompeii*

2. Philip. n. 64.

5. Catil. n. 1. *acerbiſſima voci ſubjecta præconis... Vivis,*

7. Verr. n. 61. *& vivis non ad deponendam, ſed ad confirmandam audaciam... Cædebatur virgis in medio foro Meſſanæ civis Romanus, Judices.... Cùm ille imploraret ſæpius, uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & æruminoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.*

Cette figure eſt excellente auſſi pour

inſiſter fortement ſur quelque preuve, ſur quelque vérité. Pline l'ancien veut faire ſentir la folie des hommes qui ſe donnent tant de peines pour s'aſſurer ici un établiſſement, & qui ſouvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir repréſenté la terre entiére comme un petit point preſque indiviſible en comparaiſon de tout l'univers : Voila, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir : voila où nous voulons être les maîtres & dominer : voila ce qui agite le genre humain par de ſi violentes ſecouſſes : voila ce qui eſt l'objet de notre ambition, la matiére de nos diſputes, la cauſe de tant de guerres ſanglantes même entre des concitoiens & des freres. *Hæc eſt materia gloriæ noſtræ, hæc ſedes : hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus, hîc tumultuatur humanum genus : hîc inſtauramus bella etiam civilia, mutuiſque cædibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit conſiſte dans la répétition qui ſemble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes ſe donnent tant de tourmens, Lib. 2. c. 57.

juſqu'à s'entrebattre & s'entretuer pour y avoir quelque petite part. Et encore que leur en reſte-t-il après leur mort qu'ils puiſſent occuper ? *Quota terrarum parte gaudeat ? vel, cùm ad menſuram ſuæ avaritiæ propagaverit, quam tandem portionem ejus defunctus obtineat !*

Racine. Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété....
Daigne, daigne, mon Dieu, ſur Mathan & ſur elle
Répandre cet eſprit d'imprudence & d'erreur,
De la chute des Rois funeſte avant-coureur....
Dieu des Juifs, tu l'emportes! ....
David, David triomphe. Achab ſeul eſt détruit....

Deſpreaux. L'argent, l'argent, dit-on : ſans lui tout eſt ſtérile.
La vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'argent en honnête homme érige un ſcelerat.
L'argent ſeul au palais peut faire un magiſtrat.

Racine. Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfans, les vieillards,

Et la ſœur, & le frere;
Et la fille, & la mere:
Le fils dans les bras de ſon pere.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'eſt en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux paſſions le langage qui leur eſt naturel.

ANTITHESE, DISTRIBUTION, & autres figures pareilles.

» LES ANTITHESES bien ménagées, dit le pere Bouhours, plaiſent » infiniment dans les ouvrages d'eſprit. » Elles y font à peu près le même effet » que dans la peinture les ombres & les » jours qu'un bon peintre a l'art de » diſpenſer à propos; ou dans la muſique les voix hautes & les voix baſſes » qu'un habile maître ſait mêler enſemble. *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia... Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit ..... Les Capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains ſont ſanglantes; & adorer intérieurement le Créateur, lorſqu'ils ſe trouvent dans la triſte néceſſité de détruire ſes créatures.*

Pro Cluent. n. 15. *Pro Mur.* n. 76. *Fléchier.*

IL Y A d'autres figures qui conſiſtent principalement dans un certain arrangement & un raport de paroles, qui placées avec art & juſteſſe & comme avec ſymétrie dans un certain ordre, ſe répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette eſpéce de concert étudié & meſuré flatent agréablement l'oreille & l'eſprit.

[a] Cicéron n'a pas négligé cette grace du diſcours, à laquelle quelques anciens, comme Iſocrate, s'étoient livrés ſans réſerve : & il nous a montré l'uſage qu'on devoit faire de ces figures, en les emploiant rarement & avec ſobrieté, & aiant toujours pris ſoin de les relever par la force & la ſolidité des penſées, ſans quoi elles ſeroient d'un léger mérite.

Pro Mil. p. 10. *Eſt enim hæc, Judices, non ſcripta, ſed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verùm ex naturâ ipſâ arripuimus, hauſimus, expreſſimus; ad quam non docti ſed facti, non inſtituti ſed imbuti ſumus: ut, ſi vita noſtra in aliquas inſidias, ſi in vim, ſi in tela aut latronum*

a Delectatus eſt his etiam M. Tullius: verùm & modum adhibuit non ingratæ, niſi copiâ redundet, voluptati; & rem alioqui levem, ſententiarum pondere implevit. *Quintil. l. 9. c. 4.*

aut inimicorum incidiſſet, omnis honeſta ratio eſſet expediendæ ſalutis... Et ſine invidia culpa plectatur, & ſine culpa invidia ponatur. Pro Cluent. n. 1.

Sénéque eſt plein de ces ſortes de figures. *Magnus eſt ille qui fictilibus ſic utitur, quemadmodum argento; nec ille minor eſt, qui ſic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi eſt, pati non poſſe divitias... Tu quidem orbis terrarum rationes adminiſtras, tam abſtinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem conſequeris, in quo odium vitare difficile eſt.* Senec. Ep. 5. De Brev. vita. c. 18.

Un homme grand dans l'adverſité par ſon courage, dans la proſpérité par ſa modeſtie, dans les difficultés par ſa prudence, dans les périls par ſa valeur, dans la religion par ſa pieté. Fléchier.

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face; heureux ſans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe.

On imagine aiſément avec quelle ardeur & quelle perſévérance s'attache à une étude un homme d'eſprit, dont elle eſt le plus grand plaiſir; & un homme Fontenay.

de bien, dont elle eſt devenue le devoir eſſentiel.

Il avoit cette innocence & cette ſimplicité de mœurs que l'on conſerve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres ; & il n'avoit point cette rudeſſe, & une certaine fierté ſauvage que donne aſſez ſouvent le commerce des livres ſans celui des hommes.

Un ſeul eſt frapé, & tous ſont délivrés. Dieu frape ſon fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de ſon fils innocent.

Toutes ces penſées ſont fort belles & fort ſolides par elles-mêmes : mais il faut avouer que le tour & la maniére dont elles ſont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux ſentir, il n'y a qu'à les réduire à une maniére de parler ſimple & commune. C'eſt ce que je vais tâcher de faire obſerver dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroit ſur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à Céſar, que les Princes n'ont rien par où ils puiſſent

approcher de plus près des dieux, qu'en faiſant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter ſimplement que ſa fortune & ſon bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage : c'eſt là le fonds de la penſée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de nobleſſe & d'élégance, en marquant ſéparément par une eſpéce de diſtribution ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à ſon bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté : & c'eſt en cela que conſiſte la grandeur de ſa fortune, & l'excellence de ſon naturel. *Nihil habet nec fortuna tua majus quàm ut poſſis, nec natura tua melius quàm ut velis conſervare quàm plurimos.* Tous les mots ſe répondent ici avec une juſteſſe merveilleuſe. *Fortuna, natura : majus, melius : poſſis, velis.* Eſt-il poſſible de dire plus de choſes en moins de mots, & d'une maniére plus ornée ? *Pro Lig. n.* 38.

L'éloge de Roſcius le comédien eſt du même goût. *Etenim cùm artifex ejuſmodi ſit* (Q. Roſcius) *ut ſolus dignus videatur eſſe qui ſcenam introeat ; tum vir ejuſmodi eſt, ut ſolus videatur dignus, qui eò non accedat.* *Pro Quint. n.* 78.

Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roſcius, qui peut nous apprendre auſſi comment la même penſée peut être tournée en différentes manières.

Pro Quint. Roſc. com. n. 37. *Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm diſciplinæ poſſidet in ſe : quem populus Romanus meliorem virum quàm hiſtrionem eſſe arbitratur : qui ita digniſſimus eſt ſcena propter artificium, ut digniſſimus ſit curia propter abſtinentiam.* Ce double éloge ſe réduit à dire que Roſcius eſt encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette penſée nous eſt-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne ? » Roſcius eſt un ſi » excellent acteur, qu'il paroit ſeul » digne de monter ſur le théatre : mais » d'un autre côté il eſt ſi homme de » bien, qu'il paroit ſeul digne de n'y » monter jamais. Il n'y a pas moins de délicateſſe dans le ſecond éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace, ſi au mot d'*artificium* on en eût ſubſtitué un qui ſe terminât comme *abſtinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont

nous

nous parlons ici, qui consistent dans un arrangement étudié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais, s'il se peut, pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

[a] Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées ; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fonds même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être emploiées rarement : parce que plus l'art

a Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravarint, summos se judicent artifices, ideoque non desinunt eas nectere : quas sine sententia sectari tam est ridiculum, quàm quærere habitum gestumque sine corpore. *Quintil. l. 9. c. 3.*

Sed ne hæ quidem densandæ sunt nimis. *Ibid.*

& l'étude s'y montrent, plus l'affectation ſe fait ſentir, & devient vicieuſe. [a] Enfin il faut que la nature des choſes qu'on traite ſoit ſuſceptible de ces ſortes d'ornemens. Car, quand il s'agit, par exemple, de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils ſont menacés, d'exciter en eux une juſte indignation contre le crime, d'emploier des ſupplications vives & empreſſées, un orateur ne ſe rendroit-il pas ridicule, s'il entreprenoit de le faire par des périodes meſurées, par des antitheſes, & de pareilles figures qui ne ſont propres qu'à éteindre le feu des paſſions, & à faire ſentir la vanité d'un orateur occupé de lui ſeul & du ſoin de faire admirer ſon eſprit, lorſqu'il ne devroit ſonger qu'à tirer les larmes des yeux de ſes auditeurs, & à les remplir des ſentimens de crainte, de colére, ou de douleur qu'il veut leur inſpirer?

a Sciendum imprimis quid quiſque in orando poſtulet locus, quid perſona, quid tempus. . . Ubi enim atrocitate, invidia, miſeratione pugnandum eſt, quis ferat contrapoſitis, & pariter cadentibus, & conſimilibus, iraſcentem, flentem, rogantem: cùm in his rebus cura verborum deroget affectibus fidem, & ubicumque ars oſtentatur, veritas abeſſe videatur. *Ibid.*

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, ſans dire quelque choſe de celles qui conſiſtent dans une reſſemblance affectée, & dans une eſpéce de jeux de mots. *Amari jucundum eſt, ſi curetur ne quid inſit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arator factus.* Le ſeul nom de Verrès, qui en latin ſignifie *un porc*, en fournit pluſieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audiſtis, negabant mirandum eſſe,* JUSTAM NEQUAM ESSE VERRINUM: *alii etiam frigidiores erant, ſed quia ſtomachabantur, ridiculi videbantur eſſe, cùm* SACERDOTEM *execrabantur, qui* VERREM TAM NEQUAM *reliquiſſet.* (Le Préteur à qui Verrès avoit ſuccédé s'appelloit *Sacerdos.*) *Quæ ego non commemorarem (neque enim perfacetè dicta, neque porro hac ſeveritate digna ſunt) niſi,* &c. *Ex nomine iſtius quid in provincia facturus eſſet perridiculi homines augurabantur... ad* EVERRENDAM *provinciam venerat. Quod unquàm, Judices, hujuſmodi* EVERRICULUM *ulla in provincia fuit?* Cicé-

Verr. 3. n. 121.

Verr. 4. n. 18. & 19.

Verr. 6. n. 13.

ron, en raportant ces plaiſanteries, à ſoin de marquer combien elles lui paroiſſoient froides & pueriles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penſer, & les met en garde contre un mauvais goût, qui ſeroit aſſez de leur âge, & qui leur feroit trouver de l'eſprit dans ces ſortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condanner généralement toutes les alluſions. Il y en a de véritablement ingénieuſes, qui donnent beaucoup de grace au diſcours : & elles doivent paroitre telles, quand elles ſont pleines de ſens, & fondées ſur une penſée ſolide, & ſur une reſſemblance naturelle. Cicéron avoit raporté la maniére juſte & deſintéreſſée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Eſt adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, ſed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum exiſtimationem? aquius ad levendam mulieris calamitatem? vehementius ad quaſtoris libidinem coercendam ? Summè hæc omnia mihi videntur eſſe laudanda. Sed repentè è veſtigio* EX HOMINE, *tanquam aliquo Circæo poculo*, FACTUS EST VERRES,

Verr. 1. n. 57.

Redit ad ſe, ad mores ſuos. Nam ex illo pecunia magnam partem ad ſe vertit: mulieri reddit quantulum viſum eſt. Il me ſemble que cette alluſion, fondée ſur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'eſt ce que ſignifie *Verres* en latin) eſt ici fort heureuſe & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il ſe trouva que les cinq derniéres lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit ſouvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en reſtoit que les quatres premiéres lettres, *Verr.* C'étoit un nom ſuppoſé ſous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer une criante uſure. Cicéron produiſit cette piéce dans le procès; *ut omnes mortales*, dit-il, *iſtius avaritiæ non jam veſtigia, ſed ipſa cubilia videre poſſint. Videtis Verrutium? videtis primas litteras integras? videtis extremam partem nominis, caudam illam Verris, tanquam in luto, demerſam eſſe in litura?* Peut-on condanner un tel jeu de mots, ſurtout dans une occaſion où l'orateur croioit avoir beſoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & mépriſable.

Verr. 4. 186. &c.

n. 190.

n. 191.

Quelquefois la reſſemblance des mots, ou le ſimple changement de prépoſition, ou le même mot pris en différens ſens, produit une ſorte d'agrément, qui n'eſt point à rejetter.

1. Catil. n. 30. *Hanc reipublicæ peſtem pauliſper reprimi, non in perpetuum compeſci poſſe....*

n. 27. *non emiſſus ex urbe, ſed immiſſus in urbem*

Prof. n. 77. *eſſe videatur... Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien diſoit d'un eſclave qui voloit dans la maiſon, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui :

2. de Orat. p. 248. *Solum eſſe cui domi nihil ſit nec obſignatum, nec occluſum :* ce qui convient auſſi à un fidéle ſerviteur, à qui l'on ſe fie pleinement.

FIGURES DE PENSE'ES.

Je me contenterai d'en raporter ſeulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, l'APOSTROPHE, l'EXCLAMATION, ſont des figures fort communes, mais qui peuvent ſervir infiniment à rendre le diſcours plus fort, plus vif, plus touchant.

Æn. l. 12. v. 646. *Uſque adeo-ne mori miſerum eſt?* C'eſt de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieil-

lard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non eſt uſque adeo miſerum mori.*

Enée dans un récit remarque que ſi on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été priſe :

Trojaque nunc ſtares, Priamique arx alta maneres. *Æn. l. v. 56.*

L'apoſtrophe fait ſentir toute la tendreſſe d'un bon citoien pour ſa patrie. Changez une lettre, *ſtaret*, *maneret*, ce ſentiment diſparoit.

Cicéron termine ainſi le récit qu'il avoit fait du ſupplice d'un citoien Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium noſtræ civitatis ! O lex Porcia, legeſque Sempronia ! O graviter deſiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia poteſtas ! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum ab eo qui beneficio populi R. faſces & ſecures haberet, deligatus in foro virgis caederetur ?* Voila le vrai langage de la douleur & de l'indignation. *Verr. 7. 161. & 162.*

Cicéron réunit preſque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui eſt fort vif. *Quid enim, Tubero, tuus ille diſtrictus in acie* *Pro Lig. n. 9.*

Pharſalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui ſenſus erat armorum tuorum ? qua tua mens ? oculi ? manus ? ardor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ? Tout cela ſe réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharſale, & qu'il avoit porté les armes contre Céſar. Mais quelle force ne donnent point à cette penſée tant & de ſi vives figures, entaſſées les unes ſur les autres ? Ne ſemblent-elles pas inſinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mélée chercher Céſar ? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant : *contra ipſum Cæſarem eſt congreſſus armatus.*

Saut. *Princeſſe dont la deſtinée eſt ſi grande & ſi glorieuſe, faut-il que vous naiſſiez en la puiſſance des ennemis de votre maiſon ? O Eternel, veillez ſur elle. Anges ſaints, rangez à l'entour vos eſcadrons inviſibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princeſſe ſi grande & ſi delaiſſée.*

Ibidem. *Retraites ſombres où la honte renferme la pauvreté, combien de fois a-t-elle fait couler juſqu'à vous ſes conſolations & ſes aumônes, inquiéte de vos beſoins & de vos chagrins, & plus ſoigneuſe de cacher ſes charités, que vous ne l'étiez de cacher votre miſére.*

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux! *Desfreaux.*
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeul, oublier tout le monde.

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux ! *Racine.*
Sacrés monts, fertiles valées
Par cent miracles ſignalées :
Du doux païs de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées ?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit plus de miracles. Joad plein d'une ſainte indignation lui répond ainſi : *Joad.*

Et quel tems fut jamais ſi fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il ſon pouvoir ?
Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus grandes merveilles,
Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles?

LA PROSOPOPE'E eſt une figure qui préte de l'action & du mouvement aux choſes inſenſibles ; qui fait parler les perſonnes ſoit abſentes ſoit préſentes, les choſes inanimées, & quelquefois même les morts.

Il eſt ordinaire aux poétes de donner de l'indignation, & de l'admiration

aux fleuves, aux arbres; de la triſteſſe aux bêtes, &c.

Virgile. Atque indignatum magnis ſtridoribus æquor.
Pontem indignatus Araxes.
Miraturque novas frondes, & non ſua poma.
It triſtis arator,
Mœrentem abjungens fraterna morte juvencum.

Deſpreaux. Sous les fougueux courſiers l'onde écume & ſe plaint...
J'entens déja frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrenées.

Pline l'ancien dans ſes deſcriptions approche ſouvent de la hardieſſe poétique. Il peint merveilleuſement par deux traits la douleur & la honte d'un pan, qui aiant perdu ſa queue ne cherche plus qu'à ſe cacher : *Caudâ amiſſâ pudibundus ac mœrens quærit latebram.* Lib. 10. c. 20. Dans un autre endroit il donne un ſentiment de joie à la terre qui ſe voioit autrefois cultivée par des laboureurs victorieux, & fendue avec un ſoc chargé de lauriers : *Gaudente terra vomere laureato, & triumphali aratore.* Lib. 18. c. 3. Il dit ailleurs que les maiſons où étoient diſpoſées par ordre les ſtatues des heros d'une noble race, ſe ſentoient encore de leurs triomphes après avoir changé

de maîtres, & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipsa domus; & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* Lib. 35. c. 2.
La traduction de cet endroit, qui est du pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse briéveté de la derniére pensée, *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vu ni entendu sous Pompée que de

ſage & d'honnête, & qui maintenant eſt devenue la retraite impure des dé-
Philip. 2. 9. bauches d'Antoine. *An tu illa in veſtibulo roſtra, & hoſtium ſpolia cùm aſpexiſti, domum tuam te introire putas? fieri non poteſt. Quamvis enim ſine mente, ſine ſenſu ſis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos noſti... Me quidem miſeret parietum ipſorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat niſi pudicum, niſi ex optimo more & ſanctiſſima diſciplina? ... Nunc in hujus ſedibus pro cubiculis ſtabula, pro tricliniis popinæ ſunt.*

Cette figure, qui perſonifie les choſes inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au diſcours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette concluſion :
Mil. n. 9. *Quis eſt qui, quoquo modo quis interfectus ſit, puniendum putet, cùm videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipſis porrigi legibus?* Il pouvoit dire ſimplement: *cùm videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere.* Au lieu de cela il perſonifie les loix, & nous les repréſente comme ſi elles accouroient au ſecours d'un

homme qui ſe trouve attaqué par des voleurs, & comme ſi elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour ſe défendre. Cela eſt tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec ſe expectari jubent : cùm ei, qui expectare velit, antè injuſta pœna luenda ſit, quàm juſta repetenda.* n. 101.

A ces cris Jeruſalem redoubla ſes pleurs; les voutes du temple s'ébranlérent ; le Jourdain ſe troubla, & tous ſes rivages retentirent du ſon de ces lugubres paroles: COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ? Fléchier.

Vous ſavez que naturellement la victoire eſt cruelle, inſolente, impie. Monſieur de Turenne la rendoit douce, raiſonnable, & religieuſe.

Depuis que la juſtice gémit ſous un amas de loix & de formalités embarraſſées, & qu'on s'eſt fait un art de ſe ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu ſuffire à cette fonction.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été ſous la garde de la plus ſcrupuleuſe vertu ? Boſſuet.

Je ne vous raconterai point la ſuite trop fortunée de ſes entrepriſes. (de Cromwel)

ni ſes fameuſes victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue proſpérité qui a étonné l'univers.

La raiſon conduit l'homme juſqu'à une entiére conviction des preuves hiſtoriques de la religion chrétienne, après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumiére, non pas contraire mais toute différente, & infiniment ſupérieure.

IL EST une autre eſpéce de proſopopée, encore plus vive & plus hardie que la premiére. C'eſt lorſqu'on apoſtrophe des choſes inſenſibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes; ou qu'au lieu de raporter indirectement les diſcours de ceux dont il s'agit, on met ces diſcours dans leur propre bouche; ou enfin lorſqu'on va juſqu'à faire parler les morts.

1. *Apoſtropher des choſes inſenſibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particuliére, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été ſenſibles, & leur adreſſe enſuite ſon diſcours. *Religiones mehercule ipſæ, aræque, cùm illam belluam cadere viderunt, commoviſſe ſe videntur,*

Pro Mil. 5.

& jus in illo ſuum retinuiſſe. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, imploro atque obteſtor, voſque Albanorum obrutæ aræ, &c.

Sans cette paix, Flandre, théatre ſanglant où ſe paſſe tant de ſcenes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos victoires. Fléchier.

Glaive du Seigneur quel coup vous venez de fraper? Boſſuet.

2. *Faire parler des choſes inanimées.*

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius dans le beau diſcours qu'il fait au ſujet de la continuation du ſiége de Veies, introduit de même la République, qui repréſente aux ſoldats, que puiſqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le ſervice pour toute l'année. *An ſi ad calculos eum Reſpublica vocet, non meritò dicat: Annua æra habes, annuam operam ede? An tu æquum cenſes militia ſemeſtri ſolidum te ſtipendium accipere?* 1. Catil. n. 18. & 27. Tite Liv. l. 5. n. 4.

3. Les diſcours mis dans la bouche

même des perſonnes font tout un autre effet, que ſi on ſe contentoit de les raporter par un ſimple récit; & ils ſont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compaſſion.

C'eſt par cette figure que Cicéron dans le dernier de ſes plaidoiers contre Verrès peint la cruelle avarice d'un geolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faiſoit acheter cherement la triſte conſolation de voir & d'embraſſer leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un ſeul coup ces malheureuſes victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex prætoris, mors terrorque ſociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis: ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recuſabat. Quid, ut uno ictu ſecuris afferam mortem filio tuo, quid dabis? ne diu crucietur? ne ſæpius feriatur? ne cum ſenſu doloris aliquo aut cruciatu ſpiritus auferatur? Etiam ob hanc cauſam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem! O gravem acerbamque fortunam? Non vitam liberûm, ſed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.*

Verr. 7. n. 117. 118.

Milon n'étoit pas d'un caractére qui lui permît de deſcendre à de baſſes ſupplications. Cicéron lui met dans la bouche un diſcours plein de grandeur & de nobleſſe, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Valeant, inquit, valeant cives mei. Sint incolumes, ſint florentes, ſint beati. Stet hæc urbs præclara, mihique patria cariſſima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) ſine me ipſi, ſed per me tamen, perfruantur. Ego cedam atque abibo, &c.* [a] L'effet de cette figure eſt de rendre comme préſentes les perſonnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes. *Pro Mil.* n. 93.

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait ſortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoier de Cicéron pour Cœlius. On peut les conſulter. *Pro Cal.* n. 33-36.

D'autres fois il adreſſe ſon diſcours

a Non audire judex videtur aliena mala deflentes, ſed ſenſum ac vocem auribus accipere miſerorum, quorum etiam mutus aſpectus lacrymas movet. *Quintil. l. 6. cap. 1.*

Deſſert. aux morts. *Grande Reine, je ſatisfais à vos plus tendres deſirs, quand je célébre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, ſe réveille tout cendre qu'il eſt, & devient ſenſible, même ſous ce drap mortuaire, au nom d'un époux ſi cher.*

[a] Ces ſortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a obſervé Quintilien, d'être ſoutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choſes extraordinaires, incroïables, & qui ſont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut néceſſairement ou qu'elles faſſent une forte impreſſion, parce qu'elles vont au delà du vrai ; ou qu'elles ſoient regardées comme des puerilités, parce qu'elles ſont fauſſes.

[b] L'HYPOTYPOSE eſt une figure qui

a Magna quædam vis eloquentiæ deſideratur. Falſa enim & incredibilia natura neceſſe eſt aut magis moveant, quia ſupra vera ſunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non ſunt. *Quintil. lib. 9. c. 2.*

b ὑποτύπωσις dicitur, propoſita quædam forma rerum ita expreſſa verbis, ut cerni potius videatur, quàm audiri. *Quintil. lib. 9. c. 2.*

Magna virtus eſt, res, de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim ſatis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, ſi uſque ad aures volet, atque ea ſibi judex, de quibus cognoſcit, narrari credit, non exprimi, & oculis mentis oſtendi. *Quintil. l. 8. cap. 3.*

peint l'image des choſes dont on parle avec des couleurs ſi vives, qu'on s'imagine les voir de ſes propres yeux, & non ſimplement en entendre le récit. Et c'eſt en quoi conſiſte principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point aſſez pleinement, & qui n'a pas tout le ſuccès qu'elle doit avoir, ſi elle frape ſimplement les oreilles, ſans remuer l'imagination, & ſans aller juſqu'au cœur.

1. Ces images ſe font quelquefois en peu de mots, & ce ne ſont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la conſternation de la mere d'Euriale au moment qu'elle apprit ſa mort :

Miſeræ calor oſſa reliquit : *Æn. l. 9. v.*
Excuſſi manibus radii, revolutaque penſa. 475.

Cicéron peint en deux lignes la colére, ou plutôt la fureur de Verrès. *Verr. 7. n.* 160.
Ipſe inflammatus ſcelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi : toto ex ore crudelitas eminebat.

Il fait ailleurs en auſſi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frape moins d'abord : comme il eſt de certains tableaux, dont la beauté n'eſt aperçue

Verr. 7. n. 85. que par les connoiſſeurs. *Stetit ſolea-tus Prætor populi Romani cum pallio pur-pureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore.* Quintilien dévelope d'une maniére admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte diſpoſition. J'en raporterai les paroles mêmes parce qu'elles peuvent ſervir de modéle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs.

Quint. l. 8. c. 3. *An quiſquam*, dit-il, *tam procul à concipiendis imaginibus rerum abeſt, ut cùm illa in Verrem legit*, STETIT SOLEATUS, &c. *non ſolùm ipſum os intueri videatur, & locum, & habitum, ſed quadam etiam ex iis, quæ dicta non ſunt, ſibi ipſe aſtruat? Egò certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utrinſque blanditias, & eorum qui aderant tacitam averſationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la deſcription de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *ſtetit Verres in littore... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de ſa vivacité & de ſes couleurs. La principale beauté conſiſte à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le repréſente Cicéron, appuié noncha-

lamment ſur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, ſont une peinture parlante, qui préſente aux yeux & à l'eſprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore* réſervé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déja remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroiſſant en cette indigne poſture ſur le rivage, & aux yeux de tout le monde, ſemble braver inſolemment la bienſéance & l'honnêteté publique.

Nos poétes ſont pleins de ces deſcriptions courtes & vives.

Son courſier écumant ſous ſon maître intré-
pide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide. *Deſpréaux.*

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille &
lent
Promenoient dans Paris le Monarque indo-
lent.

Mais rien n'eſt plus achevé que le portrait qui ſuit :

La Molleſſe opreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

2. Les deſcriptions que j'ai raportées juſqu'ici ſont courtes, & ne peignent qu'un ſimple objet. Il y en a de plus longues & de plus détaillées, qui reſſemblent à ces tableaux où l'on repréſente pluſieurs perſonnages, dont toutes les attitudes frapent, & ſe font remarquer. Telle eſt cette deſcription d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'eſt pas parvenue juſqu'à nous. *Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim heſterna petatione oſcitantes. Verſabatur inter hos Gallus unguentis oblitus, redimitus coronis. Humus erat immunda, lutulenta vino, coronis languidulis & ſpinis cooperta piſcium.* Quintilien, qui nous a conſervé ce beau morceau, nous en fait ſentir la beauté & le prix par un ſeul mot, mais plein de vivacité, & qui dit tout : *Quid plus videret, qui intraſſet ?* Il fait lui-même une excellente deſcription d'une ville priſe d'aſſaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échaperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs françois, ſoit poétes ſoit ora-

Quint. lib. 8. cap. 3.

teurs, en peuvent fournir auſſi un grand nombre.

Joſabet dans Athalie décrit merveilleuſement la maniére dont elle ſauva Joas du carnage.

Hélas! l'état horrible où le ciel me l'offrit, Racine.
Revient à tout moment effraier mon eſprit.
De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats,
Et pourſuivoit le cours de ſes aſſaſſinats.
Joas laiſſé pour mort, frapa ſoudain ma vûe.
Je me figure encore ſa nourrice éperdue,
Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain,
Et foible le tenoit renverſé ſur ſon ſein.
Je le pris tout ſanglant. En baignant ſon viſage
Mes pleurs du ſentiment lui rendirent l'uſage:
Et ſoit fraieur encore, ou pour me careſſer,
De ſes bras innocens je me ſentis preſſer.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut ſervir de modéle dans ce genre : c'eſt dans l'oraiſon funébre de la Reine : *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ſes miſéricordes publiques ; dans ces lieux où ſe ramaſſent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémiſſemens & les*

plaintes de ceux qui ſouffrent, rempliſſent l'ame d'une triſteſſe importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languiſſans, porte dans le cœur de ceux qui les ſervent le dégoût & la défaillance; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeſte empire, & où l'image de la miſere & de la mort entre preſque par tous les ſens: c'eſt-là que s'élevant au-deſſus des craintes & des délicateſſes de la nature pour ſatisfaire à ſa charité au péril de ſa ſanté même, on la vit toutes les ſemaines eſſuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux beſoins de celui-là, procurer aux uns des remedes & des adouciſſemens à leurs maux, aux autres des conſolations de l'eſprit & des ſecours pour la conſcience.

Ces endroits ſont fort propres à former le goût des jeunes gens. On doit les avertir que le moien le plus ſûr de réuſſir dans ces ſortes de deſcriptions eſt de conſulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en ſorte que chacun ſente en ſoi-même la vérité de ce qu'on

a Naturam intueamur, hanc ſequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ eſt: ad ſe refert quiſque quæ audit; & id facillimè accipiunt animi, quod cognoſcunt. *Quintil. l. 8. c. 3.*

dit,

dit, & trouve dans ſon propre fond les ſentimens qui ſont exprimés dans le diſcours. [a] Pour cela il faut ſe repréſenter vivement toutes les circonſtances de la choſe qu'on veut décrire, & ſe la rendre préſente à ſoi-même par la force de l'imagination, comme ſi l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ſes propres yeux. [b] Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des perſonnes paſſionnées; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces eſpéces de ſonges & de douces réveries où ils ſe forment mille projets chimériques de fortune ou de richeſſes, ſe livrent tellement à l'objet de leur

a Per quas (φαντασίας) imagines rerum abſentium ita repræſentantur animo, ut eas cernere oculis ac præſentes habere videamur. Has quiſquis bene conceperit, is erit in affectibus potentiſſimus. Hunc quidam dicunt ἐνφαντασιωτον, qui ſibi res, voces, actus ſecundùm verum optimè finget. *Quintil. l. 6. cap. 2.*

b Nam ſi inter otia animorum, & ſpes inanes, & velut ſomnia quædam vigilantium, ita nos hæ de quibus loquimur imagines proſequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos alloqui, divitiarum quas non habemus uſum videamur diſponere, nec cogitare, ſed facere: hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? *Ibid.*

paſſion, & en ſont ſi fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le poſſéder, & en être les maîtres ?

Il fournit lui-même un modéle de cette maniére de faire une deſcription, que je raporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour bien compoſer. *Ut hominem occiſum querar, non omnia, quæ in re præſenti accidiſſe credibile eſt, in oculis habebo? Non percuſſor ille ſubitus erumpet? non expaveſcet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo ſanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus inſidet?* (Quint. l. 6.)

Cet endroit paroit copié d'après Cicéron, qui décrit ainſi une pareille action : *Nonne vobis hæc, quæ auditis, cernere oculis videmini, Judices? Non illum miſerum ignarum caſus ſui redeuntem à cœna videtis? non poſitas inſidias? non impetum repentinum? Non verſatur ante oculos vobis in cæde Glaucia? Non adeſt iſte Roſcius? non ſuis manibus in curru collocat Automedontem illum, ſui ſceleris acerbiſſimi nefariæque victoriæ nuncium?* (Pro Roſc. Amer. n. 98.)

IMAGES.

Les derniers mots de la deſcription que je viens de citer m'avertiſſent d'indiquer ici aux jeunes gens une des ſources des plus ordinaires des beautés du diſcours, qui conſiſte à donner, pour ainſi dire, du corps, & de la réalité aux choſes dont on parle, & à les peindre par des traits viſibles qui frapent les ſens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet ſenſible. Cette maniére a quelque raport à la figure précédente, qui eſt l'Hypotypoſe, ſi elle n'en fait pas partie. *Non ſuis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *ſuis manibus*, produiſent ici l'effet dont je parle, & préſentent à l'eſprit une image. Il en eſt de même de ces deux vers que j'ai déja cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ſes barbares ſoldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de maniéres de peindre ainſi les objets qu'on décrit: j'en raporterai pluſieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la régle que j'ai indiquée.

Pro M. Font. n. 37. 38. *Tendit ad vos virgo Veſtalis manus ſuppplices eaſdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere conſuevit.... Proſpicite ne ignis ille æternus, nocturnis Fonteiæ laboribus vigiliiſque ſervatus, ſacerdotis Veſtæ lacrymis extinctus eſſe dicatur.*

Pro Roſc. Amer. n. 68. *Hæc magnitudo maleficii facit, ut, niſi penè manifeſtum parricidium proferatur, credibile non ſit.... Penè dicam reſperſas manus ſanguine paterno judices videant oportet, ſi tantum facinus, tam immane, tam acerbum crediturí ſint.*

Fléchier. *Quel peuple n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur, & quel endroit de nos frontieres n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire.*

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces & ſecrettes eſpérances de ſa ſolitude. D'une main il foudroioit les Amalecites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les bénédictions céleſtes.

Elle lui a montré à lever ſes mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de ſa conſcience, pour y ſonder le fond de ſes intentions.

Quand il rétabliſſoit le culte de Dieu dans ſes conquêtes, & que marchant ſur ces rempars qu'il venoit de foudroier, il

alloit lui offrir pour premier hommage, au pié de ſes autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ſes louanges au ſacrifice qu'on offre pour elle, & je prens ſur l'autel tout l'encens que je brûle ſur ſon tombeau.

Qu'eſt-il beſoin de lever le voile qu'elle a jetté ſur ſes actions.

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du menſonge & de l'impoſture, dont les cupidités humaines la couvrent.

Eſt-ce dans la Cour, eſt-ce dans les armées, eſt-ce ſous le caſque & ſous la cuiraſſe que s'apprennent de telles verités ? Maſcar.

Vous croiez donc que les déplaiſirs & les plus mortelles douleurs ne ſe cachent pas ſous la pourpre, ou qu'un roiaume eſt un remede univerſel à tous les maux ? Boſſuet.

Il me ſemble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout cédoit à Louis, & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes, tous les peuples jettoient les yeux ſur la Reine, & croioient voir partir de ſon oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Pelisson. *Sous un air ſerain & tranquille* (il s'agit de Louis XIV.) *il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui ſont encore ſur le point d'éclater.*

Racine. Pour comble de proſperité
Il eſpere (*l'impie*) revivre en ſa poſtérité :
Et d'enfans à ſa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

AVANT que de finir cet article, je dois avertir en général, [a] que l'uſage des figures demande beaucoup de diſcernement & de prudence. Elles ſervent comme de ſel & d'aſſaiſonnement au diſcours, pour relever le ſtile, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que cauſeroit une ennuieuſe uniformité ; & dès lors elles doivent être emploiées avec meſure & diſcrétion. Car ſi l'uſage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la

[a] Una in re maximè utilis, ut quotidiani & ſemper eodem modo formati ſermonis faſtidium levet, & nos à vulgari dicendi genere defendat. Quo ſi quis parcè, & cùm res poſcet, utetur, velut aſperſo quodam condimento, jucundior erit. At qui nimiùm affectaverit, ipſam illam gratiam varietatis amittet... Nam & ſecretæ, & extra vulgarem uſum poſitæ, ideoque magis nobiles, ut novitate autem excitant, ita co-

variété qui fait leur principal mérite ; & plus elles ſont brillantes, plus elles choquent & laſſent par une affectation vicieuſe, qui marque qu'elles ne ſont point naturelles, mais recherchées avec trop de ſoin, & comme amenées par force.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire obſerver qu'il y a des figures qui ſont devenues ſi communes, & ſi triviales, qu'elles ont perdu toute leur grace, ſur-tout lorſqu'elles ſont trop longues. *Miſerum eſt exturbari fortunis omnibus : miſerius eſt injuriâ. Acerbum eſt ... acerbius. Calamitoſum eſt ... calamitoſius. Funeſtum eſt .... funeſtius. Indignum eſt ... indignius. Luctuoſum eſt ... luctuoſius. Horribile eſt ... horribilius.* L'auditeur prévient la réponſe, & eſt fatigué par cette eſpéce de refrein qui eſt toujours ſur le même ton. Il en eſt de même de cette autre figure, qui eſt encore plus ennuieuſe : *Qui ſunt qui fœdera ſæpe ruperunt ? Carthaginienſes. Qui ſunt qui in Italia crudele bellum geſſerunt ? Carthaginenſes. Qui ſunt, &c. ?* Pro Qui n. 95. Cornif. l.

piâ ſatiant : nec ſe obvias fuiſſe dicenti, ſed conquiſitas, & ex omnibus latebris extractas congeſtaſque declarans. Quintil. l. 9. c. 3.

§. VI.

Des Précautions Oratoires.

JE donne ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point bleſſer la délicateſſe de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il ſe ſert pour dire de certaines choſes qui autrement paroîtroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adreſſe propres certainement à la Réthorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la choſe plus ſenſible.

Chryſogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de ſon maître, tout-puiſſant alors dans la République, qu'aucun avocat n'oſa plaider contre lui en faveur de Roſcius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de ſe charger d'une cauſe ſi délicate. Il a grand ſoin dans toute la ſuite de ſon plaidoier d'avertir en pluſieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoiſſance de toutes les injuſtices de ſon affranchi; qu'on s'étoit fort

pro Roſc. Am. n. 21. 2. 25. 91. 127.

appliqué à les lui cacher ; qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis ; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que n. 131.
Sylla chargé ſeul du ſoin de rétablir & de gouverner la République, eût ignoré ou négligé pluſieurs choſes, puſqu'il en échapoit beaucoup à la connoiſſance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On ſent bien que de telles précautions étoient abſolument néceſſaires.

Cicéron, dans le plaidoier intitulé *Divinatio in Verrem*, eſt obligé de montrer qu'il eſt plus digne que Cécilius de plaider contre Verrès. [a] Une telle cauſe, pour ne point choquer, devoit être maniée avec beaucoup d'adreſſe & d'habileté : car les louanges qu'on ſe donne à ſoi-même ſont toujours odieuſes ; ſur-tout quand elles roulent ſur l'eſprit & ſur l'éloquence. Cicéron, après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités néceſſaires pour ſoutenir un plaidoier ſi important, n'a garde de ſe les attribuer à lui-même : une vanité ſi groſſiére auroit révolté

a Intelligo quàm ſcopuloſo difficilique in loco verſer. Nam cùm omnis arrogantia odioſa eſt, tum illa ingenii atque eloquentiæ multo moleſtiſſima. n. 36.

tous les eſprits. [a] Il dit ſeulement qu'il a travaillé toute ſa vie pour les acquerir, & que ſi malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'eſt pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profeſſion, en ſoit abſolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de pluſieurs Grecs qui avoient dépoſé contre ſa partie. Pour le faire avec plus de ſuccès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate ſur ce qui regarde la bonne foi & la ſincérité. Il ne commence pas bruſquement par un reproche ſi dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle paſſion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne enſuite de grandes louanges à la nation en général, dont il releve extrêmement le génie, l'habileté, la politeſſe, le goût pour les arts, & le merveilleux talent pour l'éloquence : mais il ajoute que cette nation ne s'eſt jamais piquée d'exactitude & de ſincérité dans les témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto*

Pro Flacco n. 9.

[a] Fortaſſe dices : Quid ? Ergo hæc in te ſunt omnia ? Utinam quidem eſſent ! Verumtamen ut eſſe poſſent magno ſtudio mihi à pueritia eſt elaboratum. *n.* 40.

genere Græcorum : tribuo illis literas ; do multarum artium diſciplinam ; non adimo ſermonis leporem, ingeniorum acumen, dicendi copiam ; denique etiam, ſi qua ſibi alia ſumunt, non repugno : teſtimoniorum religionem & fidem nunquam iſta natio coluit, totiuſque hujus-ce rei quæ ſit vis, quæ auctoritas, quod pondus, ignorant.

On ſait que Cicéron excelloit ſurtout à émouvoir les paſſions, & que par les diſcours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ſes parties, en finiſſant ſes plaidoiers, il faiſoit ſouvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame, & la noble fierté dont ſe piquoit Milon, étoient à ſon avocat cette reſſource ſi puiſſante. [a] Mais Cicéron ſut tirer avantage de ſon courage même pour lui gagner la faveur des Juges, & il prit ſur lui le caractére & le perſonnage de Suppliant, qu'il ne pouvoit donner à ſa partie.

Le reſpect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres, lors même qu'ils en ſont traités avec dureté & avec injuſtice, rend très difficiles

a Ergo & ille captavit ex illa præſtantia animi favorem, & in locum lacrymarum ejus ipſe ſucceſſit. *Quint. l. 6. c. 1.*

certaines conjonctures, où ils ſont obligés de parler contre eux ; & c'eſt dans ces occaſions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens, qui ſans rien faire perdre des avantages de la cauſe, ſavent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui eſt dû. [a] Il faut alors qu'on ſente qu'il n'y a qu'une néceſſité indiſpenſable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit ſupprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non ſeulement de reſpect, mais d'amour & de tendreſſe. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le
12. & 17. plaidoier pour Cluentius, que ſa mere avoit traité avec une cruauté inouie.

La régle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un ſupérieur qu'il doit reſpecter & honorer.

Il y a des occaſions, où des raiſons d'intérêt ou de bienſéance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, [b] & où cepen-

a Hoc illis commune remedium eſt, ſi in tota actione æqualiter appareat, non honor modò, ſed etiam caritas : præterea cauſa ſit nobis juſta ſic dicendi ; neque id moderatè tantùm faciamus, ſed etiam neceſſariò. *Quintil. l.* 11. *c.* 1.

b In quo per quandam ſuſpicionem, quod non dicimus, accipi volemus. *Quintil. l.* 9. *c.* 2.

dant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'oſons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner ſon procès ſans découvrir un crime dont ſon pere eſt coupable. [a] Il faut, dit Quintilien, que les choſes mêmes conduiſent inſenſiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire ; que tout autre motif étant écarté, il ſoit comme forcé à voir l'unique qui reſte, mais que le reſpect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le diſcours du fils ſuſpendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un ſilence forcé & par de vifs ſentimens de tendreſſe, faſſe connoitre la violence qu'il ſe fait pour ne pas laiſſer échaper des paroles que la force de la vérité ſemble vouloir arracher de ſa bouche. Par là le Juge eſt porté à chercher ce je ne ſai quoi qu'il ne croiroit peutêtre pas, ſi on le lui avoit découvert, mais dont il eſt pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

a Res ipſæ perducant judicem ad ſuſpicionem, & amoliamur cætera, ut hoc ſolum ſuperſit : in quo multum etiam affectus juvant, & interrupta ſilentio dictio, & cunctationes. Sic enim fiet, ut Judex quærat illud neſcio quid, quod ipſe fortaſſe non crederet, ſi audiret : & ei, quod à ſe inventum exiſtimat, credat. *Ibid.*

Il y a auſſi des perſonnes d'un caractére ſi reſpectable, & d'une réputation ſi univerſelle, que leur nom ſeul eſt un poids qui accable leurs adverſaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna ; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel [a] Cicéron, ſans toucher à la perſonne même de Caton, qui devoit être pour lui comme ſacrée, & qui certainement étoit inacceſſible & invulnérable à la cenſure la plus maligne, ſut pourtant lui ôter une partie de ſon autorité & de ſon crédit par le portrait qu'il fit de la ſecte des Stoiciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'eſprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empécher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron ſe chargea en oſant ſe déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainſi la loi qui ordonnoit des diſtributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems ſervi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour ſe

a Quàm molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam ſummè admiratus, non ipſius vitio, ſed Stoicæ ſectæ, quibuſdam in rebus factam duriorem videri volebat ! Q. l. 11. ep. 1.

l'attacher. Elle paroiſſoit en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite aſſurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejetter par le peuple même, qui venoit de le nommer Conſul avec une diſtinction qui étoit ſans exemple. S'il eût commencé par ſe déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple ſe ſeroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoiſſoit trop les hommes, pour en uſer ainſi. C'eſt une choſe admirable de voir pendant combien de tems il tient l'eſprit de ſes auditeurs en ſuſpens, ſans leur laiſſer entrevoir en aucune maniére le parti qu'il avoit pris, ni le ſentiment qu'il vouloit leur inſpirer. Il emploie d'abord tous les traits de ſon éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoiſſance dont il étoit pénétré pour le bienfait ſignalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en releve avec ſoin toutes les circonſtances, qui lui étoient ſi honorables. Il marque enſuite les devoirs & les obligations que lui impoſe un conſentement ſi unanime du peuple à lui donner le Conſulat. Il déclare que

lui étant redevable de tout ce qu'il eſt, il prétend bien & dans l'exercice de ſa charge & pendant toute ſa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a beſoin d'explication : & après en avoir démêlé les différens ſens ; après avoir découvert les ſecrettes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce ſpécieux nom leurs deſſeins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenſeurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raiſon étoit ſi chere au peuple Romain ; après s'être ainſi inſinué peu à peu & par degrés dans l'eſprit de ſes auditeurs, & s'en être enfin rendu maître abſolu, il n'oſe pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agiſſoit, mais il ſe contente de proteſter qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoiſſe pas que cette loi, ſous un dehors flateur, donne en effet atteinte à ſon repos & à ſa liberté, il ſe joindra à lui, & ſe rendra à ſon ſentiment. C'eſt ici un modéle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par inſinuation*, & il me ſemble qu'un ſeul endroit comme celui-ci eſt bien capable de former l'eſprit

des jeunes gens, & de leur apprendre la maniére adroite & reſpectueuſe avec laquelle ils doivent combattre le ſentiment de ceux à qui la reconnoiſſance & la ſoumiſſion ne leur permettent pas de réſiſter directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre, & le peuple détrompé par l'éloquent diſcours de ſon Conſul, rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il faloit penſer du parti de Pompée, demandoit d'être traité avec une extrême délicateſſe. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre Céſar. Cicéron releve & condanne la dureté de cette expreſſion ; & après avoir raporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée; erreur, crainte, cupidité, paſſion, prévention, entêtement, témérité : « Pour moi, dit-il, ſi l'on » me demande quel eſt le propre, & » véritable nom que l'on doit donner » à notre malheur, il me ſemble que » c'eſt une fatale influence qui a aveu- » glé les hommes, & les a entraînés » comme malgré eux ; en ſorte qu'on

» ne doit pas s'étonner que la volonté » inſurmontable des dieux l'ait empor- » té ſur les conſeils des hommes. *Ac mihi quidem, ſi proprium & verum nomen noſtri mali quæratur, fatalis quædam calamitas incidiſſe videtur, & improvidas hominum mentes occupaviſſe : ut nemo mirari debeat, humana conſilia divina neceſſitate eſſe ſuperata.* Il n'y avoit rien dans cette définition d'injurieux pour le parti de Pompée, & loin de devoir choquer Céſar, elle étoit très flateuſe pour lui.

Pro Ligar. n. 17.

Nos écrivains, quand ils ont eu à parler des derniéres guerres civiles qui troublérent la France, ſemblent avoir eu en vûe l'endroit de Cicéron que je viens de raporter : mais ils ont bien enchéri ſur leur modéle.

Maſcaron, dans l'Oraiſ. funebre de M. de Turenne.

Hélas, malheureuſe France ! pour être défaite de cet ennemi, ne t'en reſtoit-il pas aſſez d'autres ſans tourner tes mains contre toi-même ? Quelle fatale influence te porta à répandre tant de ſang ? . . . Que ne peut-on effacer ces triſtes années de la ſuite de l'hiſtoire, & les dérober à la connoiſſance de nos neveux ! Mais puiſqu'il eſt impoſſible de paſſer ſur des choſes que tant de ſang répandu a trop vivement marquées, montrons-

les du moins avec l'artifice de ce peintre, qui pour cacher la difformité d'un viſage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûe ce défaut de lumière, & cette nuit funeſte, qui formée dans la confuſion des affaires publiques par tant de divers interêts, fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Souvenez-vous, Meſſieurs, de ce tems de déſordre & de trouble, où l'eſprit ténébreux de diſcorde confondoit le droit avec la paſſion, le devoir avec l'interêt, la bonne cauſe avec la mauvaiſe; où les Aſtres les plus brillants ſouffrirent preſque tous quelque éclipſe, & les plus fidéles ſujets ſe virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui ſe trouvant ſurpris de l'orage en pleine mer, ſont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle eſt la juſtice de Dieu: telle eſt l'infirmité naturelle des hommes. Mais le ſage revient aiſément à ſoi; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui repare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Fléchier dans l'Oraiſ. funeb. de M. de Turenne.

M. Fléchier dans l'Orais. funebre de M. le Tellier.

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon ; & les plus ſages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouverent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir.

§. VII.

Des Paſſions.

JE SEROIS extrêmement long, ſi j'entreprenois de toucher même légérement tout ce qui regarde cette matiére, l'une des plus importantes qui ſoient dans la Rhétorique. On ſait que les paſſions ſont comme l'ame du diſcours, que c'eſt ce qui lui donne une impétuoſité & une véhémence qui emportent & entraînent tout ; & [a] que l'orateur exerce par là ſur ſes

a Tantam vim habet illa, quæ rectè à bono poeta dicta eſt *flexanima atque omnium regna rerum oratio*, ut non modò inclinantem erigere, aut ſtantem inclinare, ſed etiam adverſantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere poſſit. *Lib.* 2. *de Orat.* n. 187.

auditeurs un empire abſolu, & leur inſpire tels ſentimens qu'il lui plait ; quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la diſpoſition favorable qu'il trouve dans les eſprits, mais d'autres fois en ſurmontant toute leur réſiſtance par la force victorieuſe du diſcours, & les obligeant de ſe rendre comme malgré eux. Céſar ne put s'en défendre lorſqu'il entendit le plaidoier de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il ſe tînt fort ſur ſes gardes contre ſon éloquence, étant ſorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoier les jeunes gens à la lecture des peroraiſons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laiſſés ſur ce ſujet. [a] Le plus important de tous eſt que pour toucher les autres, il faut être touché ſoi même : & pour l'être, il faut ſe bien pénétrer du ſujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en ſentir

[a] Summa circa movendos affectus in hoc poſita eſt, ut moveamur ipſi... Primum eſt ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur... Ubi miſeratione opus erit, nobis ea de quibus queri

toute la vérité & toute l'importance, ſe repréſenter fortement l'image des choſes dont on veut ſe ſervir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes ; & elles ſeront telles, ſi l'on a bien ſoin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. [a] Car d'où vient qu'on voit des perſonnes ignorantes s'exprimer ſi éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colére, ſinon parce que ces ſentimens ne ſont point étudiés, ni contrefaits, mais puiſés dans la vérité & dans la nature même ?

Plut in vit. Démoſth. Un Athénien vint trouver Démoſthéne, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoien de qui il diſoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, ſans s'émouvoir, ſans s'échaufer : il

mur, accidiſſe credamus, atque id animo noſtro perſuadeamus. Nos illi ſimus, quos gravia, indigna, triſtia paſſos queramur. Nec agamus rem quaſi alienam, ſed aſſumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in ſimili noſtro caſu dicturi eſſemus. *Q. l. 6. c. 2.*

[a] Quid enim aliud eſt cauſæ, ut lugentes utique in recenti dolore diſertiſſimè quædam exclamare videantur, & ira nonnunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quàm quòd illis inest vis mentis, & veritas ipſa morum ? *Ibid.*

n'eſt rien de tout cela, dit Démoſthéne; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en hauſſant la voix & paroiſſant tout ému? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé? A ce ton Démoſthéne reconnut la vérité, & ſe chargea de la cauſe. [a] Cicéron raporte quelque choſe de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir? Eſt-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché ſoi-même, ſi l'on veut toucher

a Hoc ipſum poſui pro argumento, quòd ille tam ſolutè egiſſet, tam leniter', tam oſcitanter. Tu iſthuc, M. Callidi, niſi fingeres, ſic ageres? ... Ubi dolor? ubi ardor animi, qui etiam ex infantium ingeniis elicere voces & querelas ſolet! Nulla perturbatio animi, nulla corporis... Itaque tantum abfuit ut inflammares noſtros animos: ſomnum iſto loco vix tenebamus. *Brut.* n. 277. 278.

les autres, & reſſentir en ſoi les mouvemens qu'on veut leur inſpirer.

Horat. *Si vis me flere, dolendum eſt Primùm ipſi tibi.*

LA PERORAISON, à proprement parler, eſt le lieu des paſſions. C'eſt là que l'orateur pour achever d'abbattre les eſprits, & pour enlever leur conſentement, emploie ſans ménagement, ſelon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux.

Quintil. l. 6. & 1.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du diſcours pour exciter ainſi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cauſe en a pluſieurs; ou après chaque partie du récit, quand il eſt trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'eſt ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fourniſſent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie auſſi les mouvemens dans les autres parties du diſcours,[a] mais d'une maniére plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réſerve. *Omnes hos affectus ... aliæ quoque partes recipiunt, ſed breviores.* Et c'eſt

Ibid.

a Deguſtanda hæc (miſeratio) proœmio, non conſumenda. Quintil. lib. 4. cap. 1.

ce

ce qu'Antoine obſerva avec tant de ſuccès dans ſon beau plaidoier pour Norbanus : *Ut tu illa omnia odio, invidia, miſericordia miſcuiſti !* dit Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la ſuite & toutes les parties de ce diſcours. *Cic. lib. 2. de Orat. n. 203.*

» J'admire, dit Quintilien, ceux qui » prétendent que dans le récit on ne » doit point exciter de paſſions. Si par » là ils entendent ſeulement qu'on ne » doit pas s'y arréter lontems, comme » on le fait dans la peroraiſon, ils ont » raiſon : car il faut y éviter les lon- » gueurs. Mais je ne voi pas pourquoi » en inſtruiſant les Juges, on ne ſon- » geroit point à les toucher, vu que, ſi » on a pu réuſſir dès-lors à leur inſpirer » quelques ſentimens de colére ou de » compaſſion, on les trouvera bien » mieux diſpoſés à recevoir & à gouter » les preuves. C'eſt ainſi que Cicéron » en a uſé en décrivant le ſupplice d'un » citoien Romain, & en raportant » dans un autre endroit la cruauté que » Verrès exerça ſur Philodamus. *Quid? Philodami caſum nonne* PER TOTAM EXPOSITIONEM *incendit invidia?* (paroles qui montrent que cette narration entiére eſt touchante & pathétique.) *Quintil. l. 4. c. 2.* *Verrin. 7. n. 171.* *Verrin. 5. n. 76.*

» En effet, [a] d'attendre à la fin d'un » discours pour attirer la compassion » sur des choses qu'on aura racontées » d'un œil sec, c'est s'y prendre un » peu tard. Un récit de choses graves & touchantes seroit très imparfait, s'il n'étoit vif & passionné.

n. 157-171. L'endroit du supplice de Gavius dans la derniére Verrine, suffit seul pour justifier les régles qu'on vient d'é-
n. 157. 158. tablir. Cicéron, après avoir préparé au fait par une espéce d'exorde qui est
n. 159. fort animé, & avoir raconté comment & pourquoi Gavius fut amené à Messi-
n. 160. 161. ne devant Verrès; vient à la description du supplice. Il insiste d'abord sur deux circonstances : sur ce qu'un citoien Romain a été frapé de verges au milieu de la place publique de Messine, & sur ce qu'il a été mis en croix. Ces circonstances sont racontées, non froidement & sans passion, mais d'une maniére extrêmement vive & touchante. *Cædebatur virgis in medio foro Messanæ civis Romanus, Judices, cùm interea nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri inter dolorem crepitumque plagarum audiebatur, nisi hæc:* CIVIS ROMANUS SUM.

[a] Serum est advocare his rebus affectum, quas securus narraveris.

Hac ſe commemoratione civitatis omnia verbera depulſurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modò hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur: ſed, cùm imploraret ſæpius uſurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & ærumnoſo, qui nunquam iſtam poteſtatem viderat, comparabatur.

Ce récit, déja fort pathétique par lui-même, eſt ſuivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec ſon élo- *n.* 161-167; quence ordinaire, fait ſentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis! O jus eximium noſtræ civitatis! &c.*

Il raporte une derniére circonſtance *n.* 168. du ſupplice, & reproche à Verrès d'avoir choiſi exprès pour faire mourir ce citoien Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence enviſager l'Italie en expirant : *Ut ille, qui ſe civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum ſuam proſpicere poſſet.* Cette penſée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, eſt auſſitôt après étendue & dévelopée. *Italiæ conſpectus ad eam rem ab iſto electus eſt, ut ille in dolore cruciatuque moriens, peranguſto freto diviſa ſervitutis ac libertatis jura cognoſceret;*

Italia autem alumnum ſuum extremo ſummoque ſupplicio affectum videret.

n. 169. L'amplification ne manque pas de ſuivre, & elle met cette circonſtance dans tout ſon jour. *Facinus eſt vinciri civem Romanum, &c.*

n. 170. 171. Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une derniére réflexion qui intéreſſe tous les citoiens, & qui ſemble tenir lieu d'épilogue, en diſant que s'il parloit dans une ſolitude, les rochers les plus durs ſeroient touchés du récit d'un traitement ſi indigne : combien donc à plus forte raiſon doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place ſont les protecteurs des loix, & les défenſeurs de la liberté Romaine ? *Si in aliqua deſertiſſima ſolitudine ad ſaxa & ſcopulos hæc conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanima tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voila un modéle parfait de la maniére dont une narration peut être paſſionnée, ſoit dans le récit même, ſoit par les réflexions qui le ſuivent.

[a] UNE eſpéce de hazard fournit ſur le

a Quas tragœdias egit idem (Craſſus,) cùm ea- | ſu in eadem cauſa cum funere efferretur annus Ju-

champ à Craſſus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Cicéron nous l'a conſervé dans le ſecond livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus ; le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, paſſa dans la place publique, où l'on ſait qu'étoit le barreau. Alors interrompant ſon diſcours : » Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il à Brutus, » que cette morte aille porter à votre pere ? Que ſouhaitez vous qu'elle » diſe à ces illuſtres Romains dont » on porte ici les images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le » peuple de la domination des Rois ? » A quoi leur dira-t-elle que vous vous » appliquez ? de quelle belle action, » de quelle vertu, de quelle ſorte de

nia ! Prò, dii immortales, quæ fuit illa, quanta vis ? quàm inexpectata ? quàm repentina ? cùm, conjectis oculis, geſtu omni imminenti, ſumma gravitate & celeritate verborum : Brute, quid ſedes ? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo ? quid illis omnibus, quorum imagines duci vides ? quid majoribus tuis ? quid L. Bruto, qui hunc populum dominatu regio liberavit ? quid te facere ? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti ſtudere ? Patrimonio-ne augendo, &c. Tu lucem aſpicere audes ? tu hos intueri ? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium eſſe conſpectu ? tu illam mortuam, tu imagines ipſas non perhorreſcis ? *de Orat. n.* 225. 226.

» gloire leur apprendra-t-elle que vous » vous piquez ? Et après avoir fait un long dénombrement de tous ſes défauts : » Pouvez-vous encore après » cela, continua-t-il, ſoutenir la lu- » miére du jour ? vous montrer dans » cette ville ? vous préſenter devant » vos citoiens ? La vûe même de cette » morte & de ces images, qui ſem- » blent vous reprocher tous vos déré- » glemens, ne doit-elle pas vous rem- » plir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'eſt qu'un trait & un ſentiment jetté dans le diſcours, qui produit cet effet. Cicéron dans le court récit qu'il fait en parlant pour Ligarius, pouvoit ſelon la remarque de Quintilien, ſe contenter de dire : *Tum Ligarius nullo ſe implicari negotio paſſus eſt.* [a] Mais il y joint une image qui rend ce récit & plus vraiſemblable, & plus touchant. *Tum Ligarius domum ſpectans, & ad ſuos redire cupiens, nullo ſe implicari negotio paſſus eſt.*

Pro Lig. n. 2.

Virgile, en moins d'un vers, décrit d'une maniére fort tendre la mort d'un jeune homme qui avoit quitté Argos,

a Ita, quod exponebat, & ratione fecit credibile, & affectus quoque implevit. *Quintil. l. 4. c. 2.*

lieu de sa naissance, pour s'attacher à Evandre :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce[a] tendre regard d'un jeune homme mourant vers sa patrie qu'il ne reverra plus, & ce triste souvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces... reminiscitur... moriens.*

Ces endroits sont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour & de tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur ; & ils ont plus de raport à cette sorte de mouvemens dont il va être parlé.

[b] OUTRE cette premiére espéce de passions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de πάθος ; il y en a une autre sorte, qu'ils appellent ἦθος,

a Quid ? non idem poeta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS ? *Ibid.*

b Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compositos esse dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos persuadere : hos ad perturbationem, illos ab benevolentiam prævalere. *Quintil. l. 6. c. 3.*

qui conſiſte dans des ſentimens plus doux, plus tendres, plus inſinuans, mais qui n'en ſont pas pour cela moins touchans ni moins vifs : [a] dont l'effet n'eſt pas de renverſer, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéreſſer & d'attendrir, en s'inſinuant doucement juſqu'au fond du cœur. Ces paſſions ont lieu entre des perſonnes liées enſemble par quelque union étroite ; entre un Prince & des ſujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles conſiſtent, pour ceux qui ſont ſupérieurs & qu'on

a Ἦθος id erit, quod antè omnia bonitate commendabitur : non ſolùm mite ac placidum, ſed plerumque blandum, & humanum, & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo ſumma virtus ea eſt, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoſcantur. Quod eſt ſine dubio inter conjunctas maximè perſonas, quoties perferimus, ignoſcimus, ſatisfacimus, monemus, procul ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poſcit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo ſunt, quæ bene tractata ab oratore admirabilem eloquentiam faciant : quorum alterum eſt quod Græci ἦθος vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ conſuetudinem accommodatum : alterum quod iidem πάθος nominant, quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud ſuperius come, jucundum, ad benevolentiam conciliandam

& offenſés, dans un certain caractére de douceur, de bonté, d'humanité, de patience, qui eſt ſans fiel & ſans aigreur, qui ſait ſouffrir l'injure & l'oublier, & qui ne peut réſiſter aux priéres & aux larmes; & pour les autres, dans une facilité à reconnoitre leurs fautes, à les avouer, à en marquer leur douleur, à s'humilier, à ſe ſoumettre, & à donner toutes les ſatisfactions qu'on peut deſirer. Tout cela doit ſe faire d'une maniére ſimple & naturelle, ſans étude & ſans affectation; l'air, l'extérieur, le geſte, le ton, le ſtile, tout doit reſpirer je ne ſai quoi de doux & de tendre, qui parte du cœur, & qui aille

paratum : hoc, vehemens, incenſum, incitatum, quo cauſæ eripiuntur; quod cùm rapidè fertur, ſuſtineri nullo pacto poteſt. *Orat. n.* 128.

Non ſemper fortis oratio quæritur, ſed ſæpe placida, ſummiſſa, lenis, quæ maximè commendat reos... Horum igitur exprimere mores oratione, juſtos, integros, religioſos, timidos, perferentes injuriarum, mirum quiddam valet : & hoc vel in principiis, vel in re narranda, vel in perorando tantam habet vim, ſi eſt ſuaviter & cum ſenſu tractatum, ut ſæpè plus quàm cauſa valeat. Tantum autem efficitur ſenſu quodam ac ratione dicendi, ut quaſi mores orationis effingat oratio. Genere enim quodam ſententiarum, & genere verborum, adhibita etiam actione leni facilitateque ſignificandi, efficitur ut probi, ut bene morati, ut boni viri eſſe videantur. 2. *de Orat. n.* 183, 184.

droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent ſe peindre dans ſon diſcours ſans qu'il y penſe. On ſent bien que non ſeulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'eſt plus aimable qu'un tel caractére ; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, & à l'imiter.

On en trouve un bel exemple dans
Homel. 20. l'une des homélies de S. Jean Chryſoſtome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit eſt fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me ſoit permis de m'y étendre un peu plus que ne ſemble peutêtre demander la matiére que je traite actuellement, & d'en faire une eſpéce d'analyſe & d'abrégé.

L'Empereur Théodoſe avoit envoié des officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une ſédition, dans laquelle on avoit renverſé les ſtatues de l'Empereur & de l'Impératrice Flaccille ſa femme, qui pour lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche, malgré la rigueur de la ſaiſon, malgré ſon extrême vieilleſſe, & la maladie d'une ſœur qu'il laiſſoit

mourante, partit ſur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de ſon peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, & qu'il fut en préſence du Prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arréta de loin, baiſſant les yeux verſant des larmes, ſe couvrant le viſage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voila un exorde plein d'art, & un ſilence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pu emploier. Auſſi S. Chryſoſtome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique, ſon deſſein étoit de préparer une entrée à ſon diſcours, & de s'inſinuer peu à peu dans le cœur du Prince, pour y faire ſuccéder aux ſentimens de colére & de vengeance dont il étoit plein, ceux de douceur & de compaſſion dont ſa cauſe avoit beſoin.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point : Quoi vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers ſupplices ? mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénom-

brement de tous les bienfaits dont il avoit comblé la ville d'Antioche ; & à chacun de ces bienfaits il ajoute : » Eſt-ce donc là la reconnoiſſance que » j'en devois attendre ? Quel ſujet de » plainte ſes citoiens avoient-ils contre » moi ? Quel mal leur avois-je fait ? » Mais pourquoi porter leur inſolence » juſques ſur les morts ? En avoient-ils » reçu quelque injure ? Quelle tendreſ- » ſe n'avois-je pas témoigné pour leur » ville ? Ne ſait-on pas que je l'aimois » plus que ma patrie même, & que c'é- » toit pour moi la joie la plus douce de » penſer que bientôt je ſerois en état » d'y faire un voiage ?

Pour lors le ſaint Evêque ne pouvant ſoutenir plus lontems de ſi tendres reproches : » Il eſt vrai, dit-il, » en pouſſant de profonds ſoupirs, la » bonté dont vous nous avez honorés, » Seigneur, ne pouvoit aller plus loin : » & c'eſt ce qui augmente notre crime » & notre douleur. De quelque manié- » re que vous nous traitiez, vous ne » pouvez nous punir comme nous le » méritons. Helas ! l'état où nous » ſommes eſt déja pour nous une cruel- » le punition. Quoi ! toute la terre ſau- » ra notre ingratitude ?

» Si les barbares avoient renverſé » notre ville, elle ne ſeroit point ſans » reſſource & ſans eſpérance, tant » qu'elle vous auroit pour protecteur. » Mais à qui maintenant aura-t-elle » recours, depuis qu'elle s'eſt rendue » indigne de votre protection ?

» L'envie du démon, jaloux de ſon » bonheur, l'a précipitée dans cet aby- » me de maux dont vous ſeul la pou- » vez tirer. J'oſe le dire, Seigneur : » c'eſt votre affection même qui nous » les a attirés, en excitant contre nous » la jalouſie de cet eſprit malin. Mais, » à l'exemple de Dieu, vous pouvez » tirer un bien infini du mal qu'il a pré- » tendu nous faire.

» Votre clémence dans cette occaſion » vous fera plus d'honneur que vos vi- » ctoires les plus éclatantes. On a ren- » verſé vos ſtatues. Si vous nous par- » donnez ce crime, on vous en élevera » d'autres, non de marbre ou d'airain » que le tems fait périr, mais qui ſub- » ſiſteront éternellement dans le cœur » de tous ceux qui entendront parler de » cette action.

Il lui propoſe enſuite l'exemple de Conſtantin, qui étant preſſé par ſes courtiſans de ſe venger de quelques

séditieux qui avoient défiguré une de ſes ſtatues à coups de pierres, ne fit que paſſer la main ſur ſon viſage, & leur répondit en ſouriant qu'il ne ſe ſentoit point bleſſé.

Il lui remet devant les yeux ſa propre clémence, & le fait ſouvenir d'une de ſes loix, dans laquelle après avoir ordonné qu'on ouvrît les priſons, & qu'on fît grace aux criminels dans le tems de la ſolennité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je puſſe de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts !* Ce tems eſt venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéreſſe l'honneur de la religion dans cette affaire. » Tous les Juifs & » les payens, lui dit-il, ont les yeux » ouverts ſur vous, & attendent l'arrêt » que vous allez prononcer. S'il nous » eſt favorable, pleins d'admiration ils » s'écrieront : Certes il faut que le » Dieu des chrétiens ſoit bien puiſſant. » Il met un frein à la colére de ceux » qui ne reconnoiſſent point de maître » ſur la terre, & des hommes il ſait en » faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire ſur les ſuites

facheuſes qu'il y avoit à craindre ſi ce crime demeuroit impuni; & avoir montré que Théodoſe par un exemple ſi rare de clémence pouvoit édifier toute la terre & inſtruire tous les ſiécles à venir, il continue ainſi :

» Il vous ſera infiniment glorieux, » Seigneur, d'avoir accordé ce pardon » à la priére d'un miniſtre du Seigneur: » & l'on verra bien que ſans faire attention à l'indignité de l'ambaſſadeur, vous n'aurez reſpecté en lui » que la puiſſance du Maître de la part » de qui il vient.

» Car ce n'eſt pas ſeulement au nom » des habitans d'Antioche que je parois » ici: J'y viens de la part du ſouverain » Maître des hommes & des anges vous » déclarer, que ſi vous pardonnez aux » hommes leurs fautes, le Pere céleſte » vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand Prince, de ce jour » terrible, où vous paroîtrez devant le » Roi des rois pour y rendre compte » de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les » autres ambaſſadeurs ont coutume » d'étaler devant les Princes vers qui » on les envoie des préſens magnifiques. Pour moi je ne préſente à vo-

» tre majeſté que le ſaint livre des » Evangiles ; & j'oſe vous exhorter à » imiter votre Maître qui tous les jours » ne ceſſe de faire du bien à ceux qui » l'outragent.

Enfin il conclut tout ſon diſcours, en aſſurant le Prince, que s'il refuſe à cette ville infortunée la grace qu'elle lui demande, il n'y rentrera jamais; & ne conſidérera plus comme ſa patrie une ville que le Prince le plus doux qui ſoit ſur la terre regarde avec indignation, & à qui il n'aura pu ſe réſoudre de pardonner.

Théodoſe ne put réſiſter à la force de ce diſcours. Il eut de la peine à retenir ſes larmes, & diſſimulant autant qu'il pouvoit ſon émotion, il dit ce peu de mots au patriarche : » Si Je- » ſus-Chriſt, tout Dieu qu'il eſt, a bien » voulu pardonner aux hommes qui le » crucifioient ; dois-je faire difficulté » de pardonner à mes ſujets qui m'ont » offenſé, moi qui ne ſuis qu'un hom- » me mortel comme eux, & ſerviteur » du même Maître ! Alors Flavien ſe proſterna, & lui ſouhaita toutes les proſpérités qu'il méritoit par l'action qu'il venoit de faire. Et comme ce Prélat témoignoit quelque envie de paſſer

la fête de Pâque à Antioche : » Allez, » mon Pere, lui dit Théodoſe en l'em- » braſſant, & ne différez pas d'un mo- » ment la conſolation que votre peuple » recevra par votre retour, & par les » aſſurances que vous lui donnerez de » la grace que je lui accorde. Je ſai » qu'il eſt encore dans la douleur & » dans la crainte. Partez, & portez lui » pour la fête de Pâque l'abolition de » ſon crime. Priez Dieu qu'il béniſſe » mes armes, & ſoiez aſſuré qu'après » cette guerre j'irai moi-même con- » ſoler la ville d'Antioche.

Le ſaint Prélat partit ſur le champ; & pour avancer la joie de ſes citoiens, il dépécha un courier plus promt que lui, qui tira la ville de l'inquiétude & de l'allarme où elle étoit.

Je prie encore, en finiſſant, qu'on me pardonne la longueur de cette eſpéce de digreſſion. J'ai cru que l'extrait de cette éloquente homélie pouvoit être auſſi utile aux jeunes gens qu'aucun endroit des auteurs profanes. Il y auroit beaucoup de réflexions à faire, principalement ſur deux caractéres, incompatibles en apparence, & qui ſe trouvent néanmoins réunis dans le diſcours de Flavien; l'humilité & l'ab-

baiſſement d'un ſuppliant, la nobleſſe & la grandeur d'un Evêque ; mais qui ſont tellement tempérées l'une par l'autre, qu'elles ſe prêtent toujours un mutuel ſecours. On le voit d'abord, tremblant, ſuppliant, & comme abbatu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du diſcours il paroit revétu de tout l'éclat & de toute la majeſté du Maître dont il eſt le miniſtre. Il commande, il ménace, il intimide : toujours grand cependant dans ſon abbaiſſement, toujours humble dans ſon élévation. Mais je me contente de la réflexion qui eſt naturelle au ſujet qui m'a donné lieu de raporter cette hiſtoire. Il me ſemble que ces deux diſcours de Flavien & de Théodoſe peuvent être propoſés comme un modéle excellent dans ce genre de paſſions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les paſſions fortes & véhémentes qui y ſont quelquefois mélées : mais ſi je ne me trompe, ce ſont les premiéres qui y dominent.

LIVRE QUATRIEME.

DES TROIS GENRES D'ELOQUENCE.

CE Livre quatriéme renferme des réflexions ſur l'éloquence du Barreau, ſur l'éloquence de la Chaire, & ſur l'éloquence de l'Ecriture Sainte.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ELOQUENCE DU BARREAU.

LES REGLES que j'ai données juſqu'ici ſur l'éloquence étant preſque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui ſe ſont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient ſuffire aux jeunes gens qui ſe deſtinent à cette honorable profeſſion. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particuliéres qui puiſ-

ſent leur ſervir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modéles on doit ſe propoſer dans le Barreau pour ſe former un ſtile qui y convienne. Je parlerai enſuite des moiens que les jeunes gens peuvent emploier pour ſe préparer à la plaidoierie. Enfin je ramaſſerai quelque choſe de ce que Quintilien a dit de plus beau ſur les mœurs & ſur le caractére de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER.

Des modéles d'éloquence qu'il convient de ſe propoſer au Barreau.

SI NOUS avions les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles orateurs qui depuis un certain nombre d'années ont ſi fort illuſtré le Barreau françois, & de ceux qui y paroiſſent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des régles ſûres & des modéles parfaits de l'éloquence qu'on y doit ſuivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces ſortes de piéces nous oblige de recourir à la ſource même, & d'aller chercher dans Athénes & dans Rome ce que la modeſtie de nos orateurs, peutêtre exceſſive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I.

Démoſthéne & Cicéron modéles d'éloquence les plus parfaits.

DE'MOSTHE'NE & Cicéron, du conſentement de tous les ſiécles & de tous les ſavans, ſont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau : & l'on peut par conſéquent propoſer leur ſtile aux jeunes gens comme un modéle qu'ils peuvent ſûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractére, & de leur en faire ſentir les différences. Cela ne ſe peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron ſont entre les mains de tout le monde, & par cette raiſon aſſez connus. Il n'en eſt pas ainſi des diſcours de Démoſthéne, & dans un ſiécle auſſi ſavant & auſſi poli qu'eſt le nôtre, il doit paroître étonnant que la Gréce aiant toujours été conſidérée comme la premiére & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on ſoit ſi peu ſoigneux, ſur tout dans le Barreau, de conſulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce

genre ; [a] & que, ſi l'on ne croit pas devoir donner un tems conſidérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curioſité d'y préter l'oreille comme en paſſant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par ſoi-même s'il eſt donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs ſoit auſſi merveilleuſe qu'on le dit, & ſi elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de ſe former quelque idée du ſtile de Démoſthéne, je raporterai ici pluſieurs endroits de ſes harangues: qui ne ſuffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peutêtre pour donner des modéles de ſon éloquence dans tous les genres ; mais qui aideront au moins à le faire connoitre en partie, & à faire ſentir ſes principaux caractéres. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eſchine ſon compétiteur & ſon ri-

a Ego idem exiſtimavi pecudis eſſe, non hominis, cùm tantas res Græci ſuſciperent, profitezentur, agerent... non admovere aurem, nec, ſi palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, ſubauſcultando tamen excipere voces eorum, & procul, quid narrarent, attendere. *de Orat.* n. 153.

val prononça contre lui. Je me ſervirai de la traduction qu'en a fait M. de Tourreil : j'entens la derniére, qui eſt beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laiſſé beaucoup d'expreſſions * baſſes & triviales, & que de l'autre le ſtile en eſt quelquefois ** trop enflé & empoullé : défauts directement oppoſés au caractére de Démoſthéne, dont l'élocution réunit

* *Ce que nous demandions tous à cor & à cri... Le ſoin qu'ils ont de vous corner aux oreilles.... Si vous continuez à fainéanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne ceſſez de m'aſſaſſiner de clabanderies éternelles... Ils vous eſcamoteront les dix talens... Vous amuſer de fariboles... Il ſe ménage un prompt rapatriement... Que ſi le cœur vous en dit, je vous cede la Tribune... Mais tout compté, tout rabattu... Non, en duſſiez vous crever à force de l'aſſurer fauſſement... Vous vomiſſez des charetées d'injures...* Je raporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui liront cette traduction, très eſtimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expreſſion.

** Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troiſiéme Philippique. *De là il arrive que dans vos aſſemblées, au bruit flateur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls.* Voici le texte de la premiére partie, qui ſeule ſouffre quelque difficulté. εἶθ' ὑμῖν συμβέβηκεν ἐκ τούτου ὀρθῶς μὲν ταῖς ἐκκλησίαις τρυφᾶν καὶ κολακεύεσθαι πάντα πρὸς ἡδονὴν ἀκούειν. Volfius le traduit ainſi : *Unde ita*

en même tems beaucoup de ſimplicité, & beaucoup de nobleſſe. Mr de Maucroy en a traduit quelques diſcours. Sa traduction, moins correcte en quelques endroits, me paroit plus conforme au génie de l'orateur grec. Je l'ai emploiée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la premiére Philippique.

conſequimini, ut in concionibus faſtidiatis, aſſentationibus deliniri, & omnia, quæ voluptati ſunt, audiatis. Ce qui eſt le véritable ſens, & M. de Maucroy l'a ſuivi. *Vous vous rendez difficiles dans vos aſſemblées: vous voulez y être flatés, & qu'on ne vous tienne que des propos agréables. Cependant cette delicateſſe vous a conduits ſur le bord du précipice.* Ce qui a trompé M. de Tourreil eſt le mot τρυφᾶν, qui ſignifie ordinairement, *deliciis abundare, diffluere, in deliciis vivere.* Quand il auroit eu ici ce ſens, il n'auroit pas falu l'exprimer par ces termes pompeux: *vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté:* qui joints aux précédens, *au bruit flateur d'une adulation continuelle*, forme un ſtile tout oppoſé à celui de Démoſthéne, dont l'éloquence mâle & auſtére ne ſouffre point de ces ſortes d'ornemens. Mais les délices & la volupté n'étoient point alors le caractére des Athéniens: & d'ailleurs quel raport pouvoient-elles avoir aux aſſemblées publiques? Au lieu qu'il étoit très naturel que les Athéniens, enflés par les éloges continuels que les orateurs faiſoient de leur grande puiſſance, de leur mérite ſupérieur, des exploits de leurs ancêtres, & accoutumés depuis lontems à de telles flateries, d'un côté fiſſent les importans dans leurs aſſemblées, & y priſſent des airs fiers & dédaigneux pour un ennemi qu'ils mépriſoient: & de l'autre fuſſent venus à ce point de délicateſſe de ne pouvoir ſouffrir que leurs orateurs leur diſent la vérité. Car je croi qu'ici τρυφᾶν peut avoir ce double ſens.

§. II.

§. II.

EXTRAITS de Démoſthéne & d'Eſchine.

I. *EXTRAITS de Démoſthéne.*

De la premiére Philippique.

Mr. DE TOURREILLE met cette premiére Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démoſthéne anime les Athéniens par l'eſpérance d'un meilleur ſuccès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, ſi, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer ſérieuſement au ſoin de leurs affaires.

» Si vous êtes réſolus, MESSIEURS, » d'imiter Philippe, ce que juſqu'ici » vous n'avez pas fait ; ſi chacun veut » s'emploier de bonne foi pour le bien » public ; les riches en contribuant de » leurs biens, les jeunes en prenant » les armes : enfin, pour tout dire » en peu de mots, ſi vous voulez ne » vous attendre qu'à vous-mêmes, & » renoncer à cette pareſſe qui vous » lie les mains, en vous entretenant » de l'eſpérance de quelque ſecours » étranger ; avec l'aide des dieux vous » réparerez bientôt vos fautes & vos » pertes, & vous tirerez vengeance

» de votre ennemi. Car, MESSIEURS,
» ne vous imaginez pas que cet homme
» ſoit un Dieu qui jouiſſe d'une félí-
» cité fixe & immuable. Il eſt craint,
» haï, envié, & par ceux-là même,
» qui paroiſſent les plus dévoués à
» ſes intérêts. En effet, l'on doit pré-
» ſumer qu'ils ſont remués par les
» mêmes paſſions que le reſte des
» hommes. Mais tous ces ſentimens
» demeurent maintenant comme
» étouffés & engourdis, parce que vo-
» tre lenteur & votre nonchalance ne
» leur donnent point lieu d'éclater:
» & c'eſt à quoi il faut que vous re-
» médiez.

» Car voiez, MESSIEURS, où vous
» en êtes réduits, & à quel point
» d'inſolence cet homme eſt monté.
» Il ne vous laiſſe pas le choix de l'a-
» ction ou du repos. Il uſe de mena-
» ces: il parle, dit-on, d'un ton fier &
» arrogant. Il ne ſe contente plus de
» ſes premiéres conquêtes, il y en
» ajoute tous les jours de nouvelles:
» & pendant que vous temporiſez, &
» que vous demeurez tranquilles, il
» vous envelope & vous inveſtit de
» toutes parts.

» En quel tems donc, MESSIEURS,

» en quel tems agirez-vous comme
» vous le devez ? Quel événement at-
» tendez-vous ? Quelle néceſſité faut-
» il qui ſurvienne pour vous y con-
» traindre ? Eh ! l'état où nous ſom-
» mes n'en eſt-il pas une ? Car pour
» moi je ne connois point de néceſ-
» ſité plus preſſante pour des hom-
» mes libres, qu'une ſituation d'affai-
» res pleine de honte & d'ignominie.
» Ne voulez-vous jamais faire autre
» choſe qu'aller par la ville vous de-
» mander les uns aux autres : Que
» dit-on de nouveau ? Eh quoi, y
» a-t-il rien de plus nouveau, que
» de voir un homme de Macédoine
» ſe rendre maître des Athéniens, &
» faire la loi à toute la Gréce ? Phi-
» lippe eſt-il mort ? dit l'un. Non, il
» n'eſt que malade, répond l'autre.
» Mort ou malade, que vous importe,
» Meſſieurs ? puiſque s'il n'étoit plus,
» vous vous feriez bientôt un autre
» Philippe par votre mauvaiſe con-
» duite. Car il eſt bien plus redevable
» de ſon agrandiſſement à votre négli-
» gence qu'à ſa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

CETTE Olynthienne eſt ordinai-

rement la troiſiéme. Démoſthéne compare l'état préſent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

» Nos ancêtres, que leurs orateurs » ne flatoient point & n'aimoient pas » comme les vôtres vous aiment, com- » mandérent l'eſpace de ſoixante-cinq » ans à toute la Gréce du conſen- » tement unanime de la nation, amaſ- » ſérent dans le tréſor public plus » de dix mille talens, exercérent ſur » le Roi de Macédoine la domination » qu'il ſied aux Grecs d'exercer ſur » un Barbare, dreſſérent de nombreux » & de magnifiques trophées pour des » victoires qu'en perſonne ils avoient » remportées & ſur terre & ſur mer: » enfin, ſeuls de tous les hommes » ils tranſmirent par leurs exploits » aux races futures une gloire ſupé- » rieure aux traits de l'envie. Tels » ils furent ſur ce qui concernoit la » Gréce. Examinez maintenant quelle » étoit dans Athénes leur vie, ſoit » publique, ſoit privée. Leurs ma- » giſtratures nous ont pourvûs de » beaux édifices, & ont décorés nos » temples de tant & de ſi riches or- » nemens, qu'à l'avenir nul homme » ne pourra jamais enchérir ſur leur

» magnificence. Pour ce qui regarde
» leur conduite particuliére, ils vi-
» voient ſi modeſtement, & perſévé-
» roient avec tant de conſtance dans
» l'ancienne ſimplicité de nos mœurs,
» que ſi par hazard quelqu'un de vous
» connoît la maiſon qu'habitoient ou
» Ariſtide, ou Miltiade, ou quelque
» autre de leurs illuſtres contempo-
» rains, il voit qu'en rien la moin-
» dre ſplendeur ne la diſtingue de la
» maiſon voiſine. Car ils croioient que
» dans la conduite de l'Etat, ils de-
» voient ſe propoſer l'agrandiſſement,
» non de leur famille, mais de leur
» patrie. C'eſt ainſi que par une fi-
» déle attention au bien général des
» Grecs, par une piété exemplaire
» envers les dieux, par une égalité
» modeſte avec leurs concitoiens, ils
» parvinrent, & avec raiſon, au com-
» ble de la félicité. Voila quel fut l'état
» de vos ayeux ſous de ſi dignes Chefs.
» Quel eſt aujourd'hui le vôtre ſous
» ces orateurs doucereux qui vous gou-
» vernent? Lui reſſemble-t-il, & en
» approche-t-il le moins du monde?
» Je ne veux point appuier ſur ce
» paralléle, quoique le ſujet m'ouvre
» un vaſte champ. . . . .

» Mais vous qui parlez, me ré-
» pondra-t-on, ſi les choſes vont mal
» au dehors, ſachez qu'en récompenſe
» elles vont beaucoup mieux au de-
» dans. Et quelles preuves peut-on en
» alléguer ? Des crénaux reblanchis,
» des chemins réparés, des fontaines
» conſtruites, & d'autres bagatelles
» ſemblables ? Jettez, de grace, les
» yeux ſur les hommes à qui vous de-
» vez ces rares monumens de leur ad-
» miniſtration. Les uns ont paſſé de la
» miſére à l'opulence, les autres de
» l'obſcurité à la ſplendeur. Quelques
» autres ont bâti des maiſons particu-
» liéres, dont la magnificence inſulte
» aux édifices publics: & plus la fortune
» de l'Etat a deſcendu, plus la fortune
» de tels gens a monté. A quoi donc
» imputer ce total renverſement, &
» pourquoi enfin cet ordre merveilleux
» qui régnoit autrefois en tout, ſe
» dément-il en tout de notre tems ?
» Parce qu'en premier lieu le peuple,
» alors aſſez courageux pour remplir
» lui-même les fonctions militaires,
» tenoit les Magiſtrats dans ſa dépen-
» dance, & diſpoſoit ſouverainement
» de toutes les graces ; & que chaque
» citoien s'eſtimoit heureux de tenir

» du peuple & honneurs, & charges, &
» bienfaits. Mais en ce jour au con-
» traire les Magiſtrats diſpenſent les
» faveurs, & ils exercent un pouvoir
» deſpotique; tandis que vous, pau-
» vre peuple, énervés & dénués ſoit
» de finances, ſoit d'alliances, vous
» ne jouez plus que le perſonnage de
» valets, & de canaille faite ſeulement
» pour le nombre : trop contens de
» votre ſort, ſi vos Magiſtrats ne vous
» retranchent ni les deux oboles pour
» le théatre, ni la vile pâture dont ils
» vous régalent dans vos jours de ré-
» jouiſſance. Et pour comble de lâcheté
» encore, vous prodiguez le titre de
» vos bienfaiteurs à des gens qui ne
» vous donnent que du vôtre, & qui
» après vous avoir comme empriſon-
» nés dans l'enceinte de vos murailles,
» ne vous amorcent & ne vous appri-
» voiſent de la ſorte que pour vous
» dreſſer au manége de la ſujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA QUERSONESE.

LES PENSIONNAIRES que Philippe avoit à Athénes ne ceſſoient de porter le peuple à la paix. Démoſthéne découvre leur artifice & leur trahiſon.

vers la fin du discours.

» J'obſerverai ſeulement qu'auſſitôt
» qu'on entame le diſcours ſur Phi-
» lippe, quelqu'un de ces mercénai-
» res ſe leve, & s'écrie : *Qu'il eſt*
» *doux de vivre en paix ! Qu'il eſt dur*
» *d'avoir à nourrir une nombreuſe ar-*
» *mée ! On en veut à nos finances* : &
» ils vous tiennent d'autres ſembla-
» bles propos par leſquels ils ralen-
» tiſſent votre ardeur, & ménagent à
» Philippe le tems de faire à ſon aiſe
» ce qu'il veut .... Ce n'eſt point à
» vous qu'il faut perſuader de vivre en
» paix ; à vous, dis-je, qui pleins de
» cette perſuaſion demeurez ici les
» bras croiſés, mais à cet homme, qui
» ne reſpire que la guerre.... D'ail-
» leurs il faut regarder comme dur,
» non ce que nous aurons dépenſé
» pour notre ſalut, mais ce que nous
» aurons à ſouffrir au cas que nous ne
» voulions pas y pourvoir. Quant à la
» diſſipation de vos finances, on doit
» y remédier en propoſant les moiens
» les plus propres à la prévenir, non
» en vous portant à l'abandon total de
» vos propres intérêts.

» Pour moi je me ſens rempli d'indi-
» gnation, MESSIEURS, lorſqu'au
» ſujet de la déprédation de vos finan-

» ces, qu'il ne tient qu'à vous de ré-
» primer en puniſſant d'une façon
» exemplaire les déprédateurs, quel-
» ques-uns de vous pouſſent les hauts
» cris, parce qu'il s'agit de leur in-
» térêt particulier; & qu'au ſujet de
» Philippe, qui pille ſucceſſivement
» la Gréce entiére, & la pille à votre
» préjudice, ils ne proférent pas un
» ſeul mot. D'où peut venir, MES-
» SIEURS, que tandis qu'aux yeux de
» l'univers Philippe déploie ſes éten-
» dars, qu'il exerce des violences, &
» qu'il envahit des places, nul de ces
» gens-là ne s'aviſe une ſeule fois de
» dire que cet homme commet des in-
» juſtices & des hoſtilités; & que ſi
» on vous conſeille de ne pas ſouffrir
» de pareils outrages, & d'arréter le
» cours de ſemblables entrepriſes, ces
» mêmes gens crient auſſitôt qu'on
» veut rallumer une guerre éteinte.
» Eh quoi! dirons-nous encore, que
» vous conſeiller de vous défendre,
» c'eſt rallumer la guerre? Si cela eſt,
» il ne vous reſte donc plus que l'eſ-
» clavage. Car point d'autre milieu,
» ſi d'un côté nous ne voulons point
» repouſſer la violence, & que de l'au-
» tre l'ennemi ne veuille point nous

» donner de tréve. Or le péril que
» nous courons eſt fort différent de
» celui que courent les autres Grecs.
» Car Philippe ne veut pas ſimplement
« aſſervir Athénes, il veut l'anéantir :
« puiſqu'il ſait ſurement que vous ne
» voulez point vous apprivoiſer avec la
» ſervitude, & que quand vous le vou-
» driez, vous ne le pourriez pas. Car
» chez vous le commandement a tour-
» né en habitude. Et de plus, à la pre-
» miére occaſion dont il vous plaira de
» vous prévaloir, vous pourrez lui
» ſuſciter plus de traverſes que tous
» les autres hommes enſemble. Il faut
» donc poſer comme un principe cer-
» tain, qu'il y va de notre ruine to-
» tale ; & que vous ne pouvez trop
» déteſter ni flétrir les mercénaires qui
» ſe ſont vendus à cet homme. Car il
» n'eſt pas poſſible, non il ne l'eſt pas,
» de vaincre vos ennemis étrangers,
» tant que vous ne châtierez point vos
» ennemis domeſtiques qui ſont à ſes
» gages : mais de néceſſité, tant que
» vous heurterez contre ceux-ci com-
» me contre autant d'écueils, vous n'a-
» girez contre ceux-là qu'après coup.

DE LA TROISIE'ME PHILIPPIQUE

» FAITES, je vous prie, cette réflexion.
» Vous jugez que le droit de tout dire
» appartient si fort à quiconque respire
» l'air d'Athénes, que vous souffrez
» qu'au milieu de vous les étrangers &
» les esclaves s'expliquent sans façon
» sur quelque matiére que ce puisse
» être, en sorte que les domestiques
» parlent ici plus librement, que ne
» font les citoiens dans quelques autres
» républiques. Il n'y a que cette Tri-
» bune d'où vous avez totalement
» banni la liberté de la parole. De là il
» arrive que dans vos assemblées vous
» devenez extraordinairement fiers &
» difficiles. Vous voulez y être flatés,
» & n'entendre que des choses agréa-
» bles. Et c'est cette délicatesse & cette
» fierté qui vous ont conduits sur le
» bord du précipice. Si donc aujour-
» d'hui encore vous persistez dans cette
» disposition, je n'ai qu'à me taire.
» Mais si vous pouvez vous résoudre à
» souffrir qu'on vous expose sans fla-
» terie ce qui convient à vos intérêts,
» me voila prêt à parler. Car malgré
» le train déplorable des affaires, &
» leurs divers dépérissemens par notre

» négligence ; tout cela, pourvû qu'en-
» fin vous vous déterminiez à vous
» acquiter de vos devoirs, peut encore
» ſe réparer....

» Au reſte vous le ſavez : tout ce
» que les Grecs eurent à ſouffrir ou
» des Lacédémoniens, ou de nous,
» au moins le ſouffroient-ils de gens
» qui étoient Grecs auſſi bien qu'eux.
» En ſorte que l'on pouvoit compa-
» rer nos fautes à celles d'un fils, qui
» né dans le ſein d'une opulente fa-
» mille pécheroit contre quelque ré-
» gle de la bonne & ſage économie.
» Tel fils encourroit juſtement le re-
» proche & l'accuſation de diſſipateur:
» mais qu'il envahît une ſucceſſion
» étrangére, ou qu'il ne fût pas l'hé-
» ritier légitime, c'eſt ce qu'on ne
» pourroit point avancer. Mais ſi un
» eſclave, ou un enfant ſuppoſé, s'a-
» viſoit d'engloutir & d'abſorber des
» biens qui ne lui appartiendroient
» en façon quelconque ; juſte ciel,
» l'énormité du cas ne révolteroit-elle
» pas tout le monde, & ne s'écrieroit-
» on pas d'une commune voix, qu'elle
» mériteroit une punition exemplaire?
» Ce n'eſt pourtant point de cet œil
» qu'on regarde Philippe & ſes actions

» préſentes ; Philippe , qui non ſeu-
» lement n'eſt point Grec, qui non ſeu-
» lement ne tient aux Grecs par aucun
» endroit, mais qui entre les barbares
» mêmes ne ſe diſtingue que par être
» ſorti d'un lieu indigne qu'on le nom-
» me; mais qui miſérable Macédonien
» par ſa naiſſance, reçut le jour dans
» ce vil coin du monde , où juſqu'à
» préſent ne s'acheta jamais un bon
» eſclave. Que manque-t-il néanmoins
» à l'indignité avec laquelle il vous
» traite ? N'eſt-elle pas montée au
» comble ? Non content, &c.

Les Extraits qui vont ſuivre, étant tirés des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne ſur la Couronne, il eſt néceſſaire d'avoir quelque idée de ce qui en fait le ſujet. Cicéron nous l'apprend dans l'avant-propos qu'il avoit mis à la tête de ces deux harangues en les traduiſant, & c'eſt le ſeul morceau qui nous reſte de cet excellent ouvrage.

On avoit commis à Démoſthéne le ſoin de réparer les murs d'Athénes. Il s'acquitta noblement de cette commiſſion, & généreuſement y mit beaucoup du ſien. Ctéſiphon à ce ſujet lui décerna une couronne d'or, pro-

posa qu'elle lui fût donnée en plein théatre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zêle & la probité de cet orateur. Eschine accusa Crésiphon d'avoir violé les loix par ce décret...

» [a] Une cause si extraordinaire excita » la curiosité de toute la Gréce. On » accourut de toutes parts, & l'on ac- » courut avec raison. Quel plus beau » spectacle que de voir aux mains deux » orateurs, excellens chacun en leur » genre, formés par la nature, perfe- » ctionnés par l'art, & de plus animés » par une inimitié personnelle !

II. Extraits de la harangue d'Eschine.

ESCHINE, après avoir exposé dans le commencement de l'Exorde les désordres qu'on a introduits dans la République, & qui en troublent le bon ordre, continue ainsi :

» Dans une telle situation, & dans » de pareils désordres, dont vous vous » apercevez vous-mêmes ; l'unique » moien, si je ne me trompe, de sau-

[a] Ad hoc judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse. Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata & inimicitiis incensa contentio ? *Cic. de opt. gen. Orat. n.* 22.

» ver le débris du gouvernement,
» c'eſt de laiſſer le champ libre aux
» accuſations contre les infracteurs de
» vos Loix. Que ſi vous le fermez,
» ou ſi vous ſouffrez que d'autres le
» ferment; je vous prédis qu'imper-
» ceptiblement & dans peu, vous tom-
» berez ſous une domination tyranni-
» que. Car, MESSIEURS, vous le
» ſavez : les hommes ne diſtinguent
» que trois eſpéces de gouvernement;
» la Monarchie, l'Oligarchie, & la
» Démocratie. Quant aux deux pre-
» miéres, elles ne ſe gouvernent qu'au
» gré de qui régne dans l'une ou dans
» l'autre; au lieu que les Loix éta-
» blies régnent ſeules dans l'Etat po-
» pulaire. Qu'aucun de vous n'ignore
» donc, mais qu'au contraire chacun
» ſache avec une entiére certitude,
» que le jour qu'il monte au Tribu-
» nal pour diſcuter une accuſation ſur
» le violement des Loix; ce même
» jour il va prononcer ſur ſa propre
» indépendance. Auſſi le Légiſlateur
» convaincu qu'un Etat libre ne peut
» ſe maintenir qu'autant que la ma-
» jeſté des loix y domine, preſcrit
» avant toutes choſes aux Juges cette
» formule de ſerment : *Je jugerai ſelon*

» *les loix.* Il faut donc que ce ſouve-
» nir, profondément gravé dans vos
» eſprits, vous inſpire une juſte hor-
» reur pour quiconque oſe par de té-
» méraires décrets les tranſgreſſer;
» & que loin de vous figurer jamais
» une pareille tranſgreſſion comme
» une faute légére, vous la regardiez
» toujours comme un forfait énorme
» & capital. Ne permettez donc point,
» que ſur un tel principe perſonne
» vous ébranle... Mais ainſi qu'à l'ar-
» mée chacun de vous rougiroit de
» quitter le poſte où l'auroit placé le
» Général; que pareillement chacun
» de vous rougiſſe aujourd'hui d'aban-
» donner dans le ſein de la Républi-
» que le poſte où la Loi vous place.
» Quel poſte? Celui de protecteurs du
» gouvernement.

Cette comparaiſon fort belle & fort noble par elle-même, a ici une grace particuliére, en ce qu'elle préſente comme deux faces. Car au même tems qu'elle intéreſſe les Juges, elle pique vivement la poltronerie de Démoſthéne, contre qui elle renferme un trait d'autant plus délicat & plus malin, qu'il paroit plus éloigné de toute affectation. On ſait qu'à la ba-

taille de Chéronée cet orateur avoit abandonné ſon poſte & pris la fuite. Cette judicieuſe obſervation eſt de M. de Tourreil.

» Faut-il en votre perſonne (il s'a-
» dreſſe à Démoſthéne) couronner
» l'auteur des calamités publiques, ou
» l'exterminer ? En effet quelles ré-
» volutions imprévûes, quelles cata-
» ſtrophes inopinées n'avons-nous pas
» vû arriver de notre tems ? ... Le Roi
» de Perſe, ce Roi qui s'ouvrit un
» paſſage au travers du mont Athos,
» qui enchaîna l'Helleſpont, qui man-
» da impérieuſement aux Grecs qu'ils
» euſſent à le reconnoitre pour Sou-
» verain de la terre & de la mer,
» qui dans ſes dépêches oſoit ſe qua-
» lifier le maître du monde depuis
» le couchant juſqu'à l'aurore, com-
» bat aujourd'hui, non pour domi-
» ner ſur le reſte des humains, mais
» pour ſauver ſa propre perſonne. Ne
» voions-nous pas revêtus & de la
» gloire dont brilloit autrefois ce
» Roi puiſſant, & du titre de Chefs
» des Grecs contre lui, ceux-là mêmes
» qui ſignalérent leur zêle à ſecou-
» rir le temple de Delphes ? Quant à
» Thébes, qui confine avec l'Attique,

» ne l'avons-nous pas vû en un ſeul
» jour diſparoître du ſein de la Gré-
» ce ?... Quant aux malheureux Lacé-
» démoniens, pour avoir d'abord tou-
» ché légérement au pillage du temple,
» eux, qui s'arrogeoient jadis la préé-
» minence dans la Gréce, ne vont-ils
» pas maintenant envoier à la Cour
» d'Alexandre des Ambaſſadeurs, traî-
» ner le nom d'otages à ſa ſuite,
» & devenus un ſpectacle de miſére,
» fléchir les genoux devant le Mo-
» narque, ſe mettre à ſa diſcrétion eux
» & leur patrie, & ſubir la loi telle
» qu'un vainqueur, & un vainqueur
» qu'ils ont attaqué les premiers, vou-
» dra la leur preſcrire ? Athénes elle-
» même, le commun azyle des Grecs,
» Athénes autrefois peuplée d'Ambaſ-
» ſadeurs, qui venoient en foule ré-
» clamer ſa protection toute-puiſſante,
» n'eſt-elle pas réduite à combattre
» aujourd'hui, non pour la prééminence
» ſur les Grecs, mais pour la conſer-
» vation de ſes foiers ? Tels ſont les
» malheurs où nous a plongé Démo-
» ſthéne, depuis qu'il s'eſt mélé du
» gouvernement....

» O vous, de tous les mortels le
» moins propre à vous diſtinguer par

» de grandes & de mémorables actions,
» mais en même tems le plus propre à
» vous ſignaler par de téméraires diſ-
» cours, oſerez-vous bien à la vûe
» de cette auguſte aſſemblée ſoutenir
» qu'en vous on doive paier d'une cou-
» ronne l'auteur de la déſolation publi-
» que ? Et cet homme, s'il l'oſe, le ſouf-
» frirez-vous, MESSIEURS, & la mé-
» moire de ces grands hommes qui ſont
» morts en combattant pour la patrie
» mourra-t-elle avec eux ? Ah, de gra-
» ce, pour quelques momens, tranſ-
» portez-vous en idée du Tribunal au
» Théatre, & imaginez-vous voir le
» héraut qui s'avance, & qui procla-
» me la couronne décernée à Démo-
» ſthéne. Sur quoi croiez-vous que les
» proches de ces citoiens, qui donné-
» rent leur ſang pour vous, doivent plus
» verſer de larmes, ou ſur les tragi-
» ques avantures des héros qu'enſuite
» l'on repréſentera, ou ſur l'énorme in-
» gratitude d'Athénes ? ... Ne r'ou-
» vrez pas les plaies profondes & in-
» curables des malheureux Thébains,
» par lui fugitifs, & recueillis par vous
» dans Athénes... Mais puiſque vous
» n'avez point aſſiſté en perſonne à
» leur cataſtrophe, tâchez au moins de

» vous en former une image, & figu-
» rez-vous une ville priſe, des murail-
» les raſées, des maiſons réduites en
» cendre, des meres & des enfans
» traînés en eſclavage, de vieux hom-
» mes & de vieilles femmes réduits
» ſur la fin de leur vie à ſervir, fon-
» dans en larmes, implorans votre ju-
» ſtice, éclatans en reproches, non
» contre les exécuteurs, mais contre
» les auteurs de la barbare vengeance
» qu'ils ont éprouvée, vous demandant
» avec inſtance, que loin de couronner
» en aucune façon le deſtructeur de la
» Gréce, vous vous gardiez de la ma-
» lediction & de la fatalité inſépara-
» blement attachées à ſa perſonne...
reraiſon. » Vous donc, MESSIEURS, lorſ-
» qu'à la fin de ſa harangue il invitera
» les confidens & les complices de ſa
» lâche perfidie à ſe ranger autour de
» lui : Vous, de votre côté, MESSIEURS,
» figurez-vous voir autour de cette
» Tribune où je parle, les anciens
» bienfaiteurs de la République ran-
» gés en ordre de bataille, pour re-
» pouſſer cette troupe audacieuſe. Ima-
» ginez-vous entendre Solon, qui
» par tant d'excellentes loix prit ſoin
» de munir le gouvernement popu-

» laire, ce Philoſophe, ce Légiſlateur
» incomparable, vous conjurer avec
» une douceur & une modeſtie dignes
» de ſon caractére, que vous vous
» gardiez bien d'eſtimer plus les phra-
» ſes de Démoſthéne, que vos ſetmens
» & vos loix. Imaginez-vous enten-
» dre Ariſtide, qui ſut avec tant d'or-
» dre & de juſteſſe répartir les con-
» tributions impoſées aux Grecs pour
» la cauſe commune, ce ſage diſpen-
» ſateur, lequel en mourant ne tranſ-
» mit à ſes filles d'autre ſucceſſion que
» la reconnoiſſance publique, qui les
» dota; imaginez-vous, dis-je, l'en-
» tendre déplorer amérement l'outra-
» geuſe façon dont nous foulons aux
» piés la juſtice, & vous adreſſer la pa-
» role en ces termes: Eh quoi! parce-
» qu'Arthmius de Zélie, cet Aſiatique
» qui paſſoit par Athénes, où il jouiſſoit
» même du droit d'hoſpitalité, avoit
» apporté de l'or des Medes dans la
» Gréce; vos peres ſe portérent preſque
» à l'envoier au dernier ſupplice, & du
» moins le bannirent, non de la ſeule
» enceinte de leur ville, mais de toute
» l'étendue des terres de leur obéiſſan-
» ce: & vous à Démoſthéne, qui véri-
» tablement n'a pas apporté ici de l'or

» des Medes, mais qui de toutes parts
» a touché tant d'or pour vous trahir,
» & qui maintenant jouit encore du
» fruit de ſes forfaits ; vous, dis-je,
» vous ne rougirez point d'adjuger à
» Démoſthéne une couronne d'or ?
» Penſez-vous que Thémiſtocle & les
» Héros qui moururent aux batailles
» de Marathon & de Platée, penſez-
» vous que les tombeaux mêmes de
» vos ancêtres n'éclatent point en gé-
» miſſemens, ſi vous couronnez un
» homme, qui de ſon propre aveu n'a
» ceſſé de conſpirer avec les barbares
» à la ruine des Grecs ?

» Pour moi, ô Terre ! ô Soleil !
» ô Vertu ! & vous, ſources du juſte
» diſcernement, Lumiéres naturelles
» & acquiſes, par où nous démélons
» le bien d'avec le mal, je vous en
» atteſte ; j'ai de mon mieux ſecouru
» l'Etat, & de mon mieux plaidé ſa
» cauſe. J'aurois ſouhaité que mon
» diſcours eût pu répondre à la gran-
» deur & à l'importance de l'affaire.
» Du moins je puis me flater d'avoir
» rempli mon miniſtére ſelon mes
» forces, ſi je n'ai pu le faire ſelon
» mes deſirs. Vous, MESSIEURS, &
» ſur les raiſons que vous venez d'en-

» tendre, & ſur celles que ſuppléera
» votre ſageſſe, prononcez en faveur
» de la patrie un jugement, tel que
» l'exacte juſtice le preſcrit, & que
» l'utilité publique le demande.

III. Extraits de la harangue de Démoſthène pour Ctéſiphon.

» JE COMMENCE par prier tous les *Exorde.*
» dieux & toutes les déeſſes enſemble
» que dans cette cauſe, MESSIEURS,
» ils vous inſpirent pour moi une bien-
» veillance proportionnée au zêle con-
» ſtant que j'ai toujours eu pour la Ré-
» publique en général, & pour cha-
» cun de vous en particulier. Enſuite,
» ce qui vous importe ſouveraine-
» ment, à vous, à votre conſcience,
» à votre honneur, je le demande
» auſſi à ces mêmes dieux : ſavoir
» que ſur la maniére dont vous de-
» vez m'entendre, ils vous fixent dans
» la réſolution de conſulter, non pas
» mon accuſateur, (car vous ne le
» pourriez ſans une partialité injuſte)
» mais vos loix & votre ſerment,
» dont la formule entre autres ter-
» mes, tous dictés par la juſtice, ren-
» ferme ceux-ci : *Ecoutez également les*
» *deux parties.* Ce qui vous impoſe

» l'obligation, non ſeulement d'appor-
» ter au Tribunal un eſprit & un
» cœur neutres, mais encore de per-
» mettre * qu'à ſon choix & qu'à ſon
» gré chacune des deux parties puiſſe
» librement arranger ſes raiſons & ſes
» preuves.

* *Eſchine avoit prétendu preſcrire à Démoſthène l'ordre qu'il devoit garder dans ſon plaidoier.*

» Or, MESSIEURS, entre pluſieurs
» deſavantages que j'ai dans cette
» cauſe, deux ſur-tout, & deux bien
» terribles, rendent ma condition
» beaucoup plus mauvaiſe que la
» ſienne. L'un, que lui & moi nous
» courons un riſque fort inégal. Car
» maintenant je riſque bien plus à
» déchoir de votre bienveillance, que
» lui à ſuccomber dans l'accuſation:
» puiſqu'il y va pour moi de ... Mais
» je ne veux pas que dès l'entrée de
» mon diſcours il m'échape un ſeul
» mot, qui préſage rien de ſiniſtre.
» Lui au contraire il m'attaque de
» gaieté de cœur, & ſans néceſſité.
» L'autre deſavantage, c'eſt que tout
» homme naturellement écoute avec
» plaiſir quiconque accuſe & invecti-
» ve, tandis qu'il n'entend qu'avec
» indignation quiconque ſe glorifie &
» ſe vante. Lui donc il a pour ſa part
» ce qui plait univerſellement; au lieu

que

» que ce qui révolte preſque tout le
» monde, me reſte ſeul en partage.
» Que ſi d'un côté la crainte d'encou-
» rir l'indignation, attachée au récit
» de nos propres louanges, me réduit
» à taire mes actions, je paroitrai ne
» pouvoir ni réfuter qui m'impute des
» crimes, ni juſtifier qui me décerne
» des récompenſes. D'autre part, ſi
» je viens à traiter les ſervices que j'ai
» rendus dans mon adminiſtration, je
» me verrai contraint à parler ſouvent
» de moi. Je vais donc dans ce violent
» état eſſaier de me comporter avec
» toute la modération poſſible : mais
» ce qu'exigera de moi la néceſſité de
» me défendre, ne doit en bonne ju-
» ſtice s'imputer qu'à l'agreſſeur qui
» me l'a volontairement impoſée. . .
» Cependant malgré ces faits in-
» conteſtables, & comme certifiés par
» l'organe de la vérité elle-même,
» Eſchine a tellement renoncé à toute
» pudeur, que non content de me dé-
» clarer l'auteur d'une telle paix, il
» oſe me taxer encore d'avoir empêché
» que la République ne la concertât
» avec l'aſſemblée générale des Grecs.
» Mais vous, ô . . . (de quel nom doit-
» on juſtement vous qualifier ?) vous,

» lorſqu'en votre préſence je rompois
» les accords de cette harmonie, lorſ-
» qu'à vos yeux je dépouillois la Ré-
» publique des avantages de cette con-
» fédération, dont aujourd'hui vous
» exaltez l'importance avec les der-
* *Eſchine avoit été comédien.* » niers efforts de votre voix de * théa-
» tre ; laiſſâtes-vous alors échaper
» contre moi le moindre ſigne d'in-
» dignation ? Montâtes-vous dans la
» Tribune ? Eûtes-vous ſoin de dé-
» noncer, de développer une ſeule fois
» ces crimes, dont il vous plait main-
» tenant de me charger ? Or certaine-
» ment, ſi pour exclure les Grecs de
» toute participation à la paix, j'avois
» pu m'oublier au point de me ven-
» dre à Philippe, le parti qui vous
» reſtoit à prendre, c'étoit, non de
» vous taire, mais de crier, de prote-
» ſter, de révéler mes prévarications à
» ceux qui m'entendent. Cependant
» jamais vous n'agîtes de la ſorte, ni
» jamais perſonne qui vive ne vous
» ouit articuler un ſeul mot, qui tendît
» à cette fin. . .

» Que ſi ſans nulle exception Phi-
» lippe ne ceſſoit de ravir à tous les
» peuples honneur, prérogatives, li-
» berté, ou plutôt d'abolir autant de

» ſuprême que tout ſe dénoue & ſe
» termine ; au lieu que c'eſt par la
» nature des avis mêmes qu'on doit
» juger de l'intention de celui qui les
» donne. Si donc par l'événement Phi-
» lippe a vaincu, ne m'en faites point
» un crime, puiſque c'étoit Dieu qui
» diſpoſoit de la victoire, & non moi.
» Mais qu'avec une droiture, qu'avec
» une vigilance, qu'avec une activité
» infatigable & ſupérieure à mes for-
» ces, je ne cherchai pas, je ne mis pas
» en œuvre tous les moiens où la pru-
» dence humaine peut atteindre, & que
» je n'inſpirai pas des réſolutions &
» nobles, & dignes d'Athénes, &
» néceſſaires ; montrez-le moi, &
» alors donnez carriére à vos accuſa-
» tions. Que ſi un coup de foudre ou
» de tempête ſurvenu vous terraſſa,
» MESSIEURS, & non ſeulement
» vous, mais tous les autres Grecs
» enſemble, que faire à cela ! Faut-il
» tomber ſur l'innocent ? Si le pro-
» priétaire d'un vaiſſeau l'avoit équipé
» de toutes les choſes néceſſaires, &
» prémuni pleinement contre les ha-
» zards de la mer, & qu'enſuite il
» ſurvînt une tourmente qui en rom-
» pît & briſât les agrès, l'accuſeroit-on

» en ce cas d'avoir été cauſe du naufrage ? Mais je ne gouvernois pas le » vaiſſeau, diroit-il. Moi non plus ; » je ne commandois pas l'armée, je » ne diſpoſois pas de la fortune : au » contraire, c'étoit la fortune qui » diſpoſoit de tout.

» Or puiſqu'il appuie ſi fort ſur » les événemens, je ne crains pas d'a- » vancer une eſpéce de paradoxe. Que » nul de vous, au nom de Jupiter & » des autres dieux, ne s'effarouche » de l'hyperbole apparente ; mais qu'il » examine équitablement ce que je » vais dire. Car, ſi par une lumiére » plus qu'humaine tous les Athéniens » avoient démélé les événemens fu- » turs, & que tous les euſſent pré- » vûs, & que vous, Eſchine, qui » ne lachâtes pas un ſeul mot, vous » les euſſiez prédits & certifiés avec » votre voix de tonnerre : Athénes, » même en ce cas ne devoit point ſe » départir d'un tel procédé, pour peu » qu'elle reſpectât ſa gloire, ou ſes » ancêtres, ou les jugemens de la po- » ſtérité. Car maintenant, Athénes » paroit au plus avoir échoué ; genre » de malheur commun à tous les mor- » tels, lorſqu'il plait ainſi au Sou-

» verain Etre. Mais une République
» qui ſe jugeoit alors digne de la préé-
» minence ſur tous les autres Grecs,
» ne pouvoit ſe déſiſter d'un pareil
» droit, ſans encourir le juſte repro-
» che de les avoir tous livrés à Phi-
» lippe : puiſqu'en cas que ſans coup
» férir elle eût abandonnée une pré-
» rogative qu'au prix de tout danger
» ſans réſerve nos ancêtres avoient
» acheté, de quelle honte, vous Eſ-
» chine, n'auriez-vous pas été cou-
» vert ? car à coup ſûr cette honte
» n'eût pu retomber ni ſur la Répu-
» blique, ni ſur moi. De quel œil,
» grand Dieu, ſoutiendrions-nous la
» vûe de cette multitude innombra-
» ble d'hommes qui viennent de tou-
» tes parts à Athénes, ſi par notre
» faute les affaires avoient dépéri au
» point où l'on les voit ; ſi l'on eût
» élu Philippe pour le Chef & pour
» l'arbitre de la Gréce entiére ; ſi
» nous avions ſouffert que d'autres ſans
» nous euſſent hazardé le combat
» pour détourner un tel malheur ; ſur-
» tout nous diſant citoiens d'une ville,
» qui de tout tems aima mieux affron-
» ter de glorieux hazards, que de
» jouir d'une honteuſe ſûreté. Car

» quel eſt le Grec, quel eſt le Bar-
» bare, qui ne ſache que les Thé-
» bains, & devant eux encore les
» Lacédémoniens parvenus au plus
» haut degré de puiſſance, & enfin
» le Roi de Perſe, auroient accordé
» volontiers à la République, non
» ſeulement la poſſeſſion de ſes pro-
» pres Etats, mais encore tout ce
» qu'elle auroit voulu, pourvu qu'elle
» eût pu ſe réſoudre à recevoir la
» loi, & ſouffrir qu'un autre domi-
» nât ſur les Grecs ? Mais par des
» Athéniens, ainſi qu'il y parut, tel
» ſentiment ne pouvoit s'admettre,
» ni comme héréditaire, ni comme
» ſupportable, ni comme naturel. Et
» depuis qu'Athénes exiſte, perſonne
» n'a jamais pu l'induire à plier lâ-
» chement ſous des Puiſſances, à la
» vérité ſupérieures, mais tyranni-
» ques ; ni à s'acquerir par de ſerviles
» complaiſances une indigne ſûreté.
» Au contraire, dans une poſſeſſion
» immémoriale de combattre pour la
» principauté, pour l'honneur, & pour
» la gloire, elle a perſéveré dans tous
» les tems à braver les plus grands pé-
» rils... Si donc je tentois d'inſinuer
» que mes conſeils vous détermi-

rent à penſer en dignes fils de vos » prédéceſſeurs, je ne ſache perſonne » qui ne pût légitimement me taxer » d'arrogance. Mais je déclare ici, que » ſi vous prîtes de ſemblables réſolu- » tions, la gloire vous en appartient; » & je reconnois que lontems avant » moi la République penſoit avec cette » magnanimité. Je ne me vante uni- » quement que d'avoir auſſi coopéré » pour ma part à tout ce qui ſe fit alors » dans le miniſtére.

» Au reſte, MESSIEURS, il faut *Perroiſſons.* » que le citoien naturellement ver- » tueux (car en parlant de moi je me re- » ſtrains à ce terme, pour moins irri- » ter l'envie) poſſéde ces deux quali- » tés: ſavoir, dans les exercices de » l'autorité un courage ferme & iné- » branlable, pour maintenir la Répu- » blique en ſa prééminence; & de plus, » dans chaque conjoncture & dans » chaque action particuliére un zéle » à toute épreuve. Car ces ſentimens » * dépendent de nous, & la nature * *C'eſt ainſi que penſoient les Stoiciens.* » nous les donne: mais pour le pou- » voir & la force, ils nous viennent » d'ailleurs. Or ce zéle, vous trou- » verez abſolument qu'il ne ſe démen- » tit jamais en moi; jugez-en par les

» œuvres : ni lorſque l'on demandoit
» ma tête, ni lorſque l'on me traduiſoit
» au tribunal des Amphictyons, ni lorſ-
» que l'on s'efforçoit de m'ébranler
» par des menaces, ni lorſque l'on ten-
» toit de m'amorcer par des promeſſes,
» ni lorſqu'on lâchoit ſur moi ces hom-
» mes maudits comme autant de bêtes
» féroces ; jamais en aucune façon
» je ne me ſuis départi de mon zèle
» pour vous. Pour ce qui regarde le
» gouvernement, dès que je commen-
» çai à y avoir part, je ſuivis la droite
» & juſte voie de conſerver les pré-
» rogatives, les forces, la gloire de
» ma patrie ; de les accroître, & de
» me conſacrer entiérement à ce ſoin.
» Auſſi, lorſque d'autres puiſſances
» proſpérent, on ne me voit point me
» promener avec un viſage content &
» ſerein dans la place publique, éten-
« dre une main careſſante, & d'une
» voix de congratulation annoncer la
» bonne nouvelle à gens que je crois
» qui la manderont en Macédoine ; ni
» au récit des événemens heureux pour
» Athénes, on ne me voit point trem-
» bler, gémir, baiſſer les yeux vers la
» terre, à l'exemple de ces impies, qui
» diffament la République ; comme ſi

» par de telles manœuvres ils ne ſe » diffamoient pas eux-mêmes. Ils ont » toujours l'œil au dehors ; & lorſ- » qu'ils voient quelque Potentat pro- » fiter de nos malheurs ; ils font valoir » ſes proſpérités , & publient qu'on » doit mettre tout en œuvre pour éter- » niſer ſes ſuccès.

» Dieux immortels , qu'aucun de » vous n'exauce de ſemblables vœux ; » mais rectifiez plutôt l'eſprit & le » cœur de ces hommes pervers. Que » ſi leur malice invétérée eſt incura- » ble, pourſuivez-les ſur terre & ſur » mer, & exterminez-les totalement. » Quand à nous autres , détournez » au plutôt de deſſus nos têtes les » malheurs qui nous menacent , & » accordez-nous une pleine ſûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE ſuccomba , & païa de l'exil une accuſation témérairement intentée. Il alla s'établir à Rhodes, & ouvrit là une école d'éloquence , dont la gloire ſe ſoutint pendant pluſieurs ſiécles. Il commença ſes leçons par lire à ſes auditeurs les deux harangues qui avoient cauſé ſon banniſſement. On donna de grands éloges à la ſienne :

mais quand ce vint à celle de Démoſthéne, les battemens de mains & les acclamations redoublérent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, ſi louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival: *Eh que ſeroit-ce donc ſi vous l'aviez entendu lui-même?*

Valer. Max. lib. 8. c. 10.

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eſchine & de Démoſthéne, je n'ai pas prétendu qu'ils fuſſent ſuffiſans pour donner une juſte idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus eſſentielle de l'éloquence, & qui en eſt comme l'ame, manque néceſſairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le deſſein, le plan, l'économie, la ſuite du diſcours: la force, la liaiſon, l'arrangement des preuves: cet art merveilleux, par lequel l'orateur ſait tantôt s'inſinuer avec douceur dans les eſprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre abſolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puiſſe rendre cette pureté, cette élégance, cette fineſſe, cette délicateſſe de l'Atticiſme, dont la ſeule langue grecque eſt ſuſceptible, & que Dé-

moſthéne avoit portées au ſouverain degré de perfection. Mon deſſein n'a été en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir ſe former quelque idée du ſtile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, ſerviront encore davantage à faire connoitre leur caractére, & pourront peutêtre inſpirer le deſir de voir de plus près, & de connoitre par ſoi-même des hommes d'un ſi rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Tourreil en a ramaſſé pluſieurs, j'en raporterai ici une partie.

§. III.

Jugemens des Anciens ſur Démoſthéne.

QUINTILIEN, eſtimateur non moins éclairé qu'équitable, en parle en ces termes : [a] » Une foule d'orateurs vient » enſuite, Démoſthéne à leur tête, le *Lib.* 10.

a Sequitur oratorum ingens manus... quorum longè princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis intenta ſunt, tam nihil otioſum, is dicendi modus, ut nec quod deſit in eo, nec quod redundet, invenias. Plenior Æſchines, & magis fuſus, & grandiori ſimilis, quo minus ſtrictus eſt. Carnis tamen plus habet, lacertorum minùs.

» modéle auquel doit * néceſſairement
» s'aſſujettir quiconque aſpire à la véri-
» table éloquence. Son ſtile a tant de
» force : il eſt ſi ſerré, ſi ** nerveux :
» tout s'y trouve dans une telle juſteſſe
» & dans une préciſion ſi exacte, qu'il
» n'y a rien de trop ni de trop peu. Eſ-
» chine eſt plus étendu & plus diffus. Il
» paroit plus grand, parce qu'il eſt
» moins ramaſſé ; il a plus d'embon-
» point, & moins de nerfs.

Temps d'Harmaſſe dans ſon livre intitulé Περὶ ἀρχαίων ῥητόρων. cap. 5.

» Ce qui caractériſe l'éloquence de
» Démoſthéne, c'eſt la violence des
» mouvemens, le choix des paroles,
» & la beauté de l'ordonnance, qui
» ſoutenue juſqu'au bout, & juſqu'au
» bout accompagnée de force & de
» douceur, attache & fixe continuel-
» lement l'eſprit des Juges. Eſchine
» véritablement n'a pas tant d'éner-
» gie : mais néanmoins il ſe ſignale
» par la diction, que tantôt il orne
» des plus nobles & des plus magnifi-
» ques figures, & que tantôt il aſſai-

* *Quintilien n'a pas oſé dire abſolument que les écrits de Démoſthéne fuſſent la régle de l'eloquence : il a adouci cette penſée :* penè lex crandi fuit.

** Tam denſa omnia, ita quibuſdam nervis intenta ſunt. *„Il eſt ſi ſerré, ſi nerveux. „ Je ne ſai ſi la métaphore ici eſt tirée des nerfs du corps ou d'un arc, dont la corde extrêmement tendue (nervi) pouſſe les traits avec une force & une impétuoſité extraordinaire.*

» ſonne des traits les plus vifs & les
» plus piquans. L'art & le travail ne
» s'y ſont point ſentir. Une facilité
» heureuſe, que la nature ſeule peut
» donner, régne par tout. Il eſt bril-
» lant & ſolide : il étend & il amplifie,
» mais ſouvent il ſerre & preſſe ; en
» ſorte que ſon ſtile, qui au premier
» coup d'œil ne paroit que coulant
» & doux, ſe trouve, lorſqu'on vient
» à le regarder de plus près, énergi-
» que & véhément. En quoi le ſeul
» Démoſthéne le ſurpaſſe de façon,
» que ſans contredit Eſchine tient le
» ſecond rang entre les orateurs.

» [a] Je me ſouviens, dit Cicéron,
» d'avoir préféré Démoſthéne à tous
» les orateurs. Il remplit l'idée que
» j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce de-
» gré de perfection que j'imagine,
» mais que je ne trouve qu'en lui ſeul.
» On n'a jamais vu dans aucun ora-
» teur ni plus de grandeur & de for-
» ce, ni plus d'art & de fineſſe, ni plus
» de ſageſſe & de ſobriété dans les or-

[a] Recordor me longè omnibus unum anteferre Demoſthenem, qui vim accommodarit ad eam quam ſentiam eloquentiam, non ad eam quam in aliquo ipſe cognoverim. Hoc nec gravior extitit quiſquam, nec callidior, nec temperatior. . . Unus eminet inter omnes in omni genere dicendi. *Orat.* n. 23. & 104.

» nemens.... Il excelle dans tous les » genres de l'éloquence... [a]Pas une des » qualités qui conſtituent l'orateur ne » lui manque, il eſt parfait. Tout ce que » la pénétration d'eſprit, tout ce que le » rafinement, tout ce que l'artifice, » pour ainſi dire, & la ruſe peuvent » fournir ſur un ſujet, il le trouve, » & il ſait le mettre en œuvre avec » une juſteſſe, une préciſion, une net- » teté, qui ne laiſſent rien à deſirer. » Faut-il de l'élévation, de la grandeur, » de la véhémence ? il efface tous les » autres par la ſublimité des penſées, » & par la magnificence des expreſſions. » Il prime inconteſtablement : nul ne » l'égale. Hypéride, Eſchine, Lycur- » gue, Dinarque, Démade, n'ont que » le mérite d'en avoir le plus approché.

» [b] Cette harangue (dit-il ailleurs » en parlant de la cauſe pour Ctéſi-

a Planè quidem perfectum, & cui nihil admodum deſit, Demoſthenem facilè dixeris. Nihil acutè inveniri potuit in eis cauſis quas ſcripſit, nihil (ut ita dicam) ſubdolè, nihil verſutè, quod ille non viderit; nihil ſubtiliter dici, nihil preſsè, nihil enucleatè, quo fieri poſſit aliquid limatius: nihil contra grande, nihil incitatum, nihil ornatum vel verborum gravitate, vel ſententiarum, quo quidquam eſſet elatius : &c. *Brut. n.* 35.

b Ea profectò oratio in eam formam, quæ eſt inſita in mentibus noſtris, includi ſic poteſt, ut major eloquentia non quæratur. *Orat. n.* 133.

» phon) répond de telle ſorte à l'idée » que j'ai dans l'eſprit de la parfaite » éloquence, qu'on ne peut rien deſirer » de plus achevé.

AVANT que de paſſer au caractére de l'éloquence de Cicéron, je croi devoir ajouter ici quelques réflexions ſur celle de Démoſthéne.

Il faudroit, ce me ſemble, renoncer au bon ſens & à la droite raiſon, pour révoquer en doute le mérite ſupérieur de l'orateur grec après le ſuccès incroiable qu'il a eu de ſon tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoiſſeurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parloit [a] devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matiére d'éloquence; ſi ſenſible aux beautés & aux graces du diſcours, & à la pureté du langage, que ſes orateurs n'oſoient hazarder devant lui aucune expreſſion douteuſe, extraordinaire, ou qui put, en quelque maniére que ce fût, bleſſer

a Athenienſium ſemper fuit prudens ſincerumque judicium, nihil ut poſſent niſi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cùm ſerviret orator, nullum verbum inſolens, nullum odioſum ponere audebat. . . . Ad Atticorum aures teretes & religioſas qui ſe accommodant, ii ſunt exiſtimandi Attice dicere. *Orat.* n. 25. & 27.

des oreilles ſi fines & ſi épurées. D'ailleurs il vivoit dans un ſiécle, où le goût du beau, du vrai, du ſimple régnoit ſouverainement:[a] ſiécle heureux, qui produiſit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modéle achevé, ſi Démoſthéne par une force de génie & une ſupériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la poſtérité lui a accordé la juſtice que ſon ſiécle même ne lui avoit pas refuſée. Mais le jugement ſeul qu'en a porté Cicéron, devroit fixer celui de tout homme ſenſé & raiſonnable. Ce n'eſt point un ſtupide admirateur qui ſe livre ſans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démoſthéne en tout genre, [b] il avoue néanmoins qu'il ne le ſatisfaiſoit pas en tout, & qu'il lui laiſſoit encore quelque choſe à deſirer, tant il étoit délicat ſur ce point, & tant

a Sequitur oratorum ingens manus, cùm decem ſimul Athenis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demoſthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

b Uſque eò difficiles ac morosi ſumus, ut nobis non ſatisfaciat ipſe Demoſthenes: qui, quanquam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non ſemper implet aures meas, ita ſunt avidæ & capaces, & ſemper aliquid immenſum infinitumque deſiderant. *Orat.* n. 104.

l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & ſublime. Il ne laiſſe pas pourtant de donner ſes harangues, & ſur-tout celle pour Ctéſiphon qui étoit ſon chef-d'œuvre, comme le modéle le plus accompli que l'on puiſſe ſe propoſer.

Qu'y a-t il donc dans ces harangues de ſi admirable, & qui ait pu enlever ſi univerſellement & ſi unanimement les ſuffrages de tous les ſiécles ? Démoſthéne eſt-il un orateur qui s'amuſe ſimplement à flater l'oreille par le ſon & l'harmonie des périodes, ou qui faſſe illuſion à l'eſprit par un ſtile fleuri & des penſées brillantes ? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir & charmer : mais l'impreſſion qu'elle fait n'eſt pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démoſthéne, c'eſt le plan, la ſuite, l'économie du diſcours : c'eſt la force des preuves, la ſolidité du raiſonnement, la grandeur & la nobleſſe des ſentimens & du ſtile, la vivacité des tours & des figures, enfin [a] un art merveilleux de mettre dans tout leur jour & de

a In hoc eloquentiæ vis eſt ut judicem non ad id tantùm impellat, in quod ipſe à rei natura ducetur : ſed aut qui non eſt, aut majorem quàm eſt, faciat affectum. Hæc eſt illa quæ δεινότης vocatur,

faire paroitre dans toute leur force les matiéres qu'il traite ; en quoi, ſelon Quintilien, conſiſte principalement la ſolide éloquence, qui ne ſe contente pas de repréſenter les choſes telles qu'elles ſont réellement & en elles-mêmes, mais qui y ajoute par la véhémence du diſcours des traits vifs & animés, ſeuls capables de toucher & d'émouvoir les auditeurs. Mais ce qui caractériſe encore plus que tout cela Démoſthéne, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, eſt un oubli ſi parfait de lui-même, une exactitude ſi ſcrupuleuſe à ne faire jamais parade d'eſprit, un ſoin ſi perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cauſe & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expreſſion, un tour, une penſée, qui n'ait pour but ſimplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette ſobriété, dans un auſſi beau génie qu'étoit Démoſthéne, dans des matiéres ſi ſuſceptibles de grace & d'élégance, met le comble à ſon mérite, & eſt au deſſus de toutes les louanges. La traduction de M. de Tourreil, quoique très exacte

rebus indignis, aſperis, invidioſis addens vim gracio : qua virtute præter alios plurimum Demoſthenes valuit. *Quintil. l. 6. c. 2.*

pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conſerver ce caractére inimitable, & elle a quelquefois prété au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME ſaura pas mauvais gré ſi, pour appuier ce que je viens de dire du ſtile de Démoſthéne, je raporte ici ce qu'en ont penſé deux illuſtres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des anciens.

Le premier eſt de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ſes Dialogues ſur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les ſages & judicieuſes réflexions dont il eſt rempli. Voici comme il y parle de Démoſthéne, en le comparant à Iſocrate. » On ne voit dans celui-ci que » des diſcours fleuris & efféminés, » que des périodes faites avec un tra» vail infini pour amuſer l'oreille, » pendant que Démoſthéne émeut, » échauffe, & entraîne les cœurs. Il » eſt trop vivement touché des inté» rêts de ſa patrie, pour s'amuſer à » tous les jeux d'eſprit d'Iſocrate. » C'eſt un raiſonnement ſerré & preſ» ſant : ce ſont des ſentimens géné» reux d'une ame qui ne conçoit rien

» que de grand : c'eſt un diſcours qui » croît & qui ſe fortifie à chaque pa- » role par des raiſons nouvelles : c'eſt » un enchaînement de figures hardies » & touchantes. Vous ne ſauriez le » lire ſans voir qu'il porte la Répu- » blique dans le fond de ſon cœur. » C'eſt la nature qui parle elle même » dans ſes tranſports. L'art y eſt ſi » achevé, qu'il n'y paroit point. Rien » n'égala jamais ſa rapidité & ſa vé- » hémence. « Je citerai bientôt un autre endroit de M. de Fénelon encore plus beau, où il compare Démoſthéne à Cicéron.

Mon ſecond témoin eſt M. de Tourreil, qui avoit étudié aſſez lontems Démoſthéne pour en bien connoitre le caractére. » Je conviens, dit-il, qu'Eſ- » chine n'a pas cet air de droiture, » ce ſtile impétueux, ce ton de vé- » rité ſuprême, qui entraine l'eſprit » par le poids de la conviction : ta- » lent qui tire Démoſthéne du pair, » & dont il uſe d'une façon ſinguliére. » Vous calme ou vous agite-t-il ? vous » ne ſentez rien qui vous dérange : » vous penſez obéir à la nature. Vous » perſuade ou vous diſſuade-t-il ? » vous ne ſentez rien qui vous vio-

» lente : vous croiez obéir à la rai-
» ſon. Car il parle toujours comme
» la raiſon & comme la nature. Il
» n'a proprement que leur ſtile. C'eſt
» à ce coin qu'il marque tout ce qu'il
» dit. Il écarte juſqu'à l'ombre du ſu-
» perflu. Point d'ornemens recherchés:
» point de fleurs. Il n'aime que le feu
» & la lumiére. Il veut non des armes
» brillantes, mais des armes ſûres.
» Voila, ſi je ne me trompe, ce qui
» fonde cette véhémence victorieuſe
» qui domtoit les Athéniens, & qui
» place Démoſthéne au deſſus de tout
» ce qu'il y eut jamais d'orateurs.
» Une énergie qui lui eſt propre le
» caractériſe, & le tire de pair, dit
» le même auteur dans un autre en-
» droit. Son diſcours eſt un tiſſu d'in-
» ductions, de conſéquences, & de
» démonſtrations, formé par le ſens
» commun. Son raiſonnement, dont
» la force augmente toujours, monte
» par degrés & avec précipitation juſ-
» ques où il veut le pouſſer Il
» attaque à découvert, il preſſe & ré-
» duit enfin à ne pouvoir plus reculer.
» Mais en cet état l'auditeur, loin
» d'avoir honte de ſa défaite, ſent le
» plaiſir de ſe rendre à la raiſon. *Iſo-*

» *crate*, diſoit Philippe, *s'eſcrime avec* » *le fleuret, Démoſthène ſe bat avec l'é-* » *pée*... On voit un homme qui n'a » d'autres ennemis que ceux de l'E- » tat, ni d'autre paſſion que l'a- » mour de l'ordre & de la juſtice : un » homme qui ne prétend pas éblouir, » mais éclairer ; qui ne cherche pas » à plaire, mais à ſervir. Point d'orne- » mens, qui ne naiſſent de ſon ſujet : » point de fleurs, s'il ne les rencontre » ſur ſon chemin. On diroit qu'il n'aſ- » pire qu'à ſe faire entendre, & que » ſans deſſein il ſe fait admirer. Non » qu'il n'ait des graces, mais il n'en a » que d'auſtéres, que de compatibles » avec la candeur & la franchiſe dont » il faiſoit profeſſion. La vérité chez » lui n'eſt point fardée : il ne l'efféminé » point, ſous prétexte de l'embellir... » Nulle ſorte d'oſtentation : nul retour » ſur lui-même. Il ne ſe montre, ni ne » ſe regarde. Il regarde, il montre uni- » quement ſa cauſe : & ſa cauſe, c'eſt » toujours ou le ſalut ou l'avantage de » ſa patrie.

§. IV.

§. IV.

De l'Eloquence de Cicéron, comparée avec celle de Démoſthéne.

IL SE PEUT faire que[a] deux orateurs, quoique très différens pour le ſtile & pour le caractére, ſoient néanmoins également parfaits, enſorte qu'il ſeroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux reſſembler. Peutêtre cette régle, que Cicéron nous fournit, pourra nous ſervir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démoſthéne.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils ſavoient, ſelon la diverſité des matiéres, diverſifier leur ſtile : tantôt ſimples & ſubtils * dans les petites cauſes, dans les récits, dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés, lorſqu'il faloit plaire; tantôt élevés & ſublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'eſt Cicéron qui fait cette remarque: *In Orat. n.* 102. 103. & 110. 111.

a In his oratoribus illud animadvertendum eſt, poſſe eſſe ſummos, qui inter ſe ſint diſſimiles. . . . . Ita diſſimiles erant inter ſe, ſtatuere ut tamen non poſſes utrius te malles ſimiliorem. *Brut. n.* 201. & 148.

* *Je me ſers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le* ſubtilis *des Latins.*

& il en cite des exemples pour Démoſthéne & pour lui-même.

ON TROUVE dans Quintilien un beau parallèle de ces deux orateurs. » [a] Les qualités, dit-il, qui regardent » le fond de l'éloquence leur étoient » communes : le deſſein, l'ordre, l'é- » conomie du diſcours, la diviſion, » la maniére de préparer les eſprits : » de prouver ; en un mot tout ce qui » eſt de l'invention.

» [b] Quant au ſtile, il y a quelque » différence. L'un eſt plus précis, l'au- » tre plus abondant. L'un ſerre de plus » près ſon adverſaire : l'autre pour le » combattre ſe donne plus de champ. » L'un ſonge toujours à le percer, pour » ainſi dire, par la vivacité de ſon ſtile, » l'autre ſouvent l'accable auſſi par le » poids du diſcours. Il n'y a rien à re- » trancher à l'un, rien à ajouter à l'au-

a Horum ego virtutes pleraſque arbitror ſimiles : concilium ; ordinem ; dividendi, præparandi, probandi rationem ; omnia denique quæ ſunt inventionis. *Q. l.* 10. *c.* 1.

b In eloquendo eſt aliqua diverſitas. Denſior ille, hic copioſior. Ille concludit aſtrictiùs, hic laxiùs pugnat. Ille * acumine ſemper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi poteſt, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ. * *Le Traducteur a rendu ainſi cet endroit :* L'un eſt toujours ſubtil dans la diſpute : &c. *Je ne crois pas qu'il s'agiſſe ici de ſubtilité. La Métaphore, ce me ſemble, eſt tirée d'une épée.*

» tre. On voit en Démoſthéne plus de
» ſoin & d'étude, en Cicéron plus de
» naturel & de génie.

» [a] Pour ce qui eſt de la maniére de
» railler, & d'exciter la commiſération,
» deux choſes infiniment puiſſantes,
» Cicéron l'emporte ſans contredit.

» [b] Mais il lui céde d'un autre côté,
» en ce que Démoſthéne a été avant
» lui, & que l'orateur Romain, tout
» grand qu'il eſt, doit une partie de
» ſon mérite à l'Athénien. Car il me
» paroit que Cicéron, aiant tourné
» toutes ſes penſées vers les Grecs
» pour ſe former ſur leur modéle, a
» compoſé ſon caractére de la force
» de Démoſthéne, de l'abondance de
» Platon, & de la douceur d'Iſocrate.
» Et non ſeulement il a extrait par ſon

a Salibus certè & commiſeratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.

b Cedendum verò in hoc quidem, quòd & ille prior fuit, & ex magna parte Ciceronem, quantus eſt, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, cùm ſe totum ad imitationem Græcorum contuliſſet, effinxiſſe vim Demoſthenis ••, copiam Platonis, jucunditatem Iſocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit ſtudio conſecutus eſt tantùm, ſed plurimas vel potiùs omnes ex ſe ipſo virtutes extulit immortalis ingenii beatiſſima ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, ſed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires ſuas eloquentia experiretur.

» application ce qu'il y avoit de meil-
» leur dans ces grands originaux :
» mais la plupart de ces mêmes per-
» fections, ou pour mieux dire toutes,
» il les a comme enfantées de lui-mê-
» me par l'heureuſe fécondité de ſon
» divin génie. Car, pour me ſervir
» d'une expreſſion de Pindare, il ne
» ramaſſe pas les eaux du ciel pour
» remédier à ſa ſéchereſſe naturelle,
» mais il trouve dans ſon propre fond
» une ſource d'eau vive, qui coule
» ſans ceſſe à gros bouillons ; & vous
» diriez que les dieux l'ont accordé à
» la terre, afin que l'éloquence fît l'eſſai
» de toutes ſes forces en la perſonne
» de ce grand homme.

» [a] Qui eſt-ce en effet qui peut in-
» ſtruire avec plus d'exactitude, &
» toucher avec plus de véhémence ?
» Et quel orateur a jamais eu plus de

a Nam quis docere diligentius, movere vehementius poteſt? Cui tanta unquam jucunditas affuit? ut ipſa illa quæ exroiquet, impetrare eum eredas : & cùm tranſverſum vi ſua judicem ferat, tamen ille non rapi videatur, ſed ſequi. Jam in omnibus quæ dicit tanta auctoritas ineſt, ut diſſentire pudeat ; nec advocati ſtudium, ſed teſtis aut judicis afferat fidem. Cùm interim hæc omnia, quæ vix ſingula quiſquam intentiſſimâ curâ conſequi poſſet, fluunt illaborata : & illa, quâ nihil pulchrius auditu eſt, oratio præ ſe fert tamen feliciſſimam facilitatem.

» charmes ? juſques-là, que ce qu'il
» vous arrache, vous croiez le lui ac-
» corder ; & que les Juges, emportés
» par ſa violence comme par un tor-
» rent, s'imaginent ſuivre leur mou-
» vement propre, quand ils ſont en-
» trainés. D'ailleurs il parle avec tant
» de raiſon & de poids, que vous avez
» honte d'être de ſentiment contraire.
» Ce n'eſt pas le zêle d'un avocat que
» vous trouvez en lui, mais la foi d'un
» témoin & d'un Juge. Et toutes ces
» choſes, dont une ſeule couteroit des
» peines infinies à un autre, coulent
» en lui naturellement & comme d'el-
» les-mêmes : en ſorte que ſa maniére
» d'écrire ſi belle & ſi inimitable, a
» néanmoins un air ſi aiſé & ſi natu-
» rel, qu'il ſemble qu'elle n'ait rien
» couté à cet heureux génie.

» [a] C'eſt pourquoi ce n'eſt pas ſans
» fondement que les gens de ſon tems
» ont dit qu'il exerçoit une eſpéce
» d'empire au Barreau : comme c'eſt
» avec juſtice que ceux qui ſont venus

[a] Quare non immeritò ab hominibus ætatis ſuæ regnare in judiciis dictus eſt : apud poſteros verò id conſecutus, ut Cicero jam non hominis ſed eloquentiæ nomen habeatur. Hunc igitur ſpectemus : hoc propoſitum nobis ſit exemplum. Ille ſe profeciſſe ſciat, cui Cicero valdè placebit.

» depuis l'ont tellement eſtimé, que
» le nom de Cicéron eſt moins aujour-
» d'hui le nom d'un homme, que celui
» de l'éloquence même. Aions donc
» les yeux continuellement ſur lui:
» qu'il ſoit notre modéle : & tenons-
» nous ſûrs d'avoir beaucoup profité,
» quand nous aurons pris de l'amour
» & du goût pour Cicéron.

Quintilien n'oſe décider entre ces deux grands orateurs, quoique pourtant il ſemble laiſſer entrevoir quelque prédilection & un panchant ſecret pour Cicéron.

LE P. RAPIN, dans la comparaiſon qu'il en a faite, garde la même retenue. Il faudroit copier tout ſon traité, ſi je voulois ici raporter tout ce qu'il dit de beau ſur ce ſujet. Quelques courts extraits ſuffiront pour faire connoitre la différence qu'il trouve entre ces deux orateurs.

» Outre cette ſolidité, dit-il en par-
» lant de Cicéron, qui renfermoit tant
» de ſens & de prudence, il avoit un
» certain agrément, & comme une fleur
» d'eſprit, qui lui donnoit l'art d'em-
» bellir tout ce qu'il diſoit : & il ne
» paſſoit rien par l'imagination de cet
» orateur à quoi il ne donnât le tour

» le plus beau & les couleurs les plus
» agréables du monde. Tout ce qu'il
» traitoit, juſques aux matiéres les plus
» ſombres de la dialectique, tout ce que
» la phyſique a de plus ſec, ce que la
» juriſprudence a de plus épineux, &
» ce qu'il y avoit de plus embarraſſé
» dans les affaires ; tout cela, dis-je,
» prenoit en ſon diſcours cet enjoue-
» ment d'eſprit & toutes ces graces qui
» lui étoient ſi naturelles. Car il faut
» avouer que jamais perſonne n'a eu le
» talent de parler ſi judicieuſement ni
» ſi agréablement de toutes choſes.

» Démoſthéne, dit-il ailleurs, dé-
» couvre dans chaque raiſon qui ſe
» préſente à ſon eſprit tout ce qu'il y
» a de réel & de ſolide, & a l'art de
» l'expoſer dans toute ſa force. Cicé-
» ron, outre ce ſolide qui ne lui écha-
» pe pas, voit tout ce qu'il y a d'a-
» gréable & d'engageant, & il en ſuit
» la trace ſans s'y méprendre ... Ainſi
» pour diſtinguer les caractéres de ces
» deux orateurs par leur véritable diffé-
» rence, il me ſemble qu'on peut dire
» que Démoſthéne par l'impétuoſité
» de ſon tempérament, par la force de
» ſes raiſonnemens, & par la véhé-
» mence de ſa prononciation, étoit plus

» preſſant que Cicéron : de même que
» Cicéron par ſes maniéres tendres &
» délicates, par ſes mouvemens doux,
» pénétrans, paſſionnés, & par toutes
» ſes graces naturelles, étoit plus tou-
» chant que Démoſthéne. Le Grec
» frapoit l'eſprit par la force de ſon
» expreſſion, & par l'ardeur & la vio-
» lence de ſa déclamation : le Romain
» alloit au cœur par de certains char-
» mes & de certains agrémens imper-
» ceptibles qui lui étoient naturels, &
» auxquels il avoit joint tout l'artifice
» dont l'éloquence peut être capable.
» L'un éblouiſſoit l'eſprit par l'éclat de
» ſes lumiéres, & jettoit le trouble
» dans l'ame, qui n'étoit gagnée que
» par l'entendement : & le génie inſi-
» nuant de l'autre pénétroit par des
» douceurs & des complaiſances juſ-
» ques dans le fond du cœur. Il avoit
» l'art d'entrer dans les intérêts, dans
» les inclinations, dans les paſſions,
» & dans les ſentimens de tous ceux
» qui l'écoutoient.

M. DE FE'NELON, plus hardi que les deux témoins que je viens de citer, ſe déclare nettement pour Démoſthéne. Cependant ce n'eſt pas un écrivain qu'on puiſſe ſoupçonner d'ê-

tre ennemi des graces, des fleurs, & de l'élégance du diſcours. Voici comme il s'en explique dans ſa lettre ſur l'éloquence. » Je ne crains pas de » dire que Démoſthéne me paroit ſu- » périeur à Cicéron. Je proteſte que » perſonne n'admire Cicéron plus que » je fais. Il embellit tout ce qu'il tou- » che. Il fait honneur à la parole. Il » fait des mots ce qu'un autre n'en » ſauroit faire. Il a je ne ſai combien » de ſortes d'eſprit. Il eſt même court » & véhément toutes les fois qu'il » veut l'être, contre Catilina, contre » Verrès, contre Antoine. Mais on » remarque quelque parure dans ſon » diſcours. L'art y eſt merveilleux, » mais on l'entrevoit. L'orateur, en » penſant au ſalut de la république, » ne s'oublie pas, & ne ſe laiſſe point » oublier. Démoſthéne paroit ſortir » de ſoi, & ne voir que la patrie. Il » ne cherche point le beau : il le fait » ſans y penſer. Il eſt au-deſſus de l'ad- » miration. Il ſe ſert de la parole, » comme un homme modeſte de ſon » habit pour ſe couvrir. Il tonne, il » foudroie. C'eſt un torrent qui en- » traine tout. On ne peut le critiquer, » parce qu'on eſt ſaiſi. On penſe aux

» choſes qu'il dit, & non à ſes pa-
» roles. On le perd de vûe. On n'eſt
» occupé que de Philippe qui envahit
» tout. Je ſuis charmé de ces deux
» orateurs : mais j'avoue que je ſuis
» moins touché de l'art infini & de
» la magnifique éloquence de Cicé-
» ron, que de la rapide ſimplicité de
» Démoſthéne.

On ne peut rien de plus ſenſé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit ſon ſentiment, plus on reconnoit qu'il eſt fondé dans le bon ſens, dans la droite raiſon, & dans les régles les plus exactes de la bonne réthorique. Mais pour préférer les harangues de Démoſthéne à celles de Cicéron, il me ſemble qu'il faudroit preſque avoir autant de ſolidité, de force, & d'élévation d'eſprit, qu'il en a falu à Démoſthéne pour les compoſer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance, ſoit habitude & accoutumance à un ſtile qui eſt plus dans nos maniéres & plus à notre portée, nous ne pouvons gagner ſur nous de préférer la ſévére auſtérité de Démoſthéne à l'inſinuante

douceur de Cicéron, & nous aimons mieux ſuivre notre panchant & notre goût pour un écrivain en quelque ſorte ami & familier, que de nous déclarer, ſur la bonne foi d'autrui, je dirois preſque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoiſſoit bien tout le prix de l'éloquence de Démoſthéne: il en ſentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais perſuadé que l'orateur, ſans s'écarter des bonnes régles, peut juſqu'à un certain point former ſon ſtile ſur le goût de ceux qui l'écoutent; (on comprend aſſez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu;) il ne crut pas que ſon ſiécle fût ſuſceptible d'une ſi rigide exactitude [a], & il jugea à propos d'accorder quelque choſe aux oreilles & à la délicateſſe de ſes auditeurs, qui demandoient dans les diſcours plus d'élégance & plus de grace. Ainſi, quoiqu'il ne perdît

a Quapropter ne illis quidem nimiùm repugno, qui dandum putant nonnihil eſſe temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius poſtulantibus. . . Atque id feciſſe M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret: cùm & ipſam ſe rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipſo proderat, quòd placebat. Q. l. 12. c. 10.

jamais de vûe l'utilité de la cauſe qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque choſe à l'agrément : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de ſa partie ; & il y travailloit en effet, puiſqu'un des plus ſûrs moiens de perſuader eſt de plaire.

LE CONSEIL donc le plus ſage que l'on puiſſe donner aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, eſt de prendre pour modéle du ſtile qu'ils y doivent ſuivre, le fond ſolide de Démoſthéne orné & embelli par les graces de Cicéron : [a] auxquelles, ſi nous en croions Quintilien, il n'y a rien à ajouter, ſi ce n'eſt peutêtre, dit-il, de faire entrer un peu plus de penſées dans le diſcours. Il parle ſans doute de celles qui étoient fort en uſage alors, & par leſquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit preſque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement : [b] & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On ſent bien que ce que dit ici Quintilien n'eſt qu'une permiſſion & une

a Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi poſſit, invenio, niſi ut ſenſus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

b Cicero primus excoluit orationem, .. locoſque lætiores attentavit, & quaſdam ſententias invenit. *Dial. de Or. n.* 92.

condeſcendance que ſemble lui arracher malgré lui le mauvais goût de ſon ſiécle, [a] où, comme le remarque l'auteur du dialogue ſur les orateurs, l'auditeur ſe croioit comme en droit d'exiger un ſtile orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque ſorte corrompu par l'amorce du plaiſir & par le brillant des penſées & des deſcriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

» [b] Mais, ajoute Quintilien, qu'on » ne prétende pas abuſer de ma com- » plaiſance, ni la pouſſer plus loin. » J'accorde au ſiécle où nous ſommes » que la robe dont on ſe ſert ne ſoit » pas d'une étofe groſſiére, mais non » pas qu'elle ſoit de ſoie; que les che- » veux ſoient proprement faits & bien » entretenus, mais non friſés par éta- » ges & par boucles : la parure la plus » honnête étant auſſi la plus belle,

a Auditor aſſuevit jam exigere lætitiam & pulcritudinem orationis... Judex ipſe, niſi... aut colore ſententiarum, aut nitore & cultu deſcriptionum invitatus & corruptus eſt, averſatur dicentem. *Ibid. n.* 20.

b Sed me hactenus cedentem nemo inſequatur ultra. De tempori, ne craſſa toga ſit, non ſerica: ne intonſum caput, non in gradus atque annulos torum comptum: cùm in eo qui ſe non ad luxuriam ac libidinem referat, eadem ſpecioſiora quoque ſint, quæ honeſtiora. *Quint. l.* 12. *c.* 10.

» quand on ne porte pas le deſir de » plaire juſqu'au déréglement & à » l'excès.

§. V.

De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à Athénes & à Rome.

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans de juſtes bornes & dans une ſage ſobrieté d'ornemens, que l'éloquence dégénéra & à Athénes & à Rome.

A Athénes on peut dire que le beau ſiécle de l'éloquence fut celui de Démoſthéne, [a] où parut tout à la fois cette foule d'excellens orateurs, dont le caractére commun fut une beauté naturelle & ſans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même ſtile: mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du ſimple; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha

a Hæc ætas effudit hanc copiam: &, ut opinio mea fert, ſucčus ille & ſanguis incorruptus uſque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis ineſſet non fucatus nitor. *Brut. n.* 36.

Demoſthenes, Hypesides, Lycurgus, Æſchines, Dinarchus, aliique complures, etſi inter ſe pares non fuerunt, tamen ſunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere verſati. Quorum quandiu manſit imitatio, tandiu genus illud dicendi ſtudiumque vixit. Poſtea quam, extinctis his, omnis eorum memoria ſenſim obſcurata eſt & evanuit, alia quædam dicendi molliora ac remiſſiora genera viguerunt. *a. de Orat. n.* 94. 95.

à les imiter. Mais après leur mort le ſouvenir s'en étant peu à peu obſcurci, & enfin entiérement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relachée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démoſthéne, ſuivit une autre route que lui. Il donna entiérement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaier l'éloquence, & la tirer de cet air ſombre & auſtére, qui, ſelon lui, la rendoit trop ſérieuſe. Il y jetta beaucoup plus de penſées: il y répandit des fleurs: & pour me ſervir d'une expreſſion de Quintilien, au lieu de ce vêtement majeſtueux, mais modeſte, qu'elle avoit eu ſous Démoſthéne, [a] il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverſes couleurs, peu ſéante à la vérité pour la pouſſiére du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

[b] Auſſi comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de

a Meminerimus verſicolorem illam, qua Demetrius Phalereus dicebatur uti, veſtem non bene ad forenſem pulverem facere. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

b Phalereus ſucceſſit eis ſenibus adoleſcens, eruditiſſimus ille quidem horum omnium, ſed non tam a mis inſtitutus quàm palæſtra. Itaque delectabat magis Athe-

pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféroit la douceur à la force, ſongeoit plus à charmer les eſprits qu'à les vaincre, ſe contentoit d'y laiſſer le ſouvenir agréable d'un diſcours coulant & harmonieux, ſans vouloir, comme Périclès, y laiſſer auſſi des éguillons perçans mélés avec les attraits du plaiſir.

Il ne paroit pas par le portrait que le même Cicéron en fait dans un autre endroit, & par le jugement qu'il en porte, qu'il y eût encore rien dans ſon ſtile d'outré & d'exceſſif : puiſqu'il dit [a] qu'on auroit pu l'eſtimer & l'approuver, ſi on ne l'avoit pas comparé avec la force & la majeſté du ſtile noble & ſublime. [b] Cependant il fut le premier qui fit dégénérer l'éloquence : & peutêtre que les déclama-

Orat. n. 91-96.

Quint. l. 2. c. 4.

nienſes, quàm inflammabat. Proceſſerat enim in ſolem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, ſed ut è Theophraſti, doctiſſimi hominis, umbraculis. Hic primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit : & ſuavis, ſicut fuit, videri maluit, quàm gravis, ſed ſuavitate ea qua perfunderet animos, non qua perfringeret ; & tantùm ut memoriam concinnitatis ſuæ, non (quemadmodum de Pericle ſcripſit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus eſſet auditus. *Brut. n.* 37. 38.

a Et niſi coràm erit comparatus ille fortior, per ſe hic, quem dico, probabitur. *Orat. n.* 91.

b Primus incl.naſſe eloquentiam dicitur. *Quint. l.* 10. *c.* 1.

tions, dont l'uſage fut introduit de ſon tems dans les écoles, ſi lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuérent beaucoup à cette funeſte décadence, comme il eſt certain qu'elles le firent auſſi dans la ſuite chez les Romains.

Mais les choſes n'en demeurérent pas dans cet état. [a] Quand l'éloquence, ſortie du Pirée, eut commencé à reſpirer un autre air que celui d'Athénes, elle perdit bientôt cette ſanté & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conſervé : & gâtée par les maniéres étrangéres, elle déſapprit en quelque ſorte à parler, & devint entiérement méconnoiſſable. C'eſt ainſi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle ſe précipita bientôt dans toutes ſortes d'excès & de défauts.

J'ai déja fait obſerver ailleurs, en parlant de Sénéque, que l'éloquence latine a eu le même ſort.

Les mêmes raiſons nous doivent peutêtre faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce

a Ut ſemel è Piræo eloquentia evecta eſt, omnes peragravit inſulas, atque ita peregrinata totâ Aſiâ eſt, ut ſe externis oblineret moribus; omnemque illam ſalubritatem Atticæ dictionis & quaſi ſanitatem perderet, ac loqui penè dediſceret. *Brut. n.* 51.

changement ne s'eſt introduit chez l'un & l'autre peuple que par le deſir exceſſif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne ſai par quelle fatalité il eſt toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il eſt parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a preſque auſſitôt dégénéré, & par des déclins imperceptibles, mais quelquefois aſſez promts, eſt deſcendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poéſie grecque, qui depuis Homére juſqu'à Théocrite, & ſes contemporains, c'eſt-à-dire, pendant ſix ou ſept ſiécles, a toujours conſervé en tout genre la même pureté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un ſiécle le goût, par raport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'eſt encore. Mais il eſt remarquable que ces illuſtres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en ſon genre peut être conſidéré comme original, ſe ſont tous fait un devoir de regarder les anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputa-

tion parmi nous, & qui ſelon toutes les apparences paſſeront juſqu'à la poſtérité la plus reculée, ſont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là auſſi notre régle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à meſure que nous nous écarterons du goût des anciens.

Pour revenir à mon ſujet, & finir cet article, le modéle le plus ſûr que les jeunes gens deſtinés au Barreau puiſſent ſe propoſer, eſt, comme je l'ai déja dit, le ſtile de Démoſthéne adouci & orné par celui de Cicéron; en ſorte que les graces du dernier tempérent l'auſtérité de l'autre, & que la préciſion & la vivacité de Démoſthéne corrigent la trop grande abondance & la maniére d'écrire peutêtre un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron. *Dial. de Orat. n.* 18.

Une éloquence plus ornée, telle par exemple qu'eſt celle de M. Fléchier, ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de ſon tems nommé Callidius, ſans y reconnoitre preſque en tout les principaux caractéres de M. Fléchier; &

» penſées ſont nobles & exc
» il ſait les revêtir d'expreſ
» & délicates. Il ſait du diſ
» ce qu'il lui plait : il ſait l
» telle forme qu'il veut : ja
» teur n'en fut plus le maîtr
» & ne le mania avec tant d
» de plus pur, rien de plu
» que ſon langage. Chaqu
» en ſon lieu, & comme a

a Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis: potiùs inter multos prope ſingularis fuit: ita recondítas exquiſitaſque ſententias mollis & pellucens veſtiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehenſio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipſius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in poteſtate fuerit. Quæ

blemate,
lius, ſtruc
videres. Ne
aut durum,
aut humile
gius ductum
pria verba
pleraque tra
men ut ea,
in alienum
immigraſſe
ceres. Nec
luta, nec dif
adſtricta nu
apertè nec

» enchaſſé où il doit. Il n'en admet » point de dur, d'inuſité, de bas, ou » qui puiſſe déranger le diſcours. La » métaphore chez lui eſt fréquente, » mais ſi naturelle, qu'elle paroit n'a- » voir point uſurpé la place d'un autre » mot, mais être entrée dans la ſienne. » Tout cela eſt accompagné d'un nom- » bre, d'une cadence, qui a une mer- » veilleuſe varieté, & ne montre au- » cune affectation. Les plus belles fi- » gures y ſont emploiées à propos, & » y jettent un grand éclat. L'ordre » & le plan de l'ouvrage ſont pleins » d'art & de juſteſſe; & par tout régne » un ſtile doux, tranquille, & d'un » goût exquis. En un mot, ſi l'élo- » quence conſiſtoit dans l'agrément, » il n'y auroit rien au deſſus de cet » orateur. Des trois parties qui la com- » poſent, il a les deux premiéres dans

ſtinguebatur omnis oratio... Accedebat ordo rerum plenus artis, totumque dicendi placidum & ſanum genus. Quòd ſi eſt optimum ſuaviter dicere, nihil eſt quod melius hoc quærendum putes. Sed, cùm à nobis paulo antè dictum ſit, tria videri eſſe quæ orator efficere deberet, ut doceret, ut delectaret, ut moveret: duo ſummè tenuit, ut & rem illuſtraret diſſerendo, & animos eorum qui audirent demulceret voluptate. Aberat tertia illa laus qua permoveret atque incitaret animos, quam plurimum pollere diximus. *Brut.* n. 274. 275. 276.

» un ſouverain degré, je veux dire » celles qui tendent à inſtruire & à » plaire : mais la troiſiéme, qui eſt » la plus importante, & qui conſiſte » à toucher & à émouvoir les eſprits, » lui manque abſolument.

On ne peut certainement ne pas faire un grand cas d'une éloquence de ce genre : mais de quel prix doit-elle paroitre en comparaiſon du grand & du ſublime qui fait le caractére de celle de Démoſthéne ? Cette derniére reſſemble à ces beaux & magnifiques bâtimens, conſtruits dans le goût de l'ancienne architecture, qui n'admettoit que des ornemens ſimples : dont le premier coup d'œil, & encore bien plus le plan, l'économie, & la diſtribution des parties, ont quelque choſe de grand, de noble, & de majeſtueux, qui frape & ſaiſit les connoiſſeurs. L'autre pourroit être comparée à ces maiſons bâties dans un goût d'élégance & de délicateſſe, où l'art & l'opulence ont amaſſé tout ce qu'il y a de plus brillant & de plus riche, où l'or & le marbre ſe montrent de toutes parts, & où les yeux ne ſauroient tomber ſur aucun endroit qui ne leur préſente quelque choſe de rare & d'exquis.

Il eſt un troiſiéme genre d'éloquence, encore inférieur ce me ſemble au ſecond, & qui pourroit inſenſiblement nous conduire à quelque choſe de pis : c'eſt celui où régnent ces jeux d'eſprit, ces penſées brillantes, ces eſpéces de pointes, qui deviennent aſſez à la mode. Elles ſont ſoutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la ſolidité des choſes, par la force du raiſonnement, par l'ordre & la ſuite du diſcours, & par une beauté de génie qui leur eſt naturelle. Mais comme ces derniéres qualités ſont rares, il eſt à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur ſtile que ce qu'il a de moins eſtimable: comme firent ceux de Sénéque, [a] qui n'aiant copié que ſes défauts, ſe trouvérent autant au deſſous de leur modéle, que Sénéque lui-même étoit au deſſous des anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce ſtile ébloüiſſant & plein d'une affectation vicieuſe, & il l'eſt encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves diſcours de ces judicieux Magiſtrats qui chaque année, en preſcri-

a Amabant eum magis, quàm imitabantur; fluebant, quantum ille ab antiquis deſcenderat. *Quintil. l.* 10. *c.* 1.

vant aux Avocats les régles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modéles, ſont de fortes barriéres contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuſe tradition de bon goût, auſſi bien que de bons ſentimens, qui s'y conſervent depuis ſi lontems.

§. VI.

Courtes réflexions ſur la maniére de faire des Raports.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matiére dont pluſieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour beſoin d'être inſtruits : c'eſt de marquer le ſtile dont il convient de ſe ſervir en faiſant un *Raport*. Cette partie eſt d'un uſage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puiſqu'elle embraſſe tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours ſouveraines ou ſubalternes, dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commiſſions. Le ſuccès de ces ſortes d'actions attire autant de gloire

gloire qu'aucun plaidoier, & il eſt d'un auſſi grand ſecours pour la défenſe de la juſtice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matiére que très légérement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes ſans les approfondir.

Je ſai que chaque Compagnie, chaque Juriſdiction a ſes uſages particuliers pour la maniére de raporter les procès : mais le fond eſt le même pour toutes, & le ſtile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une ſorte d'éloquence propre à ce genre de diſcours, qui conſiſte, ſi je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que ſe propoſe un Raporteur eſt d'inſtruire les Juges ſes confreres de l'affaire ſur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il eſt chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occaſion, pour ainſi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui préte & lui communique ſes lumiéres & ſes connoiſſances. Or, pour le faire avec ſuccès, il faut que la diſtribution méthodique de la matiére qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une ſi grande netteté, que tous

…ez-vous comme
…uel événement ar-
…elle nécessité fait-
…our vous y con-
…ar où nous fom-
…s une ? Car pour
…s point de néces-
… pour des hom-
…ituation d'affai-
…e & d'ignominie.
…ais faire autre
… la ville vous de-
…ux autres : Que
… ? Eh quoi, y
…s nouveau, que
…e de Macédoine
…es Athéniens, &
… la Grèce ? Phi-
… dit l'un. Non, il
…, répond l'autre.
… que vous importe,
…e s'il n'étoit plus,
… bientôt un autre
…re mauvaise con-
…ien plus redevable
…ment à votre négli-
…leur.

…E OLYNTHIENNE.

…lhienne est ordinai-

puiſſent ſans peine & ſans effort entendre l'affaire qu'on leur raporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les penſées, les expreſſions, les tours, & même la maniére de prononcer, qui doit être diſtincte, tranquille, & ſans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il faloit joindre quelque agrément, parce que ſouvent pour inſtruire il faut plaire. Les Juges ſont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la juſtice les intéreſſent par elles-mêmes, il eſt bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obſcures pour l'ordinaire & épineuſes, cauſent de l'ennui & du dégoût, ſi celui qui fait le Raport n'a ſoin de l'aſſaiſonner d'un ſel fin & délicat, qui ſans chercher à paroitre ſe faire ſentir, & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui font ailleurs la plus grande force de l'éloquence, ſont ici abſolument interdits. Le Raporteur ne parle pas comme avocat, mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque choſe de la loi, qui

tránquille & paiſible ſe contente de montrer la régle & le devoir : & comme il lui eſt commandé d'être lui-même ſans paſſions, il ne lui eſt pas permis non plus de ſonger à exciter celles des autres.

Cette maniére de s'exprimer, qui n'eſt ſoutenue ni par le brillant des penſées & des expreſſions, ni par la hardieſſe des figures, ni par le pathétique des mouvemens, mais qui a un air aiſé, ſimple, naturel, eſt la ſeule qui convienne aux Raports, & elle n'eſt pas ſi facile qu'on ſe l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Raporteur ce que dit Cicéron de celle de Scaurus ; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie, mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur, qui avoit plus de ſolidité & de dignité, que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit, avec une prudence conſommée, un fonds merveilleux de bonne foi, qui entrainoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de ſon éloquence, & l'idée qu'on a de ſa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à ſon diſcours. *In Scauri oratione, ſapientis hominis & recti, gravitas ſum-* Brut. n. & 112.

ma & naturalis quædam inerat auctoritas: non ut causam, sed ut testimonium dicere putares, cùm pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur; ad senatoriam verò sententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè: significabat enim non prudentiam solùm, sed, quod maximè rem continebat, fidem.

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les *Raports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui est le simple, en bien prendre le caractére & le goût, & s'en proposer les plus parfaits modéles : être très réservé & très sobre à faire usage du second genre, qui est l'orné & le tempéré; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une sage circonspection, dans des occasions rares: mais s'interdire très sévérement le troisiéme stile, qui est le sublime.

Ce que l'on pratique au Collége, en Rhétorique sur tout & en Philosophie, peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la maniére de bien faire un Raport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en marquer

le fort ou le foible. De même en philoſophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Deſcartes, ou du P. Malbranche, à en faire l'analyſe, à réduire des raiſonnemens, ſouvent fort abſtraits & fort étendus, à quelque choſe de précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les ſolutions qu'on en apporte. J'ai vû de jeunes Conſeillers avouer que de tous les exercices du Collége c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faiſoient le plus d'uſage en raportant les procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent ſe préparer à la plaidoierie.

DE'MOSTHE'NE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, ſont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver auſſi. Je vais donc raporter en abrégé ce que l'hiſtoire nous apprend de leurs premiéres années, de leur éducation, des différens exercices par leſquels ils ſe ſont préparés à la plaidoierie, & de ce qui a

ce. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enſeignoit. Platon fut, à proprement parler, celui qui contribua le plus à former Démoſthéne: [a] & il eſt aiſé de reconnoitre dans les écrits du diſciple le ſtile noble & ſublime du maître.

Le premier eſſai qu'il fit de ſon éloquence fut contre ſes tuteurs, qu'il obligea de lui reſtituer une partie de ſon bien. Animé par cet heureux ſuccès, il ſe hazarda de parler devant le peuple. Il y réuſſit tout-à fait mal. Il avoit une voix foible, la langue embarraſſée, & une fort courte haleine: & cependant ſes périodes étoient ſi longues, qu'il étoit ſouvent obligé de les interrompre pour reſpirer. Il fut donc ſifflé de tout l'auditoire, & s'en retourna entiérement découragé, & réſolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il ſe croioit incapable. Un de ſes auditeurs, qui au travers de ſes défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie, & une éloquence aſſez approchante de celle de Périclès, lui fit

a illud jusjurandum per cæſos in Marathone ac Salamine propugnatores Reip. ſatis manifeſto docet præceptorem ejus Platonem fuiſſe. *Quintil. l. 12. c. 10.*

reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit, & par les ſalutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une ſeconde fois devant le peuple, & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baiſſée, & plein de confuſion, un des plus excellens acteurs de ce tems, qui étoit ſon ami, nommé Satyrus, le rencontra; & aiant appris de lui-même la cauſe de ſon chagrin, il lui fit entendre que le mal n'étoit point ſans remède, & que tout n'étoit pas ſi déſeſpéré qu'il le croioit. Il lui demanda ſeulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle: ce qu'il fit ſur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui, leur donna toute une autre grace par le ton, le geſte, & la vivacité avec leſquels il les prononça, en ſorte que Démoſthéne lui-même les trouva tout différens. Il ſentit bien ce qui lui manquoit, & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue, & pour ſe perfectionner dans la prononciation, dont ſon ami lui avoit fait connoître le prix, paroiſſent preſque incroiables, & font bien voir qu'un

travail opiniâtre ſurmonte tout. [a] Il bégaioit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine ſi courte, qu'il ne pouvoit ſuffire à prononcer une période entiére ſans s'arréter. Il vint à bout de vaincre tous ces obſtacles, en mettant dans ſa bouche de petits cailloux, & prononçant ainſi pluſieurs vers de ſuite à haute voix ſans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort eſcarpés : en ſorte que dans la ſuite nulle lettre ne l'arréta, & que les plus longues périodes n'épuiſoient

a Orator imitetur illum, cui ſine dubio ſumma vis dicendi conceditur, Athenienſem Demoſthenem, in quo tantum ſtudium fuiſſe tantuſque labor dicitur, ut primùm impedimenta naturæ diligentia induſtriaque ſuperaret : cùmque ita balbus eſſet, ut ejus ipſius artis, cui ſtuderet, primam literam non poſſet dicere, perfecit meditando ut nemo planiùs eo locutus putaretur. Deinde cùm ſpiritus ejus eſſet anguſtior, tantùm continenda anima in dicendo eſt aſſecutus, ut una continuatione verborum (id quod ſcripta ejus declarant) binæ et contentiones vocis & remiſſiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum eſt) conjectis in os calculis, ſumma voce verſus multos uno ſpiritu pronuntiare conſueſcebat : neque id conſiſtens in loco, ſed inambulans atque adſcenſu ingrediens arduo. 1. 4. *Orat.* n. 260. 261.

plus ſon haleine. Il fit plus. [a] Il alloit ſur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'apprivoiſer par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des aſſemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit ſon maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien paié de toutes ſes peines, puiſque ce fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puiſſe aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reſte. Pour être plus éloigné du bruit & moins ſujet aux diſtractions, il ſe fit faire un cabinet ſouterrain, qui ſubſiſtoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, ſe faiſant raſer exprès la moitié de la tête pour ſe mettre hors d'état de ſortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il compoſa ces ha-

a Propter quæ idem ille tantus amator ſecreti Demoſthenes, in littore, in quod ſe maximo cum ſono fluctus illideret, meditans conſueſcebat concionum fremitus non expaveſcere. *Quinct. l.* 10. *c.* 3.

rangues admirables, dont ſes envieux diſoient qu'elles ſentoient l'huile, pour marquer qu'elles étoient travaillées avec trop de ſoin. On voit bien, répliquoit-il, que les vôtres ne vous ont pas tant couté de peines. Il ſe levoit extrêmement matin, & [a] il avoit coutume de dire qu'il étoit bien faché quand un ouvrier l'avoit devancé dans le travail. On peut juger des efforts qu'il fit pour ſe perfectionner en tout genre, par la peine qu'il prit de copier de ſa propre main juſqu'à huit fois l'hiſtoire de Thucydide, pour ſe rendre ſon ſtile plus familier.

CICERON.

CICERON apporta en naiſſant un excellent naturel, & rien ne lui manqua du côté de l'éducation : en quoi il fut plus heureux que Démoſthéne. Son pere en prit un ſoin particulier, & n'épargna rien pour cultiver ſon eſprit. Il paroit que le célébre Craſſus, dont il parle ſi ſouvent dans ſes ouvrages, voulut bien lui-même régler le plan de ſes études, & qu'il lui

de Orat. l.

a Cui non ſunt auditæ Demoſthenis vigiliæ? qui dolere ſe aiebat, ſi quando opificum antelucana victus eſſet induſtria. *Tuſc. Quæſt.* n. 44.

donna des maîtres capables d'entrer dans ſes vûes. [a] Ce fut le poéte Archias qui jetta dans ſon eſprit encore tendre les premiéres ſemenſes du goût pour la belle litérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent diſcours qu'il fit pour la défenſe de ſon maître.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que des Grecs qui enſeignaſſent la jeuneſſe : & ils le faiſoient dans leur langue, ce qui eſt digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ſes leçons en latin. Il étoit de Gaule. [b] Son école devint fort célébre. On y courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort ſa ma-

a Quoad longiſſimè poteſt mens mea reſpicere ſpatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriam recordari ultimam, inde uſque repetens, hunc video mihi principem & ad ſuſcipiendam, & ad ingrediendam rationem horum ſtudiorum extitiſſe. *Orat. pro Arch. n.* 1.

b Equidem memoria teneo, pueris nobis primum latinè docere cœpiſſe Lucium Plotium quemdam : ad quem cùm fieret concurſus, quòd ſtudioſiſſimus quiſque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebat autem doctiſſimorum hominum auctoritate, qui exiſtimabant græcis exercitationibus ali meliùs ingenia poſſe. *Epiſt. Cicer. apud. Suet. de claris Rhetoribus.*

niére. Cicéron bruloit du deſir d'entendre un tel maître : mais ceux qui préſidoient à ſon éducation, & qui régloient ſes études, ne le jugérent pas à propos. C'eſt que cette maniére d'enſeigner, inouie & inuſitée juſques-là, parut aux Magiſtrats une nouveauté dangereuſe ; & les Cenſeurs, dont Craſſus étoit l'un, firent un décret pour l'interdire, ſans en apporter d'autre raiſon ſinon que cette coutume étoit contraire à l'uſage établi par les ancêtres. Craſſus dans le troiſiéme livre de l'Orateur, ou plutôt Cicéron ſous ſon nom, tâche de juſtifier du mieux qu'il peut ce décret, qui avoit fort bleſſé les perſonnes ſenſées, & il laiſſe entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condannée, que la maniére dont les maîtres s'y prenoient. En effet [a] cette méthode prit enfin le deſſus, & l'on en reconnut l'utilité & les avantages, comme nous l'apprenons de Suetone, qui nous a conſervé & la lettre où Cicéron parle de Plotius, & le décret des Cenſeurs, auſſi bien que l'arrêt du Sénat.

3. de Orat. n. 93-95

a Paulatim & ipſa utilis honeſtaque apparuit : multique eam præſidii cauſa & gloriæ appetiverunt. *Sueton. ibid.*

Cicéron cependant faiſoit de grands progrès ſous ſes maîtres. Auſſi avoit-il un génie tel que Platon le deſire, avide d'apprendre, propre pour toutes les ſciences, & qui embraſſoit tout. La poéſie fut une de ſes premiéres paſſions, & l'on dit qu'il y réuſſiſſoit aſſez. Dès ſes premiéres années il ſe diſtingua parmi ceux de ſon âge d'une maniére ſi marquée, que les parens de ceux qui étudioient avec lui, ſur le récit merveilleux qu'on leur faiſoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournoient charmés de ce qu'ils avoient vu & entendu. Il faloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modeſtie, puiſque ſes compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allérent juſqu'à exciter la jalouſie de quelques-uns des parens. *Plut. in Cicer.*

A l'âge de ſeize ans, qui étoit le tems où l'on faiſoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus ſérieuſes. [a] C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont

[a] Ergo apud majores noſtros juvenis ille, qui foro & eloquentiæ parabatur, imbutus jam domeſtica diſciplina, refertus honeſtis ſtudiis,

nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on deſtinoit à la plaidoierie, allât le préſenter à quelqu'un des plus célébres orateurs du tems, & le mît ſous ſa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une maniére particuliére, alloit réguliérement l'entendre quand il plaidoit, le conſultoit ſur ſes études, & ne faiſoit rien ſans prendre ſes avis. Accoutumé ainſi de bonne heure à reſpirer l'air du Barreau, qui eſt la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le diſciple des plus grands maîtres, & formé ſur les plus parfaits modéles, il étoit bientôt en état de les imiter.

[a] Cicéron nous apprend lui-même qu'il ſuivit cette route, & qu'il ſe rendit l'auditeur aſſidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il

deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc ſectari, hunc proſequi, hujus omnibus dictionibus intereſſe... Atque hercule ſub ejuſmodi præceptionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum diſcipulus, fori auditor, actatoi judiciorum, eruditus & aſſuefactus, aliis experimentis ... ſolus ſtatim & unus cuicumque cauſæ par erat. *Dial. de Orat. n.* 34.

[a] Reliquos frequenter audiens acerrimo ſtudio tenebar, quotidieque & ſcribens, & legens, & commentans, oratoris tantum exercitationibus contentus non eram. *Brut. n.* 305.

donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse, savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur stile & leur génie. 1. de Orat. n. 155.

Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus nécessaires, & il y donna une singuliére application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties, [a] & il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus savans hommes. Brut. n. 306. Brut. n. 306. & 309.

Cicéron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-six ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. [b] Ses premiers essais furent des coups de maî-

a Ego fateor, me oratorem, si modò sim, aut etiâ quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiæ spatiis extitisse. *Orat. n.* 12.

b Prima causa publica pro Sexto Roscio dicta,

tre, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala preſque celle des plus anciens avocats. Son plaidoier pour Roſcius d'Amérie, & ſur-tout l'endroit de ce diſcours qui regarde le ſupplice des parricides, eut un ſuccès extraordinaire, & lui attira de grands applaudiſſemens : d'autant plus que perſonne n'avoit oſé ſe charger de cette affaire à cauſe du crédit énorme de Chryſogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puiſſant dans la République.

[a] Cette joie ſi ſenſible d'une réputation naiſſante fut troublée par l'inquiétude que lui cauſa ſa ſanté. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau joint à ſa maniére d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémente, fit craindre qu'il n'y

tantum commendationis habuit, ut non ulla eſſet, quæ non noſtro digna patrocinio videretur. *Brut. n.* 312.

Quantis illa clamoribus adoleſcentuli diximus de ſupplicio parricidarum? *Orat. n.* 107.

a Erat eo tempore in nobis ſumma gracilitas & infirmitas corporis ; procerum & tenue collum : qui habitus & quæ figura non procul abeſſe putatur à vitæ periculo, ſi accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia ſine remiſſione, ſine varietate, vi ſumma vocis, & totius corporis contentione dicebam. Itaque cùm me & amici & medici hortarentur, ut cauſas agere deſiſterem :

ſuccombât : & tous ſes amis, auſſi bien que les médecins, le condannoient au ſilence & à la retraite. C'eût été pour lui une eſpéce de mort, que de renoncer abſolument à la douce eſpérance d'une gloire auſſi flateuſe que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il ſuffiroit de modérer un peu la véhémence de ſon ſtile & de ſa prononciation, & qu'un voiage pourroit rétablir ſa ſanté. Il partit donc pour l'Aſie. Quelques-uns ont cru qu'une raiſon de politique rendit cette abſence néceſſaire, pour éviter les ſuites du reſſentiment de Chryſogonus.

Il paſſa par Athénes, & s'y arréta plus de ſix mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude, on juge aiſément à quoi il emploia ce tems dans une ville, qui étoit encore alors regardée comme le ſiége & le domicile de la plus fine litérature, & de la plus ſolide philoſophie. D'Athénes il alla en Aſie, où il conſulta avec ſoin tout ce qu'il y rencontra d'habiles profeſſeurs d'éloquence. Et non content des précieuſes richeſſes qu'il y

Brut. n. 315.

Brut. n. 315. & 316.

quodvis potiùs periculum mihi adeundum, quàm à ſperata dicendi gloria diſcedendum putavi. Sed cùm cenſerem remiſſione & moderatione vocis, & commutato genere dicendi, me & periculum vitare poſſe, & temperatiùs dicere ; ea cauſa mihi in Aſiam proficiſcendi fuit. *Brut. n.* 313. 314.

avoit amaſſées, il paſſa à Rhodes, pour y entendre le célébre Molon. Déja fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ſes leçons, & de devenir une ſeconde fois ſon diſciple. [a] Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainſi dire, réforma dans ſon ſtile ce qui y reſtoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette ſuperfluité exceſſive, qui ſemblable à un fleuve qui ſe déborde ne connoiſſoit ni borne ni meſure.

[b] Après deux années d'abſence Cicéron revint à Rome, non ſeulement plus formé qu'auparavant, mais preſque entiérement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux: ſon ſtile étoit devenu plus châtié & moins étendu:

a Is (Molo) dedit operam, ſi modò id conſequi potuit, ut nimis redundantes nos & ſuperfluentes juvenili quadam dicendi impunitate & licentia reprimeret, & quaſi extra ripas diffluentes coerceret. *Brut. n.* 316.

M. Tullius, cùm jam clarum meruiſſet inter patronos qui tum erant nomen . . . Apollonio Moloni, quem Romæ quoque audierat, Rhodi ſe rurſus formandum ac velut recoquendum dedit. *Quinctil. l.* 12 *c.* 6.

b Ita recepi me Lennio pòſt, non modò exercitatior, ſed prope mutatus. Nam & contentio nimia vocis retiderat, & quaſi diſtribuerat oratio, lacertique vires & corporis mediocris habitus accreverat. *Brut. n.* 316.

ſon corps même s'étoit fortifié. [a] Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort deſiré d'égaler, ſavoir Cotta & Hortenſius : mais le dernier ſur tout, qui étoit à peu près de ſon âge, & dont la maniére d'écrire avoit plus de raport à la ſienne. Ce n'eſt pas une curioſité inutile aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux priſes comme deux athlétes, & pouſſés par une noble émulation ſe diſputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je raporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

[b] RIEN de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortenſius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une aſſez grande étendue de ſcience, une mémoire prodigieuſe, & une maniére de pro-

a Duo tum excellebant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortenſius. . . . Cum Hortenſio mihi magis arbitrabar rem eſſe, quòd & dicendi ardore eram propior, & ætate conjunctior. *Brut. n.* 317.

b Nihil iſti, neque à natura, neque à doctrina defuit. . . . Erat ingenio peracri, & ſtudio flagranti, & doctrina eximia, & memoria ſinguiari. *De Orat. n.* 229. 230.

noncer ſi accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour ſe former par ſon exemple au geſte & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

[a] Mais après ſon conſulat, n'aiant plus rien qui piquât ſon ambition, & deſirant mener une vie, comme il le penſoit, plus heureuſe, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amaſſés, il commença à ſe négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès ſa plus tendre jeuneſſe. La premiére, la ſeconde, la troiſiéme année apportérent dans ſa maniére de plaider quelque changement, mais preſque encore imperceptible, & dont les ſeuls connoiſſeurs pouvoient s'apercevoir: comme il arrive à

a Poſt conſulatum ... ſummum illud ſuum ſtudium remiſit, quo à puero fuerat incenſus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipſe putabat, remiſſiùs certè vivere. Primus, & ſecundus annus, & tertius tantum quaſi de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non quivis unus ex populo, ſed exiſtimator doctus & intelligens poſſet cognoſcere. Longiùs autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adhæreſcens: ſui diſſimilior videbatur fieri quotidie. *Brut.* n. 320.

des tableaux dont le vif éclat diminue & s'amortit inſenſiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à meſure qu'il avançoit en âge ; & ſon feu & ſa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoiſſable.

[a] Cicéron cependant redoublant ſes efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il ſe pouvoit, de devancer ſon rival dans cette noble carriére de la gloire, où il eſt permis aux avocats de diſputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également plein d'agrément & de force qu'il introduiſit dans le Barreau, attiroit ſur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une maniére fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laiſſant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je raporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

a Nos autem non deſiſtebamus, cùm omni genere exercitationis, tum maximè ſtilo, noſtrum illud quod erat augere, quantumcumque erat.... Nam cùm propter aſſiduitatem in cauſis & induſtriam, tum propter exquiſitius & minimè vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converteram. *n.* 321.

» [a] Il n'y avoit alors perſonne, dit-il, » qui eût fait une étude particuliére des » belles lettres, ſans leſquelles il n'y a » point de parfaite éloquence: perſonne » qui eût étudié à fond la philoſophie, » qui ſeule enſeigne en même tems à » bien vivre & à bien parler: perſonne » qui eût appris le droit civil, connoiſ- » ſance abſolument néceſſaire à l'ora- » teur pour le mettre en état de bien » plaider les cauſes particuliéres, & de » juger ſainement des affaires: perſon- » ne qui poſſédât bien l'hiſtoire Ro- » maine, ni qui ſût en faire uſage dans » ſes plaidoiers: perſonne qui, après

a Nihil de me dicam; dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videretur exquiſitiùs quàm vulgus hominum ſtuduiſſe lueris, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur: nemo, qui philoſophiam complexus eſſet, matrem omnium bene factorum beneque dictorum: nemo, qui jus civile didiciſſet, rem ad privatas cauſas, & ad oratoris prudentiam, maximè neceſſariam: nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, ſi quando opus eſſet, ab inferis locupletiſſimos teſtes excitaret: nemo, qui breviter arguteque inciuto adverſario, laxaret judicum animos, atque à ſeveritate pauliſper ad hilaritatem riſumque traduceret: nemo, qui dilatare poſſet, atque à propria ac definita diſputatione hominis ac temporis ad communem quæſtionem univerſi generis orationem traduceret: nemo, qui delectandi gratiâ digredi parum per à cauſa: nemo, qui ad acumdiam magnæ perſe judicem, nemo, qui ad flectum poſſet adducere: nemo, qui animum ejus, (quod unum eſt oratoris maximè proprium) quocumque res poſtularet, impelleret. *Brut. n.* 322.

avoit

» avoir preſſé vivement ſon adverſaire
» par la force & la ſolidité des argu-
» mens, pût égaier l'eſprit des Juges &
» comme les dérider par des railleries
» placées à propos: perſonne qui connût
» l'art de tirer une affaire des circonſtan-
» ces particuliéres de la cauſe à une que-
» ſtion commune & générale: perſonne
» qui par de ſages digreſſions pût quel-
» quefois ſortir de ſon ſujet, pour jetter
» de l'agrément dans ſa plaidoierie: per-
» ſonne enfin qui ſût porter les Juges
» tantôt à la colére, tantôt à la compaſ-
» ſion, & leur inſpirer tels ſentimens
» qu'il lui plairoit, en quoi pourtant con-
» ſiſte le principal mérite de l'orateur.

[a] Le grand ſuccès de Cicéron réveilla Hortenſius de ſon aſſoupiſſement, ſurtout quand il le vit arrivé au Conſulat; craignant ſans doute que celui qui l'avoit égalé pour les dignités, ne le ſurpaſſât par le mérite. Ils plaidérent encore enſemble pendant douze ans, vivant dans une grande union, pleins d'eſtime l'un pour l'autre, & chacun

a Itaque, cùm jam penè evanuiſſet Horrenſius, & ego conſul factus eſſem, revocare ſe ad induſtriam cœpit: ne, cùm pares honore eſſemus, aliqua re ſuperior videretur. Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Brut. n.* 323.

mettant ſon collégue beaucoup au deſſus de lui-même. Mais le public donna ſans balancer la préférence à Cicéron.

[a] Celui-ci nous apprend pourquoi Hortenſius fut plus gouté dans ſa jeuneſſe, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où régnoit une heureuſe richeſſe d'expreſſions; une grande beauté & délicateſſe de penſées, ſouvent néanmoins plus brillantes que ſolides; une exactitude, une juſteſſe, une élégance de compoſition non communes. Ses diſcours, travaillés ainſi avec un ſoin & un art infini, & ſoutenus par un beau ſon de voix, un geſte très agréable,

a Si quærimus cur adoleſcens magis floruerit dicendo, quàm ſenior, Hortenſius: cauſas reperiemus veriſſimas duas. Primùm, quòd genus erat orationis Aſiatieum, adoleſcentiæ magis conveniens, quàm ſenectuti... Itaque Hortenſius hoc genere florens, clamores faciebat adoleſcens... (Erat in verborum ſplendore elegans, compoſitione aptus, facultate copioſus... Vox canora & ſuavis; motus & geſtus etiam plus artis habebat quàm erat oratori ſatis.) Habebat illud ſtudium crebtarum venuſtarumque ſententiarum: in quibus erant quædam magis venuſtæ dulceſque ſententiæ, quàm aut neceſſariæ, aut interdum utiles. Et erat oratio cùm incitata & vibrans, tum etiam accurata & polita... Etſi genus illud dicendi auctoritatis habebat parum, tamen aptum eſſe ætati videbatur. Et certè, quòd ingenii quædam forma lucebat... ſummam hominum admirationem excitabat. Sed cùm jam honores, & illa ſenior auctoritas, gravius quiddam requireret, remanebat idem,

& une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enlevérent d'abord tous les ſuffrages. Mais dans la ſuite, comme le poids des charges par où il avoit paſſé, & la maturité de l'âge demandoient quelque choſe de plus grave & de plus ſérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de ſaiſon. C'étoit toujours le même orateur, & le même ſtile, mais non le même ſuccès. D'ailleurs, comme ſon ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallentie, & qu'il ne ſe donnoit plus la même peine qu'autrefois pour compoſer, les penſées qui juſques-là avoient fait briller ſon diſcours, n'aiant plus leur ancienne parure, mais paroiſſant ſous un air négligé, perdirent preſque tout leur éclat, & firent perdre auſſi à l'orateur une grande partie de ſa réputation.

REFLEXIONS

Sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus

nec decebat idem. Quodque exercitationem ſtudiumque dimiſerat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritaſque ſententiarum priſtina manebat, ſed ea veſtitu illo orationis, quo conſueverat, ornata non erat. *Brut.* 325. 326. 327. & 303.

grands orateurs de l'antiquité, montre aſſez aux jeunes gens qui ſe deſtinent au Barreau, la route qu'ils doivent ſuivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent ſe former une grande idée de l'emploi qu'ils embraſſent. Car, quoiqu'il ne conduiſe plus aux premiéres places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athénes & à Rome, quelle conſidération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y diſtinguent ſoit pour la plaidoierie, ſoit pour la conſultation ? [a] Y a-t-il rien de plus flateur pour un ſimple particulier que de voir ſa maiſon fréquentée par les perſonnes les plus qualifiées, & par les Princes mêmes: qui tous dans leurs doutes & dans leurs beſoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à ſa

a Quid eſt præclarius, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum ſenem, poſſe ſuo jure dicere idem, quod apud Enninm dicat ille Pythius Apollo, ſe eum eſſe, UNDE ſibi, ſi non POPULI ET REGES, at omnes ſui cives CONSILIUM EXPETANT, SUARUM RERUM INCERTI: QUOS EGO MEA OPE EX INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILI DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDAS.
Iſt enim fine dubio domus juriſconſulti totius oraculum civitatis. 1. *de Orat.* n. 166-200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiæ voluptas, quàm ſpectare homines veteres & ſenes, & totius urbis gratia ſubnixos, in ſumma omnium rerum abundantia confitentes id quod optimum ſit ſe non habere. *Dialog. de Orat.* n. 6.

ſcience & à ſes rares talens, & reconnoitre en lui une ſupériorité de lumiéres & de prudence que toutes les richeſſes & toute la grandeur ne peuvent donner ? Eſt-il un plus beau ſpectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme ſuſpendu à la bouche d'un avocat, qui ſait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce ſemble à tous, qu'il charme & enléve les eſprits, & s'en rend abſolument le maître ? Mais indépendemment de cette gloire, qui par ſoi-même pourroit être un motif aſſez frivole, quelle ſolide joie pour un homme de bien de penſer qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'aſyle des malheureux, le protecteur de la juſtice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ſes freres.

2. Une ſuite naturelle de cette premiére réflexion, eſt de ſe bien préparer à un emploi ſi important, & de ſuivre, au moins de loin, le zêle & l'ardeur infatigable de Démoſthéne & de Cicéron. [a] Je ſai que le fonds de génie eſt la pre-

[a] Cùm ad inveniendum ſin dicendo tria ſint, acumen, ratio, diligentia; non poſſum equidem non ingenio primas concedere : ſed tamen ipſum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat. . . Hæc præcipuè colenda eſt nobis : hæc ſemper adhi-

miére qualité & la plus néceſſaire pour un avocat : mais je ſai auſſi que le travail peut beaucoup. Il eſt comme une ſeconde nature ; & s'il ne donne pas l'eſprit à qui en manque tout-à-fait, au moins il le redreſſe, il le polit, il l'augmente, il le fait valoir : & ce n'eſt point ſans raiſon que Cicéron inſiſte extrêmement ſur cet article, & déclare qu'en matiére d'éloquence tout dépend du ſoin, du travail, de l'application, de la vigilance de l'orateur.

3. La connoiſſance des loix, des différentes coutumes, de la juriſprudence ancienne & nouvelle, eſt proprement la ſcience de l'avocat. Prétendre être en état de plaider ſans ce ſecours, c'eſt vouloir élever un édifice ſans avoir poſé de fondement.

4. C'eſt le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle eſt comme l'inſtrument commun qui le met en état de faire uſage de tout le reſte. Il me ſemble qu'on ne s'y applique point aſſez. Soit pareſſe, ſoit confiance en ſoi-même, on croit

lenda : hæc nihil eſt quod non aſſequatur. . . Reliqua ſunt in cura, attentione animi, cogitatione, vigilantia, aſſiduitate, labore : complectar uno verbo, quæ ſæpe jam uſi ſumus, diligentia ; qua una virtute omnes virtutes reliquæ continentur. 2. *de Orat.* n. 147. 148. 150.

que pour y exceller il ſuffit d'avoir de l'eſprit. Cicéron ne penſoit pas ainſi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroitroit incroiable, ſi lui-même ne l'atteſtoit en pluſieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre choſe, le modéle des jeunes gens. Puiſer la rhétorique dans les ſources mêmes, conſulter d'habiles maîtres, lire avec grand ſoin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la compoſition & dans la traduction, & faire une étude particuliére de ſa langue: tels furent les exercices que Cicéron crut néceſſaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui eſt le plus négligé, eſt l'action, la prononciation : & cependant c'eſt ce qui contribue davantage au ſuccès de la parole. [a] Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui eſt à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux ſens, a quelque choſe de ſi ſéduiſant & de ſi capable d'éblouir, que ſouvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-deſſus des plus

a Eſt actio quaſi corporis quædam eloquentia. Nam & infantes, actionis dignitate, eloquentiæ ſæpe fructum tulerunt: & diſerti, deformitate agendi, multi infantes putati ſunt. *Or. n.* 55. 56.

habiles. [a]Tout le monde ſait la fameuſe réponſe de Démoſthéne ſur la qualité qu'il jugeoit plus néceſſaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins ſe couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Auſſi fit-il des efforts incroiables pour y réuſſir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reſte : & il s'y trouva en quelque ſorte forcé par le deſir d'atteindre ſon rival Hortenſius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque auſſi, ce me ſemble, à pluſieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'eſprit, & qui répand dans la compoſition une fineſſe, une délicateſſe, & des graces qui ne ſe puiſent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & ſur-tout des Grecs, eſt trop négligée. Combien Cicéron les avoit-il étudiés ! Orateurs, poétes, hiſtoriens, philoſophes, tout lui étoit connu, tout lui ſervoit; & les der-

a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac ſummus orator eſſe in numero nullo poteſt : mediocris, hac inſtructus, ſummos ſæpe ſuperare. Huic primas dediſſe Demoſthenes dicitur, cùm rogaretur quid in dicendo eſſet primum : huic ſecundas, huic tertias. 3. *de Orat. n.* 213.

niers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devroient ne ſe livrer pas de ſi bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premiéres années du tems pour amaſſer ce fonds ſi néceſſaire & ſi précieux de connoiſſances, auquel on ne revient point dans la ſuite. J'avoue que l'uſage du Barreau eſt le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former : mais il ne doit pas conſiſter d'abord à plaider ſouvent. On y entend aſſiduement les grands orateurs, on étudie leur génie, on obſerve leurs maniéres, on eſt attentif au jugement qu'en portent les connoiſſeurs ; & l'on tâche ainſi de profiter également & de leurs perfections, & de leurs défauts.

7. Quel eſt l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie ? C'eſt ſur quoi l'on ne peut point établir de régle fixe ; & le conſeil que donne Quintilien ſur ce ſujet, eſt tout-à-fait ſage. » [a] Il faut, dit-il, garder un cer- » tain tempérament, & tenir un cer- » tain milieu, enſorte qu'un jeune hom-

a Modus mihi videtur quidam tenendus, ut ne quæ præpropere diſtringatur immatura frons, & quicquid eſt illud adhuc acerbum proferatur. Nam inde & contempeus operis innaſcitur, & fundamenta jaciuntur impudentiæ, & (quod eſt ubique pernicioſiſſimum) prævenit vires fiducia. Nec rurſus differendum eſt cyrocinium in ſene-

» me n'aille pas s'expoſer au grand jour
» avant que d'être capable de le ſoute-
» nir, ni faire montre de ſes études
» lorſqu'elles ſont encore, pour ainſi
» dire, toutes crues. Car par là il
» s'accoutume à mépriſer le travail:
» l'impudence s'enracine en lui: &,
» ce qui eſt un grand mal, la confiance
» & la hardieſſe devancent les forces.
» Il ne faut pas auſſi, d'un autre côté,
» qu'il différe ſon apprentiſſage à un
» âge trop avancé: car la timidité
» augmente tous les jours, & à meſure
» qu'on différe, on ſent plus de peine
» à ſe hazarder de parler en public.
» Ainſi à force de délibérer s'il eſt tems
» de commencer, il ſe trouve qu'il
» n'en eſt plus tems.

8. Il ſeroit fort à ſouhaiter que la coutume obſervée autrefois parmi les Romains, eût lieu parmi nous; & que la maiſon des anciens avocats devînt comme l'école de la jeuneſſe deſtinée au même emploi. Quoi en effet de plus digne d'un grand orateur, que de terminer la glorieuſe carriére du Barreau par une ſi utile & ſi honorable fonction?

ſtutem. Nam quotidie metus creſcit, majuſque fit ſemper quod auſuri ſumus: &, dum deliberamus quando incipiendum ſit, incipere jam ſerum eſt. *Quintil. l. 12. c. 6.*

[a] On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens ſtudieux fréquenter ſa maiſon, & le venir conſulter comme un oracle ſur la vraie maniére de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence : & ſemblable à un vieux pilote inſtruit par une longue expérience, les voiant prêts à ſortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE TROISIE'ME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, ſans dire auſſi quelque choſe des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matiére traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douziéme livre des Inſtitutions de Quintilien, qui eſt

[a] Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quaſi eloquentiæ parens, &, ut vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempeſtatum ſigna, quid ſecundis flatibus, quid adverſis ratis poſcat, docebit. *Quintil. lib.* 12. *cap.* 11.

la partie de ſon ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

1. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établiſſent en pluſieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe inconteſtable, que l'éloquence ne doit point être ſéparée de la probité, que le talent de bien parler ſuppoſe & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Orator, vir bonus dicendi peritus.*[a] Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui eſt le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particuliérement diſtingué du reſte des animaux, deviendroit pour lui un préſent bien funeſte ; & la nature en cela bien loin de le favoriſer, l'auroit plus traité en marâtre & en ennemie qu'en mere, en lui

a Si vis illa dicendi malitiam inſtruxerit, nihil ſit publicis privatiſque rebus perniciosius eloquentiâ... Rerum ipſa natura, in eo quod præcipuè indulſiſſe homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus ſeparaſſe, non parens ſed noverca fuerit, ſi facultatem dicendi ſociam ſcelerum, adverſam innocentiæ, hoſtem veritatis invenit. Muros enim naſci, & egere omni ratione ſatius fuiſſet, quàm Providentiæ munera in mutuam perniciem convertere. *Quintil. l.* 12. *c.* 1.

faiſant part d'un talent qui ne ſerviroit qu'à opprimer l'innocence, & à combattre la vérité, en mettant, pour ainſi dire, des armes entre les mains d'un furieux. Il vaudroit bien mieux, ajoute-t-il, que l'homme fût deſtitué de la parole, & même de la raiſon, que de les emploier à un ſi pernicieux uſage.

La plus légére attention ſuffit pour reconnoitre combien la probité eſt néceſſaire à un avocat. Tout ſon but eſt de perſuader : & [a] le moien le plus ſûr de le faire, eſt que le Juge ſoit prévenu en ſa faveur, qu'il le regarde comme un homme vrai & ſincére, plein d'honneur & de bonne foi, à qui l'on peut ſe fier pleinement, qui eſt ennemi capital du menſonge, & incapable d'uſer de fraude & d'artifice. Il doit en plaidant apporter non ſeulement le zêle d'un avocat, mais l'autorité d'un témoin. La réputation d'intégrité qu'il ſe ſera faite, ajoutera beaucoup de poids à ſes

a Plurimum ad omnia momenti eſt in hoc poſitum, ſi vir bonus creditur. Sic enim continget, ut non ſtudium advocati videatur afferre, ſed penè teſtis fidem. *Quint. l. 4. cap. 1.*

Sic proderit plurimum cauſis, quibus ex ſua bonitate faciet fidem. Nam qui, dum dicit, malus videtur, utique malè dicit. *l. 6. c. 2.*

Videtur talis advocatus malæ cauſæ argumentum. *l. 12. c. 1.*

raiſons : au lieu qu'un orateur décrié dans l'eſprit des Juges, ou même ſuſpect, eſt un fâcheux préjugé pour la cauſe.

2. *Déſintéreſſement.*

Quintil. l. 12. c. 7. La queſtion que traite Quintilien dans le dernier livre de ſa Rhétorique, ſi l'on doit plaider gratuitement, ne convient point à nos mœurs, ni à notre uſage: mais les principes qu'il y établit ſont de tous les tems.

[a] Il commence par déclarer qu'il ſeroit infiniment plus beau, & plus digne d'une ſi honorable profeſſion, de ne pas vendre un tel miniſtére, & de ne pas avilir ainſi le mérite d'un ſi grand bienfait; vû que la plupart des choſes peuvent ſembler viles dès qu'on y met un prix.

[b] Il avoue enſuite que ſi l'avocat n'a pas par lui-même un revenu ſuffiſant,

a Quis ignorat quin id longè ſit honeſtiſſimum ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo digniſſimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem! cùm pleraque hoc ipſo poſſint vide i vilia, quòd pretium habent.

b At ſi res familiaris amplius aliquid ad uſus neceſſarios exiget, ſecundùm omnes ſapientium leges patietur ſibi gratiam referri. . . . Neque enim video quæ juſtior acquirendi ratio, quàm ex honeſtiſſimo labore, & ab iis de quibus optimè meruerint, quique,

il lui eſt permis ſelon les loix de tous les ſages, de ſouffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque ſa reconnoiſſance, puiſqu'il ne peut y avoir de bien plus juſtement acquis que celui qui vient d'un travail ſi honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de ſi grands ſervices, & qui certainement en ſeroient très indignes s'ils ne ſavoient les reconnoitre: outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moien de ſonger aux ſiennes, il eſt non ſeulement juſte, mais néceſſaire, que ſa profeſſion ne lui ſoit pas infructueuſe.

[a] Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes meſures, & qu'il ſoit fort réſervé, en obſervant de qui, combien, & juſqu'à quel tems il recevra. Par où il paroit inſinuer que par raport aux pauvres ſon travail doit être abſolument gratuit; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande ſomme; enfin, qu'après un

ſi nihil invicem præſtent, indigni fuerint defenſione. Quod quidem non juſtum modò, ſed neceſſarium etiam eſt, cùm hæc ipſa opera, tempuſque omne alienis negotiis datum, facultatem aliter acquirendi reciſant.

[a] Sed tum quoque tenendus eſt modus: ac plurimum refert & à quo accipiat, & quantum, & quouſque. . . Nec quiſquam, qui ſufficientia tibi (modica autem hæc ſunt) poſſidebit, hunc quæſtum ſine crimine ſordium fecerit.

certain tems, lorſqu'il aura acquis un bien raiſonnable, qu'il renferme dans les bornes d'un honnête néceſſaire, l'avocat doit ceſſer de rien recevoir.

[a] Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un ſalaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoiſſance, ſachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui : & il en uſera ainſi, parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu ni être perdu.

[b] Pour ce qui eſt de cette coutume de faire des conventions avec les parties, & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'eſt, dit Quintilien, un trafic abominable, plus digne d'un corſaire que d'un orateur, & dont ceux même qui ne ſe pique-

a Nihil ergo acquirere volet orator ultra quàm ſatis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet, ſed mutua benevolentia utetur, cùm ſciat ſe tanto plus præſtitiſſe : quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

b Paſciſcendi quidem ille piraticus mos, & imponentium periculis pretia procul abominandæ negotiatio, etiam à mediocriter improbis aberit.

Neque enim nobis operis amor eſt : nec, quia ſit honeſta atque pulcherrima rerum eloquentia, petitur ipſa, ſed ad vilem uſum & ſordidum lucrum accingimur... Ne velim quidem lectorem dari mihi, quid ſtudia referant computaturum. *Quintil. l. 1, c. 12.*

ront que médiocrement de vertu, ſeront fort éloignés.

Loin donc du Barreau, & d'une ſi glorieuſe profeſſion, inſinue-t-il ailleurs, ces ames baſſes & mercénaires, qui faiſant de l'éloquence une vile marchandiſe, ne s'occupent que d'un gain ſordide. Les préceptes que je donne ſur cet art, ne ſont point, dit-il, pour quiconque ſeroit capable de compter combien ſon travail & ſes études lui pourront raporter.

Si un payen penſe & parle ainſi, combien plus, ſelon les principes du chriſtianiſme, un avocat doit-il apporter à cette profeſſion des vûes pures, nobles, déſintéreſſées ? Auſſi eſt-ce là l'eſprit qui régne dans le corps de nos avocats. Ils portent ſur ce point la délicateſſe juſqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires ; ce qui va ſi loin, qu'ils déſavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en juſtice, ou qui retiendroit ſeulement les piéces de ſa partie, pour l'engager à reconnoître les ſecours qu'il lui a prétés. Il importe infiniment aux avocats de ſe conſerver dans la poſſeſſion de ce noble déſintéreſſement,

qui fait la gloire de leur profeſſion. C'eſt à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau, d'en donner l'exemple aux autres ; & il leur ſera facile de le faire, tant qu'ils ſe tiendront dans les juſtes bornes d'une dépenſe modeſte & conforme à leur état, ſans ſe laiſſer entrainer au torrent du luxe, qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicateſſe dans le choix des cauſes.*

[a] Dès qu'on ſuppoſe l'orateur homme de bien, il eſt clair qu'il ne peut jamais ſe charger d'une cauſe qu'il ſaura être injuſte. Il ne doit le ſecours de ſa voix qu'à la juſtice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il ſoit revétu, n'y a aucun droit. Son éloquence eſt un aſyle, mais pour la vertu. C'eſt un port ſalutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

[b] Il faut donc avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il faſſe celle de

a Non convenit ei quem oratorem eſſe volumus, injuſta tueri ſcientem... Neque defendet omnes orator : idemque portum illum eloquentiæ ſuæ ſalutarem, non etiam piratis patefaciet, ducetur-que in advocationem maximè cauſa. *Quinctil. l.* 12. *c.* 7.

b Sic cauſam perſcrutatus, propoſitis ante oculos omnibus quæ proſint noceant-ve, perſonam deinde induat ju-

juge : qu'il s'érige dans ſon cabinet comme un tribunal domeſtique, où il péſe & examine avec ſoin & ſans prévention, les raiſons de ſes parties, & où il prononce ſévérement contre elles s'il eſt beſoin.

[a] Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir par une diſcuſſion plus exacte des piéces que la cauſe, dont il s'étoit chargé la croiant bonne, eſt injuſte, il doit en avertir ſa partie, ne la pas abuſer plus lontems par de vaines eſpérances, & lui conſeiller de ne pas pourſuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendroit très funeſte. Si elle ſe rend à ſes avis, il lui aura rendu un grand ſervice. Si elle les mépriſe, dès-là elle eſt indigne que l'avocat emploie pour elle ſon miniſtére.

4. *Sageſſe & modération en plaidant.*

C'eſt ſur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu eſt néceſſaire.

dicis, fingatque apud ſe agi cauſam. *Ibid. c.* 8.

a Neque verò pudor obſtet quominus ſuſcepram, cùm melior videretur, litem, cognita interdiſceptandum iniquitate, dimittat, cùm priùs litigatori dixerit verum. Nam & in hoc maximum, ſi æqui judices ſumus, beneficium eſt, ut non fallamus vana ſpe litigantem. Neque eſt dignus operâ patroni, qui non utitur conſilio. *Ibid. c.* 7.

Il y a ſur cette matiére des régles d'honnêteté & de bienſéance, que tout orateur, & même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'eſt pas néceſſaire d'avertir qu'il y a[a] auroit de l'inhumanité d'inſulter à des perſonnes tombées dans la diſgrace, que leur état même rend dignes de compaſſion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuſes ſans être criminelles. [b] Il faut en général avoir ſoin que nos jeux ſoient innocens, & ne bleſſent perſonne : & ſe bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

[c] Il n'y a que la ſobrieté avec laquelle on uſe des bons mots, & la ſageſſe des ménagemens qu'on y garde, qui diſtinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & ſans ſujet : au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours

a Adversùs miseros inhumanus est jocus.

b * Lædere nunquam velimus, longèque absit propositum illud, potius amicum quàm dictum perdidi. *Quintil. l. 6. c. 4.*

* *Je croi qu'il faut lire ainſi, au lieu de* ludere, *qui eſt dans toutes les éditions.*

c Temporis, ratio, & ipsius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, distinguet oratorem à scurra : & quod nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid ; illi totum diem, & sine causa. 2. *de Orat. n.* 247.

pour quelque raiſon eſſentielle a ſa cauſe, & jamais ſimplement pour faire [a] rire, ſatisfaction bien frivole, & fruit de l'eſprit bien peu eſtimable.

[b] Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle eſt plus courte, & qu'elle eſt comme un trait qui part ſur le champ, & qui perce avant preſque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaiſanteries qui ne ſont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui ſouvent par cette raiſon paroiſſent froides & puériles. D'ailleurs l'adverſaire n'a pas droit de s'en plaindre, puiſque c'eſt lui-même qui ſe les eſt attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à ſon imprudence. [c] *Pourquoi aboiez-vous?* dit un jour Philippe à Catulus, en fai-

a Riſum quæſivit: qui eſt, mea ſententia, vel tenuiſſimus ingenii fructus. *Ibid.*

b Dicacitas poſita eſt in hac veluti jaculatione verborum, & incluſa breviter urbanitate. *Q. l. 6. c. 4.*

Ante illud facetè dictum hærere debet, quàm cogitari poſſe videatur. 2. *de Orat. n.* 219.

Omnia probabiliora ſunt, quæ lacceſſiti dicimus, quàm quæ priores. Nam & ingenii celeritas major eſt quæ apparet in reſpondendo, & humanitatis eſt reſponſio. Videremur enim quieturi fuiſſe, niſi eſſemus laceſſiti. 2. *de Orat. n.* 230.

Quæſita, nec ex tempore ficta, ſed domo allata, plerumque ſunt frigida. *Orat. n.* 89.

c. Catulus, dicenti Philippo: QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. 2. *de Orat. n.* 220.

ſant alluſion à ſon nom, & au grand bruit qu'il faiſoit en plaidant. *C'eſt que je voi un voleur*, répondit Catulus.

[a] Ces ſortes de répliques demandent beaucoup de préſence & de célérité d'eſprit, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi : car elles ne laiſſent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup ſoit porté dans l'inſtant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de ſageſſe & de modération. [b] Car à quel point faut-il être maître de ſoi, pour ſupprimer dans le feu même de l'action & de la diſpute un bon mot qui ſe préſente ſur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui bleſſeroit des perſonnes qu'on doit ménager ? Le moien d'y réuſſir eſt de ne pas faire grand cas, ni trop ſe piquer d'un talent ſi dangereux, & de s'accoutumer dans l'uſage ordinaire de la vie, & dans les converſations, à retenir & modérer ſa langue.

S'il n'eſt pas permis à un avocat d'u-

a Opus eſt imprimis ingenio veloci ac mobili, animo præſenti & acri. Non enim cogitandum, ſed dicendum ſtatim eſt, & propè ſub conatu adverſarii manus erigenda. *Quintil. l. 6. c. 5.*

b Hominibus facetis & dicacibus difficillimum eſt habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cùm ſalſiſſimè dici poſſint, tenere. 2. *de Orat. n.* 233.

ſer de railleries dures & offenſantes, à combien plus forte raiſon les injures groſſiéres doivent-elles lui être interdites ? [a] C'eſt un plaiſir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un ſage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à ſe venger bien plus qu'à ſe défendre, exigent de l'orateur cette ſorte d'éloquence, & ne ſont point contens de lui s'il ne trempe ſa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel eſt l'avocat, s'il conſerve encore quelque ſentiment d'honneur & de probité, qui voulût ſervir ainſi aveuglément la colére & le reſſentiment de ſa partie, devenir à ſon gré violent & emporté, & par un vil eſprit d'intérêt, ou par un deſir mal entendu de fauſſe gloire, ſe rendre l'indigne miniſtre de la paſſion d'autrui ?

a Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata : à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quàm defenſionem... Hoc quidem quis hominum liberi modò ſanguinis ſuſtineat, petulans eſſe ad alterius arbitrium ? ... Oratorà viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compoſitus, non ad animum judicis, ſed ad ſtomachum litigatoris. *Quintil. l.* 12. *c.* 9.

5. Sage émulation, éloignée d'une baſſe jalouſie.

Il n'y a point de lieu, ce me ſemble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & ſage émulation, que le Barreau. C'eſt un aſſemblage nombreux de perſonnes en qui ſe trouvent réunies toutes les qualités les plus eſtimables : beauté & force de génie, délicateſſe d'eſprit, ſolidité de jugement, fineſſe de goût, vaſte étendue de connoiſſances, longue expérience des affaires. Là chaque jour ſe renouvellent des combats entre de fameux athlétes, ſous les yeux de ſavans & judicieux Magiſtrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de ſpectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre ſous toutes ſes formes : grave & ſérieuſe dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre ; quelquefois ſans préparatif & avec un air négligé, d'autrefois avec toute ſa parure & ſes ornemens ; étendue, ou ſerrée ; pleine de douceur, ou de force ; ſublime & majeſtueuſe, ou plus ſimple & plus familiére, ſelon la diverſité des cauſes. Là nul

nul mot n'eſt perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en préſence & au nom de la Juſtice ſouveraine, décident du ſort des particuliers : d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inacceſſible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidoiers un jugement qui eſt ſans appel.

Rien, ce me ſemble, ne reléve davantage la gloire du Barreau, que lorſqu'au milieu de tous ces exercices ſi capables de piquer l'amour propre, il y régne dans le corps des avocats un eſprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la juſtice qui lui eſt due, & qui en bannit toute envie & toute jalouſie : lorſque les anciens avocats, près de ſortir d'une carriére où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel eſſain de jeunes orateurs, qui vont ſuccéder à leurs travaux, & ſoutenir l'honneur d'une profeſſion qui leur eſt toujours chére, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéreſſer : lorſque ceux-ci de leur côté, bien loin de ſe laiſſer éblouir à l'éclat

d'une réputation naiſſante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les reſpectent ſincérement comme leurs peres & leurs maîtres: enfin lorſqu'entre les jeunes régne cette émulation qui étoit entre Hortenſius & Cicéron, dont ce dernier nous a laiſſé un ſi beau portrait. [a] J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortenſius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'eſtimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je ſentois quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adverſaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui diſputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à ſa rencontre, ni oppoſé à ſes intérêts. Nous nous faiſions un plaiſir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumiéres, en nous donnant des

a Dolebam quòd non, ut plerique putabant, adverſarium aut obtrectatorem laudum mearum, ſed ſocium potiùs & conſortem glorioſi laboris amiſeram. . . Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat glorioſius, quàm omnino adverſarium non habere? cùm præſertim non modò nunquam ſit, aut illius à me curſus impeditus, aut ab illo meus, ſed contrà ſemper alter ab altero adjutus & communicando, & moneno, & favendo. *Brut.* n. 3.

Sic duodecim poſt meum conſulatum annos in maximis cauſis, cùm ego mihi illum, ſibi me ille anteferret, conjunctiſſimè verſati ſumus. *Ibid.* n. 323.

ſes ; & en nous ſoutenant l'un l'autre par une eſtime mutuelle, qui faiſoit que chacun mettoit ſon ami au-deſſus de lui-même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non ſeulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils ſavent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils ſont jeunes & ſans expérience, & par conſéquent ils doivent peu juger, peu décider ; mais écouter & conſulter beaucoup. Quelque eſprit & quelque talent qu'ils puiſſent avoir, la modeſtie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroiſſant cacher leur mérite, ne ſervira qu'à le relever. Mais ſur-tout ils doivent éviter une baſſe jalouſie pour qui la gloire & la réputation d'autrui eſt un tourment, au lieu [a] qu'elle devroit être le lien de l'amitié & de l'union ; ils doivent, dis-je, éviter la jalouſie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la ſociété.

[a] Æqualitas veſtra, & artium ſtudiorumque quaſi finitima vicinitas, tantum abeſt ab obtrectatione invidiæ, quæ ſolet lacerare pleroſque, uti ea non modò non exulcerare veſtram gratiam, ſed etiam conciliare videatur. *Brut.* n. 156.

CHAPITRE SECOND.

DE L'ELOQUENCE DE LA CHAIRE.

SAINT AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien ; ce qu'il dit, & comment il le dit ; le fond des choses mêmes, & la maniére de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere*, *eloquenter dicere*. Je commencerai par la derniére de ces deux parties, & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la maniére dont un Prédicateur doit parler.

De doctr. chr. l. 4. n. 27. SAINT AUGUSTIN, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur, dit qu'ils consistent à instruire, à plaire, & toucher. *Dixit*

quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat. Il répéte la même choſe, n. 30. en d'autres termes, en diſant que l'orateur chrétien doit parler de telle ſorte qu'il ſoit écouté *intelligenter*, *libenter*, *obedienter* : c'eſt-à dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on ſe plaiſe à l'entendre, & qu'on ſe rende à ce qu'il a voulu perſuader. Car la prédication a ces trois fins : Que la vérité nous ſoit connue ; Que la vérité ſoit écoutée avec plaiſir ; Que la vérité nous touche : *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je ſuivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien. n. 61.

PREMIER DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Inſtruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le prédicateur parle pour inſtruire, & qu'il eſt redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux ſavans & aux riches, il doit ſe rendre intelligible à tous, & dans ſes diſcours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue : l'ordre, les pen-

ſées, l'expreſſion, la prononciation.

C'eſt un mauvais goût de certains orateurs,[a] que de croire qu'ils ont beaucoup d'eſprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout diſcours qui a beſoin d'interprète, eſt un très mauvais diſcours. [b] La ſouveraine perfection du ſtile d'un prédicateur, ſeroit que, plein de graces pour les ſavans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais ſi l'on ne peut réunir ces deux avantages, [c] S. Auguſtin veut qu'on ſacrifie le premier au ſecond, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, ſi cela eſt néceſſaire pour ſe faire entendre: parce qu'en effet ce n'eſt que pour cela qu'on parle. Cette ſorte de négligence qui n'eſt pas ſans eſprit &

a Tunc demum ingenioſi ſcilicet, ſi ad intelligendos nos opus ſit ingenio. *Quint. in proœm. lib.* 8.

Otioſum (*ou*, vitioſum) ſermonem dixerim, quem auditor ſuo ingenio non intelligit. *Quint. l.* 8. *c.* 2.

b Ita & ſermo doctis probabilis, & planus imperitis erat. *Ibid.*

c Cujus evidentiæ diligens appetitus aliquando negligit verba cultiora, nec curat quid bene ſonet, ſed quid bene indicet atque intimet quod oſtendere intendit. Unde ait quidam, cùm de tali genere locutionis ageret, eſſe in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen ſic detrahit ornatum, ut ſordes non contrahat. *S. Auguſt. de doct. chriſt. l.* 4. *n.* 24.

Melius eſt reprehendant nos grammatici, quàm non intelligant populi. *Id. in Pſal.* 138.

ſans art, comme il le remarque après [a] Cicéron, & qui vient d'un homme plus attentif aux choſes mêmes qu'aux mots, ne doit pas aller néanmoins juſqu'à rendre le diſcours bas & rampant, mais ſeulement plus clair & plus intelligible.

Saint Auguſtin avoit d'abord écrit contre les Manichéens d'un ſtile plus orné & plus ſublime, qui faiſoit que ceux qui avoient peu de ſcience n'entendoient pas ſes écrits, ou ne les entendoient qu'avec beaucoup de difficulté. [b] On lui repréſenta que s'il vouloit que ſes ouvrages fuſſent utiles à un plus grand nombre de perſonnes, il devoit demeurer dans le ſtile ſimple & ordinaire, qui a cet avantage au-deſſus de l'autre, d'être intelligible en même tems aux ſavans & aux ignorans. Le Saint reçut cet avis avec ſon humilité ordinaire, & il en fit uſage dans les livres qu'il compoſa depuis contre les

a Indicat non ingratam negligentiam, de re hominis magis, quàm de verbis, laborantis... Quædam etiam negligentia eſt diligens. *Orat. n.* 77. & 78.

b Me benevolentiſſimè monuerunt, ut communem loquendi conſuetudinem non deſererem, ſi errores illos tam pernicioſos ab animis etiam imperitorum expellere cogiterem. Hunc enim ſermonem uſitatum & ſimplicem etiam docti intelligunt, illum autem indocti non intelligunt. *De Gen. contra Manich. l.* 1. *c.* 1.

hérétiques, & dans les diſcours qu'il prononça devant ſon peuple. Son exemple doit être une régle pour tous ceux qui inſtruiſent.

Comme l'obſcurité eſt le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de ſoin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque choſe d'obſcur : [a] Saint Auguſtin veut qu'il liſe dans les yeux & dans la contenance de ſes auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répéte la même choſe en lui donnant différens tours, juſqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il eſt parvenu à ſe faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui ſervilement attachés à leur mémoire apprennent leurs ſermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

[b] Ce qui cauſe ordinairement l'obſcurité du diſcours, c'eſt de vouloir tou-

a Ubi omnes tacent ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quiſque quod non intellexerit, nec moris eſt, nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti ſubvenire cura dicentis. Solet autem motu ſuo ſignificare utrum intellexerit cognoſcendi avida multitudo : quod donec ſignificet, verſandum eſt quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in poteſtate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. *S. Aug. de doct. chriſt. l. 4. n. 25.*

b Cavenda, quæ nimium corripientes omnia ſequitur, obſcuritas, ſa-

jours s'expliquer avec briéveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un ſtile qui ſeroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluſte, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laiſſent au lecteur le loiſir & la liberté de revenir ſur ſes pas, mais non à une prédication, qui par ſa rapidité échaperoit à l'auditeur le plus attentif. a Il ne faut pas même ſuppoſer qu'il le ſoit toujours, & la clarté du diſcours doit être telle qu'elle puiſſe porter la lumiére dans les eſprits les plus inappliqués, comme le ſoleil frape nos yeux ſans que nous y ſongions, & preſque malgré nous. L'effet ſouverain de cette qualité n'eſt pas qu'on puiſſe entendre

tamſque eſt aliquid (orationi) ſupereſſe, quàm deeſſe... Vitanda illa Saluſtiana (quanquam in ipſo virtutis locum obtinet) brevitas, & abruptum ſermonis genus, quod otioſum fortaſſe lectorem minùs fallit, audientem tranſvolat, nec dum repetatur expectat. *Quintil. l. 4. c. 2.*

a Idipſum in conſilio eſt habendum, non ſemper tam eſſe acrem (auditoris) intentionem, ut obſcuritatem apud ſe ipſe diſcutiat, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ ſuæ lumen; ſed multis eum frequenter cogitationibus avocari, niſi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut ſol in oculos, etiamſi non intendatur, incurrat. Quare, non ut intelligere poſſit, ſed ne omnino poſſit non intelligere, curandum. *Quint. l. 8. c. 2.*

ce que nous disons, mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

LA NÉCESSITÉ du principe que je viens d'établir paroit dans toute son évidence par raport aux premiéres instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une premiére espéce de prédication, plus difficile qu'on ne pense, & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiste, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion, ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression, qui soit au-dessus de leur portée ne lui doit échaper. Tout doit être mesuré sur leur force, ou plutôt sur leur foibleſſe. Il faut leur dire peu de choses; le dire en termes clairs, & le répéter plusieurs fois; ne point prononcer rapidement; articuler toutes les syllabes, leur donner des définitions nettes & courtes, & toujours dans les même termes; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus, & par des comparaisons familiéres; leur parler peu, & les faire beaucoup parler, ce qui

eſt un des devoirs les plus eſſentiels du Catéchiſte, & des moins pratiqués; & ſurtout ſe ſouvenir, comme le dit ſi bien Quintilien, * qu'il en eſt de l'eſprit des enfans comme d'un vaſe dont l'entrée eſt étroite; où rien n'entre ſi l'on y verſe l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il ſe remplit inſenſiblement ſi l'on y verſe cette même liqueur doucement, ou même goute à goute. De cette premiére ſimplicité le Catéchiſte paſſera peu à peu & par degrés à quelque choſe de plus fort & de plus relevé, ſelon le progrès qu'il remarquera dans les enfans: mais il aura toujours ſoin de s'accommoder à leur portée, de ſe proportionner à leur foibleſſe, & de deſcendre juſqu'à eux, parce qu'ils ne ſont point en état de s'élever juſqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui ſoient dans le miniſtére eccléſiaſtique, n'eſt pas ordinairement aſſez eſtimé, ni aſſez reſpecté. Il eſt rare qu'on

* Magiſtri hoc opus eſt, cùm adhuc rúdia tractábit ingenia, non ſtatim onerare infirmitatem diſcentium, ſed temperare vires ſuas, & ad intellectum audientis deſcendere. Nam ut vaſcula oris anguſti ſuperfuſam humoris copiam reſpuunt, ſenſim autem influentibus, vel ſérius inſtillatis, complentur; ſic animi puerorum quantum accipere poſſint videndum eſt. Nam majora intellectu velut parum apros ad percipiendum animos non ſubibunt. *Quint. l.* 1. *c.* 1.

s'y prépare avec tout le ſoin qu'il mérite ; & comme on en connoit peu la difficulté & l'importance, on néglige aſſez ſouvent les moiens qui pourroient en faciliter le ſuccès. Quiconque eſt chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Auguſtin ſur la méthode d'inſtruire les Catéchuménes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes régles ſur cette matiére, ne dédaigne pas de propoſer un modéle de la maniére dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me ſemble que ce ſeroit une choſe fort utile, que dans les différens Catéchiſmes qui ſe font dans une paroiſſe, il y eût un plan général & commun, qui ſervît de fondement à toutes les inſtructions, & qui en réglât la matiére & l'ordre, de ſorte que dans tous les catéchiſmes ce fuſſent toujours les mêmes inſtructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, ſelon que les enfans ſeroient plus ou moins avancés. On peut les diviſer en trois claſſes, dont la premiére ſeroit des enfans qui commencent ; la ſeconde de ceux qui ont déja reçu quelque inſtruction ; la troiſiéme enfin des plus forts, que l'on prépare à

la premiére communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je ſuppoſe que dans chaque claſſe on y demeure deux ans ou environ, pendant leſquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fut, (car il eſt bien juſte de le laiſſer au choix & à la prudence de celui qui eſt à la tête des Catéchiſtes,) en y joignant toujours le catéchiſme du Diocéſe. D'abord les matiéres ſont traitées plus briévement & en général, parce que ce ſont des enfans. Le catéchiſme de M. Fleury eſt excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Auguſtin donne dans ſon traité. Dans la ſeconde & la troiſiéme claſſes on répéte les mêmes matiéres, mais d'une maniére nouvelle, qui enchérit toujours ſur le paſſé, en y ajoutant de nouveaux éclairciſſemens, & des vérités plus fortes. Ne ſeroit-ce pas là un moien d'apprendre la religion à fond ? J'ai vû des enfans, même parmi les pauvres, répondre ſur des matiéres très difficiles avec une netteté merveilleuſe : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maître avoit emploiés en les enſeignant, & ce qui montre que les jeunes gens ſont capables de tout, quand ils ſont bien inſtruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuieux ni de plus rebutant pour un homme d'eſprit, qui ſouvent a beaucoup de vivacité, que d'enſeigner ainſi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent aſſez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'eſt agi de nous faire connoître les lettres, épeller les ſyllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchiſme ? [a] Eſt-ce une choſe bien agréable pour un pere, dit S. Auguſtin, que de balbutier des demi-mots avec ſon fils, pour lui apprendre à parler ? cependant il en fait ſa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaiſir à verſer dans la bouche de ſon enfant un aliment proportionné à ſa foibleſſe, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient ? Il faut nous rappeller ſans ceſſe dans l'eſprit le ſouvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ſes plumes

[a] Num delectat, niſi amor invitet, decurtata & mutilata verba immurmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant: & ſuavius eſt matri minuta manſa inſpicere parvulo filio, quàm ipſam mandere & devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore

traînantes ſes petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiſeau de proie, qui enleve impitoiablement ceux qui ne ſe réfugient pas ſous les ailes de leur mere. La charité de Jeſus-Chriſt, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaiſon, a été infiniment plus loin: & ce n'eſt qu'à ſon imitation que S. Paul *ſe rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles*, & qu'il avoit pour tous les fidéles *la douceur & la tendreſſe d'une nourrice & d'une mere.*

Matth. 23. 37.

1. *Cor.* 9. 22.

1. *Theſſ.* 2. 7.

[a] Voila, dit S. Auguſtin, ce qu'il faut ſe repréſenter à ſoi-même quand on ſe ſent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à deſcendre juſqu'à la petiteſſe & à la foibleſſe des enfans, & à leur répéter ſans ceſſe des choſes fort communes, & cent fois rebatues. Il arrive ſouvent, continue le même pere, que nous nous faiſons un plaiſir ſingulier de

etiam cogitatio gallinæ illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit, & ſuſurrantes pullos confracta voce advocat; cujus blandas alas refugientes ſuperbi, prædа fiunt alitibus. *De catechiſ. rudib. c.* x. & xii.

[a] Si uſitata, & parvulis congruentia ſæpe repetere faſtidimus . . . & ad infirmitatem diſcentium piget deſcendere . . . cogitemus quid nobis prærogatum ſit ab illo . . . *qui, cum in forma Dei eſſet, ſemetipſum exinanivit, formam ſervi accipiens.* Ibid. cap. x.

montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes ſecrets ſur des choſes qui ſans cela nous paroitroient infiniment ennuieuſes, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté. [a] Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: ſur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoitre aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoiſſances & de toutes nos études.

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la maniére de faire les catéchiſmes, qui n'eſt pas étrangére au but que je me propoſe dans cet article, d'inſtruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il eſt tems de paſſer au ſecond devoir des prédicateurs.

a Quanto ergo magis delectari nos oportet, cùm ipſum Deum jam diſcere homines accedunt, propter quem diſcenda ſunt, quæcumque diſcenda ſunt? *Ibid. cap.* XII.

SECOND DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie.

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & ſur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du diſcours, qu'elle ſeule a droit d'emploïer. [a] Il veut qu'on faſſe ſervir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu eſclave de l'éloquence humaine. Il ſait que ſouvent on ne peut arriver au cœur que par l'eſprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre. [b] C'eſt une excellente qualité, ſelon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choſes mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité eſt fort rare; que ſi la vérité eſt montrée nuement & ſimplement, elle touche

a Nec doctor verbis ſerviat, ſed verba doctori. *De doctr. chriſt. l.* 4. *n.* 61.

b Bonorum ingeniorum inſignis eſt indoles, in verbis verum amare, non verba. . . Quòd tamen ſi fiat inſuaviter, ad paucos quidem ſtudioſiſſimos ſuos pervenit frugifuus. *Ibid. n.* 26.

peu de perſonnes ; [a] qu'il en eſt de la parole, comme de la nourriture, qui doit être aſſaiſonnée pour être reçue avec plaiſir ; & que par raport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicateſſe des hommes, & donner quelque choſe à leur goût.

C'eſt pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui ſont appellés au miniſtére de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. Saint Auguſtin dit que toutes les vérités qui ſe trouvent dans les auteurs payens nous appartiennent, & que par conſéquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injuſtes poſſeſſeurs pour en faire un meilleur uſage. [b] Il veut qu'à l'exemple des Iſraélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillérent l'Egypte de ſon or & de ſes plus précieux vêtemens ſans toucher à ſes idoles, nous laiſſions aux auteurs païens leur profane langage & leurs ſuperſtitieuſes fictions, que tout

De doctr. r. l. 2. n. 6.

a Sed quoniam inter ſe habent nonnullam ſimilitudinem veſcentes atque diſcentes, propter faſtidia plurimorum etiam ipſa, ſine quibus vivi non poteſt, alimenta condienda ſunt. *Ibid.*

b Sic doctrinæ omnes gentilium, non ſolùm ſimulata & ſuperſtitioſa figmenta . . . quæ unuſ-

bon chrétien doit avoir en horreur ; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve, qui ſont comme de l'or & de l'argent, & les graces du diſcours qui ſont comme les vêtemens des penſées, pour faire ſervir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. [a] Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet uſage, à l'exemple de Moyſe même, qui fut inſtruit avec ſoin dans toute la ſageſſe des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matiére avec encore plus d'étendue dans une belle lettre, [b] où il ſe défend contre les reproches de ſes adverſaires, qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il employoit dans ſes écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué pluſieurs

quiſque noſtrum duce Chriſto de ſocietate gentilium exiens debet abominari atque devitare : ſed etiam liberales diſciplinas uſui veritatis aptiores, & quædam morum præcepta utiliſſima continent . . . quæ tanquam aurum & argentum debet ab eis auferre chriſtianus ad uſum juſtum prædicandi evangelii. Veſtem quoque illorum . . . accipere atque habere licuerit in uſum convertendâ chriſtianum, *De doctr. chr. l. 2. n. 60.*

a Nonne aſpicimus quanto auro & argento & veſte ſuffarcinatus exierit de Ægypto Cyprianus doctor ſuaviſſimus, & martyr beatiſſimus ? *Ibid. n. 61.* Vir eloquentia pollens & martyrio. *S. Hieron.*

b Quæris cur in opuſculis noſtris ſecularium literarum interdum ponamus exempla, & candorem Eccleſiæ Ethnicorum ſordibus polluamus. *S. Hieron. Epiſt. ad Magnum.*

paſſages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs payens, il fait un long dénombrement des écrivains eccleſiaſtiques qui en ont auſſi fait valoir les témoignages pour la défenſe de la religion chrétienne. Entre les écrivains ſacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite pluſieurs endroits des poétes grecs. [a] C'eſt, dit-» il, qu'il avoit appris du véritable » David à arracher d'entre les mains » des ennemis leurs armes pour les » combattre, & à couper la tête du ſu-» perbe Goliath de ſa propre épée.

Il eſt donc fort à ſouhaiter que ceux qui ſont deſtinés au miniſtére de la prédication, aient d'abord puiſé l'éloquence dans les ſources mêmes, c'eſt-à-dire, dans les auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. [b] L'orateur ſacré doit avoir appris d'eux à diſpenſer à propos les ornemens du diſcours, non pour plaire ſimplement à l'auditeur, & encore moins pour ſe faire de la réputation, motifs que la rhétori-

a Didicerat à vero David extorquere de manibus hoſtium gladium, & Goliæ ſuperbiſſimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

b Illud, quod agitur genere temperato, id eſt ut eloquentia ipſa delectet, non eſt propter ſe ipſum uſurpandum, ſed ut rebus quæ utiliter hone-

que payenne même a jugé indignes de ſon orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes, en la leur rendant plus agréable ; & pour les engager par cette eſpéce d'appas innocent à en gouter plus volontiers la ſainte douceur, & à en pratiquer plus fidélement les ſalutaires leçons.

Tout le monde ſait que l'éloquence de S. Ambroiſe produiſit cet effet ſur l'eſprit d'Auguſtin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. [a] Ce grand Evêque prêchoit à ſon peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes, que tous les auditeurs, comme par une ſainte ivreſſe, étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. [b] Auguſtin ne cherchoit dans ſes prédications que les agrémens du diſcours, & non la ſolidité des choſes : mais il n'étoit pas en ſon pouvoir de

ſteque dicuntur . . . aliquanto promptiùs & deſectatione ipſa elocutionis accedat, vel tenaciùs adhæreſcat aſſenſus. . . . Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter, ſed prudenter utamur, non ejus fine contenti, quo tantummodo delectatur auditor : ſed hoc potiùs agentes, ut etiam ipſo ad bonum, quod perſuadere volumus, adjuvetur. *S. Aug. de doctr. chr. l. 4. n. 51.*

a Veni ad Ambroſium Epiſcopum . . . cujus tunc eloquia ſtrenuè miniſtrabant adipem frumenti tui . . . & ſobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confeſſ. l. 5. c. 13.*

b Cùm non ſatagerem diſcere quæ dicebat, ſed tantùm quemadmodum

faire cette ſéparation. Il croioit n'ouvrir ſon eſprit & ſon cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bientôt la maitreſſe abſolue.

Il fit lui-même dans la ſuite un pareil uſage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ſes ſermons, que le peuple ravi en admiration ſe récrioit & applaudiſſoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudiſſemens : ſon humilité ſincére & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faiſoit craindre la contagion ſecrette & ſubtile de cette vapeur empoiſonnée. [a] Mais d'où peuvent venir de ſi fréquentes acclamations, ſinon de ce que la vérité miſe ainſi en évidence, & placée dans tout ſon jour par un homme ſolidement éloquent, charme & enleve les eſprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à ſe donner la peine

dicebat audire . . veniebant in animum meum ſimul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm diſertè diceret, pariter intrabat & quàm verè diceret. *Ibid. c.* 14.

[a] Unde autem crebrò & multùm acclamatur ita dicentibus, niſi quia veritas ſic demonſtrata, ſic defenſa, ſic invicta, delectat ? *De doctr. chr. l.* 4. *n.* 56.

de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions ſur l'éloquence des prédicateurs.* Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois ſon ami avoit miſe à la tête de ſa Traduction des ſermons de S. Auguſtin, où il prétendoit montrer que la maniére de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce ſaint Docteur, en ce qu'on y faiſoit trop d'uſage de l'éloquence humaine, qu'il croioit ne devoir pas être emploiée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de perſonnes, & avoit reçu de grands applaudiſſemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit preſque toute entiére fondée ſur de faux principes, & ſur de faux raiſonnemens. Il eſt utile & agréable de comparer enſemble ces deux ouvrages, en liſant d'abord la Préface, pour voir ſi l'on y remarquera ſoi-même quelques défauts, & en examinant enſuite la réfutation, pour juger ſi elle eſt ſolide & appuiée ſur de bonnes raiſons.

Le principe que j'ai établi en ſuivant les régles de S. Auguſtin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a beſoin d'être ren-

fermé dans de certaines bornes, & demande quelque éclairciſſement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un eſt de trop rechercher les ornemens & les graces du diſcours, & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque choſe de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DEFAUT.

Trop rechercher les ornemens du diſcours.

C'EST une diſpoſition bien condannable dans un orateur chrétien, que de ſonger davantage à plaire à ſon auditeur qu'à l'inſtruire ; de plus s'occuper des mots que des choſes ; de trop compter ſur ſon travail & ſur ſa préparation ; d'énerver la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de penſées brillantes ; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

[a] Saint Jerôme, dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du diſcours eſt connu, ne pouvoit ſouffrir que l'o-

[a] Nolo te declamatorem eſſe & rabulam, garrulumque ſine ratione... Verba volvere, & celeritate dicendi apud imperitum vulgus admirationem ſui facere, indoctorum hominum eſt. *S. Hieron. Epiſtol. ad Nepot.*

rateur

rateur chrétien négligeant de s'inſtruire lui-même & d'inſtruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du ſoin de plaire; ni que l'auguſte éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudiſſemens. Saint Ambroiſe penſoit comme lui, & vouloit qu'on bannît abſolument de la prédication cette ſorte de parure qui n'eſt propre qu'à affoiblir les penſées. *Auſer mihi lenocinia fucumque verborum, quia ſolent enervare ſententias.* Comment. l. 8.

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il déteſtoit la malheureuſe diſpoſition des Iſraélites captifs à Babylone, [a] qui, au lieu de profiter des triſtes prédictions que ſon prophète leur faiſoit de ſa part, & d'en être utilement effraiés, alloient l'entendre uniquement pour le plaiſir, comme on va à un concert de muſique. Quels reproches n'eût-il point faits au Prophète même, ſi par ſa faute il eût donné lieu à un ſi indigne abus, en ne s'appli-

a Et es eis quaſi carmen muſicum, quod ſuavi dulcique ſono canitur: & audiunt verba tua, & non faciunt. Ezech. 33. 32.

quant qu'à flater l'oreille de ſes auditeurs par une douce harmonie & un vain ſon de paroles ? C'eſt la peinture naïve de ces ſermons, dont il ne reſte rien que le ſtérile ſouvenir du plaiſir qu'on a eu en les écoutant.

Un payen ſe plaignoit de ce que de ſon tems ces ſortes de délices & d'aménités du ſtile, qui doivent être réſervées pour des matiéres moins graves & moins ſérieuſes, avoient fait une eſpéce de violence au bon ſens & à la droite raiſon, & s'étoient emparé comme par force des cauſes même, où il s'agiſſoit des biens & de la vie des hommes : *In ipſa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.*

Quint. l. 4.

Combien plus ce même abus ſeroit-il condannable dans des diſcours de religion, où l'on traite les matiéres les plus graves en même tems & les plus effraiantes ? où l'on ſe propoſe, par exemple, d'intimider ſalutairement & d'abbattre le pécheur, en lui repréſentant les horreurs d'une mort plus prochaine peutêtre qu'il ne penſe, le cri du ſang de Jeſus Chriſt qui demande vengeance d'avoir été ſi lontems profané, la colére d'un Dieu juſtement irrité prête à éclater ſur ſa tête, & l'enfer ou-

vert ſous ſes piés pour l'engloutir ? [a] Au milieu de ſi grandes vérités, un prédicateur eſt-il excuſable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des penſées brillantes, à arrondir des périodes, à entaſſer de vaines figures ? Que deviennent cependant cette douleur & cette triſteſſe dont il doit être pénétré en parlant de tels ſujets, & qui devroient ne faire de tout ſon diſcours qu'un continuel gémiſſement ? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il ſe mettoit en peine de montrer de l'eſprit, & s'il avoit le loiſir de ſonger à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & emploier les mouvemens les plus vifs & les plus animés ?

SECOND DEFAUT.

Trop négliger les ornemens du diſcours.

IL Y A un autre défaut en matiére

[a] An quiſquam tulerit reum in diſcrimine capitis, decurrentibus periodis, quàm lætiſſimis ſocis ſententiiſque dicentem ? . . . Quò fugerit interim dolor ille ? Ubi lacrymæ ſubſtiterint ? Unde ſe in medium tam ſecura obſervatio artium miſerit ? Non ab exordio uſque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, & idem triſtitiæ vultus ſervabitur ? . . . Commoveatur-ne quiſquam ejus fortuna quem tumidum, ac ſui jactantem, & ambit oſum inſtitorem eloquentiæ in ancipiti ſorte videat ? Non imò oderit reum verba aucupantem, & auxium de fama ingenii, & cui ſit diſerto vacet ? Quinct. l. II. c. 1.

de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des ſuites infiniment plus pernicieuſes : c'eſt de trop négliger le talent de la parole ; de ne point aſſez reſpecter ſon auditoire ; de ſe préſenter devant lui preſque ſans aucune préparation ; de dire les choſes comme elles viennent ſur le champ, ſouvent ſans ordre, ſans choix, ſans juſteſſe ; & par cette négligence affectée d'inſpirer à ſes auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui eſt ſi digne par elle-même de s'attirer l'eſtime & le reſpect des hommes, & qui devroit faire leur plus ſolide gloire & leur plus douce conſolation.

Le but que ſe propoſe tout paſteur, tout prédicateur, en parlant aux fidéles, eſt de les perſuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moiens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une maniére capable de perſuader. C'eſt ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Auguſtin, le font groſſiérement, deſagréablement, froidement ; *obtusè*, *deformiter*, *frigidè* : les autres le font ingénieuſement, agréablement,

De doctr. l. 4. n. 7.

fortement ; *acutè, ornatè, vehementer.*

Le ſalut de la plupart des chrétiens, auſſi-bien que la foi, eſt attaché à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les eſprits. L'ornement du diſcours eſt un des moiens propres à produire cet effet ; & la raiſon en eſt bien claire. Il faut que l'auditeur non ſeulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers : *volumus non ſolùm intelligenter, verùm etiam libenter audiri.* n. 56. Or comment écoutera-t-il volontiers, s'il n'eſt attiré & gagné par l'amorce du plaiſir ? *Quis tenetur ut audiat, ſi non delectatur? . . . Quis eum (oratorem) velit audire, niſi auditorem nonnulla etiam ſuavitate detineat?* n. 58. n. 56. Cet ornement n'exclud point la ſimplicité du diſcours : car il ne faut pas une ſimplicité rude & groſſiére, qui rebute & qui fatigue : *Nolumus faſtidiri etiam quod ſubmiſsè dicimus.* Ibid. Il y a un milieu entre un ſtile recherché, fleuri, brillant ; & un ſtile bas, rampant, négligé : & ce milieu eſt l'éloquence qui convient à un paſteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Eccleſiaſticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.* n. 57.

Les fidéles feroient tout autrement inſtruits qu'ils ne le ſont, s'ils aſſiſtoient réguliérement aux prônes de leurs paroiſſes, ce qui eſt pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne penſe ; & ſi les prônes ſe faiſoient comme il faut, ce qui n'en eſt pas un moins eſſentiel pour les paſteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce miniſtére, de voir le plus ſouvent leur auditoire vuide, ou très peu rempli, & d'avoir peutêtre à ſe reprocher que c'eſt leur maniére de parler froide, languiſſante, ennuieuſe, & ſouvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs ? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs beſoins, & qui ſont obligés de s'en retourner à jeun. Ils aviliſſent la parole de Dieu par la maniére négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonorent la majeſté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils ſont les ambaſſadeurs ; & ne font point d'attention qu'un envoié d'un Prince qui en uſeroit ainſi, ſeroit re-

Legationem timor.

gardé avec raiſon par ſon maître comme un prévaricateur.

Ils ſont bien éloignés de la diſpoſition de cet orateur grec, qui ne parloit jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de ſortir de ſa maiſon de ne pas permettre qu'il lui échapât une ſeule parole qui fût indigne de ſon auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare [a] qu'il ne plaidoit jamais aucune cauſe ſans s'y être diſpoſé avec tout le travail néceſſaire. Je n'oſerois marquer clairement de quels termes ſe ſert [b] Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir eſſentiel à ſa profeſſion, & qui l'eſt beaucoup plus à celle d'un miniſtre de la parole, d'où dépend le ſalut des peuples. *Périclès.*

Je ſai que l'accablement des affaires preſque inévitable aux paſteurs ſérieuſement appliqués à leurs devoirs, leur laiſſe quelquefois peu de tems pour

a Ad illam cauſarum operam nunquam niſi paratus & meditatus accedo. *Lib.* 1. *De leg. p.* 12.

b Afferet ad dicendum curæ ſemper quantum plurimum poterit. Neque enim ſolùm negligentis, ſed & mali, & in ſuſcepta cauſa perfidi, ac proditoris eſt, pejùs agere quàm poſſit. *Quintil. l.* 12. *c.* 9.

préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de piéces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin, qui demandent un long travail, & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zêle pour le salut des fidéles, ne manque jamais de réussir, & d'être gouté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'Ecriture, & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministére ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zêle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les Sacremens? Cependant d'un côté nous
6. 2. voions que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidéles, se croient obligés de renoncer à ce ministére, quel-

que ſaint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés ſpécialement & préférablement à tout le reſte : & de l'autre, S. Paul, ſi inſtruit des devoirs de l'Apoſtolat, & ſi infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jeſus-Chriſt ne l'a point envoié pour baptiſer, mais pour prêcher l'Evangile.* Le miniſtére de la prédication eſt donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les Paſteurs ; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils ſont capables, en écartant avec une ſévérité inflexible tout ce qui eſt incompatible avec ce premier & ce plus eſſentiel de leurs devoirs. 1. Cor. 1. 1

C'eſt le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au chriſtianiſme par leurs ſavantes & éloquentes prédications, quoique la plupart fuſſent placés dans les plus grands ſiéges de l'Egliſe, & fuſſent occupés à la défendre contre les héréſies.

Saint Grégoire de Nazianze, plein de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicateſſes du diſcours qui ne ſervent qu'à flater l'oreille, étoit bien éloigné de négliger Orat. 1

ce que l'éloquence pouvoit avoir d'u-
tile, comme il le marque en plus d'un
t. 3. endroit. * » Je ne me ſuis réſervé,
» dit-il, que l'éloquence; & je ne me
» repens point des peines & des fati-
» gues que j'ai ſouffertes ſur mer & ſur
» terre pour l'acquérir. Je ſouhaiterois
» pour mes amis & pour moi que nous
» en poſſédaſſions toute la force....
t. 12. » C'eſt de tous mes biens le ſeul qui
» me ſoit reſté. Je l'offre, je le dévoue,
» je le conſacre à mon Dieu. La voix de
» ſon commandement, & le mouve-
» ment de ſon eſprit, m'ont fait aban-
» donner toutes les autres choſes, pour
» faire avec la pierre précieuſe de l'E-
» vangile un échange de tout ce que
» je poſſédois. Je ſuis donc ainſi deve-
» nu, ou, pour mieux dire, je deſire ar-
» demment de devenir cet heureux
» marchand, qui avec des choſes viles
» & périſſables, en achete d'excellen-
» tes & d'éternelles. Mais comme mi-
» niſtre de la parole, je m'attache uni-
» quement à l'art de parler. J'en fais
» mon partage, & je ne l'abandonnerai
t. 27. » jamais.... » Dans un autre endroit il

* *Saint Grégoire de Nazianze avoit fait pluſieurs voiages, pour aller étudier l'éloquence ſous les plus habiles maîtres.*

remercie ſon peuple de ce que par ſon ardeur incroiable pour la parole de Dieu, il le conſoloit des diſcours injurieux & pleins de malignité que la jalouſie de ſes ennemis répandoit contre ſon éloquence, qu'il avoit acquiſe dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres ſacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du ſentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on ſe contentât d'un diſcours ſec, ſimple, ſans ornement, ſans élévation; qui couvroient leur pareſſe ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adverſaires; & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, ſans conſidérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

[a] Saint Ambroiſe, dans l'endroit même où il recommande que le diſcours d'un eccléſiaſtique ſoit pur, ſimple, clair, plein de poids & de gravité; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas auſſi y

a Oratio ſit pura, ſimplex, dilucida, atque manifeſta, plena gravitatis & ponderis; non affectatâ elegantiâ, ſed non intermiſſâ gratiâ. *Offic. lib. 1. cap. 23.*

mépriſer l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enſeigné.

Y eut-il jamais un paſteur plus occupé que S. Auguſtin, & plus dévoué aux bonnes œuvres ? Mais ſon zêle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui faloit pour préparer les choſes néceſſaires à l'inſtruction des fidéles. Il paroit que dans les commencemens ſes ſermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems, & plus de beſoin d'uſer de cette précaution. Dans la ſuite il ſe contenta de chercher le ſens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit deſſein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les paſſages néceſſaires pour les appuier & les éclaircir : & cette recherche ne laiſſoit pas de lui couter beaucoup, auſſi-bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatriéme diſcours qu'il fit ſur le pſeaume 103. *Magno labore quæſita & inventa ſunt, magno labore nuntiata & diſputata ſunt : ſit labor noſter fructuoſus vobis, & benedicat anima noſtra Dominum.* L'ardeur inſatiable de ſes auditeurs pour l'écouter, eſt un garand bien ſûr du talent qu'il

ſt. 73.

avoit pour la parole, & du ſoin qu'il y donnoit.

J'ai réſervé exprès S. Chryſoſtome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il eſt l'un des Peres qui ont le plus inſiſté ſur la matiére que je traite. Dans ſon beau traité ſur le ſacerdoce, qui eſt regardé avec raiſon comme ſon chef-d'œuvre, il établit comme un principe inconteſtable, que la principale partie du devoir des Evêques, & par conſéquent de tous les paſteurs, conſiſte dans l'inſtruction qui ſe donne par la parole : parce que c'eſt par elle ſeule qu'ils ſont en état d'enſeigner aux fidéles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les ſoutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à ſouffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur ſalut. Sans ce ſecours, une pauvre égliſe eſt ſemblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui ſe trouve ſans défenſes ; ou à un vaiſſeau battu de la tempête, & qui eſt ſans pilote. La parole dans la bouche du paſteur, eſt comme l'épée dans la main d'un capitaine ; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adreſſe.

c'eſt-à-dire, pour parler plus clairement, [a] qu'un paſteur doit ſe préparer avec beaucoup de ſoin aux prédications & aux autres diſcours qu'il eſt obligé de faire en public, & qu'il doit emploier tous ſes efforts pour acquerir ce talent, puiſque c'eſt de là que dépend le ſalut de la plupart des ames qui lui ſont confiées.

Mais, dit-on, ſi cela eſt ainſi, pourquoi S. Paul ne s'eſt-il point ſoucié d'acquérir ce talent ? & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'*il eſt ignorant, & peu inſtruit pour la parole* : & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faiſoient tant de cas de l'éloquence ?

peritus ſer-mo. 2. cor. 6.

Cette parole, dit S. Chryſoſtome, dont on n'a point pénétré le ſens, ni connu la profondeur, en a trompé pluſieurs, & a ſervi de prétexte & de voile à leur pareſſe. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'aiant point encore fait de miracles ? Comment a-t-il terraſſé les Grecs, & pourquoi ſe retira-t-il à Tarſe ? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puiſſance de la paro-

[a] Χρὴ τὸν ἱερέα πάντα τὸν ἐπιοῦσαν ἐκείνου ζῆλον εἰς τοῦτον πάντα τρόπον

le, que ne pouvant ſouffrir la honte d'être vaincus, ils réſolurent de le faire mourir ? De quoi ſe ſervit-il pour combattre & pour diſputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embraſſer les cérémonies des Juifs ? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeuroit dans la ville du monde la plus ſuperſtitieuſe & la plus ſavante, ne le ſuivit-il pas avec ſa femme, après avoir oui ſeulement un de ſes diſcours ?.... Que fit cet Apôtre à Theſſalonique, à Corinthe, à Ephéſe, & a Rome même ? Ne paſſa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines ? Eſt-il beſoin de raconter toutes les diſputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens ?.... De quel front oſe-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ſes diſputes & dans ſes ſermons ; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, ſans doute à cauſe de ſon éloquence ?

Il ſe peut faire que des paſteurs, pleins de zêle, de charité, & très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puiſſent pas inſtruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Va-

lére, évêque d'Hippone, qui pour ſuppléer au peu d'uſage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Auguſtin en ſa place & en ſa préſence, devient pour eux une régle, & les autoriſe à chercher ailleurs le ſupplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le ſecours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus groſſiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Auguſtin ne blâmeroit point cette pratique, [a] lui qui croit qu'un paſteur, incapable de compoſer lui-même un bon diſcours, peut le faire compoſer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'eſt que, de quelque maniére que ce ſoit, il eſt d'une indiſpenſable néceſſité que les peuples ſoient inſtruits.

M. l'Abbé imbert.

[a] Sunt quidam, qui bene pronuntiare poſſunt, quid autem pronuntient excogitare non poſſunt. Quòd ſi ab aliis ſumant eloquenter ſapienterque conſcriptum, memoriæque commendent, atque ad populum proferant; ſi eam perſonam gerunt, non improbè faciunt. *De doct. chriſt. lib.* 4. *n.* 62.

TROISIE'ME DEVOIR DU PRE'DICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du diſcours ceux à qui il parle.

QUOIQU'ON DOIVE fort eſtimer un diſcours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'eſt ni le genre ſimple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le ſublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'inſtruire & de plaire: & il peut ſe contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités ſpéculatives qu'il ſuffit de croire, qui ne demandent que notre conſentement, & qui regardent plutôt l'eſprit que le cœur; ſi pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en eſt pas ainſi quand on propoſe des vérités de pratique, qui doivent être miſes en exécution. Que ſerviroit en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit juſqu'à aimer, embraſſer, pratiquer les maxi-

mes qu'on lui prêche ? Si l'orateur n'arrive à ce troiſiéme degré, il demeure en chemin. Il n'a dû ſonger à inſtruire & à plaire, que pour toucher. C'eſt en cela que S. Auguſtin, après Cicéron, fait conſiſter la pleine victoire de l'éloquence. Tout diſcours qui laiſſe l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas juſqu'à le troubler, l'abbattre, le renverſer, & vaincre ſon opiniatre réſiſtance, quelque beau qu'il paroiſſe, n'eſt point un diſcours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inſpirer de l'horreur de ſes péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu; de diſſiper le charme ſéducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïſſoit; de déraciner de ſon cœur des paſſions vives, ardentes, enflammées, dont il n'eſt plus le maître, & qui ont pris ſur lui un empire abſolu; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ſes deſirs, à ſes joies, à tout ce qui fait ſa vie & ſon bonheur.

Je ſai qu'il n'y a que la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt qui ſoit capable de toucher ainſi les cœurs, & d'y faire des changemens ſi mer-

veilleux. Penſer autrement, & attendre en quelque degré que ce ſoit l'efficace de la parole ou des graces du diſcours, ou de la ſolidité des raiſons, ou de la force des mouvemens, ce ſeroit, ſelon le langage de S. Paul, [a] anéantir la croix de Jeſus-Chriſt, & lui dérober l'honneur de la converſion du monde, pour l'attribuer à la ſageſſe humaine. [b] C'eſt pour cela que S. Auguſtin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus ſur la priére que ſur ſes talens; & qu'avant que de parler aux hommes il s'adreſſe à Dieu, qui peut ſeul nous inſpirer & ce qu'il faut dire, & la maniére dont il le faut dire. [c] Mais comme on ne laiſſe pas d'emploier les remédes naturels que preſcrit la médecine, quoiqu'on ſache que leur effet dépend uni-

a Miſit me Chriſtus evangelizare, non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti. 1. *Cor.* 1. 17.

b Noſter iſte eloquens, hæc ſe poſſe, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro ſe, ac pro illis quos eſt allocuturus, ſit orator, antequam dictor. . . Et quis facit ut quod oportet, & quemadmodum oportet, dicatur à nobis, niſi IN CUJUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI? . . .

c Sicut enim corporis medicamenta, quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonniſi eis proſunt, quibus Deus operatur ſalutem, qui & ſine illis mederi poteſt, cùm ſine ipſo illa non poſſint, &

quement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guériſon ordinaire des maladies, ſans pourtant s'y aſtreindre lui-même : ainſi l'orateur chrétien peut & doit mettre en uſage tous les moiens, tous les ſecours que lui fournit la rhétorique, mais ſans y mettre ſa confiance, & étant bien perſuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, ſi Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'eſt le ſtile ſublime & pathétique, ce ſont les grandes & vives figures, les paſſions fortes & véhémentes, qui emportent le conſentement, & entraînent les cœurs.[a] L'inſtruction, les raiſons ont éclairé & convaincu l'eſprit. Les graces du diſcours l'ont gagné, & par leur plaiſir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'eſt ce qui eſt réſervé à la grande & forte

adhibentur . . . ira & adjumenta doctrinæ tunc proſunt animæ adhibita per hominem, cùm Deus operatur ut proſint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. *S. Aug. de doctr. chr. l.* 4. *c.* 15. *&* 16.

a Oportet igitur eloquentem eccleſiaſticum, quando ſuadet aliquid quod agendum eſt, non ſolùm docere ut inſtruat, & delectare ut teneat, verùm etiam flectere ut vincat. Ipſe quippe jam remanet ad conſenſionem flectendus eloquentiæ grandiſtate, in quo id non egit uſque ad ejus confeſſionem demonſtrata veritas, adjuncta etiam ſuavitate dictionis. *Ibid. c.* 13.

éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le ſublime. Je me contenterai de raporter ici quelques extraits des Peres, qui ſeront plus inſtructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire ſur ce ſujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

CE GRAND SAINT mit en uſage les préceptes de cette éloquence victorieuſe dans une occaſion importante, dont il nous a lui-même conſervé l'hiſtoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valére le faiſoit parler à ſa place. La fête de S. Leonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouiſſances ordinaires, c'eſt-à-dire, de faire dans l'Egliſe des feſtins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Auguſtin ſachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Aſcenſion, à lui parler ſur ce ſujet à l'occaſion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce paſſage : *Ne donnez pas les choſes ſaintes aux chiens, & ne jettez pas vos perles devant les pourceaux.* S. Aug. Epiſt. 29. Alypium. Matth. 7.

Comme ce premier diſcours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même ſujet le jour ſuivant fête de l'Aſcenſion dans une plus nombreuſe aſſemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chaſſés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jeſus-Chriſt auroit eu plus de zêle pour bannir du temple des feſtins diſſolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce diſcours de ſes gémiſſemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui cauſoit ſa charité: & après l'avoir interrompu par quelques priéres qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur repréſentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des paſteurs. » Je vous con-» jure, leur dit-il, par ſes humilia-» tions, ſes ſouffrances, ſa couronne » d'épines, ſa croix, & ſon ſang: aiez » du moins pitié de nous, & conſidé-» rez la charité du vénérable Valére, » qui par tendreſſe pour vous m'a

» chargé du redoutable miniſtére de
» vous annoncer la parole de la vérité.
» Il vous a témoigné pluſieurs fois la
» joie qu'il avoit de ce que j'étois ve-
» nu ici : mais c'étoit dans la vûe que
» je ſerois le miniſtre de votre ſalut,
» & non le témoin de votre perte &
» de votre dannation. Saint Auguſtin ajouta qu'il eſpéroit que ce malheur n'arriveroit pas, & que s'ils ne cédoient point à l'autorité de la parole divine qu'il leur avoit annoncée, ils céderoient aux châtimens dont il ne pouvoit douter que Dieu ne les punît en ce monde, pour ne les pas danner en l'autre. Il dit cela d'une maniére ſi touchante, qu'il tira les larmes des yeux de ſes auditeurs, & ne put retenir les ſiennes. » Ce ne fut point, dit-il,
» en pleurant ſur eux que je les fis
» pleurer : mais pendant que je par-
» lois, leurs larmes prévinrent les mien-
» nes. J'avoue que je ne pus point alors
» me retenir. Après que nous eûmes
» pleuré enſemble, je commençai à
» eſpérer fortement leur correction.

Le lendemain, [a] qui étoit le jour du feſtin, il apprit que quelques-uns mur-

a Cùm illuxiſſet dies, qui ſolebant fauces ventreſque ſe parare.

muroient encore, & diſoient : De » quoi s'aviſe-t-on maintenant ? Ceux » qui ont ſouffert juſqu'ici cette cou- » tume, n'étoient-ils pas chrétiens ? S. Auguſtin [a] ne ſachant quel reſſort faire jouer pour les ébran'er, ſe trouva fort embarraſſé. Il avoit pris la réſolution de lire à ces obſtinés l'endroit
Ezech. 33.9. du Prophéte Ezéchiel, où il eſt dit, que la ſentinelle eſt déchargée quand elle a annoncé le péril ; & enſuite de ſecouer ſes vêtemens ſur le peuple, & de ſe retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna cette douleur, & les murmurateurs ne purent réſiſter plus lontems à une charité ſi vive & ſi éloquente.

La ſolidité & l'agrément du diſcours ſervirent ſans doute à préparer ce changement, & à ébranler les eſprits. Mais ce qui terraſſa pour ainſi dire les murmurateurs, & ce qui procura à Saint Auguſtin une pleine victoire, fut le ſublime & le pathétique, mélé à ces maniéres douces & tendres dont nous avons parlé ailleurs. [b] Les deux autres parties peuvent exciter des acclama-

[a] Quo audito, quas majores commovendi eos machinas præpararem, omnino neſciebam.

[b] Non ſanè, ſi dicenti crebriùs & vehementiùs acclametur, ideo granditer putandus eſt dicere : hoc enim & acumina ſubmiſſi generis, & ornamenta faciunt exempti-

tions :

tions : le ſublime, le pathétique, accablent comme par leur poids, & au lieu d'applaudiſſemens, arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici eſt tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au Pape Corneille au ſujet de ceux qui étant tombés pendant la perſécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'uſage des Sacremens, ſans avoir fait une pénitence convenable, & emploioient même pour cela les menaces.

» Si ces pécheurs, dit S. Cyprien, » veulent être reçus dans l'Egliſe, » voions quel ſentiment ils ont de la » ſatisfaction qu'ils doivent faire, & » quels fruits de pénitence ils apportent. L'Egliſe n'eſt ici fermée à » perſonne : l'Evêque ne rejette perſonne. Nous ſommes prêts à recevoir avec patience, avec indulgence, » & avec douceur tous ceux qui ſe » préſentent à nous. Je deſire que » tous retournent à l'Egliſe. Je deſire » que tous ceux qui combattoient avec

ti. Grande autem genus plerumque pondere ſuo voces premit, ſed lacrymas exprimit. *Sanct. Auguſt. de doctr. chriſt. l. 4. c. 14.*

» nous ſe rallient ſous les enſeignes
» de Jeſus-Chriſt, & reviennent dans
» ſon camp céleſte & dans la maiſon
» de Dieu ſon pere. Je me relâche
» dans tout ce que je puis. Je diſſi-
» mule beaucoup de choſes, dans l'ar-
» dent deſir que j'ai de réunir nos
» freres avec nous. Je n'examine pas
» même avec toute la ſévérité que la
» piété & la religion chrétienne de-
» manderoient, les offenſes qu'on a
» commiſes contre Dieu ; & je pé-
» che peutêtre moi-même, en remet-
» tant trop facilement les péchés des
» autres. J'embraſſe avec l'ardeur, &
» avec la tendreſſe d'une entiére cha-
» rité ceux qui retournent avec des
» ſentimens de pénitence, ceux qui
» confeſſent leurs péchés, & en font
» ſatisfaction avec humilité & ſimpli-
» cité de cœur. Que s'il y en a qui
» croient pouvoir rentrer dans l'Egliſe
» par les menaces, & non par les prié-
» res ; & qui ſongent à en forcer les
» portes par la terreur, & non pas à ſe
» les ouvrir par la ſatisfaction & par
» les larmes : qu'ils ſachent que l'E-
» gliſe demeure toujours fermée à
» des perſonnes de cette ſorte, &
» que le camp invincible de Jeſus-

» Chriſt, fortifié par la toute-puiſ-
» ſance de Dieu qui en eſt le pro-
» tecteur, ne ſe force point par l'in-
» ſolence des hommes. Le prêtre du
» Seigneur qui ſuit la régle de l'Evan-
» gile, & qui garde les préceptes de
» Jeſus-Chriſt, peut être tué, mais il
» ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Chriſti præcepta cuſtodiens, occidi poteſt, non poteſt vinci.*

Il me ſemble que cet extrait, qui ne reſſent pas moins la douceur paternelle d'un ſaint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être propoſé comme un modéle parfait de la plus forte & de la plus ſublime éloquence, qui ne le céde en rien à celle de Démoſthéne.

EXTRAITS
DE S. JEAN CHRYSOSTOME
Contre les Sermens.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ſes homélies au peuple d'Antioche, parle ſouvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs freres à prêter ſerment ſur l'autel, & par là ſouvent leur donnoient lieu de ſe parjurer.

hil. XV. » Que faites vous, malheureux, dit-il ?
op. An- » Vous exigez un ſerment ſur la ſainte
» table, & vous immolez cruellement
» votre frere ſur le même autel où re-
» poſe J. C. qui s'eſt immolé pour
» vous ? Les voleurs commettent des
» meurtres, mais c'eſt en ſecret: & vous
» en préſence de l'Egliſe, notre mere
» commune, vous égorgez un de ſes
» enfans, pire en cela que Caïn. Car
» enfin il cacha ſon crime dans le dé-
» ſert, & ne ravit à ſon frere qu'une vie
» de peu de durée : & vous au milieu
» du temple, & ſous les yeux de Dieu,
» vous cauſez à votre prochain une mort
» éternelle ! Eſt-ce donc pour jurer que
» la maiſon du Seigneur eſt établie, &
» non pour prier ? L'autel ſacré eſt-il
» deſtiné à donner occaſion aux crimes,
» & non à les expier ? Si tout autre ſen-
» timent de religion eſt étouffé en vous,
» reſpectez au moins le livre ſacré que
» vous préſentez à votre frere pour ju-
» rer. Ouvrez le ſaint Evangile ſur le-
» quel vous êtes prêts de lui faire pré-
» ter ſerment, & écoutant ce qu'y dit
» Jeſus-Chriſt ſur les juremens, trem-
» blez, & retirez vous. Et qu'y dit Je-
Matth. 5. » ſus-Chriſt ? *Il a été dit aux anciens: Vous*
34. » *ne vous parjurerez point... Et moi je vous*

» *dis que vous ne juriez en aucune ſorte.*
» Quoi ! vous faites jurer ſur ce même
» livre, qui vous interdit les juremens?
» O impiété, ô étrange ſacrilége ! C'eſt
» comme ſi l'on prenoit pour compli-
» ce d'un meurtre le Légiſlateur mê-
» me qui le condanne.

» Je répans moins de larmes quand
» j'apprens que quelqu'un a été aſſaſſiné
» dans le grand chemin, que lorſque je
» voi un homme approcher de l'autel
» porter ſa main ſur le ſaint livre des
» Evangiles, & prononcer à haute voix
» le ſerment. Car pour lors je ne puis
» m'empêcher de pâlir, de trembler,
» de friſſonner, autant pour celui qui
» exige le ſerment que pour celui qui le
» prête. Miſérable ! pour t'aſſurer quel-
» que ſomme d'argent douteuſe, tu
» perds ton ame ! Le gain que tu fais
» peut-il entrer en comparaiſon avec
» la perte de ton frere & la tienne ? Si
» tu ſais que celui dont tu exiges le ſer-
» ment eſt homme de bien, pourquoi
» ne te pas contenter de ſa parole ? Et
» s'il ne l'eſt pas, pourquoi le forces-
» tu à faire un parjure ?

» Mais ſans cela, dites-vous, votre
» preuve étoit imparfaite, & l'on ne
» vous croioit point. Hé! que vous im-

» porte ? C'eſt en craignant d'exiger le
» ſerment que vous paroitrez véritable-
» ment digne de foi, & que vous vous
» mettrez l'eſprit en repos. Car enfin,
» quand vous êtes de retour chez vous,
» votre conſcience ne vous fait-elle
» point de reproches ? Ne dites-vous
» point en vous même : Ai-je eu raiſon
» de lui faire préter ſerment ? N'a-t-il
» point fait un parjure ? N'ai-je point
» donné lieu à un crime ſi horrible ? Au
» contraire, quelle conſolation n'eſt-ce
» point pour vous, quand de retour dans
» votre maiſon vous pouvez dire : Dieu
» ſoit béni, je me ſuis retenu, j'ai épar-
» gné à mon frere l'occaſion d'un crime,
» & lui ai peutêtre ſauvé un faux ſer-
» ment ? Que tout l'or, que toutes les
» richeſſes de la terre périſſent, plutôt
» que de m'obliger à enfreindre la loi,
» & à forcer les autres de la violer.

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente, S. Chryſoſtome, après avoir raconté à ſes auditeurs comment le ſaint Précurſeur avoit été mis à mort à cauſe du ſerment d'Hérode, les exhorte à conſerver la mémoire d'un ſi tragique événement, & à profiter d'un ſi terrible exemple : & il emploie pour celà les figures les plus vives & les plus ſublimes. » Je vous dis

» hier d'emporter chacun en votre mai-
» ſon la tête de Jean-Baptiſte encore
» toute ſanglante,& de vous repréſen-
» ter ſes yeux animés d'un ſaint zêle
» contre les ſermens, & ſa voix qui s'é-
» levant encore contre cette habitude
» criminelle, ſemble vous dire : Fuiez
» & déteſtez le jurement, qui a été mon
» meurtrier, & qui eſt la cauſe des plus
» grands crimes. En effet, continue
» S. Chryſoſtome, ce que ni la généreuſe
» liberté du ſaint Précurſeur, ni la vio-
» lente colére du Roi qui ſe voioit re-
» pris publiquement, n'avoient pu faire,
» la crainte mal entendue du parjure le
» fit, & la mort de Jean-Baptiſte fut
» l'effet & la ſuite du jurement. Je vous
» répéte encore aujourd'hui la même
» choſe. Enviſagez toujours cette tête
» ſacrée, qui fait de continuels repro-
» ches aux blaſphémateurs : & cette
» ſeule penſée ſera comme un frein ſa-
» lutaire qui arrétera votre langue, &
» la détournera du blaſphême.

EXTRAIT
Du diſcours de ſaint Chryſoſtome, ſur la diſgrace d'Eutrope.

EUTROPE étoit un favori tout-puiſſant auprès de l'Empereur Arcade,

& qui gouvernoit abſolument l'eſprit de ſon Maître. Ce Prince, auſſi foible à ſoutenir ſes miniſtres, qu'imprudent à les élever, ſe vit obligé malgré lui d'abandonner ſon favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la miſére. Il ne trouva de reſſource que dans la pieuſe généroſité de S. Jean Chryſoſtome qu'il avoit ſouvent maltraité, & dans l'aſyle ſacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverſes loix, & où il ſe refugia dans ſon malheur. Le lendemain, jour deſtiné à la célébration des ſaints myſtéres, le peuple accourut en foule à l'Egliſe pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foibleſſe des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le ſaint Evêque parla ſur ce ſujet d'une maniére ſi vive & ſi touchante, qu'il changea la haine & l'averſion qu'on avoit pour Eutrope en compaſſion, & fit fondre en larmes tout ſon auditoire. Il faut ſe ſouvenir que le caractére de S. Chryſoſtome étoit de parler aux grands & aux puiſſans, même dans le tems de leur plus grande proſpérité, avec une force & une liberté vraiment épiſcopale.

1. 8. » Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité*

» *des vanités, & tout n'eſt que vanité*, cer-
» tainement c'eſt dans la conjoncture
» préſente. Où eſt maintenant cet éclat
» des plus hautes dignités ? Où ſont ces
» marques d'honneur & de diſtinction ?
» Qu'eſt devenu cet appareil des feſtins
» & des jours de réjouiſſance ? Où ſe
» ſont terminées ces acclamations ſi
» fréquentes & ces flateries ſi outrées de
» tout un peuple aſſemblé dans le cirque
» pour aſſiſter au ſpectacle ? Un ſeul
» coup de vent a dépouillé cet arbre
» ſuperbe de toutes ſes feuilles, & après
» l'avoir ébranlé juſques dans ſes raci-
» nes, l'a arraché en un moment de la
» terre ? Où ſont ces faux amis, ces vils
» adulateurs, ces paraſites ſi empreſſés à
» faire leur cour, & à témoigner par
» leurs actions & leurs paroles un ſer-
» vile dévouement ? Tout cela a diſparu
» & s'eſt évanoui comme un ſonge,
» comme une fleur, comme une ombre.
» Nous ne pouvons donc trop répéter
» cette ſentence du Saint-Eſprit: *Vanité*
» *des vanités, & tout n'eſt que vanité.* Elle
» devroit être écrite en caractéres écla-
» tans dans toutes les places publiques,
» aux portes des maiſons, dans toutes
» nos chambres : mais elle devroit
» encore bien plus être gravée dans

» nos cœurs, & faire le continuel ſu-
» jet de nos entretiens.

» N'avois-je pas raiſon, dit S. Chry-
» ſoſtome en s'adreſſant à Eutrope, de
» vous repréſenter l'inconſtance & la
» fragilité de vos richeſſes ? Vous con-
» noiſſez maintenant par votre expé-
» rience que comme des eſclaves fugi-
» tifs elles vous ont abandonné, &
» qu'elles ſont même en quelque ſorte
» devenues perfides & homicides à vo-
» tre égard, puiſqu'elles ſont la prin-
» cipale cauſe de votre déſaſtre. Je vous
» répétois ſouvent que vous deviez faire
» plus de cas de mes reproches, quel-
» ques amers qu'ils vous paruſſent, que
» de ces fades louanges dont vos flateurs
» ne ceſſoient de vous accabler, parce
Prov. 27. » que *les bleſſures que fait celui qui aime,*
» *valent mieux que les baiſers trompeurs de*
» *celui qui hait.* Avois-je tort de vous
» parlerainſi ? Que ſont devenus tous
» ces courtiſans ? Ils ſe ſont retirés : ils
» ont renoncé à votre amitié : ils ne
» ſongent qu'à leur ſureté, à leurs inté-
» rêts, aux dépens même des vôtres. Il
» n'en eſt pas ainſi de nous. Nous avons
» ſouffert vos emportemens dans votre
» élévation : & dans votre chute nous
» vous ſoutenous de tout notre pou-

» voir. L'Egliſe à qui vous avez fait
» la guerre, ouvre ſon ſein pour vous
» recevoir: & les théatres, objet éternel
» de vos complaiſances, qui nous ont
» ſi ſouvent attiré votre indignation,
» vous ont abandonné & trahi.

» Je ne parle pas ainſi pour inſulter
» au malheur de celui qui eſt tombé, ni
» pour r'ouvrir & aigrir des plaies en-
» core toutes ſanglantes; mais pour ſou-
» tenir ceux qui ſont debout, & leur
» faire éviter de pareils maux. Et le
» moien de les éviter, c'eſt de ſe bien
» convaincre de la fragilité & de la va-
» nité des grandeurs humaines. De les
» appeller une fleur, une herbe, une fu-
» mée, un ſonge, ce n'eſt pas encore en
» dire aſſez, puiſqu'elles ſont au deſſous
» même du néant. Nous en avons une
» preuve bien ſenſible devant les yeux.
» Qui jamais eſt parvenu à une plus
» haute élévation? N'avoit-il pas des
» biens immenſes? Lui manquoit-il
» quelque dignité? N'étoit-il pas craint
» & redouté de tout l'empire? Et main-
» tenant plus abandonné & plus trem-
» blant que les derniers des malheureux,
» que les plus vils eſclaves, que les pri-
» ſonniers enfermés dans de noirs ca-
» chots; n'aiant devant les yeux que les

» épées préparées contre lui, que les
» tourmens & les bourreaux, privé de
» la lumiére du jour au milieu du jour
» même, il attend à chaque moment
» la mort, & ne la perd point de vûe.

» Vous fûtes témoins hier, quand on
» vint du palais pour le tirer d'ici par
» force, comment il courut aux vaſes
» ſacrés, tremblant de tout le corps, le
» viſage pâle & défait, faiſant à peine en-
» tendre une foible voix entrecoupée de
» ſanglots, & plus mort que vif. Je le
» répéte encore, ce n'eſt point pour in-
» ſulter à ſa chute que je dis tout ceci,
» mais pour vous attendrir ſur ſes maux,
» & pour vous inſpirer des ſentimens
» de clémence & de compaſſion à ſon
» égard.

» Mais, diſent quelques perſonnes
» dures & impitoiables, qui même nous
» ſavent mauvais gré de lui avoir ou-
» vert l'aſyle de l'Egliſe; n'eſt-ce pas
» cet homme-là qui en a été le plus
» cruel ennemi, & qui a fermé cet aſy-
» le ſacré par diverſes loix? Cela eſt
» vrai, répond ſaint Chryſoſtome: &
» ce doit être pour nous un motif bien
» preſſant de glorifier Dieu, de ce qu'il
» oblige un ennemi ſi formidable de
» venir rendre lui-même hommage,

» & à la puiſſance de l'Egliſe, & à ſa clé-
» mence. A ſa puiſſance, puiſque c'eſt
» la guerre qu'il lui a faite, qui lui a
» attiré ſa diſgrace : à ſa clémence,
» puiſque malgré tous les maux qu'elle
» en a reçus, oubliant tout le paſſé, elle
» lui ouvre ſon ſein, elle le cache ſous
» ſes ailes, elle le couvre de ſa prote-
» ction comme d'un bouclier, & le re-
» çoit dans l'aſyle ſacré des autels, que
» lui-même avoit pluſieurs fois entre-
» pris d'abolir. Il n'y a point de victoi-
» res, point de trophées, qui puſſent
» faire tant d'honneur à l'Egliſe. Une
» telle généroſité, dont elle ſeule eſt
» capable, couvre de honte & les Juifs
» & les infidéles. Accorder hautement
» ſa protection à un ennemi déclaré,
» tombé dans la diſgrace, abandonné de
» tous, devenu l'objet du mépris & de la
» haine publique ; montrer à ſon égard
» une tendreſſe plus que maternelle ;
» s'oppoſer en même tems & à la co-
» lére du Prince, & à l'aveugle fureur
» du peuple : voila ce qui fait la gloire
» de notre ſainte religion.

» Vous dites, avec indignation, qu'il
» a fermé cet aſyle par diverſes loix.
» O homme, qui que vous ſoyez, vous
» eſt-il donc permis de vous ſouvenir

» des injures qu'on vous a faites ? Ne
» ſommes-nous pas les ſerviteurs d'un
» Dieu crucifié, qui dit en expirant :
23. 34. » *Mon Pere, pardonnez-leur, car ils ne*
» *ſavent ce qu'ils font ?* Et cet homme,
» proſterné aux piés de l'autel, & ex-
» poſé en ſpectacle à tout l'univers, ne
» vient-il pas lui-même abroger ſes
» loix, & en reconnoitre l'injuſtice ?
» Quel honneur pour cet autel, & com-
» bien eſt-il devenu terrible & reſpe-
» ctable, depuis qu'à nos yeux il tient
» ce lion enchainé ? C'eſt ainſi que ce
» qui rehauſſe l'éclat & l'image d'un
» Prince, n'eſt pas qu'il ſoit aſſis ſur
» un trône, revétu de pourpre, & ceint
» du diadême ; mais qu'il foule aux piés
» les barbares vaincus & captifs...

» Je voi dans notre temple une
» aſſemblée auſſi nombreuſe qu'à la
» grande fête de Pâque. Quelle leçon
» pour tous que le ſpectacle qui vous
» occupe maintenant, & com-
» bien le ſilence même de cet homme
» réduit en l'état où vous le voiez, eſt-
» il plus éloquent que tous nos diſ-
» cours. Le riche en entrant ici n'a
» qu'à ouvrir les yeux pour recon-
40. 6. » noitre la vérité de cette parole : *Toute*
» *chair n'eſt que de l'herbe, & toute ſa gloire*

» *eſt comme la fleur des champs. L'herbe*
» *s'eſt ſéchée & la fleur eſt tombée, parce*
» *que le Seigneur l'a frapée de ſon ſouffle.* Et
» le pauvre apprend ici à juger de ſon
» état tout autrement qu'il ne fait, &
» loin de ſe plaindre, à ſavoir même
» bon gré à ſa pauvreté, qui lui tient
» lieu d'aſyle, de port, de citadelle, en
» le mettant en repos & en ſureté, & le
» délivrant des craintes & des allarmes
» dont il voit que les richeſſes ſont la
» cauſe & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chryſoſtome en tenant tout ce diſcours, n'étoit pas ſeulement d'inſtruire ſon peuple, mais de l'attendrir par le récit des maux dont il lui faiſoit une peinture ſi vive. Auſſi eut-il la conſolation, comme je l'ai dit, de faire fondre en larmes tout ſon auditoire, quelque averſion qu'on eût pour Eutrope, qu'on regardoit avec raiſon comme l'auteur de tous les maux publics & particuliers. Quand il s'en aperçut, il continua ainſi : » Ai-je
» calmé vos eſprits ? Ai-je chaſſé la co-
» lére ? Ai-je éteint l'inhumanité ? Ai-
» je excité la compaſſion ? Oui ſans
» doute : & l'état où je vous voi, &
» ces larmes qui coulent de vos yeux
» en ſont de bons garands. Puiſque vos

» cœurs ſont attendris, & qu'une ar-
» dente charité en a fondu la glace,
» & amolli la dureté ; allons donc tous
» enſemble nous jetter aux piés de
» l'Empereur : ou plutôt prions le Dieu
» de miſéricorde de l'adoucir, en ſorte
» qu'il nous accorde la grace entiére.

Ce diſcours eut ſon effet, & S. Chryſoſtome ſauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de ſortir de l'Egliſe pour ſe ſauver, il fut pris, & banni en Cypre, d'où on le tira dans la ſuite pour lui faire ſon procès à Calcédoine, & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdoce.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime, nommé Baſile, qui lui avoit perſuadé de quitter la maiſon de ſa mere, pour mener avec lui une vie ſolitaire & retirée. Dès que cette mere déſolée eut appris cette nouvelle, elle me prit par la main, dit S. Chryſoſtome, me mena dans ſa chambre, & m'aiant fait aſſeoir auprès d'elle ſur le même lit où elle m'avoit mis au monde, elle commença à pleurer, & à mepar-

ler en des termes qui me donnérent encore plus de pitié que ſes larmes. » Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas » voulu que je jouiſſe lontems de la » vertu de votre pere. Sa mort, qui ſui- » vit de près les douleurs que j'avois » endurées pour vous mettre au mon- » de, vous rendit orphelin, & me laiſſa » veuve, plutôt qu'il n'eût été utile à » l'un & à l'autre. J'ai ſouffert toutes » les peines & toutes les incommodi- » tés du veuvage, leſquelles certes ne » peuvent être compriſes par les per- » ſonnes qui ne les ont point éprouvées. » Il n'y a point de diſcours qui puiſſe » repréſenter le trouble & l'orage où » ſe voit une jeune femme, qui ne vient » que de ſortir de la maiſon de ſon pe- » re, qui ne ſait point les affaires, & » qui étant plongée dans l'affliction, » doit prendre de nouveaux ſoins, dont » la foibleſſe de ſon âge, & celle de » ſon ſexe, ſont peu capables. Il faut » qu'elle ſupplée à la négligence de ſes » ſerviteurs, & ſe garde de leur malice; » qu'elle ſe défende des mauvais deſ- » ſeins de ſes proches : qu'elle ſouffre » conſtamment les injures des parti- » ſans, & l'inſolence & la barbarie » qu'ils exercent dans la levée des im- » pôts.

» Quand un pere en mourant laiſſe des » enfans, ſi c'eſt une fille, je ſai que c'eſt » beaucoup de peine & de ſoin pour » une veuve : ce ſoin néanmoins eſt » ſupportable, en ce qu'il n'eſt pas mê- » lé de crainte ni de dépenſe. Mais ſi » c'eſt un fils, l'éducation en eſt bien » plus difficile, & c'eſt un ſujet conti- » nuel d'apprêhenſions & de ſoins, ſans » parler de ce qu'il coute pour le faire » bien inſtruire. Tous ces maux pour- » tant ne m'ont point portée à me re- » marier. Je ſuis demeurée ferme par- » mi ces orages & ces tempêtes, & me » confiant ſur-tout en la grace de Dieu, » je me ſuis réſolue de ſouffrir tous ces » troubles que le veuvage apporte avec » ſoi.

» Mais ma ſeule conſolation dans ces » miſéres, a été de vous voir ſans ceſſe, » & de contempler dans votre viſage » l'image vivante & le portrait fidéle » de mon mari mort. Conſolation qui » a commencé dès votre enfance, lorſ- » que vous ne ſaviez pas encore parler, » qui eſt le tems où les peres & les me- » res reçoivent plus de plaiſir de leurs » enfans.

» Je ne vous ai point auſſi donné ſujet » de me dire, qu'à la vérité j'ai ſoutenu

» avec courage les maux de ma condi-
» tion préſente, mais auſſi que j'ai di-
» minué le bien de votre pere pour me
» tirer de ces incommodités; qui eſt un
» malheur que je ſai arriver ſouvent
» aux pupilles. Car je vous ai conſervé
» tout ce qu'il vous a laiſſé, quoique je
» n'aie rien épargné de tout ce qui vous
» a été néceſſaire pour votre éducation.
» J'ai pris ces dépenſes ſur mon bien,
» & ſur ce que j'ai eu de mon pere en
» mariage. Ce que je ne vous dis point,
» mon fils, dans la vûe de vous repro-
» cher les obligations que vous m'avez.
» Pour tout cela je ne vous demande
» qu'une grace; ne me rendez pas veu-
» ve une ſeconde fois. Ne r'ouvrez pas
» une plaie qui commençoit à ſe fer-
» mer. Attendez au moins le jour de
» ma mort: peutêtre n'eſt-il pas éloi-
» gné. Ceux qui ſont jeunes peuvent
» eſpérer de vieillir: mais à mon âge
» je n'ai plus que la mort à attendre.
» Quand vous m'aurez enſevelie dans
» le tombeau de votre pere, & que
» vous aurez réuni mes os à ſes cen-
» dres, entreprenez alors d'auſſi longs
» voiages, & navigez ſur telle mer
» que vous voudrez, perſonne ne vous
» en empêchera. Mais pendant que je

» reſpire encore, ſupportez ma préſen-
» ce, & ne vous ennuiez point de vi-
» vre avec moi. N'attirez pas ſur vous
» l'indignation de Dieu, en cauſant une
» douleur ſi ſenſible à une mere qui ne
» l'a point méritée. Si je ſonge à vous
» engager dans les ſoins du monde, &
» que je veuille vous obliger de pren-
» dre la conduite de mes affaires qui
» ſont les vôtres, n'aiez plus d'égard,
» j'y conſens, ni aux loix de la nature,
» ni aux peines que j'ai eſſuiées pour
» vous élever, ni au reſpect que vous
» devez à une mere, ni à aucun autre
» motif pareil: fuiez-moi comme l'en-
» nemie de votre repos, & comme une
» perſonne qui vous tend des piéges
» dangereux. Mais ſi je fais tout ce qui
» dépend de moi, afin que vous puiſ-
» ſiez vivre dans une parfaite tranquil-
» lité, que cette conſidération pour le
» moins vous retienne, ſi toutes les au-
» tres ſont inutiles. Quelque grand
» nombre d'amis que vous aiez, nul ne
» vous laiſſera vivre avec autant de liber-
» té que je fais. Auſſi n'y en a-t-il point
» qui ait la même paſſion que moi pour
» votre avancement & pour votre bien.

S. Chryſoſtome ne put réſiſter à un diſcours ſi touchant, & quelque ſolli-

citation que Baſile ſon ami continuât toujours à lui faire, il ne put ſe réſoudre à quitter une mere ſi pleine de tendreſſe pour lui, & ſi digne d'être aimée.

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un diſcours plus beau, plus vif, plus tendre, plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence ſimple & naturelle, qui paſſe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant ? Y a-t-il dans tout ce diſcours aucune penſée recherchée, aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de ſource, & que c'eſt la nature même qui l'a dictée ? Mais, ce que j'admire le plus, c'eſt la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès, & pénétrée de douleur, à qui dans un état ſi violent il n'échape pas un ſeul mot ni d'emportement, ni même de plainte contre l'auteur de ſes peines & de ſes allarmes, ſoit par reſpect pour la vertu de Baſile, ſoit par la crainte d'irriter ſon fils, qu'elle ne ſongeoit qu'à gagner & à attendrir.

ARTICLE SECOND.

Du fond de ſcience néceſſaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit juſqu'ici ne regarde encore que le ſtile & la maniére de parler dont l'orateur chrétien doit ſe ſervir, ce que S. Auguſtin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reſte à traiter de ce qui fait la ſcience indiſpenſablement néceſſaire à un prédicateur, ce que le même Saint appelle, *ſapienter dicere*.

Sans ce fond de ſcience, [a] un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne ſeroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ſes auditeurs, qu'il leur ſeroit plus agréable, & qu'en les éblouiſſant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain ſon de paroles pour la vérité, qui ſeule eſt la nourriture ſolide de l'eſprit. On ſait, dit S. Auguſtin, combien les payens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumiéres de la ſageſſe divine, mais guidés par la ſeule raiſon & par le bon

a Qui affluit inſipienti eloquentia, tanto magis cavendus eſt, quanto magis ab eo in iis quæ audire, inutile eſt, delectatur auditor, & eum, quoniam diſertè dicere audit, etiam verè dicere exiſtimat. *S. Aug. lib. 4. de doctr. chriſt. cap. 5.*

ſens, ont témoigné de mépris pour cette fauſſe éloquence : que devons-nous donc en penſer, nous qui ſommes les enfans & les miniſtres de cette même ſageſſe ?

Il n'eſt que trop ordinaire à pluſieurs de ceux qui ſe préparent à la prédication, d'être plus occupés du ſoin d'embellir leurs diſcours, que de celui de les remplir de vérités ſolides. Cependant c'eſt un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moien de bien parler eſt de bien penſer : & pour bien penſer, il faut être inſtruit, poſſéder bien ſon ſujet, avoir l'eſprit orné de beaucoup de connoiſſances.

Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons. *Horat. art. poet.*

C'étoit dans la philoſophie, & ſurtout dans celle de Platon, que les anciens croioient qu'on pouvoit puiſer ce fond de connoiſſances, ſeules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de ſoin ; [a] & il avoue, comme je l'ai déja remarqué

a Fateor me oratorem, ſi modo ſim, aut etiam quicumque ſim, non ex rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis exſtitiſſe. *Orat. n.* 12.

ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en eſt moins redevable à la rhétorique qu'à la philoſophie.

Les orateurs chrétiens ont des ſources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiſer ce fonds de ſciences. Ces ſources, ſont l'Ecriture & les Peres. Quelles richeſſes n'y trouve-t-on point ! Et combien ſeroit-on condannable de négliger un ſi précieux tréſor? Quiconque ſera bien verſé dans cette lecture, ne ſera pas après cela beaucoup embarraſſé de l'élocution. Les penſées ſolides, & les grandes vérités dont il ſera plein, entraîneront après elles des expreſſions qui y répondent; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur:

Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.

§. I.

De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres ſaints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur : & S. Auguſtin avance comme un principe inconteſtable, que l'orateur chrétien eſt plus ou moins en état de parler ſolidement, ſelon qu'il eſt plus ou moins verſé dans les Saintes Ecritures:

Ecritures : *Sapienter dicit homo tanto magis vel minùs, quanto in ſcripturis ſanctis magis minuſve profecit.* De doctrin. chriſt. l. 4. c. 5.

Toute la religion, toute la ſcience de l'homme pour la vie préſente auſſi bien que pour l'autre, conſiſte à connoître le ſeul Dieu véritable, & Jeſus-Chriſt qu'il a envoié : *Hæc eſt vita æterna, ut cognoſcant te ſolum Deum verum, & quem miſiſti Jeſum Chriſtum.* Joan. 17. 3. Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoiſſance ? Et dans quelle autre ſource peut-elle être puiſée que dans les Saintes Ecritures ? *Qui a connu les deſſeins de Dieu, ou qui eſt entré dans le ſecret de ſes conſeils ? Qui a pénétré la profondeur des tréſors de ſa ſageſſe & de ſa ſcience ?* Rom. 11. 34. & 33. Qui peut ſe vanter *d'être rempli de toutes les richeſſes d'une intelligence ferme & aſſurée pour connoître le myſtére de Dieu le Pere & de Jeſus-Chriſt ?* Coloſſ. 2. 2. Il n'y a que ceux *à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles ſont les richeſſes de la gloire de ce* double *myſtére*, c'eſt-à-dire, les Evangeliſtes & les Apôtres, qui puiſſent dire, *Nous avons reçu l'eſprit de Dieu : nous connoiſſons les ſentimens & les penſées de Jeſus-Chriſt.* Coloſſ. 1. 27. 1. Cor. 2. 12. & 16. On ſait que ce don a été accordé à S. Paul dans un degré éminent. *Il fait profeſſion de ne ſavoir autre choſe que Je-* 1. Cor. 2. 2.

ſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt crucifié...

Philip. 3. 8. *Tout* le reſte *lui ſemble une perte au prix de cette haute & ſublime connoiſſance.* Il declare en plus d'un endroit que ſa voca-

Coleſſ. 4. 3. & 4. tion eſt *d'annoncer & de découvrir à tous les hommes les richeſſes incompréhenſibles*

Epheſ. 3. 4. 8. & 9. *du myſtére de J. C. dont il a reçu une intelligence particuliére*, & *de les éclairer* en leur découvrant *combien eſt admirable l'économie de ce myſtére caché avant tous les ſiécles en Dieu.*

Qu'eſt-ce qu'un prédicateur de l'Evangile, à proprement parler, ſinon un député & un ambaſſadeur que Dieu envoie vers les hommes, pour leur parler de ſa part, pour leur expliquer ſes intentions, pour leur expoſer les conditions du traité qu'il veut bien faire avec eux, & de la paix qu'il veut bien leur accorder; ſelon cette majeſtueuſe

2. Cor. 5. 20. parole de S. Paul : *pro Chriſto legatione fungimur?* Or de qui un ambaſſadeur doit-il tirer ſes inſtructions, de qui doit-il recevoir les paroles qu'il eſt chargé de porter à ceux avec qui il a à traiter, ſinon du maître qui l'envoie? C'eſt pour cela que ſaint Paul exhortoit les Ephéſiens à offrir pour lui de conti-

Epheſ. 6. 19. nuelles priéres, *afin que le Dieu dont il exerçoit la légation & l'ambaſſade lui en-*

vrît la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le myſtére de l'Evangile. Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'eſt Dieu lui-même qui a mis dans ſa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : *Poſuit in nobis verbum reconciliationis.* 2. *Cor.* 5. 19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les écoutent : *Nous faiſons la charge d'ambaſſadeurs pour Jeſus-Chriſt ; & c'eſt Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : Nous vous parlons devant Dieu en Jeſus-Chriſt*, ou plutôt, *c'eſt Jeſus-Chriſt qui parle en nous* ; ſinon lorſque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, ſont tirées de l'Ecriture ſainte, & ont pour garand la parole de Dieu même ? Elle eſt d'ailleurs d'une fécondité infinie, ſoit qu'on veuille enſeigner le dogme, ou expliquer les myſtéres : ſoit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices. *Toute écriture qui eſt inſpirée de Dieu eſt utile pour inſtruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la juſtice.* 2. *Cor.* 5. 20. *Ibid.* 12. 19. *Ibid.* 13. 3. 2. *Tim.* 3. 16.

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidéles ont toute une au-

tre force, & font toute une autre impreſſion, quand elles ſont ainſi revêtues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme avec l'idée de la divinité, porte dans ſon cœur un fonds de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les eſprits, lorſqu'elles ſont attachées à quelques paſſages de l'Ecriture ſainte, dont on a ſoin d'approfondir le ſens, & de faire ſentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le retrouve chez lui, & en le liſant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une ſimple citation, ſouvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, paſſe rapidement, ne laiſſe aucune trace, & ſe confond avec le reſte du diſcours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'inſtructions qui ne ſont fondées que ſur des raiſonnemens humains.

» On ſuivroit, dit M. de Fénelon dans ſes dialogues ſur l'éloquence, où il établit d'excellentes régles ſur la maniére de prêcher. » On ſuivroit vingt » ans bien des prédicateurs, ſans ap-

» prendre la religion comme on la doit
» ſavoir. . . J'ai ſouvent remarqué,
» ajoute-t-il dans un autre endroit,
» qu'il n'y a ni art ni ſcience dans le
» monde, que les maîtres n'enſeignent
» de ſuite par principes & avec métho-
» de. Il n'y a que la religion qu'on n'en-
» ſeigne point de cette maniére aux fi-
» déles. On leur donne dans l'enfance
» un petit catéchiſme ſec, & qu'ils ap-
» prennent par cœur., ſans en com-
» prendre le ſens: après quoi ils n'ont
» plus pour inſtruction que des ſer-
» mons vagues & détachés. Je vou-
» drois qu'on enſeignât aux chrétiens
» les premiers élémens de leur religion,
» & qu'on les menât avec ordre juſ-
» qu'aux plus hauts myſtéres. C'eſt ce
» que l'on faiſoit autrefois. On com-
» mençoit par les catéchefes, après
» quoi les paſteurs enſeignoient de ſui-
» te l'Evangile par des homélies. Cela
» faiſoit des chrétiens très inſtruits de
» toute la parole de Dieu.

C'eſt ainſi que les paſteurs inſtruiſoient anciennement leurs peuples: & la principale préparation qu'ils croioient devoir apporter à cet important miniſtére, qui leur paroiſſoit très redoutable, étoit l'étude de l'E-

criture ſainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Auguſtin. Valére ſon évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans le deſſein principalement de lui faire exercer le miniſtére de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les craintes, les inquiétudes, les allarmes de S. Auguſtin à la vûe de cette fonction, que pluſieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faiſoit trembler ce grand homme? Que lui manquoit-il néanmoins, ou du côté des talens naturels, ou par raport au fonds de ſcience néceſſaire à un prédicateur? Et c'eſt ce que lui repréſentoit ſon Evêque. Lui-même avoue qu'il ſavoit aſſez toutes les choſes qui regardent la religion: mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il faloit diſtribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur ſalut; & c'eſt pour cela qu'il demandoit avec tant d'inſtance qu'au moins on lui accordât quelque eſpace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture ſainte, par la priére, & par les larmes. » Que ſi, diſoit-il dans la belle requête qu'il préſenta à ſon Evêque, » après que j'ai connu par

Epiſt. 21. ad Valer.

» expérience ce qui eſt néceſſaire à un
» homme chargé de la diſpenſation
» des ſacremens & de la parole de
» Dieu, vous ne voulez pas me don-
» ner le tems d'acquerir ce que je voi
» qui me manque, vous voulez donc
» que je périſſe? Valére mon cher pere,
» où eſt votre charité ? . . . Car qu'au-
» rai-je à répondre au Seigneur quand
» il me jugera ? Lui dirai-je qu'étant
» déja embarqué dans les emplois ec-
» cléſiaſtiques, il ne m'a plus été poſſi-
» ble de m'inſtruire de ce qui m'étoit
» néceſſaire pour m'en bien acquitter ?

Ce que S. Auguſtin a penſé ſur ce ſujet, tous les Peres qui ont été chargés du miniſtére de la prédication l'ont penſé & l'ont pratiqué comme lui: ſaint Baſile, ſaint Grégoire de Nazianze, ſaint Chryſoſtome; & ils ont marqué cette route à leurs ſucceſſeurs. Cette étude eſt donc néceſſaire à tous, & peut ſuffire à beaucoup. Il y a une infinité d'eccléſiaſtiques, peu habiles d'ailleurs, deſtinés cependant à inſtruire les enfans & les perſonnes du peuple ou de la campagne, que la ſeule lecture des Livres ſaints, & ſur tout du Nouveau Teſtament, mettra en état de s'acquitter avec ſuccès de leur emploi, & en

qui cette lecture faite avec quelque ſoin ſuppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la ſcience & de la facilité de parler. [a] Saint Auguſtin veut que plus ils ſe ſentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richeſſes de l'Ecriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuiant leurs paroles de ſon témoignage; & qu'ils trouvent dans ſa grandeur & dans ſa force le moien de croitre en quelque ſorte & de ſe fortifier avec elle.

§. II.

De l'étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement un miniſtére ſi ſublime & ſi important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture ſainte celle des docteurs de l'Egliſe, qui en ſont les véritables interprétes, & que Jeſus-Chriſt, l'unique Maître des hommes, a daigné s'aſſocier dans cette honorable qualité, en les éclairant particuliérement de ſes lumiéres.

a Quanto ſe pauperiorem cernit in ſuis, tanto cum oportet in iſtis eſſe ditiorem: ut quod dixerit ſuis verbis, proprius ex illis; & qui proprius verbis minor erat, magnorum teſtimonio quodammodo creſcat. *De doctr. chriſt. l. 4. c. 5.*

L'éloquence de la Chaire a au-deſſus de celle du Barreau un avantage & un ſecours qu'on n'eſtime pas aſſez, & dont il me ſemble qu'on ne fait point aſſez d'uſage. Dans la derniére l'orateur tire preſque tout ce qu'il a à dire de ſon propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques penſées, de quelques tours, que lui fourniront les anciens; mais il ne lui eſt pas permis de les copier; & quand il le pourroit, ſon ſujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en eſt pas ainſi d'un prédicateur. Quelque matiére qu'il ait à traiter, il a un vaſte champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il eſt ſûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus ſolide ſur cette matiére; non ſeulement les principes & leurs conſéquences, les vérités & leurs preuves, les régles & leur application; mais encore très ſouvent les penſées & les tours: en ſorte qu'un orateur aſſez médiocre par lui-même, ſe trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain ſens ſon propre bien par l'uſage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puiſſe lui faire un crime de ſe parer ainſi de ces précieuſes dé-

pouilles, on devroit au contraire lui ſavoir très mauvais gré s'il oſoit préférer ſes propres penſées à celles de ces grands hommes, à qui il a été donné par un privilége particulier d'inſtruire après leur mort tous les pays & tous les ſiécles.

On ne prétend pas, quand on parle ainſi, borner le travail des prédicateurs à extraire les plus beaux endroits des Peres, & à les débiter de la ſorte à leurs auditeurs. Quand pourtant cela ſeroit ainſi, les peuples n'en ſeroient pas moins bien inſtruits, & ils ne ſeroient pas fort à plaindre d'avoir encore aujourd'hui pour maîtres & pour paſteurs S. Ambroiſe, S. Auguſtin, S. Chryſoſtome. J'ai entendu un Curé de Paris, qui étoit fort gouté & fort ſuivi, dont les prônes n'étoient preſque compoſés que de morceaux de M. le Tourneux & de M. Nicole. En effet qu'importe au peuple d'où ſoit tiré ce qu'on lui dit, pourvu qu'il ſoit excellent, & propre à l'inſtruire ? Mais rien n'empêche un prédicateur de prêter, ou plutôt de joindre ſon éloquence à celle de ces grands hommes, en tirant d'eux le fonds des preuves & du raiſonnement,

& le tournant à ſa maniére, ſans s'en rendre eſclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les juſtes ſoient affligés dans cette vie, S. Chryſoſtome, dans ſa premiére homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raiſons différentes, toutes appuiées de paſſages de l'Ecriture ſainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres diſcours. S. Auguſtin dit auſſi des choſes merveilleuſes ſur cette matiére dont il parloit ſouvent, parce que de tout tems cette inſtruction & cette conſolation ont été néceſſaires aux juſtes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'eſprit & du talent pour la parole, ſe trouvant au milieu de ces richeſſes immenſes, dont il lui eſt permis de prendre tout ce qu'il lui plaira, peut-il manquer de parler d'une maniére grande, noble, majeſtueuſe, & en même tems inſtructive & ſolide? Quand on eſt un peu verſé dans la lecture des Peres, on ſent bien ſi un diſcours eſt puiſé dans ces ſources, ſi les preuves & les principes en ſont tirés; & quelque éloquent, quelque ſolide même qu'il ſoit d'ailleurs, il lui manque quelque choſe d'eſſentiel, ſi cette partie lui manque.

Je le répéte encore, cet avantage eſt d'un prix ineſtimable, & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite ſuffiroient pour cette étude, quelque vaſte qu'elle paroiſſe : & ſi un homme poſſédoit bien ſeulement les homélies de ſaint Jean Chryſoſtome & les ſermons de S. Auguſtin ſur l'Ancien & le Nouveau Teſtament, avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere, il y trouveroit tout ce qui eſt néceſſaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres ſuffiroient ſeuls pour lui apprendre comment il faut inſtruire les peuples, en leur enſeignant à fond & par principes la religion, en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais ſur tout en leur faiſant bien connoître J. C, ſa doctrine, ſes actions, ſes ſouffrances, ſes myſtéres; & attachant toutes ces inſtructions ſur le texte même de l'Ecriture, dont l'explication eſt à la portée & au goût des ignorans comme des ſavans, & fixe les vérités dans l'eſprit d'une maniére & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens, à l'exemple de S. Auguſtin, la néceſſité où ils ſeront un jour, ſi

Dieu les appelle au miniſtére eccléſiaſtique, de faire des études ſolides, d'apprendre la religion dans les ſources, de ſe rendre familiére l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres, avant que d'entreprendre d'inſtruire les autres.

CHAPITRE TROISIEME.

DE L'ELOQUENCE DE L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propoſe ici de faire quelques réflexions ſur l'éloquence des livres ſacrés, je ſuis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faiſant remarquer aux jeunes gens que ce qui flate l'oreille & l'eſprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'eſt propoſé en parlant aux hommes dans ſes Ecritures, n'a pas été ſans doute de nourrir leur orgueil & leur curioſité, ni d'en faire des orateurs & des ſavans, mais de les rendre meilleurs. Son deſſein dans ces li-

ſtinés à convertir les hommes, d'un ſtile tout différent de celui des auteurs payens. Au lieu que ceux-ci ne paroiſſent preſque occupés que du ſoin de relever leurs diſcours par des ornemens, les auteurs ſacrés ne ſongent jamais à faire paroitre de l'eſprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jeſus-Chriſt l'honneur de la converſion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raiſonnement humain.

Si donc, malgré cette ſimplicité, qui eſt le vrai caractére des Ecritures, on y trouve des endroits ſi beaux & ſi éclatans; il eſt très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choſes qu'on y traite, qui ſont par elles-mêmes ſi grandes & ſi élevées, qu'elles entraînent néceſſairement la magnificence du ſtile.

D'ailleurs il en eſt de la maniére dont la Sageſſe divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a converſé avec eux par l'incarnation, & dont elle a opéré leur ſalut. Elle étoit voilée à la vérité & obſcurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du ſilence, de la pauvreté, des contra-

dictions, des humiliations, des ſouffrances : mais au travers de tous ces voiles elle laiſſoit toujours échaper des traits & des raions de majeſté & de puiſſance, qui annonçoient claire ment ſa divinité. Ce double caractére de ſimplicité & de grandeur éclate auſſi par tout dans les livres ſacrés : & quand on examine avec attention & ce que cette Sageſſe a ſouffert pour notre ſalut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre inſtruction, on reconnoit également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum* ; voila la ſource de ſa grandeur ; mais qui s'eſt fait chair pour nous, *& Verbum caro factum eſt* ; voila la cauſe de ſes foibleſſes.

Il étoit néceſſaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car ſans cela, en faiſant trop valoir ces ſortes de beautés, on expoſeroit les jeunes gens au péril de reſpecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle eſt plus acceſſible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle ſoit auſſi divine que dans les autres, & qu'elle y cache ſouvent de

plus grandes profondeurs ; ou on les expoſeroit à un autre danger non moins à craindre, qui eſt de négliger les choſes mêmes que nous dit la Sageſſe, & de n'être attentifs qu'à la maniére dont elle les dit ; & ainſi d'eſtimer moins les avis ſalutaires qu'elle nous donne, que les traits d'éloquence qui lui échapent. Or c'eſt lui faire injure que d'admirer ſa ſuite & ſon cortége, & de ne la pas regarder ; ou d'être plus touché des préſens qu'elle fait ſouvent à ſes ennemis, que des graces qu'elle réſerve pour ſes enfans & ſes diſciples.

Je parcourrai différentes matiéres, mais ſans y garder un ordre bien exact. J'ai déja averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici ſur l'Ecriture ſainte ne ſont pas de moi, & la beauté du ſtile le fera aſſez remarquer.

§. I. SIMPLICITE' DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

23. 33. *Ibi crucifixerunt eum.* » Là ils crucifiérent Jeſus-Chriſt. »

PLUS on fait attention au caractére inimitable des Evangéliſtes, plus on y reconnoit la conduite d'un autre eſprit

que celui de l'homme. Ils ſe contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, ſans marquer ni étonnement, ni compaſſion, ou reconnoiſſance. Qui parleroit ainſi d'un ami qui auroit donné ſa vie pour lui ? Quel fils raporteroit d'une maniére ſi courte & ſi ſimple comment ſon pere l'auroit exemté du dernier ſupplice, en le ſouffrant à ſa place ? Mais c'eſt en cela que le doit de Dieu eſt évident : & moins l'homme paroit dans une conduite ſi peu humaine, plus l'opération de Dieu eſt manifeſte.

* Les Prophétes décrivent les ſouffrances de Jeſus-Chriſt d'une maniére vive, touchante, pathétique. Ils ſont pleins de ſentimens & de réflexions. Mais les Evangéliſtes les racontent d'une maniére ſimple, ſans mouvemens, ſans réflexions, ſans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoiſſance, ſans paroitre avoir aucun deſſein de changer leurs lecteurs en diſciples de Jeſus-Chriſt. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de ſiécles de celui du Meſſie, fuſſent ſi touchés de ſes ſouffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de ſa croix, & ſi zélés pour

* *Davi pſ. 21. v. 6 Iſai. ch. 5 & 53. Jerem. c 11. &c.*

ſa gloire, parlaſſent d'une maniére ſi modérée du crime inoui commis contre ſa perſonne. Le zêle des Evangéliſtes eût été ſuſpect : celui des Prophétes ne pouvoit l'être. Mais ſi les Evangéliſtes & les Prophétes n'avoient été inſpirés, les premiers euſſent écrit d'une maniére plus animée, & les ſeconds d'une maniére plus indifférente. Les uns euſſent marqué un deſſein de perſuader, & les autres une timidité & une héſitation dans leurs conjectures qui n'eût touché perſonne. Tous les Prophétes ſont ardens, zélés, pleins de reſpect & de vénération pour les myſtéres qu'ils annoncent : tous les Evangéliſtes ſont tranquilles, & avec un zêle égal à celui des Prophétes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoître la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus ſenſible de la divinité des Ecritures, que de ne reſſembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à reſpecter l'auguſte ſimplicité des livres ſaints, qui ſouvent cache les plus ſublimes

vérités, & les plus profonds myſtéres?

C'eſt ainſi à peu près que l'Ecriture raporte qu'Iſaac fut mis par Abraham ſur le bois qui lui devoit ſervir de bucher, & qu'il fut lié avant que d'être immolé, ſans nous dire un ſeul mot ni des diſpoſitions de ce fils, ni du diſcours que ſon pere lui tint: ſans nous préparer à un tel ſacrifice par quelques réflexions, & ſans nous dire avec quels ſentimens le fils & le pere s'y étoient ſoumis. L'hiſtorien Joſéphe met dans la bouche d'Abraham un diſcours aſſez long, qui eſt fort beau & fort touchant: Moyſe lui fait garder le ſilence, & le garde lui-même. C'eſt que l'un écrivoit en homme, & par ſon propre eſprit; & que l'autre n'étoit que l'inſtrument & la plume de l'eſprit de Dieu, qui lui dictoit toutes ſes paroles. Gen. ch.

§. II. SIMPLICITE' ET GRANDEUR.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Quel homme aiant à parler de ſi grandes choſes, eût commencé comme Moyſe? Quelle majeſté, & en même tems quelle ſimplicité? Ne ſent-on pas que c'eſt Dieu lui-même qui nous inſtruit d'une merveille qui ne l'étonne point, & au deſſus de la- Gen. 1. 1

quelle il eſt? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ſes expreſſions à la grandeur de ſon ſujet : & il n'auroit montré que ſa foibleſſe. La Sageſſe éternelle, qui [a] s'eſt jouée en faiſant le monde, en fait le récit ſans s'émouvoir.

Les Prophétes, dont le but eſt de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

C. 92. 1. [b] *Le Seigneur prend poſſeſſion de ſon empire : il s'eſt revêtu de gloire. Le Seigneur s'eſt revêtu de force : il s'eſt armé de ſon pouvoir.*

Le ſaint Roi tranſporté en eſprit à la premiére origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui juſques-là étoit demeuré inconnu, inviſible, & caché dans le ſecret impénétrable de ſon Etre, s'eſt tout d'un coup manifeſté par une foule de merveilles incompréhenſibles.

Le Seigneur, dit-il, ſort enfin de ſa ſolitude. Il ne veut plus être ſeul heureux, ſeul juſte, ſeul ſaint. Il veut

a Ludens in orbe terrarum. *Prov.* 8. 31.

b Dominus regnavit : decorem indutus eſt. Indutus eſt Dominus fortitudinem, & præcinxit ſe.

régner par ſa bonté & par ſes largeſſes. Mais de quelle gloire ce Roi immortel eſt-il revétu ! Quelles richeſſes vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle ſource partent tant de lumiéres, & tant de beautés ? Où étoient cachés ces tréſors & cette riche pompe, qui ſortent du ſein des ténébres ? Quelle eſt la majeſté même du Créateur, ſi celle qui l'environne imprime un tel reſpect ? Que doit-il être, puiſque ſes ouvrages ſont ſi magnifiques ?

Le même Prophéte, dans un autre pſeaume, ſortant d'une profonde méditation ſur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoiſſance, s'exhorte lui-même à louer & à bénir une majeſté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. [a] *O mon ame, béniſſez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revétu d'honneur & de gloire : Vous vous êtes couvert de la lumiére comme d'un manteau.* Ne ſemble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des ſiécles s'eſt revétu de magnificence & Pſ. 103. 1.

a Benedic anima mea Domino. Domine Deus meus, magnificatus es vehementer. Confeſſionem [heb. gloriam] & decorem induiſti, amictus lumine ſicut veſtimento.

de gloire, & qu'en ſortant du ſecret de ſon palais, il s'eſt fait voir tout brillant de lumiére ? Mais tout cela n'eſt que ſa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majeſté, ô mon Dieu, eſt bien au-deſſus de la lumiére qui l'environne. J'arréte mes regards ſur vos habits, ne pouvant les fixer ſur vous. Je puis diſcerner la riche broderie de votre pourpre : mais je ceſſerois de vous voir, ſi j'oſois élever mes yeux juſqu'à votre viſage.

Il n'eſt pas inutile de comparer ainſi la ſimplicité de l'hiſtorien, avec la ſublime magnificence des Prophétes. Ils parlent du même objet, mais dans des vûes toutes différentes. Il en eſt ainſi de toutes les circonſtances de la création. J'en raporterai ſeulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

1. [a] *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour préſider au jour, & l'autre moindre pour préſider à la nuit : il fit auſſi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus ſimple ? Je ne parlerai

a Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præeſſet diei ; & luminare minus, ut præeſſet nocti ; & ſtellas. *Gen.* 1. 16.

que

que du ſoleil & des étoiles, & je commencerai par les derniéres.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant ſpectacle dont il avoit orné l'univers : *Et ſtellas.* Il dit en un mot, ce qui ne lui a couté qu'une parole. Mais qui peut ſonder la vaſte étendue de cette parole ? Faiſons-nous réflexion que ces étoiles ſont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planettes, une ſource inépuiſable de lumiére ? [a] Mais quel eſt l'ordre qui a fixé leurs rangs ? Et à qui obéit ſi ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les ſentinelles ſont ſi vigilantes ? Le firmament, parſemé de ce nombre infini d'étoiles, [b] eſt le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puiſſant : & pour rendre tous les hommes inexcuſables, il ne faut que ce livre écrit en caractéres de lumiére.

Pour le ſoleil, qui peut l'enviſager fixement, & ſoutenir quelque tems

a Stellæ dederunt lumen in cuſtodiis ſuis, & lætatæ ſunt. Vocatæ ſunt, & dixerunt, Adſumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. *Baruc.* 3. 34. 35.

b Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. *Pſ.* 18. 1.

43.2.5. l'éclat de ſes raions. [a] *C'eſt l'ouvrage admirable du Très-haut, Il brule la terre en ſon midi ; & qui peut ſupporter ſes vives ardeurs ? Il conſerve une fournaiſe de feu toujours agiſſante. Il brule les montagnes d'une triple flamme : il élance des raions de feu, & la vivacité de ſa lumiére éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait eſt grand, & il hâte ſa courſe pour lui obéir.* Eſt-ce donc là le même ſoleil, dont la Geneſe parle d'une maniére ſi ſimple : *Fecit luminare majus, ut præeſſet diei ?* Que de beautés renfermées & comme voilées ſous ce petit nombre de paroles ? Peut on concevoir avec quelle pompe & quelle profuſion le ſoleil commence ſa courſe, de quelles couleurs il embellit la nature, & de quelle magnificence il eſt lui-même revétu en s'élevant ſur l'oriſon, comme l'époux que le ciel & la terre attendent, & dont il fait les délices ? *Ipſe tanquam ſponſus procedens de thalamo ſuo.* Mais voiez comme il allie avec la majeſté & les graces d'un époux, la courſe rapide d'un géant, qui ſonge

a Sol . . . vas admirabile, opus excelſi. In meridiano exurit terram, in conſpectu ardoris ejus quis poterit ſuſtinere ? Fornacem cuſtodiens in operibus ardoris : triplici ſol exurens montes, radios igneos exſufflans, & refulgens radiis ſuis obcœcat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, & in ſermonibus ejus feſtinavit iter.

moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui eſt moins occupé de ſa parure que de ſon devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A ſummo cœlo egreſſio ejus; & occurſus ejus uſque ad ſummum ejus; nec eſt qui ſe abſcondat à calore ejus.* Sa lumiére eſt encore auſſi vive & auſſi abondante qu'au premier jour, ſans que ce déluge continuel de feu qui ſe répand de toutes parts, ait affoibli la ſource incompréhenſible d'une profuſion ſi pleine & ſi précipitée. Le Prophéte a bien raiſon de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle eſt la majeſté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puiſque ſes ouvrages ſont ſi magnifiques?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. *Dieu dit que les eaux qui ſont ſous le ciel ſe raſſemblent en un ſeul lieu, & que l'élément aride paroiſſe.* Gen. 1. 9

Si les Prophétes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées ſous la ſurface de ces paroles, leur profondeur ſeroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'eſt ici qu'une ſimple parole, eſt une menace terrible, & un tonnerre ſelon le Pro-

3. 6. 7. phéte. [a] *Les eaux avoient ſurpaſſé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a miſes en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles ſe ſont retirées avec empreſſement & fraieur.* Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante: elles ſe hâtérent de ſe précipiter, & de s'entaſſer les unes ſur les autres, pour laiſſer libre l'eſpace qu'elles avoient ce ſemble uſurpé, puiſque Dieu les en chaſſoit. Il arriva quelque choſe de ſemblable, quand Dieu fit paſſer à ſon peuple la mer rouge & le Jourdain: *Increpuit mare rubrum, & exſiccatum eſt.* Ce qui donne lieu à un autre Prophéte [b], de demander à Dieu, ſi c'eſt donc contre la mer & contre les fleuves qu'il eſt irrité.

Dans cette obéiſſance tumultueuſe, où les eaux effraiées paroiſſoient devoir porter le déſordre par tout où elles ſe déborderoient, une main inviſible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place enſuite dans ſon berceau. C'eſt ſous ces images que Dieu lui-même nous repréſente ce qu'il

a Super montes ſtabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient: à voce tonitrui tui formidabunt.

b Numquid in fluminibus iratus es Domine? vel in mari indignatio tua. *Habac.* 3. 8.

fit alors. [a] *Qui prit ſoin de la mer, lorſ-* Job. 38.8.
qu'elle ſortoit du ſein où elle avoit été retenue? lorſque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obſcures comme de langes & de bandelettes? lorſque je lui donnai mes ordres, & que je lui oppoſai des portes & des barrières, en lui diſant: Tu viendras juſqu'ici, mais tu n'iras pas au-delà; & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots. Il n'eſt pas néceſſaire de relever la beauté de ces derniéres paroles: à qui ne ſe fait-elle pas ſentir? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'oſa les paſſer. [b] Ce qu'il avoit écrit ſur ſon rivage, l'empécha d'aller au-delà; & l'élément qui paroit le plus indocile, fut également obéiſſant & dans ſa fuite, & dans ſon repos. Cette obéiſſance eſt toujours la même depuis tant de ſiécles, & quelque agités que paroiſſent les flots, dès qu'ils

a Quis concluſit oſtiis mare, *dit-il à Job*. [*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cùm ex utero prodiens exiret?] quando erumpebat, quaſi de vulva procedens: cùm ponerem nubem veſtimentum ejus, & caligine illud, quaſi pannis infantiæ, obvolverem! Circumdedi illud terminis meis, (*Heb.* decrevi ſuper eo decretum meum) & poſui veſtem & oſtia. Et dixi: Uſque huc venies, & non procedes ampliùs, & hîc confringes tumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

b Poſui arenam terminum mari, præceptum ſempiternum, quod non præteribit. Et commove-

approchent du bord, la défenſe de Dieu les tient en reſpect, & les arrête tout court.

§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient point des mots, mais des choſes.*

ON SAIT que les auteurs les plus excellens, ſoit grecs, ſoit latins, perdent preſque toutes leurs graces lorſqu'ils ſont traduits litéralement, parce que l'expreſſion fait une grande partie de leur beauté. Comme celle des livres ſaints conſiſte plus dans les choſes mêmes que dans les termes, nous voions qu'elle ſubſiſte & ſe fait ſentir dans les traductions les plus ſimples & les plus litérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture ſainte, pour ſe convaincre de ce que je dis ici. Je me contenterai d'en raporter deux ou trois paſſages.

i. 5. 8. 9. 1. [a] *Malheur à vous qui joignez maiſon à maiſon, qui ajoutez terres à terres, juſqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! Serez-vous donc les ſeuls qui habiterez ſur la terre ? J'entens le Seigneur : ſa voix eſt à mes oreilles. Je vous déclare*, dit-il, *que cette*

buntur, & non poterunt, & intumeſcent fluctus ejus, & non tranſibunt illud. *Jerem.* 5. 22.

a Væ qui conjungitis domum ad domum, & agrum agro copulatis uſque ad terminum loci. [*Heb.* Donec deficiat locus.] Numquid habita-

multitude de maiſons, ces maiſons ſi vaſtes & ſi embellies ſeront toutes déſertes, ſans qu'un ſeul homme y habite.

L'éloquence profane n'a rien qu'on puiſſe comparer à la vivacité du reproche que fait ici le Prophéte aux riches de ſon tems, qui perdant de vûe la loi de Dieu, laquelle avoit aſſigné à chaque particulier une portion de la terre promiſe avec défenſe de l'aliéner pour toujours, engloutiſſoient dans leurs vaſtes parcs la vigne, le champ, la maiſon de ceux qui avoient le malheur d'être leurs voiſins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Prophéte, ne me ſemble pas moins éloquente, quelque ſimple qu'elle paroiſſe. *In auribus meis Dominus exercituum.* J'entens le Seigneur : ſa voix eſt à mes oreilles. Pendant que tout le monde n'eſt attentif qu'à ſes plaiſirs, & que perſonne n'écoute la loi de Dieu, j'entens déja gronder ſon tonnerre contre ces riches ambitieux qui ne penſent qu'à bâtir, & qu'à s'établir ſur la terre.

bitis vos ſoli in medio terræ ? In auribus meis * Dominus exercituum : Niſi domus multæ deſertæ fuerint grandes & pulcræ abſque habitatore.

* *c'eſt ainſi que porte l'hébreu : au lieu que la verſion latine attribue ces paroles à Dieu, & non au Prophéte.* In auribus meis ſunt hæc : dicit Dominus exercituum.

Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entrepriſes, & une eſpéce de jurement plus effraiant encore que la menace, parce qu'il eſt une preuve qu'elle eſt prête à éclater, & qu'elle eſt irrévocable : *Si non domus multæ deſertæ fuerint, &c.*

2. Le même Prophéte dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractére du Meſſie. [a] *Un petit enfant nous eſt né, & un fils nous a été donné. Sa principauté ſera ſur ſon épaule; & il ſera appellé l'Admirable, le Conſeiller, Dieu, le Fort, le Prince du ſiécle futur, le Prince de la paix.* *i. 9. 6.*

Je ne m'arréte qu'à cette expreſſion : *Et erit principatus ſuper humerum ejus* ; » Sa principauté ſera ſur ſon épaule ; qui a un ſens merveilleux, & une énergie toute particuliére quand on l'approfondit.

Jeſus-Chriſt naitra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura beſoin ni d'être reconnu par ſes ſujets, ni d'être aidé

a Parvulus natus eſt nobis, & filius datus eſt nobis : & factus eſt [*Heb* & erit] principatus ſuper humerum ejus, & vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Conſiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri ſæculi, Princeps pacis.

par ſes armées à ſoumettre les rebelles. Il ſera lui-même ſa force, ſa puiſſance, ſa roiauté. Il ſera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un Etat qui les reconnoiſſe; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, ſi leurs ſujets refuſent de leur obéir. Leur autorité n'eſt point à eux : elle ne tire point d'eux ſon origine ni ſa durée. Mais l'enfant qui naitra, lors même qu'il paroitra avoir beſoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majeſté divine & de la roiauté. [a] Il ſoutiendra tout par ſon efficace & ſa puiſſance, & la ſouveraine autorité réſidera pleinement & ſolidairement ſur lui. *Et erit principatus ſuper humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choiſira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moiens extérieurs, une ſouveraine puiſſance, pour ſe faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu ſe charger, & pour convertir l'inſtru-

a Portans omnia verbo virtutis ſuæ. *Heb.* 1. 3. Ecce Deus veſter : ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, & brachium ſuum dominabitur. *Iſai.* 40. 10.

ment de ſon ſupplice en l'inſtrument de ſa victoire, & en la marque la plus éclatante de ſa roiauté. » Sa principauté ſera ſur ſon épaule. «

Quand on étudie avec quelque ſoin les Ecritures, on reconnoit que c'eſt toujours la force des penſées & la grandeur des ſentimens qui en font la beauté.

§. IV. DESCRIPTIONS.

1. Cyrus a été le plus grand conquérant, & le Prince le plus accompli dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire. L'Ecriture nous en découvre la raiſon. C'eſt que Dieu avoit pris plaiſir à le former lui-même pour l'accompliſſement des deſſeins de miſéricorde qu'il avoit ſur ſon peuple. Deux cens ans avant ſa naiſſance il l'appelle par ſon nom, & avertit que c'eſt lui qui lui mettra la couronne ſur la tête, & l'épée en main pour le rendre le libérateur de ſon peuple.

Iſai. 45. 1. [a] *Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui eſt mon Chriſt, que j'ai pris par la main*

a Hæc dicit Dominus Chriſto meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut ſubjiciam ante faciem ejus gentes, & dorſa regum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & glorioſos terræ humiliabo: portas

pour lui aſſujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes ſans qu'aucune lui ſoit fermée. Je marcherai devant vous : j'humilierai les grands de la terre : je briſerai les portes d'airain & de bronze... Je ſuis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre : il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus Roi des Perſes, appellés pour lors Elamites, de partir avec les Médes : il donne les ordres pour le ſiége, & Babylone tombe. [a] *Marche, Elam ; Iſai. 21. 2*
Mède aſſiége la ville. Enfin Babylone ne fera plus ſoupirer les autres. Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'il s'uniſſe aux Médes. Qu'il aſſiége une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéiſſe ſans me connoître, qu'il me ſuive les yeux fermés : qu'il exécute mes volontés ſans être ni de mon conſeil, ni dans ma confiance : & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je ſuis maître des empires, des événemens,

æreas conteram, & vectes ferreos confringam... Ego Dominus, & non eſt ampliùs : extra me non eſt Deus. Accinxi te : & non cognoviſti me.

[a] Aſcende, Ælam : obſide, Mede : omnem gemitum ejus ceſſare feci.

des volontés mêmes, puiſque je me fais également obéir par les rois, & par chaque ſoldat de leur armée, ſans avoir beſoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'emploier d'autres moiens que ma volonté, qui eſt auſſi ma puiſſance. *Ut ſciant hi qui ab ortu ſolis, & qui ab occidente, quoniam abſque me non eſt. Ego Dominus, & non eſt alter.* Iſ. 45. 6.

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles : *Aſcende, Ælam :* Prince des Perſes, partez. *Obſide, Mede :* Et vous Prince des Médes, formez le ſiége. *Omnem gemitum ejus ceſſare feci :* Babylone eſt priſe & pillée. Elle eſt ſans pouvoir. Sa tyrannie eſt finie.

2. Comme Dieu eſt extrêmement ſenſible à l'oppreſſion des pauvres & des foibles, auſſi bien qu'à l'injuſtice des Juges & des grands de la terre, c'eſt ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

[a] Iſaie nous repréſente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain Iſa. 59. 14.

a Converſum eſt retrorſum judicium, & juſtitia longè ſtetit : quia corruit in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi. Et facta eſt veritas in oblivionem : & qui receſſit à malo, prædatus patuit : & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non eſt judicium. Et vidit quia non eſt vir : & aporiatus eſt, quia non eſt qui occurrat.

le ſecours des Juges, & qui ſe préſente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui eſt fermé. Par tout elle eſt rebutée, miſe en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte ſur le bon droit. L'homme de bien eſt livré en proie à l'injuſte. *Le Seigneur l'a vû*, dit le Prophéte, *& ſes yeux ont été bleſſés de ce qu'il n'y avoit plus de juſtice* au monde. *Il a vû qu'il ne reſtoit plus d'homme* ſur la terre, *& il a été ſaiſi d'étonnement de voir que perſonne ne s'oppoſoit à ces maux.*

Son ſilence fait croire ou qu'il ne voit point ces déſordres, ou qu'il y eſt indifférent. Il n'en eſt pas ainſi, dit le Prophéte dans un autre endroit. Tout ſe prépare pour le jugement, ſans que les hommes y penſent. [a] Le Juge inviſible eſt préſent. Il eſt debout pour prendre en main la défenſe de ceux qui n'en ont point d'autre ; & pour prononcer contre les injuſtes, & pour les foibles & les pauvres, un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en ju-* Iſai. 3. 13.

a Stat ad judicandum [*Heb.* concertandum] Dominus, & ſtat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum ſenibus populi ſui, & Principibus ejus. Vos enim [*Heb.* & vos] depaſti eſtis vineam. Rapina pauperis in domo veſtra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum ?

gement avec les anciens & les princes de ſon peuple. Quoi ! c'eſt vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroît dans vos maiſons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple ? pourquoi briſez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées ? Rien n'eſt plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges & aux princes de ſon peuple. Quoi ! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde ; vous qui deviez lui ſervir de haie & de rempart : c'eſt vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruinée, comme ſi le * feu y avoit paſſé. *Et vos depaſti eſtis vineam.* Encore ſi vous aviez la modération de ménager vos freres, & de ne pas les ruiner entiérement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez ſous le preſſoir, pour tirer de ſes os quelque ſuc, *atteritis* ; & vous le briſez ſous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis.* Vous prétendez peut-être me déguiſer vos vols & vos rapines, en les convertiſſant en de ſuperbes ameublemens dont vous ornez vos maiſons. J'ai ſuivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous

* *C'eſt la force du texte original.*

lui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo veſtra.* Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera ſur vous & ſur vos enfans ; & le fils d'un pere injuſte, en héritant de ſon crime, héritera auſſi de ma colére.

[a] *Malheur à vous*, dit-il ailleurs, *qui bâtiſſez vos maiſons du ſang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille : & le bois qui ſert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.* *Habac.* 2. 11. 12.

On voit un caractére tout oppoſé dans la perſonne de Job, qui étoit le modéle d'un bon Juge & d'un bon Prince. [b] *La compaſſion*, dit-il, *m'a élevé & m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le ſein de ma mere... Mon vêtement étoit la juſtice, & elle me ſervoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadême. Je délivrois le pau-* *Job. cap.* 31. 18. *& cap.* 29. 12. 17.

a Væ qui ædificat civitatem in ſanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit : & lignum, quod inter junctúras ædificiorum eſt, reſpondebit.

b Ab infantia mea crevit mecum miſeratio, [*Heb.* educavit me] & ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem, & pupillum cui non erat adjutor. Benedictio perituri ſuper me veniebat, & cor viduæ conſolatus ſum. Juſtitia indutus ſum ; & veſtivi me, ſicut veſtimento & diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, & pes claudo. Pater eram pauperum... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædam.

vre qui demandoit juſtice par ſes cris, & l'orphelin qui étoit ſans protecteur. Celui qui étoit prêt de périr, me combloit de bénédictions; & je conſolois le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pié du boiteux. J'étois le pere des pauvres. . . Je briſois les machoires de l'injuſte, & je lui arrachois ſa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une deſcription d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'eſt pas moins remarquable : c'eſt celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job.

Job. 39. 19. [a] *Eſt-ce vous*, dit Dieu à Job, *qui avez donné au cheval la force & le courage? qui l'avez rendu terrible par un fremiſſement ſemblable au tonnerre? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une ſauterelle, dans le tems que la fierté qui paroît dans le mouvement de ſes narines inſpire la terreur? Il creuſe du pié la terre:*

[a] Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum? Numquid ſuſcitabis eum quaſi locuſtas? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit: exultat audacter: in occurſum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Super ipſum ſonabit pharetra, vibrabit haſta & clypeus. Fervens & fremens ſorbet terram, nec reputat tubæ ſonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.

il eſt plein de confiance en ſa force : il va au-devant des hommes armés. Il ſe rit de la peur, & il en eſt incapable, & la vûe de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir ſon inquiétude & ſon ardeur, il frape la terre & l'enfonce; & il ne devient point tranquille par les premiers ſignaux de la trompette. Mais lorſqu'elle donne un ſignal déciſif, alors il dit : Courage. Il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, avant qu'il ſe donne. Il entend ce ſemble le commandement des généraux, & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire ſentir la beauté: je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une eſpéce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées ſont lontems à ſe mettre en ordre de bataille, & elles ſont quelquefois lontems en préſence ſans s'ébranler. Tous les mouvemens ſont marqués par des ſignaux particuliers, & les différens ſons de trompette apprennent aux ſoldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il eſt prêt au premier ſon de trompette, il porte avec impatience, qu'il faille avertir tant de fois l'armée. Il murmure en ſecret con-

tre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni auſſi déſobéir, il bat continuellement du pié, & ſe plaint en ſa maniére qu'on perde inutilement le tems à ſe regarder ſans rien faire. *Fervens & fremens ſorbet terram.* Dans ſon impatience, il compte pour rien tous les ſignaux qui ne ſont point déciſifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'eſt point occupé : *nec reputat tubæ ſonare clangorem.* Mais quand c'eſt tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il diſtingue, comme par l'odorat, que le combat va ſe donner, & qu'il a entendu diſtinctement l'ordre du général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémiſſement qui marque ſon allégreſſe & ſon courage. *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitûs.*

Qu'on compare les admirables deſcriptions qu'Homére & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci eſt ſupérieure.

§. V. FIGURES.

Ce ſeroit une choſe infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes eſpéces de figures qui ſe rencontrent dans l'Ecriture. Les paſſages que j'ai déja cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, ſur-tout de celles qui ſont les plus communes, telles que ſont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apoſtrophe, la Proſopopée.

1. *Métaphore & Similitude.*

[a] *J'ai toujours craint la colére de Dieu, comme des flots ſuſpendus ſur ma tête, & je n'en ai pu ſupporter le poids.* Quelle idée de la colére de Dieu ! des flots qui engloutiſſent tout, un poids qui accable & qui briſe. *Iram Domini portabo.* Comment la pourrons-nous porter pendant toute l'éternité ? *Job.* 31. 23. *Mich.* 7. 9.

La magnificence de Dieu à l'égard de ſes élus n'eſt pas moins difficile à comprendre & à exprimer. [b] *Il les enivrera de ſes biens, il les inondera d'un torrent de délices.* *Pſ.* 35. 9.

a Semper quaſi tumentes ſuper me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.

b Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ : & torrente voluptatis tuæ potabis eos.

Il eſt une autre ivreſſe bien terrible,
Ezech. 23. & 34. réſervée aux impies. [a] *Tu ſeras enivrée de douleurs*, dit un Prophéte à Jéruſalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta ſœur Samarie a bu, qui n'eſt pleine que de déſolation & de triſteſſe. Tu la boiras juſqu'à la lie. Tu ſeras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton déſeſpoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'eſt moi qui l'ai ainſi ordonné, dit le Seigneur.* Voila une affreuſe peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au-deſſous de la vérité.

2. *Répétition.*

31. 28. [b] *Comme je me ſuis appliqué à les arracher, & à les détruire, & à les diſſiper, & à les perdre, & à les affliger : ainſi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici pluſieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colére de Dieu.

a Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & triſtitiæ, calice ſororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & epotabis uſque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis : quia ego locutus ſum, ait Dominus Deus.

b Sicut vigilavi ſuper eos ut evellerem, & demolirer, & diſſiparem, & diſperderem, & affligerem : ſic vigilabo ſuper eos ut ædificem, & plantem, ait Dominus.

[a] *Babylone eſt tombée, elle eſt tombée cette grande ville, qui a fait boire à toutes les nations le vin empoiſonné de ſa proſtitution.* Apoc. 14. 8. Cette répétition, qui eſt auſſi dans Iſaïe, marque que la chute de cette grande ville paroitra incroiable, & que pour y ajouter foi, on ſe fera répéter pluſieurs fois cette étonnante nouvelle. Iſai. 21. 9.

[b] *C'eſt maintenant, dit le Seigneur, que je me leverai : c'eſt maintenant que je ſignalerai ma grandeur : c'eſt maintenant que je ferai éclater ma puiſſance.* C'eſt-à-dire, qu'après avoir lontems paru endormi, il ſortira enfin de ſon ſommeil, pour prendre avec éclat la défenſe de ſon peuple ; & que le moment en eſt venu : *nunc, nunc.* Dieu s'explique encore d'une maniére plus vive dans le même Prophéte : [c] *Je me ſuis tû juſqu'à cette heure, je ſuis demeuré dans le ſilence, j'ai été patient : mais maintenant je me ferai entendre comme une femme qui eſt dans les douleurs de l'enfantement : je détruirai tout, j'abîmerai tout.* Iſai. 33. 10. Iſai. 42. 14.

a Cecidit, cecidit Babylon illa magna ; quæ à vino iræ fornicationis ſuæ potavit omnes gentes.

b Nunc conſurgam, dicit Dominus : nunc exaltabor : nunc ſublevabor.

c Tacui ſemper, ſilui, patiens fui ; ſicut parturiens loquar : diſſipabo & abſorbebo ſimul,

Jeruſalem, ſtola luctus, & vexationis tuæ, & indue te decore, & honore ejus, quæ à Deo tibi eſt, ſempiternæ gloriæ ... Nominabitur enim nomen tuum à Deo in ſempiternum : Pax juſtitiæ, & honor pietatis.

Rien n'eſt plus ordinaire dans les Ecritures que de perſonifier l'épée du Seigneur. [a] Dieu lui commande : elle s'aiguiſe, elle ſe polit, elle ſe prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ſes ennemis, elle s'engraiſſe de leur chair, elle s'enivre de leur ſang, elle s'échauffe dans le carnage ; & quand elle a exécuté les ordres de ſon maître, elle revient dans ſon lieu. Le Prophéte Jérémie réunit preſque toutes ces idées dans un ſeul endroit, & y en ajoute encore de plus vives. [b] *O épée du Seigneur, ne te repoſeras-tu jamais ? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, & demeure en*

Jerem. 47. 6. 7.

a Mucro, mucro, evagina te ad occidendum : lima te ut interficias & fulgeas. . . Gladius exacutus eſt, & limatus. Ut cædat victimas, exacutus eſt : ut ſplendeat, limatus eſt. *Ezech.* 21. *v.* 28. *&* 9. 10.

Gladius Domini repletus eſt ſanguine, incraſſatus eſt adipe. *Iſai.* 34. 6.

Devorabit gladius, & ſaturabitur, & inebriabitur ſanguine eorum. *Jerem.* 46. 10.

b O mucro Domini uſquequo non quieſces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & ſile. Quomodo quieſcet, cùm Dominus præceperit ei adverſus Aſcalonem . . . . ibique condixerit illi ?

ſilence.

ſilence. Comment ſe repoſeroit-elle, repli-que le Prophéte, *puiſque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Aſcalon, & que c'eſt là qu'il lui a ordonné de ſe rendre.*

§. VI. ENDROITS SUBLIMES.

Dixit Deus, Fiat lux; & facta eſt lux. Gen. 1. 3.
L'original porte : *Dixit Deus, ſit lux, & fuit lux;* ce qui eſt bien plus vif. *Dieu dit : Que la lumiére ſoit; & la lumiére fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant ? Comment a-t-elle pu naître du ſein même des ténébres ? Avec la lumiére, toutes les couleurs, dont elle eſt la mere, embellirent la nature. Le monde plongé juſqu'alors dans l'obſcurité, parut ſortir une ſeconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Voila ce que produiſit une ſimple parole, dont la majeſté s'eſt fait ſentir même aux infidéles, qui ont admiré que Moyſe eût fait parler Dieu en maître ; & qu'au lieu d'emploier des expreſſions qu'un petit eſprit auroit trouvé magnifiques, il ſe ſoit contenté de celle-ci : *Dieu dit, Que la lumiére ſoit; & la lumiére fut.* Longin.

Rien en effet n'eſt plus noble ni plus élevé que cette maniére de penſer.

Pour créer la lumiére (& il en eſt ainſi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler: c'eſt encore trop dire; il n'a eu qu'à vouloir. [a] La voix de Dieu, eſt ſa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ſes décrets.

La Vulgate diminue quelque choſe de la vivacité de l'expreſſion: *Dieu dit, Que la lumiére ſoit faite; & la lumiére fut faite.* Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différens degrés, & ſuppoſe une ſucceſſion de tems, ſemble en quelque ſorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute ſa perfection.

C'eſt dans ce même ſtile que le Prophéte Iſaïe fait parler Dieu, lorſqu'il prédit la priſe de Babylone par Cyrus. [b] *Je ſuis le Seigneur qui fais toutes choſes: c'eſt moi ſeul qui ai étendu les cieux; & perſonne ne m'a aidé quand j'ai affermi la*

a Dicere Dei, voluiſſe eſt. *S. Eucher.*

Naturæ opifex lucem locutus eſt, & creavit. Sermo Dei, voluntas eſt: opus Dei, natura eſt. *S. Ambroſ.*

b Ego ſum Dominus, faciens omnia: extendens cœlos ſolus, ſtabiliens terram, & nullus mecum... Qui dico profundo, deſolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro: Paſtor meus es, & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jeruſalem: Ædificaberis; & templo: Fundaberis. *Iſai.* 44. 24. 27. 28.

terre . . . C'eſt moi qui dis à l'abyme : Epuiſe-toi, je mettrai tes eaux à ſec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le paſteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choſes. Qui dis à Jeruſalem : Vous ſerez rebâtie ; & au temple : Vous ſerez fondé de nouveau.*

Le roi de Syrie, & celui d'Iſrael, avoient juré la perte de Juda, & les meſures qu'ils avoient priſes pour détruire ce roiaume paroiſſoient immanquables. Un ſeul mot les diſſipe. [a] *Voici ce que dit le Seigneur : Ce deſſein ne ſubſiſtera pas, il n'aura point d'effet.*

La même penſée eſt plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophéte qui ſait que Dieu a promis de faire ſubſiſter la race de David juſqu'au tems du Meſſie qui en doit naitre, brave avec une ſainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. [b] *Aſſemblez-vous, peuples, & vous ſerez vaincus. Peuples éloignés, peuples de*

(* *Il marque l'Euphrate, que Cyrus deſſecha pour prendre Babylone.*)

a Hæc dicit Dominus Deus : Non ſtabit, & non erit iſtud *Iſ.* 7. 7.

b Congregamini, populi, & vincimini : & audite univerſæ procul terræ : confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini : inite conſilium, & diſſipabitur ; loquimini verbum, & non fiet : quia nobiſcum Deus. *Iſai.* c. 8. 9. 10.

toute la terre, écoutez : réuniſſez vos forces & vous ſerez vaincus ; prenez vos armes & vous ſerez vaincus ; formez des deſſeins, & ils ſeront diſſipés ; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point : parce que Dieu eſt avec nous. Iſaïe prédit ici en termes dignes de la puiſſance infinie de Dieu, que tous les hommes enſemble ne retarderont pas un ſeul moment des promeſſes immuables ; que les confédérations, les conſpirations, les deſſeins ſecrets, les armées nombreuſes, ſeront inutiles : que tous ceux qui attaqueront le foible roiaume de Juda, ſeront vaincus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible, c'eſt que *Dieu eſt avec lui*, ou, ce qui eſt la même choſe, parce qu'Emmanuel eſt ſon protecteur & ſon roi, & que c'eſt de ſes intérêts qu'il s'agit, plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obſtacles infinis s'oppoſoient au deſſein qu'avoit Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jéruſalem ; & ces obſtacles, comme une montagne, étoient inſurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, & la montagne

diſparoit. [a] *Quis tu, mons magne, coram Zorobabel? In planum.*

Tout le monde ſait avec quelle énergie l'Ecriture fait diſparoître par une ruine ſubite l'impie, qui un moment auparavant, ſemblable au cédre, portoit ſa tête orgueilleuſe juſques dans le ciel. *Vidi impium ſuperexaltatum & elevatum ſicut cedros Libani: & tranſivi, & ecce non erat; & quæſivi eum, & non eſt inventus locus ejus.* Il eſt tellement diſparu & anéanti, que le lieu même où il étoit ne ſubſiſte plus. M. Racine a traduit cet endroit : *Pſ. 36. 36.*

J'ai vû l'impie adoré ſur la terre. *Eſther v. ſcene niére.*
Pareil au cédre, il cachoit dans les cieux
Son front audacieux.
Il ſembloit à ſon gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux piés ſes ennemis vaincus.
Je n'ai fait que paſſer, il n'etoit déja plus.

Voila ce qu'eſt toute la grandeur de s princes les plus formidables, quand eux-mêmes ne craignent point Dieu; une fumée, une vapeur, une ombre, un ſonge, une vaine image. *In imagine pertranſit homo.* *Pſ. 38.*

Quelle noble idée au contraire l'E-

[a] *Qui es-tu grande montagne, devant Zorobabel? ſois applanie.* Zach. 4. 7.

criture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu ! [a] Il eſt celui qui eſt. Son nom eſt l'Eternel ; le monde entier ſon ouvrage. Le ciel eſt ſon trône, & la terre ſon marchepié. Toutes les nations ne ſont devant lui que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de pouſſiére. Tout l'univers eſt devant Dieu comme n'étant point. Sa puiſſance & ſa ſageſſe le conduiſent, & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main ſoutient un poids léger, dont elle ſe joue plutôt qu'elle n'en eſt chargée. [b] Il diſpoſe des roiaumes en maître ſouverain, & les donne à qui il lui plait : mais ſon empire, auſſi bien que ſon pouvoir, eſt ſans bornes.

a Ego ſum, qui ſum. *Exod.* 3. 14.

Cœlum ſedes mea, terra autem ſcabellum pedum meorum. *Iſai.* 66. 1.

Quis menſus eſt pugillo aquas, & cœlos palmo ponderavit ? quis appendit tribus digitis molem terræ, & libravit in pondere montes, & colles in ſtatera ? . . . Ecce gentes quaſi ſtilla ſitulæ & quaſi momentum ſtateræ reputatæ ſunt ; ecce inſulæ quaſi pulvis exiguus. . . Omnes gentes quaſi non ſint, ſic ſunt coram eo, & quaſi nihilum & inane reputatæ ſunt ei. *Iſ.* 40. 12. 15. 17.

b Donec cognoſcant viventes, quoniam dominatur Excelſus in regno hominum, & cuicumque voluerit, dabit illud. . . Poteſtas ejus poteſtas ſempiterna, & regnum ejus in generationem & generationem. *Dan.* 4. 14. 31.

Tout cela nous paroit grand & ſublime, & l'eſt en effet par raport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils ſoient capables d'entendre, que peut-on dire qui ſoit digne de Dieu ? L'Ecriture elle-même ſuccombe ſous le poids de ſa majeſté, & les expreſſions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles ſoient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'eſt ce que Job nous marque d'une maniére admirable. Après avoir raporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très ſimple & en même tems très-ſublime. [a] *Ce que nous venons de dire, n'eſt qu'une petite partie de ſes œuvres: que ſi ce que nous avons entendu eſt ſeulement comme une goutte en comparaiſon de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc ſoutenir le tonnerre de ſes merveilles & de ſa toute-puiſſance ?* Le peu qu'il nous découvre de ſa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il eſt, & ſurpaſſe néanmoins notre intelligence. Il ſe rabaiſſe, & nous ne ſaurions atteindre juſqu'à lui dans le Job. 26. 14

a Ecce, hæc ex parte dicta ſunt viarum ejus; & cùm vix parvam ſtillam ſermonis ejus audierimus, quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?

tems même qu'il deſcend juſqu'à nous. Il eſt contraint d'emploier notre langage & nos penſées pour ſe rendre intelligible, & alors même nous ſommes plutôt éblouis de ſa lumiére, que véritablement éclairés. Que ſeroit-ce donc s'il ſe montroit dans toute ſa majeſté ? s'il levoit les voiles qui en tempérent l'éclat ? s'il vouloit nous dire tout ce qu'il eſt ? Quelles oreilles ſeroient à l'épreuve d'un tel tonnerre ? Quels yeux ne ſeroient point aveuglés par une lumiére ſi diſproportionée à leur foibleſſe ? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri ?*

§. VII. *Endroits tendres & touchans.*

On ne pourroit croire qu'une telle majeſté fût capable de ſe rabaiſſer comme elle fait en parlant aux hommes, ſi l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves preſque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'eſt pas encore aſſez pour ſon amour.

Is. v. 2. 3. [a] *J'ai nourri des enfans :* dit-il par la bouche d'Iſaïe, *& je les ai élevés ; &*

[a] Filios enutrivi, & exaltavi : ipſi autem ſpreverunt me. Cognovit bos poſſeſſorem ſuum, & aſinus præſepe domini ſui : Iſrael autem me non cognovit.

après cela ils m'ont mépriſé. Le bœuf connoit celui à qui il eſt, & l'âne l'étable de ſon maître : mais Iſrael ne m'a point connu.

[a] *Maintenant donc, vous habitans de Jéruſalem, & vous hommes de Juda, ſoiez les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je du faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait ? Eſt-ce* que je lui ai fait tort *d'attendre qu'elle portât de bons raiſins, au lieu qu'elle n'en a produit que de mauvais ?* Iſai. 5. 3. 4.

[b] *On dit d'ordinaire : ſi une femme, après avoir été répudiée par ſon mari, & l'avoir quitté, en épouſe un autre, ſon mari la reprendra-t-il encore : & cette femme n'eſt-elle pas conſidérée comme impure & comme deshonorée ? Mais pour vous,* ô fille d'Iſrael, *vous vous êtes corrompue avec pluſieurs qui vous aimoient : & néanmoins revenez à moi, dit le Seigneur, & je vous recevrai.* Jerem. 3. 1.

[c] *Ecoutez-moi, maiſon de Jacob, & vous tous qui êtes reſté de la maiſon d'Iſrael ;* Iſai. 46. 3. 4.

a Nunc ergo habitatores Jeruſalem, & viri Juda, judicate inter me & vineam meam. Quid eſt quod debui ultra facere vineæ meæ, & non feci ei ? An quod expectavi ut faceret uvas, & fecit labruſcas ?

b Vulgò dicitur : ſi dimiſerit vir uxorem ſuam, & recedens ab eo duxerit virum alterum ; numquid revertetur ad eam ultrà ? numquid non polluta & contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me, dicit Dominus, & ego ſuſcipiam te.

c Audite me, domus Jacob, & omne reſiduum domûs Iſrael qui

vous que je porte dans mon ſein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore juſqu'à la vieilleſſe, je vous porterai juſqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, & je vous ſoutiendrai: je vous porterai, & je vous ſauverai.

56. 13. [a] *Comme une mere careſſe ſon petit enfant, ainſi je vous conſolerai, & vous trouverez votre paix dans Jéruſalem.*

49. 14. [b] *Sion a dit: Le Seigneur m'a abandonnée; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier ſon enfant, & n'avoir point de compaſſion du fils qu'elle a porté dans ſes entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.*

Toutes ces comparaiſons, quelque tendres qu'elles ſoient, ne ſuffiſent pas encore à Dieu, pour nous témoigner juſqu'où va ſa tendreſſe & ſa ſolicitude pour des hommes qui le méritent ſi peu. Ce ſouverain maître de l'univers ne dédaigne pas de ſe comparer à une poule, qui tient toujours ſes ailes éten-

portamini à meo utero, qui geſtamini à mea vulva. Uſque ad ſenectam ego ipſe, & uſque ad canos ego portabo. Ego feci, & ego feram; ego portabo, & ſalvabo.

a Quomodo ſi cui mater blandiatur, ita ego conſolabor vos; & in Jeruſalem conſolabimini.

b Dixit Sion: Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus eſt mei. Numquid obliviſci poteſt mulier infantem ſuum, ut non miſereatur filio uteri ſui? Et ſi illa oblita fuerit, ego tamen non obliviſcar tui.

dues pour y recevoir ſes petits, & il déclare que le plus petit de ſes ſerviteurs lui eſt auſſi cher & auſſi précieux que nous l'eſt la prunelle de l'œil. [a] *Jéruſalem, Jéruſalem, qui tues les Prophétes, & qui lapides ceux qui ſont envoiés vers toi: combien de fois ai-je voulu raſſembler tes enfans, comme une poule raſſemble ſes petits ſous ſes ailes, & tu ne l'as pas voulu?* Il dit lui-même en parlant de ſon peuple; [b] *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.* Mat. 23. 3. Zach. 2.

De là viennent ces expreſſions ſi ordinaires dans l'Ecriture, dont il eſt étonnant que des créatures oſent ſe ſervir à l'égard de Dieu: [c] *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil: Couvrez-moi ſous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes, ô mon Dieu, oſerois-je parler de la ſorte, & à qui pourrois-je dire que je lui ſuis précieux comme la prunelle de ſes yeux? Mais c'eſt vous même qui m'inſpirez & me commandez cette confiance. Rien n'eſt plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle eſt Pſ. 16. 8.

a Jeruſalem, Jeruſalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te miſſi ſunt: quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos ſuos ſub alas, & noluiſti?

b Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei.

c Cuſtodi me ut pupillam oculi; ſub umbra alarum tuarum protege me.

mon image. Qu'elle le ſoit auſſi, ô mon Dieu, dans tout le reſte; & multipliez les ſecours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par raport à elle, en l'environnant de paupiéres & de défenſes. *Cuſtodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiſeaux de proie, & je ne puis leur échaper, ſi je ne me réfugie dans votre ſein. Vous avez appris à des petits encore foibles à ſe retirer ſous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette ſolicitude & cette tendreſſe pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'oſe, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'eſt plus tendre ni plus touchant que l'hiſtoire admirable de Joſeph; & il eſt difficile de retenir ſes larmes, [a] lorſqu'on le voit obligé de

a Feſtinavitque, quia commota fuerant viſcera ejus ſuper fratre ſuo, & erumpebant lacrymæ. *Gen.* 43. 30. En oculi veſtri, & ocu-

ſe détourner ou de ſe retirer pour eſſuier les ſiennes, parce que ſes entrailles étoient attendries par la préſence de Benjamin; ou lorſqu'après s'être fait connoître, il ſe jette au cou de ce cher frere, & le tenant étroitement embraſſé, mêle ſes larmes aux ſiennes, & en fait autant à l'égard de ſes autres freres, ſur chacun deſquels il eſt dit qu'il pleura. Dans ce moment aucun d'eux ne parle; & ce ſilence eſt infiniment plus éloquent que tous les diſcours. La ſurpriſe, la douleur, le ſouvenir du paſſé, la joie, la reconnoiſſance, étoufent en eux toute parole. Leur cœur ne s'explique que par des larmes, qui ſignifient tout ce qu'ils penſent, mais qu'ils ne peuvent exprimer.

Quand on lit les [a] triſtes lamentations de Jérémie ſur la ruine de Jéru-

li fratris Benjamin, vident quòd os meum loquatur ad vos... Cùmque amplexatus recidiſſet in collum Benjamin fratris ſui, flevit, illo quoque ſimiliter flente ſuper collum ejus. Oſculatuſque eſt Joſeph omnes fratres ſuos, & ploravit ſuper ſingulos. Poſt quæ auſi ſunt loqui ad eum. *Gen.* 45. 12. 14. 15.

[a] Quomodo ſedet ſola civitas plena populo! facta eſt quaſi vidua domina gentium... Viæ Sion lugent, eo quòd non ſint qui veniant ad ſolemnitatem... Sacerdotes ejus gementes: virgines ejus ſqualidæ... Sederunt in terra, conticuerunt ſenes filiæ Sion: conſperſerunt cinere capita ſua, accincti ſunt ciliciis... Parvuli petierunt panem, & non erat qui frangeret eis. *Lament. c.* 1. *v.* 1-4. *c.* 2. *v.* 10. *c.* 4. *v.* 4.

ſalem ; qu'on voit cette ville, autrefois ſi peuplée, réduite en une affreuſe ſolitude ; la maîtreſſe des nations, devenue comme une veuve déſolée ; les rues de Sion pleurer, parce qu'il n'y a plus perſonne qui aille à ſes ſolennités ; ſes prêtres & ſes vierges, plongés dans l'amertume, gémir jour & nuit ; ſes vieillards couverts de cendre & de cilices, ſoupirer ſur les triſtes ruines de leur patrie ; ſes enfans affamés demander du pain, & n'en pouvoir obtenir : on eſt prêt à s'écrier avec le Pro-
. 9. 1. phéte : [a] *Qui fournira à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer les malheurs de Jéruſalem ?*

C'eſt cet état de Jéruſalem qui tiroit continuellement de la bouche des Prophétes des plaintes ſi tendres, & des
63. 15. priéres ſi vives. [b] *Seigneur, regardez-nous du ciel : jettez les yeux ſur nous de votre demeure ſainte, & du trône de votre gloire. Où eſt maintenant votre zéle & votre force ? Où eſt la tendreſſe de vos entrailles & de vos miſéricordes ? Elle ne ſe répand plus*

a Quis dabit capiti meo aquam, & oculis meis fontem lacrymarum ? & plorabo die ac nocte interfectos filiæ populi mei.

b Attende de cœlo, & vide de habitaculo ſancto tuo, & gloriæ tuæ. Ubi eſt zelus tuus, & fortitudo tua : multitudo viſcerum tuorum & miſerationum tuarum ? ſuper me continuerunt ſe.

ſur moi... [a] *Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere... C'eſt vous qui nous avez formés, & nous ſommes les ouvrages de vos mains... Jettez les yeux ſur nous, & conſidérez que nous ſommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un déſert : Sion eſt déſerte ; Jéruſalem eſt déſolée. Le temple de notre ſanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus ſomptueux ne ſont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore ? Demeurerez-vous dans le ſilence, & nous affligerez-vous juſqu'à l'extrémité ?* Iſai. 63. 8. 12.

§. VIII. CARACTE'RES.

Il n'eſt pas étonnant que l'eſprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractéres des hommes avec des couleurs ſi vives. C'eſt lui qui a mis dans notre cœur tous les ſentimens raiſonnables qui s'y trouvent ; & il connoit

[a] Et nunc, Domine, pater noſter es tu .... & factor noſter tu, & opera manuum tuarum omnes nos... Ecce reſpice, populus tuus omnes nos. Civitas ſancti tui facta eſt deſerta : Sion deſerta facta eſt : Jeruſalem deſolata eſt. Domus ſanctificationis & gloriæ noſtræ, ubi laudaverunt te patres noſtri, facta eſt in exuſtionem ignis ; & omnia deſiderabilia noſtra verſa ſunt in ruinas. Numquid ſuper his continebis te, Domine ; tacebis, & affliges nos vehementer ?

mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue, & l'innocente ſimplicité de l'enfance, dans le [a] récit que fait Joſeph à ſes freres de ſonges qui devoient allumer leur jalouſie & leur haine contre lui, & qui l'allumérent en effet?

Quand le même Joſeph ſe découvre à ſa famille, il ne dit que deux mots, mais qui ſont puiſés dans le fonds même de la nature: [b] *Je ſuis Joſeph. Mon pere vit-il encore?* Voila de ces traits d'éloquence qui ſont inimitables. L'hiſtorien Joſéphe n'a pas ſenti cette beauté: du moins il ne l'a pas conſervée dans ſon récit. Le long diſcours qu'il y ſubſtitue, quoique beau en lui-même, n'eſt pas en ſa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractére d'une joie ſubite & impétueuſe. S. Pierre avoit été mis en priſon. En aiant été tiré miraculeuſement, il vint à la maiſon de Marie mere de Jean, où les fidéles étoient aſſemblés & en

a Hæc ergo cauſa ſomniorum atque ſermonum, invidiæ & odii fomitem miniſtravit. *Gen* 37. 8.

b Elevavit vocem cum fletu ... & dixit fratribus ſuis: Ego ſum Joſeph. Adhuc pater meus vivit? *Gen.* 45. 2, 3.

priéres. [a] Quand il eut frapé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu ſa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le tranſport où elle étoit, courut vers les fidéles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & ſur-tout d'une mere, a auſſi un langage & un caractére qui ſont particuliers. Je ne ſai s'il eſt poſſible de les mieux repréſenter qu'ils le ſont dans l'hiſtoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour ſon voiage, ſa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconſolable; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais ſa douleur augmenta infiniment, lorſqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. [b] *Ah, mon fils, mon fils, j'écria-t-elle baignée de larmes, pourquoi* Tob. 10. 5. 7.

a Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, ſed introcurrens nuntiavit ſtare Petrum ante januam. *Act.* 12. 14.

b Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te miſimus peregrinari, lumen oculorum noſtrorum, baculum ſenectutis noſtræ, ſolatium vitæ noſtræ, ſpem poſteritatis noſtræ? Omnia ſimul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis. . . illa autem nullo modo conſolari poterat, ſed quotidie exiliens circumſpiciebat, & circuibat vias omnes per quas ſpes remeandi videbatur, ut procul videret eum, ſi fieri poſſet, venientem.

vous avons-nous envoié ſi loin, vous qui étiez la lumiére de nos yeux, le bâton de notre vieilleſſe, le ſoulagement de notre vie, & l'eſpérance de notre poſtérité ? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puiſque vous ſeul nous teniez lieu de toutes choſes. Rien ne la pouvoit conſoler, & ſortant tous les jours de ſa maiſon, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par leſquels elle eſpéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendroit. On peut juger de l'effet que produiſit le retour de Tobie & de Raphael. *Le chien qui les avoit ſuivis durant le chemin, courut devant eux ; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il ſembloit témoigner ſa joie par le mouvement de ſa queue, & par ſes careſſes. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, ſe leva & ſe mit à courir, s'expoſant à tomber à chaque pas ; & donnant la main à un ſerviteur. il s'en alla au-devant de ſon fils. L'aiant rencontré, il l'embraſſa & ſa mere enſuite, & ils commencérent tous deux à pleurer de joie. Puis aiant adoré Dieu, & lui aiant rendu graces, ils s'aſſirent.* Il ne manque rien a ce récit ; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonſtance même du chien, qui eſt tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman, nous découvre tout ce qui ſe paſſe dans l'ame de ceux qui ſont livrés à l'inſatiable deſir des honneurs. Il étoit arrivé au plus haut comble de fortune où puiſſe parvenir un mortel, & tout le monde fléchiſſoit le genou devant lui, à l'exception du ſeul Mardochée. [a] *Mais*, dit-il en confidence à ſes amis en leur ouvrant ſon cœur, *quoique j'aie tous ces avantages, je croirai n'avoir rien tant que je verrai le Juif Mardochée demeurer aſſis devant la porte du palais du roi quand je paſſe.* Ce trait n'eſt pas échapé à M. Racine, & il a bien ſu en profiter. *Eſth.* 5. 13.

Dans les mains des Perſans jeune enfant apporté,
Je gouverne l'empire où je fus acheté.
Mes richeſſes des rois égalent l'opulence.
Environné d'enfans, ſoutiens de ma puiſſance,
Il ne manque à mon front que le bandeau roial.
Cependant, des mortels aveuglement fatal!
De ces amas d'honneurs la douceur paſſagére

a Cùm hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum ſedentem ante fores regias.

Fait ſur mon cœur à peine une atteinte légére.
Mais Mardochée aſſis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille traits :
Et toute ma grandeur me devient inſipide
Tandis que le ſoleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Ecriture, où la ſuppreſſion d'un ſeul mot, nous peint d'une maniére merveilleuſe le caractére d'une perſonne fortement occupée d'un objet. L'eſprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe ſur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. [a] Ce ſaint Roi tout tranſporté hors de lui-même, & comme dans une ſainte ivreſſe, ſans rendre compte de ce qui s'eſt paſſé en lui, ni de qui il parle, & ſuppoſant que les autres, auſſi-bien que lui, ne ſont occupés que de Dieu, & du myſtére qui vient
16. 1. 2. de lui être révélé, s'écrie : [b] *Sa demeure ſtable & ferme eſt ſur les ſaintes mon-*

a Repletus ſpiritu ſancto civis iſte, & multa de amore & deſiderio civitatis hujus volvens ſecum, tanquam plura intus apud ſe meditatus erumpit in hoc FUNDAMENTA EJUS. *S. Auguſt. in Pſalm. 86.*

b Fundamenta ejus (*ou plutôt*, fundatio ejus, ſedes ejus fundata, firma)

tagnes. Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob. Il n'y aura donc plus de variation dans les promeſſes, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Iſrael. Sa demeure eſt déſormais fixe parmi nous. Son arche ne ſera plus errante. Son ſanctuaire ne ſera plus incertain: & Sion ſera dans tous les ſiécles le lieu de ſon repos. *Fundamenta ejus in montibus ſanctis.*

C'eſt par le même ſentiment que Madeleine, lorſqu'elle cherchoit Jéſus-Chriſt dans le tombeau, toute occupée de l'objet de ſon amour & de ſes deſirs, croiant voir un jardinier, lui dit, ſans l'avertir de qui elle parloit: *Seigneur, ſi c'eſt vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai.* [a] Tranſportée hors d'elle-même par l'ardeur de ſon amour, elle s'imagine que tout le monde doit avoir dans l'eſprit celui qu'elle a dans le cœur, & que perſonne ne peut ignorer qui eſt celui qu'elle cherche. Joan. 20. 15.

Les Pſeaumes ſeuls fourniſſent une

in montibus ſanctis. Diligit Dominus portas Sion ſuper omnia tabernacula Jacob.

a Vis amoris hoc agere ſolet in animo, ut quem ipſe ſemper cogitat, nullum aliud ignorare credat. *S. Gregor. Pap.*

infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le ſtile ſimple, le ſublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit ſur ce ſujet M. Boſſuet Evêque de Meaux dans le ſecond chapitre de ſa préface ſur les Pſeaumes, qui a pour titre, *De grandiloquentia & ſuavitate Pſalmorum.* On y reconnoit par tout le génie vif & ſublime de ce grand homme. J'en raporterai ici un ſeul endroit, qui ſuffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire ſentir les beautés de l'Ecriture ſainte : c'eſt celui où David fait la deſcription d'une tempête.

Pſ. 106. *v.* 26.

» Sit exempli loco illa tempeſtas: » *Dixit, & adſtitit ſpiritus procellæ: in-* » *tumuerunt fluctus: aſcendunt uſque ad* » *cælos, & deſcendunt uſque ad abyſſos.* » Sic undæ ſuſque deque volvuntur. » Quid homines? *Turbati ſunt, & moti* » *ſunt ſicut ebrius: & omnis eorum ſapien-* » *tia abſorpta eſt*; quam profectò fluc- » tuum animorumque agitationem non » Virgilius, non Homerus, tanta ver- » borum copia æquare potuerunt. Jam » tranquillitas quanta; *ſtatuit procellam* » *ejus in auram, & ſiluerunt fluctus ejus.* » Quid enim ſuavius, quàm mitem in au-

» ram desinens gravis procellarum tu-
» multus, ac mox silentes fluctus post
» fragorem tantum? Jam, quod nostris
» est proprium, majestas Dei quanta
» in hac voce : *Dixit, & procella adsti-*
» *tit ?* Non hîc Juno Æolo supplex:
» non hîc Neptunus in ventos tumi-
» dis exaggeratisque vocibus sæviens,
» atque æstus iræ suæ vix ipse interim
» premens. Uno ac simplici jussu statim
» omnia peraguntur.

Dieu commande, & la mer s'enfle & s'agite : les flots s'élévent jusqu'aux cieux, & descendent jusqu'au fond des abymes. Le même Dieu parle, & d'un mot il change la tempête en un doux Zéphyre, & l'agitation tumultueuse des flots en un profond silence. Quelle vivacité & quelle variété d'images !

§. IX. *Cantique de Moyse, après le passage de la mer rouge, expliqué selon les régles de la Rhétorique.*

L'explication de ce Cantique est de M. HERSAN, ancien professeur de Rhétorique au Collége du Plessis. Son nom & sa réputation doivent faire attendre quelque chose d'excellent. On a cru devoir faire dans cet écrit quelques changemens, que l'Auteur adopteroit sans peine, s'il étoit encore vivant.

CANTICUM MOYSIS.

℣. 1. [a]*CANTEMUS Domino : gloriosè enim magnificatus eſt. Equum & aſcenſorem dejecit in mare.*

a Heb. Cantabo.

℣. 2. *Fortitudo mea & laus mea Dominus, & factus eſt mihi in ſalutem. Iſte Deus meus, & glorificabo eum : Deus patris mei, & exaltabo eum.*

℣. 3. *Dominus quaſi vir pugnator ; Omnipotens, nomen ejus. Heb.* Jehova, vir belli : Jehova nomen ejus.

℣. 4. *Currus Pharaonis & exercitum ejus projecit in mare : electi principes ejus ſubmerſi ſunt in mari rubro.*

℣. 5. *Abyſſi operuerunt eos : deſcenderunt in profundum quaſi lapis.*

℣. 6. *Dextera tua, Domine, magnificata eſt in fortitudine : dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.*

℣. 7. *Et in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti*

CANTIQUE

CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater ſa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, parce qu'il eſt devenu mon ſalut (*ou*, mon Sauveur.) C'eſt lui qui eſt mon Dieu, & je publierai ſa gloire. Il eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : ſon nom eſt Jéhova.

Il a renverſé dans la mer les chariots de Pharaon, & ſon armée : les plus diſtingués d'entre ſes officiers ont été ſubmergés dans la mer rouge.

Ils ont été enſevelis dans les abymes : Ils ſont deſcendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater ſa force : votre droite, Seigneur, a briſé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puiſſance

adverſarios tuos. Miſiſti iram tuam, [a] quæ devoravit eos ſicut ſtipulam.

a Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni *&*, ni aucune autre conjonction. L'expreſſion en eſt plus vive.

℣. 8. *Et in ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ : [b] ſtetit unda fluens : [c] congregatæ ſunt abyſſi in medio mari.*

b *Heb.* Steterunt, ſicut acervus, fluenta.
c *Heb.* Coagulatæ ſunt.

℣. 9. *Dixit inimicus : Perſequar, & comprehendam ; dividam ſpolia ; implebitur anima mea ; evaginabo gladium meum ; [d] interficiet eos manus mea.*

d *Heb.* Poſſidebit, *ou* poſſidere faciet.

℣. 10. *[e] Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare. Submerſi ſunt quaſi plumbum in aquis vehementibus.*

e *Heb.* Sufflaſti ſpiritu tuo.

℣. 11. *Quis ſimilis tui in [f] fortibus, Domine ; quis ſimilis tui, magnificus in ſanctitate, [g] terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia ?*

f Le mot hebreu ſignifie également *Dieux* & *forts*.
g *Heb.* Terribilis laudibus.

℣. 12. *Extendiſti manum tuam, [h] & devoravit eos terra.*

h *&* n'eſt point dans l'Hebreu.

& de votre gloire, vous avez terraſſé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colére : elle les a dévorés comme une paille.

Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées : l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi diſoit : Je les pourſuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'aſſouvirai mes deſirs (*ou* je ſatisferai ma vengeance) je tirerai mon épée, ma main me les aſſujettira [de nouveau.]

Vous avez ſoufflé, & la mer les a abymés. Ils ſont tombés au fond des eaux violentes comme une maſſe de plomb.

Qui d'entre les dieux eſt ſemblable à vous ? Qui vous eſt ſemblable, vous qui faites paroitre avec éclat votre ſainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuſe, & dont les œuvres ſont autant de merveilles.

Vous avez étendu votre main, [&] la terre les a dévorés.

℣. 13. *Dux fuiſti in miſericordia tua populo quem redemiſti : & [a] portaſti eum in fortitudine tua ad habitaculum ſanctum tuum.*

[a] *Heb.* deduces.

℣. 14. [b] *Aſcenderunt populi, & irati ſunt : dolores obtinuerunt habitatores Philiſthiim.*

[b] *Heb.* Audient populi.

℣. 15. *Tunc conturbati ſunt principes Edom : robuſtos Moab obtinuit tremor : [c] obrigueruntomnes habitatores Chanaan.*

[c] *Heb.* diſſolventur.

℣. 16. *Irruat ſuper eos formido & pavor : in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quaſi lapis, donec pertranſeat populus tuus, Domine, donec pertranſeat populus tuus iſte, quem poſſediſti.*

℣. 17. *Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tuæ, firmiſſimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tuæ.*

℣. 18. *Dominus regnabit in æternum, & ultra.*

Vous vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puiſſance juſqu'au lieu de votre demeure ſainte.

Les peuples l'apprendront, & en ſeront conſternés : les habitans de la Paleſtine en ſeront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée ſeront dans le trouble : les chefs de Moab trembleront de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi fondront ſur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, juſqu'à ce que votre peuple ſoit paſſé, Seigneur ; juſqu'à ce que ſoit paſſé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez, & vous les [a] établirez ſur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous conſtruirez, Seigneur, pour vous ſervir de demeure ; dans ce ſanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

a Lett. vous les planterez.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les ſiécles.

v. 19. *Ingreſſus eſt enim eques Pharao cum curribus & equitibus ejus in mare ; & reduxit ſuper eos Dominus aquas maris : filii autem Iſrael ambulaverunt per ſiccum in medio ejus.*

Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer : mais les enfans d'Iſrael ont paſſé au milieu d'elle à pié ſec.

CANTIQUE DE MOYSE

Expliqué ſelon les régles de la Rhétorique.

CET EXCELLENT Cantique peut paſſer à bon droit pour une des plus éloquentes piéces de l'antiquité. Le tour en eſt grand, les penſées nobles, le ſtile ſublime & magnifique, les expreſſions fortes, les figures hardies : tout y eſt plein de choſes & d'idées qui frapent l'eſprit, & ſaiſiſſent l'imagination. Cette piéce, qui, ſelon le ſentiment de quelques perſonnes, a été compoſée par Moyſe en vers hébreux, ſurpaſſe tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modéles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Perſonne n'a plus d'eſtime que moi pour ces deux grands hommes, & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaiſir pendant pluſieurs années. Cependant, quand je lis
6. 39. ce que Virgile dit à la louange d'Auguſte au commencement du troiſiéme

livre des Géorgiques, & à la fin du huitiéme de l'Enéide; & ce qu'il fait v. 675.
chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre: v. 287.
quoique ces endroits ſoient très beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroit tout de glace, & Moyſe tout de feu. Il en eſt de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatriéme livre, & dans la derniére des Epodes.

Ce qui ſemble favoriſer ces deux poétes & les autres profanes, c'eſt qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du ſtile, qu'on ne trouve point dans l'Ecriture ſainte. Mais auſſi l'Ecriture ſainte que nous avons, n'eſt qu'une traduction: & l'on ſait combien les meilleures traductions françoiſes de Cicéron, de Virgile, & d'Horace, défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture, puiſqu'il nous en reſte encore plus dans ſes copies, que dans tout le latin de l'ancienne Rome, & dans tout le grec d'Athénes. Elle eſt ſerrée, conciſe, dégagée des ornemens étrangers, qui ne ſerviroient qu'à ralentir ſon impétuoſité & ſon feu. Ennemie des longs

circuits, elle va à ſon but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de penſées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits, & à rendre ſenſibles les objets les plus éloignés des ſens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot, elle a de la grandeur, de la force, de l'énergie, avec une majeſtueuſe ſimplicité, qui la mettent au deſſus de toute l'éloquence payenne. Que l'on prenne ſeulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire, & l'on ſera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au paſſage de la mer rouge eſt l'occaſion de ce Cantique. Le deſſein du Prophéte eſt de s'abandonner aux tranſports de joie, d'admiration, de reconnoiſſance ſur ce grand miracle : de chanter les louanges du Dieu libérateur ; de lui rendre des actions de graces publiques & ſolennelles, & d'inſpirer au peuple les mêmes ſentimens.

EXPLICATION
DU CANTIQUE.

Cantemus (Heb. *cantabo*) *Domino : gloriosè enim magnificatus est. Equum & ascensorem dejecit in mare.* » Je chan- » terai des hymnes en l'honneur du » Seigneur, parce qu'il a fait éclater » sa grandeur. Il a précipité dans la » mer le cheval & le cavalier. ℣. 1.

Moyse plein d'admiration, de reconnoissance, & de joie, pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur, que par cet exorde impétueux, qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré, & la grandeur terrible du Dieu libérateur.

Cet exorde est la proposition simple de toute la piéce. Il est comme l'abrégé & le point de vûe, où toutes les parties du tableau se raportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique, pour comprendre avec quel artifice le Prophéte tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroit si simple & si stérile.

Cantabo, eſt bien plus énergique, plus intéreſſant, plus tendre, que ne ſeroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux ſur les Egyptiens ne reſſemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte ſur un autre peuple, & dont le fruit eſt général, vague, commun, preſque imperceptible à chaque particulier. Ici tout eſt propre à chaque Iſraélite, tout eſt perſonnel. Dans ce premier moment chacun penſe à ſes propres fers rompus, chacun croit voir ſon cruel maître noié, chacun ſent le prix de ſa propre liberté qui lui eſt aſſurée pour toujours. Car il eſt naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeller tout à ſoi, & de ſe compter ſeul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce ſingulier, *le cheval*, *le cavalier*, qui embraſſe la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, eſt bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce ſingulier eſt bien plus propre à marquer la facilité & la promtitude de la ſubmerſion. La Cavalerie Egyptienne étoit nombreuſe, formidable, & couvroit des plaines entiéres. Il auroit falu

une victoire continuée pendant pluſieurs jours pour la défaire & pour la mettre en piéces. Mais à Dieu ſa défaite n'a couté qu'un inſtant, qu'un effort, qu'un ſeul coup. Il l'a toute renverſée, noiée, abymée, comme ſi ce n'avoit été qu'un ſeul cheval, & qu'un ſeul cavalier. *Equum & aſcenſorem dejecit in mare.*

Le Seigneur eſt ma force, & le ſujet de mes louanges, &c. Voila l'amplification du premier mot du Cantique: *cantabo.* Voions comment cela eſt dévelopé.

De tous les attributs de Dieu, il ne loue que la force, parce que c'eſt par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure eſt énergique, pour *cauſa fortitudinis*, qui eſt plat & languiſſant: outre que *fortitudo mea* fait ſentir que Dieu tint ſeul lieu de courage aux Iſraélites, & les diſpenſa de faire aucun uſage du leur.

Laus mea. Le ſujet de mes Louanges. Même figure, & de même énergie. Il eſt l'unique ſujet de mes louanges. Aucun inſtrument ne les partage avec lui. La puiſſance, la ſageſſe, l'induſtrie humaine n'y peuvent être aſſociées. Il mérite ſeul toute ma reconnoiſſance; puiſqu'il a ſeul tout fait, tout ordon-

né, & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus eſt mihi in ſalutem. Le ſiécle d'Auguſte auroit dit, *me ſervavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'eſt chargé de faire lui-même tout ce qu'il faloit pour me ſauver, il a fait de mon ſalut ſon affaire propre & perſonnelle: & ce qui eſt bien plus expreſſif, *il eſt devenu mon ſalut.*

Iſte Deus meus. Iſte, eſt emphatique, & ſignifie beaucoup plus qu'il ne paroit. *Iſte*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations: des dieux ſans force, ſans parole, ſans vie: mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte & dans notre paſſage, celui-là eſt mon Dieu: c'eſt lui ſeul que je glorifierai.

Deus meus. Ce, *meus*, peut avoir un double raport: l'un à Dieu, l'autre à l'Iſraélite. Dans le premier: Dieu paroit n'être grand, n'être puiſſant, n'être Dieu que pour moi. Diſtrait ſur le reſte de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma ſureté; & il eſt prêt à ſacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le ſecond raport: *Iſte Deus meus. C'eſt lui qui eſt mon Dieu:* Je n'en aurai jamais d'autre,

Je réunis en lui ſeul tous mes vœux, tous mes deſirs, toute ma confiance. Il eſt ſeul digne de mon culte & de mon amour. Il aura pour jamais tous mes hommages.

C'eſt le Dieu de mon pere, & je releverai ſa grandeur. Cette répétition eſt la choſe du monde la plus tendre. Celui dont je reléve la grandeur, n'eſt point un Dieu étranger, inconnu juſqu'à ce jour, protecteur pour une occaſion paſſagére, & prêt à accorder le même ſecours à tout autre. Non: c'eſt l'ancien protecteur de ma famille. Sa bonté eſt héréditaire. J'ai mille preuves domeſtiques de ſon amour conſtant, perpétué de race en race juſqu'à moi. Ses anciens bienfaits étoient des titres & des gages qui m'en aſſuroient de pareils. C'eſt le Dieu de mon pere. C'eſt le Dieu qui s'eſt montré tant de fois à Abraham, à Iſaac, à Jacob. C'eſt le Dieu enfin qui vient d'accomplir les grandes promeſſes qu'il a faites à mes ayeux.

Qu'a-t'il fait pour cela? *Il a paru comme un guerrier. Dominus quaſi vir pugnator.* Dans l'hébreu, *Jehova vir belli.* Il pouvoit dire: comme il eſt le Dieu des armées, il nous a délivrés de l'ar-

mée de Pharaon : mais c'étoit trop peu dire. Il regarde ſon Dieu comme un ſoldat, comme un capitaine : Il lui met, pour parler ainſi, les armes à la main, & le fait combattre pour les enfans de Jacob.

Dominus quaſi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moyſe inſiſte ſur le terme *Jehova*, pour mieux faire ſentir par cette répétition, quel eſt ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Iſrael. Comme s'il diſoit : *Jehova, le Seigneur a paru comme un guerrier.* Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui, je le répéte : C'eſt le Dieu ſuprême en perſonne, c'eſt le Dieu unique, c'eſt, pour tout dire, celui qui s'appelle *Jehova*, qui porte le nom incommunicable, qui poſſéde ſeul toute la plénitude de l'être : c'eſt celui-là qui s'eſt rendu le champion d'Iſrael. Lui-même leur a tenu lieu de ſoldat. Il s'eſt chargé ſeul de tout le poids de la guerre.

lui eſt... ſum, qui

d. 14. 14. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis*, diſoit Moyſe aux Iſraélites avant l'action. *Le Seigneur (Jehova) combattra pour vous, & vous demeurerez*

dans le ſilence : c'eſt-à-dire, vous vous tiendrez en repos ſans combattre.

Il a renverſé dans la mer les chariots de Pharaon & ſon armée : les plus diſtingués d'entre ſes officiers ont été ſubmergés dans la mer rouge. Ils ont été enſevelis dans les abymes. Ils ſont deſcendus au fond des eaux comme une pierre. 4. & 5.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui eſt contenu dans ces deux mots, *Equum & aſcenſorem* ; *le cheval & le cavalier.*

1. *Currus Pharaonis.* 2. *exercitum ejus.* 3. *electi principes ejus.* Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare. Submerſi ſunt in mari rubro. Abyſſi operuerunt eos. Deſcenderunt in profundum quaſi lapis?* Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare.* Vous voiez dans tous ces mots une ſuite d'images qui ſe ſuccédent & ſe groſſiſſent par degrés. 1. *projecit in mare.* 2. *ſubmerſi ſunt in mari rubro.* Tous ſubmergés dans la mer rouge. *Submerſi ſunt*, enchérit ſur *projecit... In mari rubro*, eſt une circonſtance qui fixe plus que *mari* ſimplement. Heb. *in mari Suph.* Il ſemble que Moyſe veuille relever la grandeur de la puiſſance que

Dieu a fait paroitre dans une mer qui faiſoit partie de l'empire Egyptien, & qui étoit ſous la protection des
Sephon. dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon : c'eſt-à-dire, les plus ſuperbes, & peutêtre les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Iſrael : enfin les plus capables de ſe ſauver du naufrage, ſont ſubmergés comme les moindres ſoldats. 4. *Abyſſi operuerunt eos.* Quelle image ! Ils ſont couverts, abymés, diſparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture, il finit par une ſimilitude, qui eſt comme le gros trait qui figure la choſe : *deſcenderunt in profundum quaſi lapis.* Tout fiers qu'ils ſont, ils ne font pas plus de réſiſtance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce, qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela que devoit penſer Moyſe ? que devoit-il dire ? C'eſt une des plus importantes régles de Rhétorique, & à laquelle Cicéron ne manque jamais, qu'après le récit d'une action ſurprenante, ou même d'une circonſtance extraordinaire, il faut ſortir de l'air tranquille & paiſible de la narration, pour ſe répandre dans des mou-

vemens plus ou moins impétueux ſelon la nature du ſujet : ce qui ſe fait preſque toujours par des apoſtrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le diſcours & l'auditeur. C'eſt ce que Moyſe fait dans tout ce Cantique d'une maniére inimitable.

Dextera tua, Domine, magnificata eſt ℣. 6. *in fortitudine : dextera tua, Domine, percuſſit inimicum ; & in multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos.*

Il y a ici pluſieurs choſes à remarquer.

1. Moyſe pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem ſuam percutiendo Pharaonem.* Mais que cela ſeroit foible & languiſſant, pour exprimer une ſi grande action ! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une eſpéce d'enthouſiaſme : *Dextera tua, Domine, magnificata eſt, &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificaſti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point aſſez d'idée, & n'a rien de ſenſible : au lieu que dans l'expreſſion de Moyſe, vous voiez, vous diſtinguez pour ainſi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écraſe les Egyptiens. D'où je conclus tout à la

fois, que la véritable éloquence eſt celle qui perſuade : qu'elle ne perſuade ordinairement qu'en touchant : qu'elle ne touche que par des choſes & par des idées palpables : & que par toutes ces raiſons l'éloquence de l'Ecriture Sainte eſt la plus parfaite de toutes, puiſque les choſes les plus ſpirituelles & les plus métaphyſiques y ſont repréſentées ſous des images vives & ſenſibles.

3. *Dextera tua, Domine, percuſſit inimicum.* Belle répétition, & néceſſaire pour mieux faire ſentir la puiſſance du bras de Dieu. Le premier membre, *votre droite a fait éclater ſa force*, n'aiant déſigné l'événement qu'en général & confuſément, le Prophéte croit n'en avoir pas aſſez dit; & pour marquer la maniére de cette action, il répéte auſſitôt : *Votre droite a briſé l'ennemi.* C'eſt le génie des grandes paſſions, de répéter ce qui ſert à les entretenir. Nous voions cela dans tous les endroits paſſionnés des meilleurs auteurs. Et c'eſt ce qui régne particuliérement dans l'Ecriture, ſur-tout dans les Pſeaumes.

4. *In multitudine gloriæ tuæ depoſuiſti adverſarios tuos.* L'hébreu porte : *In mul-*

itudine elationis (celſitudinis) tuæ deſtruxiſti inſurgentes contra te. Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu dévelopées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tuæ*, l'Auteur ſacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui ſe redreſſe, qui prend un air haut & fier, qui s'éleve à proportion de ce qu'un petit inférieur oſe s'élever contre lui, & qui ſe plait à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens ſe comptoient pour quelque choſe de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fierement, *Quel eſt donc ce Seigneur* ? Mais à meſure que ces inſolens s'élevoient ſelon toute leur étendue, Dieu s'élevoit auſſi, & prenoit contre eux toute l'élevation de ſa grandeur infinie, toute la hauteur de ſa majeſté ſuprême : *alta à longè cognoſcit.* Et c'eſt de là qu'il a renverſé ſes ennemis ſi pleins d'eux-mêmes, & les a rabaiſſés non-ſeulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer. *Exod. 5.* *Pſ. 137.*

2. *Inſurgentes contra* TE. Ce n'eſt pas contre Iſrael que les Egyptiens ſe

ſont déclarés : c'eſt vous-même qu'ils ont oſé attaquer : c'eſt vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'eſt à vous qu'ils faiſoient la guerre : *contra te.* Ce tour eſt délicat & touchant, pour intéreſſer Dieu même dans la cauſe d'Iſrael.

℣. 7. *Vous avez envoié votre colére : elle les*
8. *a dévorés comme une paille. Au ſouffle de votre fureur les eaux ſe ſont entaſſées : l'onde qui couloit s'eſt tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme ſe ſont condenſés & durcis au milieu de la*
9. *mer. L'ennemi diſoit : Je les pourſuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'aſſouvirai mes deſirs ; ou, je ſatisferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ; ma*
10. *main me les aſſujettira* de nouveau. *Vous avez ſoufflé, & la mer les a abymés. Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb.*

Moyſe revient à ſa narration, non pas comme aux verſets 4 & 5, par une deſcription toute pure, mais en continuant ſon apoſtrophe à Dieu ; ce qui paſſionne davantage le récit : en quoi la conduite de ce Cantique me paroit au deſſus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la propoſition ſimple qui lui ſert d'exorde,

plus on voit augmenter la force de ſes amplifications.

Miſiſti iram tuam. Quelle figure ! Quelle expreſſion ! Le Prophéte donne à la colére divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un miniſtre ardent & zélé, que le Juge tranquille envoie du haut de ſon trône exécuter les arrêts de ſa vengeance. Les rois ont beſoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, ſa colére ſeule lui ſuffit pour punir des coupables. *Vous avez envoié votre colére.* Que de choſes renfermées dans un ſeul mot, qui laiſſe au lecteur le plaiſir de compter lui-même dans ſon imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres inſtrumens de cette colére ? On ſent mieux la beauté de cette expreſſion, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne ſai quoi, qui occupe & qui remplit l'eſprit. Horace a eu en vûe cette figure par ſon *Iracunda fulmina.* Virgile l'a attrapée dans l'ingénieuſe compoſition de la foudre qu'il décrit au huitiéme livre de l'Enéide : *Od. 3. liv. 1.*

Sonitumque, metumque
Miſcebant operi, flammiſque ſequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colére ? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette penſée. Nous verrons la colére de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes, chevaux, chariots, tout cela eſt broié, conſumé, abymé : foibles ſynonymes. Tout cela eſt dévoré : ce ſeroit tout dire. Mais la ſimilitude qui vient après, acheve le portrait. Car dans le mot de *dévorer*, vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *ſicut ſtipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée ſi nombreuſe eſt dévorée comme une paille ! Peſez bien ces idées.

Mais comment cela s'eſt-il fait ? Dieu par un vent furieux a raſſemblé les eaux, qui ſe ſont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Iſrael y ont paſſé à ſec. Les Egyptiens les y ont pourſuivis, & ils ont été envelopés dans les flots. Voila un récit ſimple & ſans ornemens.

Mais

Mais que de beautés, que de richeſſes dans le tour de l'Ecriture ? Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In ſpiritu furoris tui congregatæ ſunt aquæ. Le Prophete annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; & il anime les eaux, en les repréſentant ſuſceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ſes effets, il emprunte l'image de la colere humaine, dont les vifs tranſports ſont accompagnés d'une reſpiration précipitée, qui cauſe un ſouffle impétueux & violent. Et lorſque cette colere, dans une perſonne puiſſante ſe tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de ceder la place, & de ſe renverſer tumultuairement les uns ſur les autres. C'eſt ainſi qu'*au ſouffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées ſe ſont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & ſe ſont entaſſées à la hâte les unes ſur les autres, pour laiſſer paſſer cette colere ſans y mettre obſtacle : au lieu que les Egyptiens, qui ſe ſont préſentés ſur ſon chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture

de la colere divine ſe trouve ſouvent dans les Ecritures. [a] *La Mer l'a vû, & il a pris la fuite. On a vû les abymes des eaux s'entr'ouvrir... par le bruit de vos menaces, Seigneur, & par la reſpiration du ſouffle de votre colere. La fumée de ſa colere s'eſt élevée: un feu dévorant eſt ſorti de ſa bouche; des charbons en ont été allumés.* Faut-il s'étonner qu'une telle colere renverſe & abîme tout?

Pſ. 113. 3. Pſ. 17. 16. Ibid. v. 9.

Congregatæ ſunt abyſſi in medio mari. C'eſt la répétition, & tout enſemble l'amplification de *congregata ſunt aqua.* 1. Au lieu de *congregatæ*, le texte original porte *coagulatæ*, c'eſt-à-dire, les eaux ſe ſont priſes & épaiſſies comme de la glace. 2. *Abyſſi* donne une idée beaucoup plus affreuſe que *aqua.* 3. *In medio mari.* Cette circonſtance a beaucoup d'emphaſe. Elle attache l'imagination, & fait concevoir des montagnes d'eau ſolides dans le centre des choſes liquides.

Les deux verſets ſuivans ſont d'une beauté qu'on ne peut aſſez admirer,

[a] Mare vidit, & fugit. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua Domine, ab inſpiratione ſpiritus iræ tuæ... Aſcendit fumus in ira ejus, & ignis à facie [*Heb.* ex ore] ejus exaſtuit: carbones ſuccenſi ſunt ab eo.

Au lieu de dire ſimplement, comme nous l'avons déja remarqué, les Egyptiens ſont entrés dans la mer, en pourſuivant les Iſraélites : le Prophéte entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il ſe met à leur place, il prend leurs paſſions, & les fait parler, non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le deſir de vengeance, & la chaleur à pourſuivre les Iſraélites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moyſe leur a mis dans la bouche pour varier & paſſionner ſa narration.

Dixit inimicus, pour, *dixerunt Ægyptii*. Ce ſingulier, cet *inimicus*, tout cela eſt de ſi bon goût !

Perſequar ... comprehendam ... dividam ſpolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on ſe ſent preſque animé en liſant. L'auteur ſacré n'a point mis de conjonction à aucun des ſix verbes qui compoſent le diſcours du ſoldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la diſpoſition d'un homme plein de paſſion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne ſe met pas en peine de mettre des liaiſons & des conjonctions dans ſes penſées, qui demandent de la liberté.

Un autre en ſeroit demeuré là : mais Moyſe va plus loin. *Implebitur anima mea.* Il pouvoit dire : *Dividam ſpolia, & iis me implebo.* Mais *implebitur anima mea*, nous les repréſente regorgeans de dépouilles, & nageans dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'eſt ainſi que porte la vulgate. *Evaginabo gladium meum ; interficiet eos manus mea.* La réflexion qui ſuit, ſuppoſe ce ſens, & eſt fort belle. Le plaiſir d'égorger leurs ennemis n'eſt pas moins ſenſible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam ; je les égorgerai ;* mais cela auroit paſſé trop vîte ; il leur menage le plaiſir d'une longue vengeance. *Evaginabo gladium meum ; je tirerai mon épée.* Quelle image ! Elle frape même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea ; ma main les égorgera.*

Ce *manus mea*, eſt d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expreſſion un ſoldat ſûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui meſure ſon bras. Je tremble pour les enfans d'Iſrael. Grand Dieu ! que ferez-vous pour les ſauver ?

Voila un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colere peuvent-ils ſuffire pour arréter vos ennemis ? Dieu ſouffle, & la mer les a déja envelopés. *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion eſt bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût : & c'eſt pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je ſuis obligé d'avertir, que le texte Hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*, a *poſſidere faciet eos manus mea ; poſſeſſioni reſtituet eos manus mea.* Ce qu'on pourroit traduire : *ma main me les aſſujettira* de nouveau. *Ma main s'en rendra maîtreſſe. Ma main me remettra en poſſeſſion* de ces fugitifs. En effet, c'étoit là le véritable motif de la pourſuite ſi ardente des Egyptiens : l'hiſtoire y eſt formelle. *On vint dire au Roi des Egyptiens, que les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ſes ſerviteurs fut changé à l'égard de ce peuple : & ils dirent : A quoi avons-nous penſé, de laiſſer ainſi aller les Iſraélites, afin qu'ils ne nous fuſſent plus aſſujettis ?* L'intention de Pharaon & de ſes Officiers, Exod. 14. 5.

n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Iſraélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils ſongeoient à les forcer les armes à la main à rentrer dans l'eſclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne ſervitude.

Il y a auſſi, ce me ſemble, une grande beauté dans cette expreſſion, *Ma main me les aſſujettira de nouveau.* Le Dieu des Iſraélites s'étoit vanté de tirer ſon peuple de la priſon des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure ſervitude par la force de ſon bras : *Exod. 6. 6. Eduſam vos de ergaſtulo Ægyptiorum, & eruam de ſervitute, ac redimam in Ibid. 9. 3 & 15. brachio excelſo.* Il avoit fait dire pluſieurs fois à Pharaon qu'il étendroit ſa main ſur lui, ſur ſes ſerviteurs, ſur ſes campagnes, ſur ſes beſtiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant ſa main ſur toute l'Egypte, & en tirant ſon *Exod. 7. 5.* peuple de l'eſclavage : *Scient Ægyptii quia ego ſum Dominus, qui extenderim manum meam ſuper Ægyptum, & eduxerim filios Iſrael de medio eorum.* Ici l'Egyptien, qui ſe croit déja vainqueur, inſulte au Dieu des Hébreux. Il ſemble lui reprocher la foibleſſe de ſon bras,

& la vanité de ſes menaces. Il oppoſe ſa main à celle de Dieu ; il ſe dit à lui-même, dans l'enivrement d'une joie inſolente, & dans les tranſports d'une folle confiance : Quoiqu'en ait dit le Dieu d'Iſrael, *ma main me les aſſujettira de nouveau.*

Vous avez ſoufflé, & la mer les a abymés. Ils ſont tombés au fond des eaux violentes, comme une maſſe de plomb. ℣. 10.

Vous avez ſoufflé, & la mer les a abymés. Moyſe pouvoit-il mieux exprimer la ſuprême puiſſance de Dieu ? Il ne fait que ſouffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voila ce qu'on appelle le véritable ſublime. Le *fiat lux, & facta eſt lux*, a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choſes en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle ſobrieté de termes ! quelle foule d'idées ! C'eſt ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Thimanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur... ut oſtendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moyſe auroit donné l'eſſor à ſon imagination. Il nous auroit fait un long détail, & de grandes deſcriptions fades & inutiles. Il auroit

épuiſé tout le ſujet, & avec un pompeux verbiage, & une ſtérile abondance, il auroit appauvri ſa matiére, & fatigué ſon lecteur. Mais ici Dieu ſouffle, la mer obéit, elle tombe ſur les Egyptiens: les voila tous engloutis. Y eut-il jamais rien de ſi plein, de ſi vif, ni de ſi animé? Vous ne voiez point d'eſpace entre le ſouffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour ſauver ſon peuple. *Flavit ſpiritus tuus, & operuit eos mare.*

Ils ſont tombés au fond des eaux comme une maſſe de plomb. Conſidérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & acheve le tableau.

℣. 11. " *Qui d'entre les dieux eſt ſemblable à vous? Qui vous eſt ſemblable, vous qui faites paroître avec éclat votre ſainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuſe, & dont les œuvres ſont autant*
℣. 12. *de merveilles? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit eſt ſuivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de ſentiment & de reconnoiſſance. Et quel moien de ne pas ſe récrier & de ne pas ſortir comme hors de ſoi-même à la vûe d'une telle

merveille ? Interrogation, comparaiſon, répétition : toutes figures propres à l'admiration & à l'extaſe.

Magnificus in ſanctitate, &c. Il eſt impoſſible ici d'approcher du ſtile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, ſéparés les uns des autres, ſans liaiſon, & dont chacun eſt compoſé de deux mots aſſez courts. *Magnificus ſanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'eſt pas plus facile de rendre le ſens, quelque étendue qu'on donne à la verſion, ce qui d'ailleurs la rend froide & languiſſante, au lieu que l'Hébreu eſt plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miſéricorde le guide de ce peuple . . . & vous le conduirez par votre puiſſance juſqu'au lieu, &c. ℣. 13. 17.

Ces cinq verſets ſont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à ſon peuple après l'avoir tiré d'Egypte. Tout y eſt plein d'images vives & touchantes. On ne ſait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendreſſe de Dieu pour ſon peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le conducteur, en le conſervant pendant [11]. *Deut.* 32. 10.

tout le voiage, ſelon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de ſon œil, & le portant ſur ſes épaules, comme l'aigle ſe charge de ſes aiglons : ou ſa formidable puiſſance, qui faiſant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'oppoſer au paſſage des Iſraélites, & les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuſe de Dieu à les établir d'une maniére fixe & permanente dans la terre promiſe, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tuæ*, expreſſion énergique, & qui ſeule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du ſoin que Dieu avoit pris de planter cette vigne cherie, de l'arroſer, de la faire croître, de l'environner de foſſés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ſes branches fécondes.

18. 19. *Le Seigneur regnera dans l'éternité, & au-delà de tous les ſiécles. Car Pharaon eſt entré dans la mer avec ſes chariots & ſa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner ſur eux les eaux de la mer ; mais les enfans d'Iſrael ont paſſé au milieu d'elle à pié ſec.*

C'eſt ici la concluſion de tout le

Cantique, par laquelle Moyſe promet à Dieu, au nom de tout le peuple, une éternelle reconnoiſſance pour le ſignalé bienfait par lequel il vient de le délivrer.

Cette concluſion paroîtra peut-être trop ſimple, en comparaiſon de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette ſimplicité, que dans tout le reſte. En effet, après avoir remué & enlevé les eſprits par tant de grandes expreſſions, & de ſi violentes figures, la juſteſſe de l'art vouloit qu'il terminât ſon Cantique par une expoſition ſimple & naïve, tant pour délaſſer les eſprits, que pour leur faire comprendre ſans figures, ſans détours, & ſans embarras, la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La ſortie du peuple Juif de l'Egypte, eſt le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Teſtament.

Il le rappelle en mille occaſions : il en parle, s'il étoit permis de s'exprimer ainſi, avec une eſpece de complaiſance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puiſſante de ſon bras. En effet ce n'eſt pas un ſeul prodige, mais une longue

ſuite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juſte que la beauté du Cantique deſtiné à conſerver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement: & cela ne pouvoit pas n'être point de la ſorte, puiſque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit auſſi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrions-nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les ſens myſtérieux cachés ſous le voile & ſous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut diſconvenir, que la ſortie de l'Egypte ne couvre & ne repréſente d'autres délivrances. L'autorité
1. Cor. c. 10. de S. Paul, & de toute la tradition, & les prieres de l'Egliſe, nous obligent d'y voir la liberté que le Chrétien acquiert par les eaux du baptême, & ſon affranchiſſement du joug du Prin-
Apoc. 15. 2-4. ce du monde. L'apocalypſe fait un autre uſage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de
Cantantes Cantic. Moyſi ſervi Dei. Dieu, & chantant le Cantique de Moyſe ſerviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en diſant: Seigneur

Dieu, vos œuvres ſont grandes & merveilleuſes, &c. Or comme, ſelon l'Ecriture, les merveilles de la ſeconde délivrance ſurpaſſeront infiniment celles de la premiére, & en aboliront entiérement la mémoire : ainſi l'on peut juger que les beautés du ſens ſpirituel de ce Cantique effaceroient celles du ſens hiſtorique.

De telles merveilles paſſent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le deſſein de cet ouvrage, où je me ſuis propoſé de former le goût des jeunes gens par raport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moyſe peut ycontribuer plus que toute autre choſe. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un préſent qui lui ſeroit agréable. La modeſtie de l'Auteur l'avoit tenu juſqu'ici comme enſeveli dans les ténébres : on ne ſera point fâché que la juſte reconnoiſſance d'un diſciple plein de reſpect pour la mémoire de ſon maître, le faſſe paroître au jour. A la qualité de maître, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'aiant toujours aimé comme ſon enfant. Il avoit pris dans les claſſes un ſoin particulier de me former, me deſtinant dès-lors pour

ſon ſucceſſeur, & je l'ai été en effet en Seconde, en Rhétorique, & au College Roial. Je puis dire ſans flaterie que jamais perſonne n'a eu plus de talent que lui pour faire ſentir les beaux endroits des auteurs, & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraiſon funebre de M. le Chancellier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne, & qui eſt la ſeule piéce de proſe qu'il ait permis qu'on imprimât, ſuffit pour montrer juſqu'où il avoit porté la délicateſſe du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent paſſer pour un modele en ce genre. Mais il étoit encore plus eſtimable par les qualités du cœur, que par celles de l'eſprit. Bonté, ſimplicité, * modeſtie, déſintéreſſement, mépris des richeſſes, généroſité portée preſque juſqu'à l'excès, c'étoit là ſon caractére Il ne profita de la confiance entiére qu'un puiſſant * Miniſtre avoit en lui, que pour faire plaiſir aux autres. Quand il me vit Principal au College de Beauvais, il ſacrifia par bonté pour moi, & par amour du bien public, deux mille écus pour y faire des réparations & des embelliſſemens néceſſaires. Mais les derniéres années de ſa vie,

*Il n'a jamais voulu conſentir à être élu Recteur dans l'Univerſité.

* M. de Louvois.

quoique paſſées dans la retraite & l'obſcurité, ont effacé tout le reſte. Il s'étoit retiré à Compiégne, lieu de ſa naiſſance. Là, ſéparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture Sainte, qui avoit toujours fait ſes délices, aiant continuellement dans l'eſprit la penſée de la * mort & de l'éternité, il ſe conſacra entiérement au ſervice des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peutêtre la plus belle qui ſoit dans le roiaume ; & fonda un maître pour leur inſtruction. Il leur en tenoit lieu lui-même: il aſſiſtoit très ſouvent à leurs leçons : il en avoit preſque toujours quelques uns à ſa table : il en habilloit pluſieurs : il leur diſtribuoit à tous dans des tems marqués diverſes récompenſes pour les animer : & ſa plus douce conſolation étoit de penſer qu'après ſa mort ces enfans feroient pour lui la même priére que le fameux Gerſon, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par ſon teſtament à ceux dont il avoit pris ſoin : *Mon Dieu, mon Créateur*

* *Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits ſur ce ſujet, intitulé*, Penſées édifiantes ſur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des ſaints Peres.

aiez pitié de votre pauvre ſerviteur Jean Gerſon. Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque ſorte au milieu des pauvres, ce qui lui reſtoit de bien aiant à peine ſuffi pour une derniére fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité pour inſtruire les filles, & pour prendre ſoin des malades. Je prie le lecteur de me pardonner cette digreſſion, que ma tendre reconnoiſſance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excuſable.

FIN.

TABLE

TABLE

LIVRE TROISIE'ME.

DE LA RHETORIQUE. p. 1

CHAPITRE PREMIER.

Des Préceptes de Rhétorique. p. 5.

CHAPITRE SECOND.

De la Compoſition. p. 13

ART. I. *DES matieres de compoſition.* p. 14

ART. II. *Eſſai de la maniére dont on peut former les jeunes gens à la compoſition, ſoit de vive voix, ſoit par écrit; où l'on apporte des modéles tirés des auteurs anciens & modernes.* 27

CHAPITRE TROISIE'ME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 74

ART. I. *DES trois différens genres ou caractéres d'Eloquence.* 78

§. I. *Du genre ſimple.* 82

§. II. *Du genre ſublime.* 99

§. III. *Du genre tempéré.* 114

§. IV. *Réflexions générales sur les trois genres d'Eloquence.* 127
ART. II. *De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.* 140
§. I. *Du Raisonnement & des Preuves.* 141
Explication d'une Harangue de Tite-Live. 154
§. II. *Des pensées.* 161
Combat des Horaces & des Curiaces. 163
Différentes réflexions du P. Bouhours sur les pensées. 174
Des pensées brillantes : où l'on examine quelques endroits de Sénèque. 191
§. III. *Du choix des mots.* 212
§. IV. *De l'arrangement des mots.* 225
§. V. *Des Figures.* 244
§. VI. *Des précautions oratoires.* 296
§. VII. *Des passions.* 308

LIVRE QUATRIE'ME.

Des trois genres d'Eloquence.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eloquence du Barreau. 331

ART. I. *DEs modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.* 332
§. I. *Démosthène & Cicéron modèles de l'Eloquence les plus parfaits.* 333

§. II. *Extraits de Démoſthéne & d'Eſchine.* 337
§. III. *Jugement des anciens ſur Démoſthéne & ſur Eſchine.* 373
§. IV. *De l'Eloquence de Cicéron comparée avec celle de Démoſthéne.* 385
§. V. *De ce qui a fait dégénérer l'Eloquence à Athénes & à Rome.* 398
§. VI. *Courtes réflexions ſur la maniére de faire des raports.* 408
ART. II. *Par quels moiens les jeunes gens peuvent ſe préparer à la plaidoirie.* 413
Court récit de ce que Démoſthéne & Cicéron ont fait pour s'y préparer. 414
ART. III. *Des Mœurs de l'Avocat.* 443

CHAPITRE SECOND.

De l'Eloquence de la Chaire.

ART. I. *DE la maniére dont un Prédicateur doit parler.* 460
I. *Devoir du Prédicateur : Inſtruire, & pour cela parler avec clarté.* 461
Combien la clarté eſt néceſſaire pour ceux qui ſont chargés de faire des Catéchiſmes. 466
II. *Devoir du Prédicateur : Plaire, & pour cela parler d'une maniére ornée & polie.* 473
1. *Défaut à éviter : trop rechercher les ornemens du diſcours.* 480
2. *Défaut : Trop négliger les ornemens du diſcours.* 483

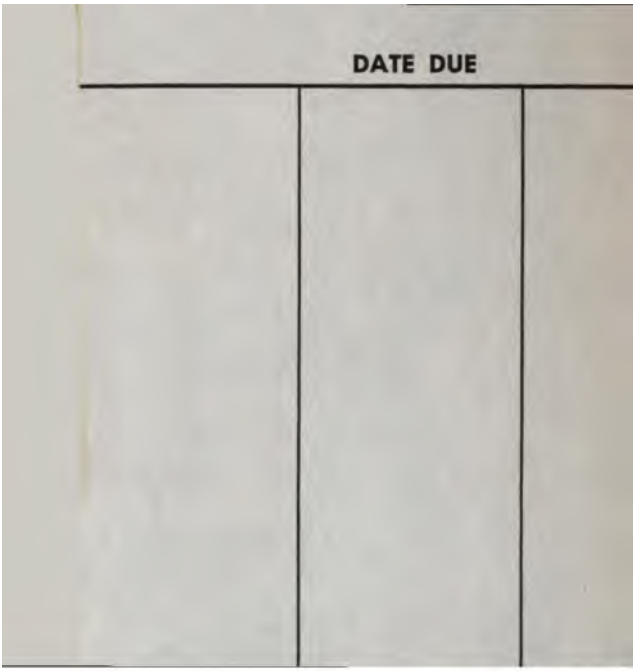
II. *Devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.* 497
Extrait de S. Augustin. 501
Extrait de S. Cyprien. 505
Extraits de S. Jean Chrysostome. 507
ART. II. *Du fond de science nécessaire à l'Orateur chrétien.* 526
§. I. *De l'Etude de l'Ecriture sainte.* 528
§. II. *De l'étude des Peres.* 536

CHAPITRE TROISIE'ME.

DE l'Eloquence de l'Ecriture Sainte. 541
§. I. *Simplicité des Ecritures mystérieuses.* 546
§. II. *Simplicité & grandeur.* 549
§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choses.* 558
§. IV. *Descriptions.* 562
§. V. *Figures.* 571
§. VI. *Endroits sublimes.* 577
§. VII. *Endroits tendres & touchans.* 584
§. VIII. *Caractéres.* 591
§ IX. *Cantique de Moyse expliqué selon les regles de la Rhétorique.* 599

FIN.

De l'Imprimerie de QUILLAU.


DATE DUE

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01803 7120